L'EXORCISME D'ANNELIESE MICHEL

RÉSIAC

L'EXORCISME D'ANNELIESE MICHEL

Le sacrifice d'une jeune Bavaroise

Félicitas D. GOODMAN

Traduit de l'américain par Louis BECK

Editions Résiac

B.P. 6 F 53150 MONTSURS

TABLE DES MATIÈRES

Introduction 1
Note de l'auteur 11
Prologue 13

L'EXORCISME D'ANNELIESE MICHEL

Chapitre Premier - **Les années d'enfance** 17
Chapitre II - **Les faces horrifiantes** 29
Chapitre III - **Médecins et prêtres** 41
Chapitre IV - **La digue rompue** 69
Chapitre V - **Joute contre les démons** 115
Chapitre VI - **Echec de l'exorcisme** 161
Chapitre VII - **Les derniers mois** 189
Chapitre VIII - **Le procès** 211
Chapitre IX - **Les cas d'altération de la conscience religieuse**
— Le mythe de la maladie mentale 237
— Lieux sacrés, terreurs sacrées 238
— «Chamans» ou «mystiques» dans la société 241
— Anneliese hors de contrôle 242
— Une réalité différente 243
— L'appel à l'aide 245
— Expérience religieuse et état de conscience 246
— Les nouvelles frontières de l'anthropologie psychologique 247

— La dimension physique du RASC 248
— Evénements dans le cerveau : le témoignage des enregistrements 249
— Horreur ou joie, ciel ou enfer 255
— La dimension du mystère 257
— Les démons et l'Eglise 260
— La possession : fait expérimental 261
— Evolution du RASC 263
Chapitre X - **Les causes de la mort d'Anneliese** 265
— La cure 265
— «Attaqués par les démons» 267
— Maintenir la transe 269
— Prédictions sur le jour du jugement 271
— Fin de l'épisode 272
— Une occasion de grand drame 273
— L'apparition du spécialiste religieux 274
— Anneliese hors de contrôle 275
— Le faux paradigme 276
— Entrée en jeu des drogues 279
— Anneliese se tourne vers l'Eglise 281
— Tegretol et exorcisme 284
— La preuve par les enregistrements 286
— Anneliese mobilise ses défenses 287
— Le Tegretol a-t-il tué Anneliese ? 287
Epilogue - **Exeunt les démons** 291

Bibliographie 295
A propos de l'auteur 299
Note du traducteur 301

ACHEVÉ D'IMPRIMER EN LA FÊTE DE NOTRE-DAME DE LOURDES
LE 11 FÉVRIER 1994, PAR LES ÉDITIONS RÉSIAC - F 53150 MONTSÛRS

N° d'imprimeur 581 - N° d'éditeur 547 - Dépôt légal Mars 1994

INTRODUCTION

Dans une commune rurale de Bavière, du nom de Klingenberg, dans une maison moderne à deux étages sur le Mittlerer Weg, une jeune étudiante du nom d'Anneliese Michel est morte en 1976 des suites vraisemblables de coups et blessures et de faim. Elle portait des contusions à la face, sur les mains, aux bras et aux jambes et était amaigrie d'une façon effrayante. Le médecin auquel son père demanda un certificat de décès refusa de le délivrer, parce qu'il n'avait pas la certitude qu'elle fût décédée de causes naturelles. Un prêtre, qui avait appelé le bureau du procureur du district à Aschaffenburg, le même jour, avait parlé de possession démoniaque et d'exorcisme. D'autres détails devinrent bientôt publics. Ses médecins, avait-on dit, avaient soupçonné qu'elle souffrait de crises d'épilepsie. Ses parents croyaient cependant qu'elle était possédée par des démons. En réponse à leur requête, et avec la permission officielle de l'évêque de Würzburg, Dr. Josef Stangl, deux prêtres avaient opéré un rite d'exorcisme. Celui-ci avait été effectué dans un total secret et avait duré plusieurs mois, jusqu'à l'époque de la mort d'Anneliese. On avait allégué que, malgré son délabrement physique évident, aucune des personnes dans la confidence n'avait requis pour elle une aide médicale, qui, supposait-on, aurait sauvegardé sa vie.

Les agences allemandes d'information s'étaient rapidement emparées de l'affaire. Le film américain *L'Exorciste* avait été vu en Allemagne. Le public avait également été troublé par un débat qui avait suivi certaines thèses publiées par un professeur de théologie bien connu de Tübingen, Herbert Haag : le diable n'est-il

qu'une représentation symbolique du concept du mal ou les puissances démoniaques ont-elles vraiment une existence objective ? Il y avait eu un grand tapage de commentaires virulents, des deux bords. Et voici que se présentait une affaire concrète, à propos de laquelle les deux opinions opposées s'affrontaient. L'Eglise catholique avait apparemment tourné le dos à la science moderne et soutenu l'idée de l'existence objective de démons cornus et du reste des hordes infernales. Des rites magiques avaient été exécutés dans des arrière-salles, à l'abri des rideaux de soie de la Mère Eglise avec, au bout du compte, la mort d'une jeune fille innocente. Le sensationnel n'avait pas de limite.

L'intérêt du public ne diminua pas avec le cours du temps. En août — près de deux mois après la mort d'Anneliese — la Radio bavaroise fit savoir que l'affaire continuait d'enflammer les imaginations. Peu de gens savaient ce qu'était un exorcisme, disait le commentateur, étant donné que les autorisations d'en pratiquer n'avaient été délivrées que rarement au cours du XX[e] siècle. Peu de gens, certes, jusqu'à ce que l'affaire d'Anneliese Michel eût éclaté. «*A son chevet, semble-t-il, il n'y eut pas que des prières contre le mal. Ce que les prêtres tentèrent fut plutôt une espèce d'expulsion magique de démons, dans le style des fanatiques du haut Moyen-Age*», déclara le présentateur. Mais cependant les prêtres n'étaient pas des magiciens. L'Eglise catholique d'Allemagne aurait mieux fait de suivre l'exemple de l'évêque d'Essen en établissant une distinction claire entre magie et religion. Interrogé à propos d'exorcismes, l'évêque avait déclaré qu'il n'avait jamais accordé d'autorisation d'exorcisme et qu'il n'en accorderait pas à l'avenir, car «*la foi chrétienne est un bien trop sacré et doit être protégée contre toute forme de superstition*».

Juste une semaine avant cette émission, et apparemment à l'insu de la Radio bavaroise, la «superstition» avait montré une fois de plus son pouvoir d'une manière éclatante. Un citoyen de la commune de Bretzingen, localité proche de Klingenberg, avait téléphoné aux autorités d'Aschaffenburg. Il refusa de donner son nom, mais rapporta que le prêtre catholique du village, le pasteur Hermann Heim, diffusait des enregistrements par les hauts-parleurs du «Zum Ross», une taverne locale. Il supposait que ces

enregistrements avaient été réalisés durant des séances d'exorcisme sur Anneliese Michel. Les cris et les obscénités gutturales des démons provoquaient presque la panique à Bretzingen, disait-il. Le procureur du district donna l'ordre de confisquer les bandes, à titre d'éléments probables de preuves dans l'affaire d'Anneliese Michel. Il requit également la fouille du prêtre — ce qui était une action inouïe à l'encontre d'un homme d'Eglise — et la perquisition de son domicile et de ses biens. Stupéfié par la réaction vindicative des autorités légales et par la chasse aux sorcières menée par le public, l'évêque de Würzburg dénia alors tout appui à ce que le commentateur de la Radio avait appelé des «éléments de culture primitive». Mais c'était trop tard. Des laïcs des environs, parmi lesquels un certain nombre d'hommes de loi, intentèrent un procès contre lui, de Munich, Nuremberg, Ludwigshafen, Remscheid, Karlstadt et autres endroits.

Après une enquête prolongée et très minutieuse, les parents d'Anneliese et les deux prêtres qui avaient pratiqué l'exorcisme furent inculpés d'homicide involontaire. L'affaire vint en jugement au printemps de 1978 devant la Cour de District d'Aschaffenburg. Les media vécurent un nouveau jour de grandes manœuvres. La Bavière fut qualifiée, dans les titres de journaux, de *«terre où les démons hurlent». «Une telle absurdité doit être déracinée»*, était la revendication. Les parents et les prêtres devaient être sanctionnés selon le maximum légal. L'évêque Stangl essuya une part du reproche relatif au décès de la jeune fille. En fin de compte, la Cour d'Aschaffenburg rejeta les poursuites contre l'évêque. Mais les attaques avaient fait leur œuvre. Il se démit de son ministère et peu après subit une attaque, provoquée, dirent ses amis, par le chagrin causé par l'affaire. Il perdit l'usage de la parole et mourut le 8 avril 1979, sans l'avoir recouvré.

La sévérité des verdicts prononcés contre les quatre accusés, bien au-delà de ce qu'avait requis l'accusation, surprit même les interprètes les plus violents de l'indignation publique à l'encontre de la *«frénésie démoniaque d'arrière-pays»*. En partie pour cette raison et en partie parce que certaines retombées religieuses étaient en jeu, le débat au sujet de l'affaire n'a pas persisté jusqu'à ce jour — un an ou plus après le procès. Divers livres ont

été publiés, traitant principalement de la réalité des démons. Ces ouvrages citent largement une déclaration du pape Paul VI, faite lors de l'audience générale du 15 Novembre 1972, et dans laquelle il dit, entre autres choses : *«Pour sa part, le péché procure au Diable, ténébreux et agressif fauteur de mal, le moyen d'agir en nous et dans notre monde... Quiconque conteste l'existence de cette réalité se place de lui-même en-dehors des enseignements de la Bible et de l'Eglise.»* Pas plus tard que Janvier 1979, un journaliste catholique, Leo Waltermann, diffusa une émission sur les ondes de la Westdeutscher Rundfunk, dans laquelle il mit en lumière le dilemme de l'Eglise catholique. Il pensait qu'elle était prise entre ce qu'il dénomma des croyances absurdes au diable et les enseignements traditionnels à son sujet.

A l'évidence, dans ce débat le sujet principal du drame, la jeune fille qui y perdit la vie, avait été plus ou moins oublié. Les psychiatres l'ont abandonnée après l'avoir épinglée comme malade mentale. La Cour a vengé sa mort. Qu'y avait-il de plus à dire ?

Beaucoup de choses encore, ressentis-je, lorsque, pour la première fois, j'eus connaissance de son affaire dans *Newsweek* (23 Août 1976). Intitulé *«L'Exorciste»*, le court compte-rendu disait qu'une épileptique de 23 ans, du nom d'Anneliese Michel, était morte en Allemagne pendant un exorcisme. Il y avait des enregistrements contenant des *«cris incohérents, mélangés à de furieux blasphèmes»*, prétendûment proférés par ses démons, parmi lesquels des personnages aussi infâmes que Lucifer, Judas, Néron et Hitler. Ses parents et les deux prêtres impliqués avaient accepté le diagnostic de possession démoniaque, *«mais»*, continuait Newsweek, *«plus d'un catholique libéral mettent cela en doute. "La possession est une question de croyance, non un fait empirique", affirme le théologien Ernst Veth, tuteur de Michel à l'Université de Würzburg. "Ils auraient dû appeler un médecin"»*.

Trois éléments en particulier piquèrent au vif mon intérêt pour cette histoire journalistique. L'un de ces éléments était l'association entre l'épilepsie et ce qui fut à l'évidence une expérience religieuse. Les observateurs occidentaux, ainsi que je le savais très bien d'après les premiers ouvrages d'anthropologie, ont sou-

vent rapporté le fait que «des tribus entières» avaient des «crises d'épilepsie» pendant des pratiques religieuses. Censément, il était possible pour une population entière d'entrer dans des convulsions épileptiques sur commande et ainsi d'exécuter, au cours d'une crise de haut mal, des drames rituels complexes. La conjecture était manifestement absurde. Une semblable idée fausse avait-elle prévalu dans cette affaire ?

Le second point était la «possession» alléguée, par des esprits mauvais. Contrairement à ce qu'affirme Ernst Veth ci-dessus cité, la «possession» était très exactement un «fait empirique», c'est-à-dire une expérience rapportée à propos d'innombrables millions d'individus du monde entier. A l'occasion de mes recherches sur les églises apostoliques dans ce pays, à Mexico et parmi des paysans Mayas au Yucatán, j'ai vu beaucoup de gens qui, dans leur propre contexte religieux, éprouvaient le sentiment d'être envahis par une entité provenant du royaume du surnaturel, des régions que Carlos Castaneda appelle la «*réalité séparée*». Certains ont été, dans leur expérience, remplis d'Esprit-Saint, d'autres par Satan. Les catholiques charismatiques de ce pays avaient ce qu'ils appellent des «*services de délivrance*» destinés à expulser les «*esprits mauvais*». Et un ami, condisciple d'université, m'a parlé de séances d'exorcisme dans la fraternité luthérienne, située dans une ville du Midwest, à laquelle il appartenait. « *Vous devriez entendre comment les démons plaident, parce qu'ils ne veulent pas quitter leurs victimes*», disait-il, manifestement frappé, «*et avec quelles obscénités ils se manifestent*».

En troisième lieu, il y avait ces enregistrements sur cassettes des séances d'exorcisme. J'ai fait des recherches étendues sur les types de discours des sujets racontant leurs expériences de possession ; ces recherches ont été réalisées à partir de ma propre collection d'enregistrements en anglais, espagnol et maya, mais aussi à partir de matériaux en provenance du Brésil, de Malaysie, de Bornéo et d'Afrique. J'ai découvert que, indépendamment de leur langue d'origine, ces sujets présentaient tous un nombre limité de caractéristiques très remarquables. Ces traits diagnostiques allaient-ils apparaître également dans les enregistrements allemands ? Je désirais vivement m'en rendre compte, mais

j'avais à m'occuper auparavant d'autres projets et j'oubliai plus ou moins cette vérification.

Au printemps de 1978, une information diffusée par un réseau de télévision national fit émerger de nouveau, de manière inattendue, l'affaire d'Anneliese Michel. Il y avait apparemment eu une enquête criminelle, qui avait abouti à un procès. Les quatre accusés, les parents d'Anneliese et les deux prêtres exorcistes, avaient été convaincus d'homicide involontaire et condamnés à des peines de prison avec sursis et aux frais judiciaires. C'était là une très curieuse conclusion. Y avait-il des preuves concrètes qu'ils aient causé la mort de la jeune fille ? Aucune des personnes, ayant eu une expérience de «possession», que j'ai vues ou dont j'ai lu l'histoire, n'en est jamais morte. Qu'y avait-il eu de différent dans le cas présent ?

J'écrivis à ma nièce, elle-même jeune avocate en Allemagne, pour lui demander de plus amples informations. Les coupures de journaux allemands qu'elle m'envoya, concernant le procès, me convainquirent tout à fait que l'affaire méritait un examen plus approfondi. Il apparaissait clairement d'après ces articles que les parents avaient simplement fait ce que leur fille avait souhaité. Anneliese disait qu'elle était tourmentée par des démons et, en catholiques croyants, les parents avaient eu recours aux prêtres. Les prêtres, à leur tour, avaient essayé de l'aider, au su et avec l'autorisation expresse de leur évêque. Or tous quatre furent non seulement condamnés par les tribunaux, mais avaient en outre été rabaissés, ridiculisés et condamnés par l'opinion publique en raison de leur croyance en la possession. Par hasard peut-être, la Cour n'avait commis aucun psychiatre, qui aurait pu avoir quelque connaissance au sujet de ce type de comportement humain. Il y avait, par exemple, le professeur Wolfgang Pfeiffer de la Faculté de Médecine de l'Université de Münster. Dans son ouvrage sur la psychiatrie trans-culturelle (*Transkulturelle Psychiatrie* - Stuttgart, 1971), il parle de la «possession» comme de l'une des expériences religieuses de base. Au lieu de cela, la Cour fit intervenir des experts, non en psychiatrie *trans-culturelle*, mais en psychiatrie *clinique*. Ceux-ci n'étaient manifestement pas au courant — conséquence regrettable de la spécialisation

professionnelle — que, régulièrement dans le monde, des millions de personnes deviennent «possédées» dans des contextes rituels des plus variés. La simple croyance, peut-être, et l'expérience, très certainement, qu'une entite étrangère puisse s'emparer du corps d'un sujet et parler par sa bouche, ont été tenues pour preuve d'insanité par ces experts. La Cour fut si impressionnée, apparemment, par les déclarations des experts commis par elle, déclarations formulées dans un langage technique des plus alambiqués, qu'elle n'a jamais songe même à comparer celles-ci les unes avec les autres. Si les membres de la Cour avaient pris cette peine, ils auraient sans doute découvert que leurs experts s'étaient, dans de nombreux cas, manifestement contredits réciproquement.

Tôt dans l'été de 1978, j'eus l'occasion de téléphoner au professeur Pfeiffer. Il avait également suivi l'affaire mais était tellement surchargé par ses obligations professorales qu'il n'avait pas le temps de s'y intéresser davantage. Aussi ressentis-je que quelque chose devait être fait pour aider les personnes impliquées. Non seulement elles avaient été jugées sur la base d'opinions cliniques, à mon avis, sans rapport avec le cas, mais, sous la pression de l'opinion publique, même l'Eglise catholique avait adopté un profil bas et les avait abandonnées. Je me sentais profondément peinée pour elles.

A ma demande, ma nièce me procura l'adresse de Frau Marianne Thora, un des avocats de la défense. Après vérification de mes références scientifiques, Frau Thora décida de coopérer avec moi. Elle mit aimablement à ma dispositiion l'intégralité de son dossier de documents, soit au total près de 800 pages de rapports, lettres, dépositions de témoins, déclarations des médecins d'Anneliese et des psychiatres consultés par la Cour. En bref, du fait de l'enquête criminelle approfondie conduite par la Cour, j'étais dans l'enviable position de détenir l'équivalent des résultats d'une exploration fouillée de la majorité des aspects de l'affaire.

Afin de pouvoir mesurer l'implication personnelle des divers participants, j'entamai une correspondance avec les deux exorcistes, qui répondirent de bonne grâce aux nombreuses questions

que je leur adressai. Le Père Renz, qui prit la plus grande part dans les séances d'exorcisme, me prêta plusieurs de ses enregistrements. Sur la base de ce matériau, j'écrivis une quarantaine de pages, qui pouvaient s'intituler : «l'opinion minoritaire» allemande. Les idées exprimées dans ce document constituent la base de la partie théorique du présent livre. Cette opinion fut largement diffusée parmi les amis et soutiens des parties en cause. Frau Thora écrivit que, si la Cour avait pu lire cela avant de rendre son verdict, les défenseurs n auraient pas été condamnés. Son optimisme n'a pu être vérifié. Elle encouragea les quatre défenseurs à faire appel de leur cause, sur la base des nouveaux arguments, mais sans préjudice de mon écrit, ils refusèrent de la suivre. Ils avaient été si gravement blessés qu'il est compréhensible qu'ils n'aient pas voulu s'exposer à un nouveau festival de publicité et à des attaques, quelle qu'aurait pu être la position de la Cour d'appel.

L'affaire est si complexe, si bien documentée, que je considérerais comme un grand dommage que la connaissance en échappât au grand public, à une époque où règnent à la fois un avide intérêt pour de tels événements et tant de spéculation mal informée. Je demandai par conséquent aux défenseurs s'ils consentiraient à ce que l'affaire soit traitée dans un livre. Les parents d'Anneliese, pressentis par le Père Alt, n'étaient pas chauds pour réveiller des blessures qui venaient seulement de commencer à guérir. Cependant, ils ne firent pas d'objection à ce que je les cite à partir des documents en ma possession. Les deux prêtres furent très coopératifs. Le Père Renz m'adressa des publications relatives à l'affaire, du matériel complémentaire provenant des journaux intimes d'Anneliese et quelques réponses des parents à des questions. Il me fit tenir des photographies et la bande sonore d'une émission de télévision relative au «*Fall Klingenberg*» — l'affaire de Klingenberg, comme on l'appelle maintenant en Allemagne. Sa plus importante contribution, cependant, fut une copie de l'ensemble des quarante-deux cassettes qu'il enregistra au cours des séances d'exorcisme Elles sont soigneusement numérotées et datées et ont été enregistrées au moyen d'un équipement de haute qualité. Sans elles, l'histoire d'Anneliese serait juste une histoire fantastique de plus. Grâce à elles, j'ai pu réa-

liser l'équivalent d'une recherche exhaustive. Elles valent probablement mieux que si j'avais été présente, à enregistrer les événements. Car, dans un certain sens, un observateur externe «contamine» la situation. Ici, seu.es les personnes en cause furent présentes.

Du Père Alt me parvinrent des lettres à lui adressées par Anneliese, quelques publications supplémentaires, un compte-rendu sur cassette du procès et d'autres commentaires, parmi lesquels le récit d'un pèlerinage à San Damiano, au nord de l'Italie, où Anneliese avait été à plusieurs reprises. Les deux prêtres répondirent avec patience à mes nombreuses questions, dans une abondante correspondance. En outre, le «boyfriend» d'Anneliese, Peter, et sa plus jeune sœur, Roswitha, me firent part de souvenirs personnels. Des amis en Allemagne et en Autriche m'envoyèrent des articles de presse. J'eus auss: le désir d'entendre les psychiatres les plus proches de l'affaire, pour avoir soigné Anneliese, savoir le docteur Lüthy et le docteur Schleip, mais mes appels téléphoniques furent éludés et mes lettres restèrent sans réponse.

Pour compléter le tableau, je me rendis en Allemagne en Novembre 1979 et eus l'occasion de parler avec tous les principaux acteurs du drame, de visiter les églises qu'Anneliese fréquentait et de voir sa tombe. Je suis très reconnaissante pour toute la coopération et pour la gracieuse hospitalité dont j'ai alors bénéficié.

De tout ce vaste matériau, j'ai pu tirer ce que je crois être une image fiable de la vie d'Anneliese et l'histoire de l'exorcisme. J'ai passé soigneusement au crible, evalué et assemblé d'innombrables bribes et fragments, et composé un tableau plus complet que celui qu'aucun des participants n'aurait pu percevoir au moment où tout cela s'est produit. A l'occasion, j'ai été amenée à illustrer quelque peu mon exposé, ce que me permettaient ma connaissance de l'Allemagne et ma fréquentation de l'Université de Heidelberg, qui n'est pas éloignée de la région où ces faits se sont déroulés. Mais rien n'a été inventé, dans ma présentation. Les événements sont décrits tels qu'ils ressortent des documents, le cas échéant amplifiés à partir de récits enregistrés ou d'entretiens. En d'autres termes, ils sont tous authentifiés. Il en est de

même des déclarations, contradictions et hésitations attribuées à chaque acteur en particulier du drame. Faire référence à la source dans chaque cas eut rendu la lecture fastidieuse, mais la documentation est souvent mentionnée ou apparaît du moins clairement d'après le contexte.

Le point de vue narratif est, autant que possible, celui des participants, qui adhéraient à un ensemble de conceptions souvent inexprimées du monde. Ce qui conduisit à la tragédie fut le fait que ces conceptions n'étaient pas partagées par d'autres — plus puissants qu'eux — dans la même société. Et les compromis auxquels ils essayèrent de parvenir s'avérèrent désastreux.

Dans les deux derniers chapitres, j'ai essayé de présenter une analyse de ce qui a transpiré. Pour ce faire, deux aspects différents doivent être considérés : le médical et l'anthropologique. A l'égard du premier de ces aspects, j'ai assumé le rôle d'un journaliste fouineur. Je ne suis pas entièrement étrangère à ce domaine. Comme traductrice scientifique polyglotte, j'ai travaillé pendant de nombreuses années avec du matériel médical, spécialement en hématologie et en biochimie. En enseignement supérieur, j'ai suivi des cours de neurophysiologie et de psychiatrie. J'ai confronté mes réflexions à la littérature correspondante, j'ai parlé longuement avec des conseillers de l'Epilepsy Association, et discuté des points saillants de l'affaire avec un ami médecin. Quant à l'aspect anthropologique de la matière, je m'exprime en chercheur éprouvé, justifiant d'une expérience de douze années dans le domaine des extases religieuses. Moyennant quoi, je propose en fin de compte une hypothèse de ce qui est advenu à Anneliese Michel, différente de celle qui a servi de base au jugement de la Cour, une hypothèse alternative qui prend en considération la validité générale, la réalité des expériences de possession.

NOTE DE L'AUTEUR

La chronologie des divers événements de la vie d'Anneliese est d'une importance cruciale. Tous les participants à ces événements ne sont pas d'accord sur ce qui s'est passé ni sur les dates, mais il a été habituellement possible d'élucider les points de désaccord, à partir du contexte et des nombreuses lettres datées figurant aux dossiers du procès. Les conversations entre les participants sont entièrement basées sur des éléments des dossiers, même si j'ai eu occasionnellement à me fier à des allusions ou à des à-côtés, spécialement en ce qui concerne la première partie de la vie d'Anneliese. Ces conversations sont conjecturales. Pour la dernière partie de sa vie, beaucoup de témoins ont fourni des paraphrases ou rappelé textuellement des déclarations, ce qui m'a permis de présenter une bonne reconstitution de ce qui a été dit. Avant publication, la traduction allemande du manuscrit, préparée par moi-même, a été vérifiée par souci d'exactitude par le Père Alt, le Père Renz et Frau Marianne Thora. Il a été tenu compte de leurs suggestions, chaque fois que possible, à la fois dans la version anglaise et dans la version allemande. Par bonheur, le dossier d'Anneliese était si complet et les matériaux recueillis durant les entretiens en Allemagne en Novembre 1979 étaient si satisfaisants, que seules des retouches mineures ont été nécessaires.

PROLOGUE

Le premier élément dans la collection des documents de Frau Marianne Thora, l'avocat du Père Alt, est une inscription, dans les minutes du procureur de District d'Aschaffenburg, siège de l'administration du District de même nom.

Ce jour, à 13 heures trente, j'ai reçu un appel téléphonique d'un Père Alt. Il n'a pas précisé son adresse. Il m'a décrit un cas d'exorcisme (expulsion de démons), dont il a déclaré qu'il l'avait pratiqué sur une jeune fille, Anneliese Michel de Klingenberg. Il a décrit les traitements précédemment suivis par la jeune fille, sans succès dans tous les cas, sur ordonnances de psychiatres et de neurologues d'Aschaffenburg, spécialement le docteur Siegfried Lüthy, et à Würzburg. Il a décrit les symptômes dont elle avait souffert ainsi que les réussites et échecs de l'exorcisme. Il a mentionné que, durant les périodes de paroxysme, elle était parfois incapable de manger ou de boire, et que cela s'était de nouveau produit récemment. Tout le monde avait espéré cependant qu'elle aurait bientôt recommencé à s'alimenter. Pour finir, il a indiqué que la jeune fille est morte ce matin.

Quand j'ai appelé le palais de justice de Klingenberg aux environs de quinze heures, l'employé m'a appris que Josef Michel, le père de la jeune morte, était passé au bureau aux environs de treize heures et avait demandé un certificat de décès pour sa fille. Il avait déclaré qu'elle avait subitement fait un très fort accès de fièvre et était décédée de façon tout à fait inattendue ce matin. Quand il a été informé que seul un médecin pouvait délivrer un tel certificat après avoir examiné le corps, il a dit qu'il y en avait précisé-

ment un chez lui. L'employé a téléphoné à l'adresse et a parlé avec un docteur Roth. On ignore si cette personne etait vraiment un médecin. Le docteur Roth déclara qu'il ne disposait pas des formulaires réglementaires. Il n'a pas procédé à l'examen post-mortem.

L'enterrement aura lieu samedi matin.

Ayant eu au téléphone le médecin généraliste de Klingenberg, le docteur Martin Kehler, j'ai appris que ce dernier avait constaté par examen post-mortem que le cadavre était complètement émacié et encore chaud. Il présentait un certain nombre d'écorchures. Il n'a pas délivré de certificat de décès, étant dans l'impossibilité d'attester une cause naturelle. Il a suggéré qu'il soit procédé à une autopsie.

Il m'a également dit qu'il avait vu pour la dernière fois la jeune fille en bon état nutritionnel en octobre 1975. Il y a deux mois, le père l'avait appelé pour une visite à domicile. Mais peu après il avait annulé sa demande.

J'ai demandé à l'Institut de Médecine légale de l'Université de Würzburg de prendre des dispositions en vue de l'autopsie.

Signé à Aschaffenburg, le 1er juillet 1976
Stenger, Procureur de District

Fin du tableau. Même a travers le compte-rendu factuel du procureur, nous pouvons imaginer l'angoisse du Père Alt tandis qu'il parlait de quelque chose d'aussi bizarre et d'aussi inhabituel pour un procureur de district, qui doit avoir demandé : *«Qu'est-ce exactement qu'un exorcisme ? Oh, je vois, une chasse aux demons. .»*. Alors, presque comme une réflexion après coup, le Père Alt a ajouté que la jeune fille venait juste de mourir. Fin du tableau.

LA VÉRITÉ SUR L'EXORCISME D'ANNELIESE MICHEL

CHAPITRE PREMIER

LES ANNÉES D'ENFANCE

Anneliese Michel n'avait pas tout à fait vingt-quatre ans au moment de sa mort. Elle fut une enfant de cette classe moyenne allemande, stable, frugale, industrieuse, aux gestes lents, plus rurale qu'urbaine, respectueuse de la loi et, en Bavière où elle est née, fermement catholique. Les Michel ont été des artisans du village pendant des siècles, principalement comme entrepreneurs en bâtiments et comme maçons. Le père de son père possédait une scierie à Klingenberg. De même le père de sa mère, son grand-père Fürg, de Leiblfing, une petite localité de la Basse Bavière. Anneliese naquit là le 21 septembre 1952, seconde fille de sa mère. Une première fille, Martha, était morte à l'âge de huit ans, d'une maladie des reins. *«Tout le monde aimait la petite Martha»*, disait couramment la famille. *«Elle aimait prier et était une fillette enjouée et douce. "J'ai prié trois chapelets aujourd'hui", confiait-elle à quiconque, en revenant de jouer avec les trois agneaux que son père lui avait donnés.»* L'image de la pieuse enfant évoque les tableaux d'autel du baroque bavarois.

Quand Anneliese était petite, elle allait souvent en visite chez ses grands-parents, à Leiblfing ; toute sa vie, elle a conservé quelques-unes des tournures du dialecte du village de sa mère. Celle-ci, Anna Fürg, avait été trois années dans une école secondaire puis avait suivi une formation commerciale, ce qui était la voie courante des jeunes filles de sa classe. Seules les plus brillantes continuaient pour devenir religieuses ou s'inscrivaient dans une école normale pour être formées comme institutrices. Ces comportements perdurent. Deux des filles d'Anna ont choisi

le même cheminement dans la génération suivante. Avant son mariage avec Josef Michel, Anna avait travaillé au bureau de la scierie paternelle ; tout naturellement, elle avait vécu à la maison.

Le pere d'Anneliese, Josef Michel, avait été envoyé à l'école secondaire à Miltenberg à l'âge de dix ans ; cela fut fait conformément au vœu de sa mère, qui souhaitait qu'il devînt prêtre. Vouer un de ses enfants à une carrière ecclésiastique était une tradition familiale invétérée : trois de ses propres sœurs enseignaient des religieuses. Elle avait finalement accepté à contre-cœur qu'il s'oriente vers une école commerciale, issue vraisemblablement pas si désagréable aux yeux de son père. Celui-ci avait toujours désiré que son «Sepp» reprenne l'affaire familiale. C'est ainsi que Sepp apprit la charpenterie avec un maître charpentier dans l'établissement de son père. Après avoir passé son examen de compagnon trois ans plus tard, il exerça ce métier. A l'âge de vingt-deux ans, il fut mobilisé, lors de l'éclatement de la Seconde Guerre mondiale. Il combattit d'abord sur le front ouest, en Belgique et en France, puis fut envoyé en Russie. Concernant cette expérience, il y a un passage touchant, daté du 29 octobre 1975, dans le journal d'Anneliese :

> Saint Joseph m'a dit que c'est lui qui veilla à ce que papa trouve ces bottes en Russie. Papa a souvent raconté cela, qu'en Russie son pied avait failli geler. Et soudainement, dans la neige, il avait trouvé une paire de merveilleuses bottes russes.

Vers la fin de la guerre Josef Michel fut prisonnier des Américains. Il fut libéré en Juin 1945 et fréquenta à Munich une école de travaux de bâtiments, en 1946. A l'été de 1948, il passa son examen de maîtrise. Il reprit l'affaire familiale à Klingenberg et se maria deux ans plus tard.

Au retour de la guerre, Josef Michel retrouva la maison de ses parents et sa commune presque intactes des ravages des attaques aériennes qui avaient détruit de plus grandes villes. Dans les premiers siècles, on considérait comme dangereux de vivre dans une petite commune en temps de guerre. Elle paraissait bien plus exposée à être pillée et ses habitants risquaient davantage

d'être massacrés, parce que ses fortifications étaient bien plus vulnérables que celles de plus grandes cités. En période de guerre moderne, être une petite commune s'était révélé être un avantage. Et Klingenberg est très petite. Elle ne compte pas tout à fait trois cents âmes. Située dans le District d'Obenburg en Bavière, un des *länder* de l'Allemagne de l'ouest, elle surplombe les pertuis du fleuve Main. C'est là que le fleuve s'écoule entre les collines ondulées et boisées séparant l'Odenwald du Spessart. Anneliese aimait sa ville natale et une gravure représentant ses toits à visières nichés dans la vallée est suspendue au-dessus du sofa dans lequel elle est morte.

Sur les flancs des collines, des vignes escaladent les pentes en rectangles frangés. Les paysans, dont Klingenberg demeure le terroir jusqu'à maintenant, savent produire le vin rouge depuis plus de deux millénaires, car la viticulture leur a été enseignée par les Romains. Çà et là une pierre de l'ancien établissement romain, qui se dressait là naguère, se découvre dans les murs des terrasses sur lesquelles le raisin est cultivé. Les touristes viennent déguster le vin dans les tavernes de Klingenberg et, à l'église, la bénédiction du prêtre le transforme en sang du Seigneur.

Un château garde la percée à travers les pertuis entre les collines ondulées. En son temps il avait abrité des hobereaux, des barons voleurs qui prélevaient leurs droits sur les bateaux qui descendaient vers le Rhin avec leur chargement de grain et de vin. De nos jours, les écoliers empruntent le train qui relie Klingenberg à la ville plus importante de Miltenberg et à Aschaffenburg, la capitale du district, où Anneliese fréquentait le lycée. Les enfants grimpent sur les murs en ruine du château, abattus par la charge de poudre de quelque soldat français depuis longtemps oublié. Les remparts de briques avaient bloqué l'avance des armées de Louis XIV, qui étaient venues jusqu'ici vers la fin des années 1680, affirmer les prétentions de leur Roi Soleil sur le Palatinat riche en vignobles. Elles laissèrent derrière elles des cadavres de paysans, des arbres fruitiers abattus et des vignes brûlées. C'était la seconde fois en un siècle que cela s'était produit, car deux générations auparavant les mercenaires pillards

de la Guerre de Trente Ans avaient laissé de semblables cicatrices. De même les soulèvements de paysans, un siècle auparavant, quand quelques-uns des jeunes agités de Klingenberg avaient attaqué les nobles dans leur château, pour n'aboutir qu'à se faire torturer et décapiter après leur défaite. Mais avec le temps, on eut d'autres fils, de nouvelles vignes furent plantées et les cultivateurs continuèrent comme auparavant. Il y a beaucoup de ténacité dans ces villages.

Là où il y a cinquante ans des vaches passives regardaient d'un œil à travers les minuscules baies du premier étage ou de la cave et réchauffaient, pour les gens, les étages supérieurs par la chaleur de leurs corps massifs, aujourd'hui les grandes maisons des viticulteurs forment le centre d'une aire populaire de rénovation. De nouvelles rues aux maisons modernes s'allongent parmi les collines et au bord du Main C'est là que vivent les propriétaires et les travailleurs des carrières d'argile. Celles-ci sont situées sur les collines proches ce Klingenberg, de même qu'une petite usine d'assemblage de manomètres. La famille d'Anneliese possède aussi une maison semblable. Elle est entourée d'arbres et d'arbustes ornementaux et les vignes poussent en clôture arrière. Les fenêtres de la façade de gauche donnent vue sur le cimetière où Anneliese est enterrée.

Certains des travailleurs de l'industrie et du commerce de Klingenberg sont des nouveaux-venus, épaves apportées par les flots tourbillonnants de la Grande Guerre. Mais la majorité, comme les parents d'Anneliese, ont pour origine les familles fondées par les plus jeunes enfants des viticulteurs, pour lesquels il ne restait pas de terrasses ni de champs à partager. L'industrie moderne a créé de nouveaux modes de vie pour eux, dans leur ancienne cité.

Même avec de nouveaux débouchés professionnels, ces descendants restent cependant attaches à la culture qui fait autant partie du terroir que l'odeur de la forêt du Spessart et de l'Odenwald ou la brume sur le fleuve Main. C'est une culture commune à tous les agriculteurs, peu importe où ils creusent leurs sillons ou comment ils nomment leurs dieux. Il y a une divinité de qui se déverse la grâce sur les indignes pécheurs, et elle est si élevée, si exaltée qu'on ne peut qu'à peine l'approcher. Mais la vie

est pénible et le cultivateur a besoin de l'aide des puissances de «l'autre côté». Aussi y a-t-il d'aimables intermédiaires qui écoutent, protègent et intercèdent. La plus élevée de tous, à Klingenberg et partout dans le monde catholique, est la Vierge Marie, la plus proche de Dieu, la mère *«Sainte Marie, ayez pitié de nous»*, proclame la voix du Père Renz dans la première des cassettes qu'il a réalisée des séances d'exorcisme d'Anneliese, après avoir invoqué les Personnes de la Trinité. Mais ensuite la prière du groupe autour d'elle s'élève vers les autres intermédiaires. *«Saint Michel, priez pour nous. Saint Gabriel, priez pour nous. Tous les saints anges et archanges, priez pour nous. Saintes âmes, priez pour nous. Jean Baptiste, les Patriarches, saint Pierre, saint Paul, saint André, saint Jacques, saint Jean, saint Thomas... priez pour nous, priez pour nous.»* Il y en a tant. Par fois, certains d'entre eux sont exclus du calendrier des saints. D'autres n'ont pas encore franchi le long procès de la canonisation. A Klingenberg, les gens espèrent en la béatification de Barbara Weigand. Anneliese avait une grande affection pour cette paysanne, morte avant son époque, d'un village du Spessart. Elle avait passé la majorité de ses quatre-vingt-dix-sept années de vie dans un travail inlassable, en prière et en extases et avait construit les fondations de la spacieuse église de Rück-Schippach, paroisse du Père Renz.

Les parents et les sœurs d'Anneliese prient tandis que par sa bouche les démons ragent et blasphèment. Les démons sont des anges déchus, qui haïssent Dieu et sont engagés dans un éternel combat contre les hôtes du ciel demeurés fidèles. Les humains ont aussi leur part dans le drame, soutenant l'une ou l'autre des parties. Le Bien triomphe toujours et ceux qui mènent le bon combat s'acheminent vers leur gloire. Un terrible sort attend les autres. *«L'enfer doit être monstrueusement horrible,»* soupirait Anneliese dans la seule conversation complètement enregistrée qu'elle eut avec le Père Renz. A l'école, les enfants de Klingenberg sont instruits au sujet du docteur Faust, un brillant filou, selon les premières versions de cette histoire, qui passa de nombreuses fois par Würzburg, dont Anneliese fréquenta le collège. Ils apprennent comment il passa un pacte avec le diable, qui finit par le tuer, arrachant ses membres un à un et projetant son cer-

veau contre les murs. On parlait aussi de femmes de Klingenberg, de femmes douées de pouvoirs maléfiques. Aux temps sombres des procès de sorcellerie, elles furent si nombreuses que la porte de Pankratius de la ville ne pouvait les contenir toutes. On ne les appelle plus sorcières aujourd'hui, mais il y a celles qui sont jalouses, qui peuvent jeter un sort et le rendre effectif. Longtemps après leur mort, cela peut rendre malade une personne innocente ou lui dérober la raison et aucun médecin n'a de remède là contre. Il y eut des gens à Klingenberg pour penser qu'Anneliese était la victime d'une telle malédiction.

Et puis, il y a Hitler. En Bavière, où il commença sa marche vers le pouvoir, la terreur obscène de sa présence plane à la cime des arbres comme les chauves-souris aux ailes noires.

La Trinité et la Vierge, les intermédiaires et Lucifer, le péché et la rédemption — tout cela est naturellement, du dogme catholique. Cela perdure. Mais les détails changent avec le temps et les changements décrétés depuis Rome ne conviennent pas bien aux gens dans les églises de villages. Quand un pape imposa le célibat aux prêtres, il y a de cela plusieurs siècles, les femmes bavaroises demeurèrent avec leurs époux prêtres pendant plus d'une génération. Il y a eu une forte opposition à Rome au cours des siècles, en Bavière. Le Gymnasium (école secondaire) que fréquentait Anneliese à Aschaffenburg portait le nom du Reichsfreiherr Karl Theodor von Dalberg, évêque de Konstanz, prince d'Aschaffenburg, et plus tard archevêque de Regensburg. Dans ses sermons et écrits, il lutta pour l'indépendance des évêques allemands à l'égard du pouvoir papal. Et par la suite, aux dix-neuvième siècle, quand les papes se compromirent avec des positions politiques libérales, le peuple bavarois s'opposa à ce que ses prêtres adoptent cette option. Il est ainsi logique qu'en Bavière les réformes arrêtées par le Second Concile Œcuménique n'aient pas été très populaires. Déloyalement, plusieurs des démons d'Anneliese furent des archi-libéraux, vantant les réformes qu'Anneliese désapprouvait.

C'est à Klingenberg, si fermement insérée dans le passé, que Josef Michel commença à s'établir dans les tâches d'un chef de famille. Ce rôle lui seyait bien. Il n'était pas difficile à appren-

dre ; il l'avait vu jouer par les hommes de la génération de son père. Il n'y avait pas de hiatus dans la tradition à Klingenberg. Anna lui laissait pratiquement toutes les décisions, grandes ou mineures. Il était la tête de la maison, autant qu'il était la tête de l'affaire familiale. Il pourvoyait à tous leurs besoins et réclamait l'obéissance, mais il était aussi férocement protecteur, vrai bouclier de sa famille en face du monde. Quoique souvent brusque et violent, les filles ressentaient son amour passionné pour elles. La voix d'Anneliese devient caressante quand elle raconte au Père Renz, dans cette conversation enregistrée, comment «Paba» gronde si elle ne mange pas. «*Tu n'es à vrai dire pas grosse*» dit-il.

Après Anneliese, Anna mit au monde trois autres filles, Gertrud Maria (1954), Barbara (1956) et Roswitha Christine, sa dernière (1957). Les trois plus jeunes sœurs étaient très robustes, alors qu'Anneliese offrait peu de résistance aux maladies de l'enfance. Elle contracta la rougeole toute petite et eut les oreillons et la scarlatine à l'âge de seulement quatre ou cinq ans. En voyant cette délicate enfant, l'instituteur de l'école primaire l'estima trop petite pour son âge et conseilla à ses parents de la garder à la maison une année de plus. Elle fréquenta le jardin d'enfants pendant un temps, mais ce ne fut pas une époque heureuse ; les enfants les plus agressifs l'assaillaient de leurs tracasseries.

Anna était souvent sur la défensive au sujet des fréquentes maladies d'Anneliese. Il plane une ombre de honte lorsqu'un adulte est souvent malade. C'est comme s'il (ou elle) cherchait à échapper au travail. Mais quand un enfant est maladif, alors c'est une disgrâce et qui sait pourquoi certains ont ainsi de la malchance ?» *J'étais encore faible quand je l'ai portée*», disait-elle habituellement aux femmes du voisinage tandis qu'elle attendait qu'on pèse sa livre de sucre et sa farine — et de la choucroute dans ce récipient, s'il vous plaît — à l'épicerie du coin. «*Vous savez comment c'était, nous avions tous tellement faim. Même après la guerre, toute cette disette. Il y avait de quoi affaiblir une femme, et un second enfant après la guerre, net ? C'était tout juste ce qu'elle pouvait recevoir de moi.*» Ces dames savaient. Cela avait été moins

mal à Klingenberg que dans les grandes villes, mais tous avaient eu faim. Certains se rappelaient être allés dans le Spessart pour cueillir des baies et comment les gens avaient nettoyé le sol de la forêt de ses brindilles pour le feu dans leur cuisine, de ses champignons et de ses faines. Mais il y avait parfois encore une autre raison pour laquelle une femme avait un enfant maladif. Peut-être une jalousie quelque part.

Lors de sa première communion, Anneliese était encore plus mince que les autres, vêtue de sa belle robe en dentelles, un voile sur la tête, petite épouse du Christ, portant son cierge. Mais elle sembla surmonter ses problèmes de santé et quand elle entra au Gymnasium Dalberg, à Aschaffenburg, en 1965, elle avait rattrapé ses camarades de classe. C'était un plaisir que de prendre le train chaque matin, serrés dans un étroit compartiment avec d'autres écoliers, et de regarder par la fenêtre du train défiler le paysage. En outre, à présent «Oma» (grand'mère Fürg) devait aider à surveiller ses petites sœurs pleines de vie et cela aussi était un changement bienvenu. «*Elle était exactement comme le reste d'entre nous*», déclara son amie et compagne de classe au Gymnasium, Maria Burdich, à l'enquêteur du tribunal. «*C'était une fille enjouée, qui participait aux habituels chahuts et plaisanteries d'écolières.*» Dans une de ses lettres à moi-même, Josef Michel s'en souvient de même façon.

> Quand Anneliese et ses sœurs devinrent plus grandes, nous prenions souvent le car et faisions des sorties les samedi ; les filles chantaient de tout leur cœur. Elles avaient toutes une bonne oreille musicale, jouaient de plusieurs instruments et aimaient chanter à plusieurs voix. C'était toujours très charmant, un temps très heureux. Anneliese en particulier avait une manière bien à elle de rayonner de joie

Anneliese jouait de l'accordéon et, comme il convenait à des jeunes filles de familles riches, elle prit des leçons de piano. Elle étudiait aussi avec ardeur. «*Je ne veux pas que tu ramènes à la maison des notes médiocres,*» lui disait souvent sa mère avec sa nerveuse sévérité coutumière. «*Tu etudies bien et ton père et moi tenons à ce que cela se voit dans ton livret scolaire.*» C'est ce que tous les parents disent et Anneliese faisait de gros efforts. Il lui

fut un temps difficile de suivre dans sa nouvelle école mais elle y parvint en fin de compte, même en latin, matière qu'elle aimait particulièrement. *«Elle récitait les leçons de vocabulaire latin, montre en main, à une vitesse époustouflante»*, rappelait Anna dans certaines notes écrites à mon intention.

Anna parlait souvent des bonnes notes d'Anneliese. *«Elle est si bonne, elle deviendra certainement institutrice un jour»*, pouvait-elle dire à la femme du boucher, venue dans le bureau au second étage de la maison Michel, pour payer des planches achetées par son mari. *«C'est de famille»*, repondait la femme du boucher. *«Voyez vous-même, vous en sortant avec toute cette comptabilité»*. Et peut-être quelque *fermière*, épouse d'un viticulteur d'un village voisin, qui attendait sa facture de nouveaux treillis, pouvait entendre la conversation avec une certaine envie. Une personne pouvait posséder trois vaches à l'étable, un certain nombre de vignes productives, de grands fûts de vin rouge dans un verger et même un champ ou deux, mais avoir un enfant en train de devenir maître d'école, c'était tout de même autre chose. Son Hans n'avait pas réussi au lycée. Et même à l'école commerciale, où il se trouvait à présent le professeur en avait toujours après lui. *«Vous n'êtes bon qu'en religion, mais en arithmétique, vous êtes recalé»*, disait le maître et les autres garçons riaient Si Anneliese était vraiment pour devenir une institutrice et venait en visite, son Hans en était honoré. Il se levait de la chaise de cuisine et la lui avançait avec le coussin et l'opinion d'Anneliese avait plus de poids pour lui que celle de ses parents. La femme soupirait doucement à part soi tandis qu'Anna tapait la facture à la machine. Il n'était pas difficile de voir que Frau Michel avait des ambitions. Chacun à Klingenberg savait qu'elle avait acheté de nouvelles couvertures pour chez elle. La cliente avait vu en arrivant que même les portes vitrées intérieures étaient munies de rideaux, fins et fleuris et de doubles rideaux épais. Il y avait une employée à la cuisine et les demoiselles avaient leurs chambres personnelles au second étage. Ce n'était pas comme pour beaucoup de gens, chez qui les filles dormaient sur un divan dans la salle de séjour jusqu'à leur départ pour se marier. C'était facile, pour une telle famille, d'avoir une fille future institutrice.

Josef Michel parlait aussi des notes d'Anneliese, assis à la *Stammtisch*, «sa» table à la taverne, le «Winterstübchen» dans la Bergwerkstrasse, où il buvait un «vin rouge de Klingenberg» le soir, avec quelques amis, hommes d'importance, tels l'autre propriétaire de scierie, le maître boucher, le maître cordonnier, et l'un ou l'autre mécanicien de l'usine de manomètres. *«Elle est si bonne, je la laisserai devenir institutrice»*, disait-il. Ils approuvaient ostensiblement. C'était utile d'avoir une personne instruite dans une famille, ne serait-ce qu'une fille. Les filles instruites trouvaient de meilleurs maris. De surcroît, les Michel avaient déjà de la condition. Il y avait leur cousin à Mömbris, où Anneliese allait parfois en vacances en été. Josef Michel en parlait souvent. Il était instituteur. *«J'espère que vous savez, Sepp, combien il est onéreux d'envoyer votre enfant à l'Ecole Normale supérieure, le collège des instituteurs»*, faisait observer quelqu'un. *«Il faut se rendre à Würzburg, et puis il y a la coûteuse pension...»*. *«Les dépenses ne sont pas un problème»*, répliquait Josef. Ces messieurs opinaient du chef. Il était profitable de posséder une scierie et un magasin annexe, même si Sepp ne disait rien de ses revenus et ne faisait état que de la façon dont lui et sa famille travaillaient toujours dur, tous les jours, du matin au soir.

«De plus», risquait un des membres de la *Stammtisch*, *«il y a quelque danger à laisser une de ses filles aller à la grande ville»*. Josef Michel le savait bien aussi et s'en inquiétait quelquefois, bien que tout cela fût encore dans un lointain avenir, Anneliese n'ayant que quatorze ans et Roswitha, la plus jeune, étant à l'école primaire. *«Mes filles seront de bonnes filles»*, fanfaronnait-il, *«de très bonnes filles !»* Il assenait son poing sur la table, renversant les verres de vin sur leurs serviettes bleu et blanc. *«Et si elles ont été de bonnes filles à la maison, elles le seront aussi à la ville»*. Il discourait longuement sur le sujet et ses amis le laissaient faire, sachant qu'il était plus homme à parler qu'à écouter. D'ailleurs, il n'y avait effectivement rien à dire. La manière dont Sepp éduquait ses filles ne les prédisposait pas en grandissant à s'offrir à n'importe qui, comme de nos jours certaines filles de la grande ville. Il était strict, certes. Mais d'ailleurs comment les protégerait-il autrement ? Au demeurant personne n'entendait ses filles se plaindre de la façon dont elles étaient traitées chez

elles. Elles allaient à l'église avec leurs parents le dimanche et parfois même le soir, en semaine A la maison, ils récitaient ensemble le rosaire. Mais elles avaient aussi des divertissements décents et fréquentaient des cours de sports, au club local. Il n'y avait rien à reprocher aux filles Michel.

Anna n'était pas tout à fait satisfaite que ses filles fréquentent le club sportif. Et le fait aussi qu'elles prenaient des cours de danse avec des garçons ne lui souriait guère. On ne sait jamais ce qui peut arriver quand des garçons et des filles sont ensemble. Elle avait entendu plus d'une fois la remontrance, lorsqu'elle était jeune : l'honneur d'une fille est semblable à une feuille blanche ; la moindre tache s'y remarque. Elle voulait que ses filles soient pures quand elles iraient à leur lit nuptial, vierges comme la Vierge Marie. Les prêtres questionnaient souvent à ce sujet en confession. Il faut écouter votre prêtre, car il est le gardien de votre âme. Anna s'était arrangée pour tenir Anneliese loin des garçons et de la danse, en arguant : «*Tu es trop délicate, tu ne dois pas te surmener. Si tu n'y fais pas attention, tu vas encore tomber malade.*» Mais Anneliese était son aînée. Avec tout son travail maintenant au bureau, elle disposait de moins de temps pour les plus jeunes et de moins de force pour s'opposer à leur argument insistant : «*Mais tout le monde prend des cours de danse.*» De surcroît Anneliese prenait toujours leur parti.

Il arriva que ses sœurs trouvèrent Anneliese en pleurs dans sa chambre, parce qu'une fois de plus elle avait été interdite de bal. «*Toutes les filles de mon âge ont la permission*», sanglotait-elle. «*Après tout, j'ai presque quinze ans*» «*Ne pleure pas*», la consolait Gertrud. «*Vois, maman ne nous autorisera même pas, nous trois, à aller visiter des camarades filles.*» «*Je sais pourquoi*», suggérait Barbara. «*C'est parce que maman pense que nous allons nous mettre à lire de ces mauvais livres contre lesquels elle nous met toujours en garde. Je parie qu'Anneliese en a un aussi.*» Alors elles tombaient ensemble sur Anneliese en riant. «*Allons, Anneliese, remets le nous.*» Mais elle se contentait de hausser les épaules et les menaçait de les chasser de sa chambre. Roswitha avait une autre idée, en voyant qu'Anneliese allait se remettre à pleurer. «*Maman ne nous laisse pas aller chez des camarades filles,*

pas plus qu'Anneliese la plupart du temps, parce qu'elles ont des frères. Hé», et elles se remettaient à rire en poussant Anneliese du coude, car elles savaient que leur grande sœur avait un amoureux. «*Tu es amoureuse*», la taquinait Roswitha. «*Avoue, de toute façon nous le savons. Dis-nous. Est-ce qu'il a une bonne situation ? Ses parents ont-ils quelqu'argent ?*» Cela faisait rire même Anneliese, car Roswitha avait le don d'imiter la voix grondeuse de leur mère. Elle tirait les cheveux de sa petite sœur pour rire et rougissait. Des années plus tard, elle parla de ce garçon à son psychothérapeute et lui dit combien elle avait été heureuse avec lui, mais nous ne connaissons pas son nom.

CHAPITRE II

LES FACES HORRIFIANTES

Après les longues et paresseuses journées d'été, il y avait grand plaisir à retourner à l'école en septembre, pensait Anneliese en prenant le train pour Aschaffenburg pour le premier jour de l'année scolaire 1968-69. Et il y avait effectivement bien du plaisir. Toutes les anciennes amies étaient là, en particulier Maria Burdich, avec qui elle passait la «longue» récréation de dix heures, en marchant dans la cour de l'école. D'ordinaire, elles devisaient au sujet de l'entrée à la «PH», la Pädagogische Hochschule (Ecole Normale supérieure) à Würzburg en se demandant à quoi ressembleraient les professeurs là-bas, ainsi que les garçons. «*Ensuite j'enseignerai dans un joli petit village et tous mes petits seront bien élevés, et tu viendras me voir*», disait Anneliese.

C'est alors qu'aux environs de son seizième anniversaire, à la fin de ce mois-là, la chose advint. Cela survint brusquement, tel un orage grondant au-dessus de l'horizon, chargé de foudre. La veille, elle était assise en classe, à sa place, à côté de Maria. Soudain, elle avait perdu connaissance. Maria avait saisi son bras. «*Mensch*», lui avait-elle murmuré, «*Qu'est-ce qu'il t'arrive ? Tu dors ou quoi ?*» «*Je suppose,*» fit Anneliese, en haussant les épaules, encore tout étourdie. «*Peut-être est-ce que j'étudie trop.*» Elles rirent un peu bêtement puis oublièrent cela.

La nuit suivante, un peu après minuit, elle se réveilla et fut incapable de bouger. Une force colossale pesait sur elle. Elle pressait son abdomen et elle put sentir s'écouler son urine chaude. Sa respiration devint pénible. Complètement paniquée, elle voulut appeler ses sœurs, mais aucun son ne vint. Sa langue était

comme paralysée. «*Sainte Mère* », pensa-t-elle, «*je suis en train de mourir*». Au moment où le quart sonna au clocher de l'église, cela cessa. Toute pression disparut, comme envolée. Seule sa langue lui faisait mal.

Gémissant de terreur, si exténuée qu'elle pouvait à peine se mouvoir, elle se leva et changea ses draps. Le jour suivant, elle dit à sa mère qu'elle était trop fatiguée pour aller en classe. «*Maman*», dit elle, «*j'ai dû être terriblement malade la nuit dernière. Mon lit était tout trempé*» Anna la laissa à la maison et lui fit raconter ce qui s'était passé. Une sombre inquiétude la traversa. Qu'est-ce que cela avait pu être ? Mais comme cela ne se reproduisit pas, elle n'y pensa plus. Anneliese continua l'école comme auparavant, eut de bonnes notes et jouait du piano Elle commença à apprendre le tennis. Noël arriva et passa. Il y eut les examens terminaux, puis les vacances d'été. Tout allait bien.

Puis, près d'un an plus tard, durant la nuit du 24 Août 1969, la chose frappa de nouveau, exactement comme la première fois. Il y eut la brève perte de connaissance pendant la journée, pendant laquelle elle ne put que rester là, assise, sans savoir quoi faire. Et au milieu de la nuit, cette effrayante paralysie, ses membres complètement raides, l'impossibilité de respirer, la tentative désespérée pour appeler, pour crier au secours et la totale inanité de tout cela, car il y avait cette force qui ne la lâchait pas.

«*C'est la seconde fois*», dit sa mère, quand Anneliese la mit au courant le matin suivant. «*Aux noms de tous les saints, qu'est-ce qu'il t'arrive ?*» Elle peigna ses cheveux bien ondulés et se précipita au bas de la rue, au cabinet du docteur Vogt, le médecin de famille. Une heure après, elle et Anneliese prirent le train pour Aschaffenburg, afin de consulter le docteur Siegfried Lüthy, le neurologue à qui le docteur Vogt les avait recommandées.

«*Oh, mon Dieu, mon Dieu, qu'est ce qu'il t'arrive ?*» soupirait sans arrêt sa mère «*Le docteur Vogt a dit qu'il pourrait s'agir de quelque chose dans ton cerveau. Ne parlons de cela à personne en dehors de la famille, net ? Tu sais comment les gens parlent. Ils sont si grossiers. Ils vont dire : "L'Anneliese des Michel est folle.*

En avez-vous entendu parler ? Elle a dû voir un médecin pour les nerfs". C'est impensable». Anneliese, trop épuisée pour s'en préoccuper, observait la main tremblante de sa mère, qui tirait son mouchoir brodé de son sac à main. Il faisait chaud dans le train et des petites perles de sueur s'étaient formées sur le front de la maman. Avec de petits gestes saccadés, elle les épongeait, hochant sans arrêt la tête. *«Si cela se propage, tu ne pourras même pas être admise à la Pädagogische Hochschule.»*

Anneliese sentit son cœur se contracter. Que deviendrait alors son rêve d'enseigner dans un village paisible, dans une petite école, à des enfants fleurant le foin et le blé fraîchement battu ?

Le docteur Lüthy, grand et imposant, posa de nombreuses questions et procéda à plusieurs tests, pour vérifier ses différents réflexes. Ainsi qu'il le déclara à l'enquêteur de la police criminelle venu l'interroger en son cabinet, le 9 Février 1977, il ne découvrit rien d'anormal en elle. «Neurologiquement et psychologiquement parlant, tous les résultats ont été négatifs.» Il leur demanda de revenir le 27 Août pour des électro-encéphalogrammes. De nouveau, il se retrouva les mains vides, ainsi que nous le lisons dans la minute de son interrogatoire :

«Les EEG d'Août 1969 montraient une activité cérébrale normale, de type physiologique alpha.» Cependant il avait à rendre compte des convulsions que sa jeune patiente lui avait signalées, aussi continue-t-il : *«J'ai estimé, d'après la description qui m'avait été donnée, que c'était probablement un cas de crises cérébrales de type nocturne, avec des symptômes d'épilepsie.»* On décèle une note d'anxiété, car un peu plus loin dans le même interrogatoire, il répète une nouvelle fois : *«A en juger d'après la description, il s'agissait* probablement *d'un malaise cérébral de type convulsif.»* (insistance superfétatoire). Il y a deux versions de ce qui s'est passé ensuite. La première se trouve dans une lettre qu'il écrivit à l'enquêteur d'Etat le 16 Juillet 1976. Cette pièce manque au dossier, mais le docteur Lüthy s'y réfère dans son interrogatoire. Dans cette lettre, il a apparemment soutenu qu'à l'occasion de cette première consultation en 1969, il avait déjà prescrit du Zentropil à Anneliese, un anti-convulsif connu aux Etats-Unis comme

Dilantine (phénitoïne sodium). La seconde version a été donnée au cours de l'interrogatoire : «*Je souligne ici que je n'ai pas traité Mlle Michel au Zentropil ... avant le 25 Août 1969, ainsi que j'en ai fait état dans ma lettre du 16 Juillet 1976.*» Il maintient : «*Du moment qu'il n'y avait eu que deux attaques en l'intervalle d'un an, je n'ai suggéré aucun traitement anti-convulsif et ai plutôt préconisé une observation plus poussée.*»

Quoi qu'il en soit, quand les classes reprirent après cette visite au docteur Lüthy, Anneliese n'était pas bien. Roswitha, qui avait alors onze ans, se rappelle combien sa sœur se plaignait d'un mal de gorge. En fin de compte ses amygdales durent être enlevées. Aussitôt après, elle contracta une pleurésie et une pneumonie, compliquées d'une infection tuberculeuse et dut abandonner l'école. Elle fut confinée au lit, chez elle. Il n'y eut pas de messe de minuit pour elle, la veille de Noël, avec toutes ses bougies scintillantes. Elle ne se leva pas non plus pour le douzième anniversaire de Roswitha, le premier jour de Noël. Sans amélioration de son état en Janvier, elle fut transférée à l'hôpital d'Aschaffenburg en Février et de là, le 28 du mois, dans une clinique du sud de la Bavière. C'était un sanatorium de Mittelberg, dans l'Allgau, spécialisé dans les maladies des bronches et des poumons des enfants et des jeunes gens.

Chaque jour, Anneliese contemplait à travers sa fenêtre les pics élevés de l'Allgäu, proches et menaçants, non pas doucement ondulés comme les collines de chez elle, mais abruptement dressés en falaises rocheuses, avec leurs sommets couronnés de neige et de nuages couvrants. Dans le grand dortoir où elle avait sa place, il y avait quelques jeunes filles de l'Oberpfalz, le Haut-Palatinat. Elles semblaient se connaître toutes et bavardaient avec bruit au sujet des infirmières, des médecins, de la nourriture, de leurs petits amis et du moment de leur sortie. Leur dialecte était juste assez différent pour qu'Anneliese ne comprenne pas la phrase-clé qui les faisait rire, ce qui la tint à l'écart. Elles avaient l'habitude, elle et ses sœurs, de rire ainsi chez elles. A présent, elle était seule, très seule. Les lettres qu'elle recevait ne l'aidaient guère. Sa solitude, n'en était que plus cruelle, telle une souffrance dans sa poitrine, une souffrance sombre, aux bords

déchiquetés et rouges. Toutes lui avaient écrit, Gertrud, Barbara et même la petite Roswitha, qui donnait toujours l'impression d'avoir copié un sermon dans un livre de piété de la maison. «*Je te souhaite de porter la croix avec amour et sans te plaindre...*» Sans plainte ? Elle ne se plaignait pas. Elle voulait souffrir comme le Christ l'avait appris au monde par son exemple. Mais était-ce un péché que de demander que cela s'arrête un jour ? Etait-ce mal que de prier, comme elle le faisait chaque soir, pour être rapidement libérée ? Elle espérait que non, car son mal du pays semblait l'étouffer d'un poids écrasant jusqu'à ce qu'elle n'eût plus qu'à crier au secours. Peut-être Papa ferait-il un pèlerinage à l'église du Padre Pio de Pietralcina, de San Giovanni Rotondo (mort en 1968), ce saint moine capucin, qui avait porté de façon visible les plaies du Christ sur ses membres et sur son corps. Papa y avait été naguère et connaissait le chemin. S'il y priait pour sa guérison, cela pourrait aider. Tout le monde savait que de telles prières étaient très efficaces. En attendant, elle maintenait sa propre supplication à la Vierge, et chaque matin elle attendait que l'infirmière lui dise qu'elle allait mieux. Sa température avait-elle baissé ? Ses analyses étaient-elles négatives ? Le docteur avait-il dit quelque chose d'encourageant ?

Vint le printemps. Une des filles de l'Oberpfalz fut autorisée à rentrer chez elle et une autre, encore plus turbulente, prit sa place. Anneliese eut la permission de faire de courtes promenades dans le parc du sanatorium, mais elle languissait après l'Odenwald au lieu de ces paysages rocheux où la neige fondue s'écoulait à travers de monstrueuses déchirures. Au village, les tilleuls devaient être fleuris. Ici il n'y en avait pas. Mais peut-être allait-on bientôt la laisser partir. C'était la bonne époque, à l'approche de juin, et l'école allait fermer. Etait-ce possible ?» *Pourquoi pas, Schäfle, petite sotte !*» lui dit une des infirmières.

Cela n'arriva pas. On dit à ses parents qu'il y avait certains problèmes cardiaques et circulatoires et qu'elle ne pouvait être libérée sans risque. Anneliese fut assommée de désappointement. Peut-être ferait-elle bien d'aller dans ces montagnes, jusqu'à l'une de ces falaises abruptes. Personne ne s'en douterait même. Et

elle se laisserait tomber et c'en serait fini de sa souffrance ; elle serait légère comme un papillon et s'élèverait, s'élèverait vers le ciel de Dieu.

C'est alors qu'elle fut de nouveau frappée, la nuit du mercredi 3 Juin 1970. Il y eut la rigidité des membres, la sensation d'étouffement, la lutte pour respirer, l'urine chaude. Elle essaya désespérément de se libérer. Finalement son cri éclata et tous — l'infirmière de nuit, le jeune médecin de permanence — accoururent. Même les jeunes filles de l'Oberpfalz sautèrent de leur lit. Mais au même instant tout s'arrêta. Sans réaction, elle se laissa changer et porter vers un lit propre. Et elle s'assoupit.

Les filles la laissèrent tranquille le matin suivant. Elles sentaient d'ailleurs qu'elle était trop épuisée pour parler. Mais le lendemain, elles se jetèrent sur elle comme une nuée de pies jacassantes. «*Quoi ? tu ne sais pas ce qui ne va pas pour toi ? Tu ne vois pas que c'est dans ta tête ? Tu as peut être du liquide dans ton cerveau. Ça s'est porté là, sais-tu, avant que tu ne naisses*», suggéra l'une d'elles. «*J'avais une tante...*».

«*Non, non*», interrompit une autre. «*Peut-être es-tu tombée sur la tête. C'est arrivé à mon cousin et il n'a plus été bien depuis cela. Sa mère l'avait laissé tomber sur le sol de la cuisine, après l'avoir baigné. L'arrière de son crâne avait frappé bruyamment le carrelage.*»

«*En effet, je suis tombée une fois*», reconnut Anneliese.

Elles partirent toutes à parler à la fois. Comment ? Quand ? Où ?

«*J'ai trébuché et heurté mon front. J'avais à peu près onze ans*».

«*Est-ce que tu as vomi après cela ? Mon cousin l'a fait* »

«*Non. Le médecin dit qu'il n'y avait pas eu de commotion. On ne vomit qu'après une commotion.*»

«*Ce n'est donc pas ça.*» Les filles se trouvèrent à court de conjectures. «*Alors, vous voila fines*», dit une des filles et elles se mirent à parler d'autre chose.

Mais Anneliese garda mémoire de leurs suggestions, dans ses tentatives pour déceler ce qui se passait en elle. Elle évoqua la théorie du *«liquide dans le cerveau»* avec son amie Mechtild Scheuering de la PH. La chute sur le front vint au cours d'une conversation avec le Père Alt et elle la signala également au docteur Irmgard Schleip, sa neurologue de la clinique de Würzburg. Mais l'autopsie ne révéla aucun signe ni de «liquide» dans le cerveau ni de lésion.

Quelques jours après cette crise, Anneliese se trouvait assise sur une chaise à côté de son lit. Le crépuscule venait au dehors et estompait les formes des objets dans le grand dortoir. Les infirmières étaient occupées à allumer les lumières. Anneliese commença à réciter le chapelet. Crépuscule. C'était un bon moment de la journée. Les jeunes filles descendaient d'habitude dans le hall ou erraient dans les corridors avant le souper et Anneliese pouvait penser à sa maison Vers cette heure-là, ils priaient le rosaire dans la cuisine, tous ensemble, avec papa. On se sentait bien, au chaud et à l'abri. Tandis qu'elle égrenait les grains lisses, elle essaya d'évoquer cette ambiance spéciale. Vous êtes bénie entre toutes les femmes et béni est le fruit de votre sein, Jésus. L'ambiance vint, comme sur la pointe des pieds. Sainte Marie, pleine de grâce. L'ambiance grandit, plus forte que ce qu'elle avait jamais ressenti chez elle. Elle sentait un doux picotement sur ses joues et ses lèvres se mirent à trembler. Ave Maria... Ave Maria. La prière s'achevait. Elle laissa ses mains retomber sur son giron, tenant toujours le chapelet. Il y avait quelque chose de si différent ce soir. Une douceur qu'elle n'avait jamais éprouvée auparavant la faisait vibrer. Je suis une cloche, pensa-t-elle, je carillonne les louanges de la Mère .... une cloche... une cloche...

Elle regarda par la fenêtre, comme pour vérifier si cette douceur surnaturelle était entrée par là. Ces montagnes ? Etrange ! Elle n'avait jamais remarqué auparavant que ces montagnes menaçantes étaient si belles. Les pics resplendissaient d'or fin et de rose et des rayons d'argent plongeaient vers des profondeurs d'un bleu sombre.

«Wos is'n mit dere los ?» – qu'est-ce qui ne va pas avec elle, entendit-elle, effrayee. Elle n'avait pas remarqué que quelques filles étaient revenues ni que la lumière était maintenant allumée. *«Qu'est-ce que tu faisais d'cilleurs ?»*. Leurs voix étaient terriblement fortes, plus fortes même que d'habitude.

— *«Je priais, bien sûr.»*

— *«On le voit bien, idiote. Mais comment sont tes mains ?»*

— *«Mes mains ?»*

— *«Oui, tes mains. Nous t'observions. C'est comme si tu avais une crampe ou quelque chose comme ça. Comme lorsque mon chat sort ses griffes.»*

Anneliese baissa ses yeux vers ses mains sur son giron. Le chapelet y était toujours, exalté en beauté, lui aussi. Mais elle ne vit rien de différent concernant ses mains. *«C'est comme si tu avais des pattes ou quelque chose comme ça.»*

«Vous êtes toutes toquées, savez-vous ? Mes mains n'ont rien d'anormal.»

— *«Et tes yeux»*, insista une autre fille. *«Je croyais qu'ils étaient bleus. Maintenant ils sont tout noirs.»*

«Ne sois pas idiote», Anneliese ne pouvait s'arrêter de rire. Elle était toujours nimbée par cette douceur, comme par un parfum de violettes. Aucune raillerie n'aurait pu la lui enlever. Mais elle se leva et se dirigea vers le miroir au-dessus du lavabo. Ses yeux paraissaient en effet plus sombres que d'habitude. Comme lorsqu'elle regardait dans le puits chez Oma Fürg. Mais ce qui la frappa davantage fut son visage. Elle était toute rosée, vraiment, vraiment bien. *«Dommage que le docteur ne puisse pas me voir cette nuit»*, pensa-t-elle. *«Il me libèrerait sur le champ.»* Mais aux filles elle dit seulement : *«Laissez moi, voulez-vous ? Vous vous faites des idées.»*

Un sentiment de bien-être la berça jusqu'au lendemain. *«Ce doit être la Vierge qui est venue à mon aide»*, pensa-t-elle avec reconnaissance. Cette prière avait été si particulière, la nuit dernière. Comme si la Vierge avait été là avec elle, illuminant le

monde de sa présence et faisant tout resplendir de l'éclat de sa gloire. Elle était anxieuse d'en faire part à quelqu'un, mais il lui fallait attendre d'être sortie du sanatorium et de retour à l'école. Maria Burdich l'écouterait et ne rirait pas d'elle.

Le mardi matin (16 Juin), l'infirmière entra au moment où Anneliese était occupée à se brosser les dents.

– *«Habillez-vous, jeune dame, vous allez à Kempten aujourd'hui.»*

— *«Moi ? Pourquoi ?»*

— *«On va essayer de trouver ce qui se passe dans votre tête.»*

Anneliese rougit. Elle détestait être prise à l'improviste par ce qu'on allait faire d'elle. C'était comme d'être une poupée de chiffon ; quiconque pouvait vous jeter çà ou là. On pouvait vous prélever du sang, vous tripoter, planter des aiguilles sur vous, placer des électrodes sur votre tête, avec cette sacrée pâte si difficile à nettoyer de vos cheveux Vous n'avez jamais rien à dire sur rien. Je voudrais pouvoir fermer mes yeux, pensa-t-elle, et me retrouver dans ma chambre et Mittelberg disparaîtrait. Mais cela ne sert de rien. Je suis prisonnière et on ne me laissera jamais, jamais partir.

Le rapport du docteur von Haller, le neurologue de Kempten, ne se trouve pas parmi les pièces relatives à l'affaire d'Anneliese. Nous savons qu'il enregistra un EEG qui montrait un graphique alpha irrégulier, avec quelques rares courbes theta et delta — rien de pathologique La stimulation — de quelle nature, cela ne nous est pas précisé – ne provoquait aucune excitation d'aucun groupe particulier de cellules, aucun «locus» dans le cerveau, et elle ne réagissait par aucune crise. Néanmoins, compte tenu du fait qu'elle avait eu des crises antérieurement, il recommanda un traitement anti-convulsif, ainsi qu'il résulte de la récapitulation de l'histoire médicale d'Anneliese produite par le docteur Sattes, expert commis par le tribunal, durant le procès. Selon les docteurs Kehler, le couple des médecins de famille des Michel depuis avril 1973, *«des EEG ont été enregistrés et l'épilepsie a été traitée au...»* Suit le nom d'un médicament. Malheureusement

celui-ci est barbouillé et illisible dans leur lettre au procureur de district.

Durant les jours qui suivirent cette prière particulière, elle avait souvent essayé de renouveler cette expérience. Cela se reproduisit presque, quelques rares instants. On ne peut faire reproche à la Mère de ne pas venir chaque fois qu'on le lui demande, se disait-elle pour se consoler. Elle doit être très occupée, avec tant de gens qui ont recours à elle à chaque heure du jour et de la nuit. Mais un soir, environ une semaine après le voyage à Kempten, elle eut la certitude qu'elle allait réussir. C'était une de ces journées calmes, où aucun vent ne filtrait à travers la fenêtre et le pied de la montagne vibrait dans la chaleur. Elle s'assit, son chapelet enlacé autour de ses mains. *«Je voudrais toucher la frange de votre manteau»*, pensa-t-elle. Soudain, comme des éclairs diffus à l'horizon lointain, elle vit une énorme face, cruellement grimaçante. Celle-ci disparut dès qu'elle la vit, mais elle la laissa frissonnante d'une indicible frayeur. Dans une lettre à ses parents, antérieure à ce jour-là, elle avait écrit : *«J'ai mis Dieu à la première place dans ma vie»*. A présent, après avoir vu cette face, elle sentait qu'elle ne pouvait plus prier. Elle mit le chapelet de côté, dans le tiroir de sa table de nuit.

Anneliese, de plus en plus abattue, fut gardée au sanatorium encore six autres semaines après la consultation au cabinet du docteur Haller, à Kempten. Parfois elle avait peur de dire le chapelet le soir, ce qui aurait signifié tant pour elle, en lui rappelant la maison et la Vierge, réconforts au plan humain comme au plan spirituel. Car qui savait si, au lieu du délicieux parfum de la présence de la Mère , cette horrifiante et grimaçante horreur n'allait pas faire irruption redoutable, indésirable ? Elle s'était déjà manifestée ainsi quelquefois et quand cela se produisait, cela lui donnait le vertige, comme si elle se trouvait précipitée dans une fosse noire. La dernière fois que c'était arrivé, une effrayante pensée l'avait traversée après coup : Et si cette forme monstrueuse était vraiment en elle et non en dehors, où elle semblait la voir ? C'est en moi, en moi, en moi... la crainte de cela revenait comme un écho dans sa tête.

Le 11 Août, le docteur Haller enregistra un nouvel EEG et ne releva de nouveau aucune anomalie. «*Comment vous sentez-vous, jeune dame ?*» lui demanda-t-il. «*J'ai parfois le vertige*», dit-elle. En dire davantage lui paraissait impossible. C'était sa panique personnelle et elle n'était pas prête à la livrer aux investigations d'un regard étranger. «*Avez-vous eu d'autres crises ?*» Elle secoua la tête.

Le 29 Août, elle fut autorisée à rentrer chez elle.

Ses sœurs la trouvèrent changée. «*Tu es si morose*», se plaignit Roswitha. «*Qu'as-tu ? n'es-tu pas heureuse de te retrouver à la maison ? Tu ne nous aimes donc plus ?*»

— «*Vous êtes* depp, *folles. Bien sûr que je vous aime. Je vous aime tous beaucoup. Je le sais. Je suis simplement trop exténuée pour le ressentir. J'ai l'impression d'être incapable d'aucune espèce de sentiment.*»

— «*Laissez-la tranquille*», dit Josef. «*Naturellement elle est fatiguée. Elle va monter et se coucher tôt. Nous voulons aller à la première messe demain matin.*»

Anneliese gagna donc l'étage tout de suite après avoir prié le rosaire avec sa famille. Sa chambre n'avait pas changé et était imprégnée d'une agréable odeur de draps séchés au soleil. Elle s'installa devant son petit bureau au coin de la pièce, entre la vaste armoire et la fenêtre. Les cimes des arbres se balançaient, sombres sous un ciel pâle, où scintillaient tout juste quelques premières étoiles. Elle avait fait tant de choses plaisantes devant ce bureau, gribouillant dans son journal des potins concernant les garçons, écrivant à ses cousins, pressant un petit brin de violettes dans son livre de prières. Comme j'aimerais pouvoir être de nouveau ainsi exempte de soucis, soupira-t-elle. Elle alluma nonchalamment sa lampe de bureau. La lumière du globe laiteux se projeta sur le plafond incliné et fit ressembler à des bas-reliefs les fleurs du papier mural. Elle éteignit et traversa la chambre en direction de la petite table où se trouvait une image encadrée de Jésus. Maman avait posé sur la table un napperon brodé, fraîchement repassé. A moins que ce ne fût Roswitha ? Elle aurait à la remercier le lendemain.

Lentement, elle tira les lourds rideaux fleuris sur la porte vitrée menant dans le corridor et posa sa montre-bracelet sur sa table de nuit. Péniblement, elle se déshabilla. Elle frissonna un peu en se couvrant du drap froid et de la couverture fleurie. Que de fois elle avait rêvé de ce moment, au sanatorium. A présent, l'éclat de ce bonheur l'abandonnait. «*Ô Seigneur*», pensa-t-elle, dans le style de son livre de prière, «*ô, Seigneur, je veux vraiment prendre ma croix. Mais, s'il te plaît, ne permets pas qu'elle soit cela*». Elle ne put se résoudre à nommer la chose et mit du temps à sombrer dans un sommeil troublé

CHAPITRE III

MÉDECINS ET PRÊTRES

«J'avais cru qu'en retournant à l'école je serais heureuse», soupira Anneliese. *«A présent, je suis tourmentée».*

— *«Qu'y a-t-il ?»* demanda Gertrud, assise à côté d'elle dans le train en ce matin de Septembre 1970. Elle venait d'avoir son diplôme de la Mittelschule (lycee) d'Erlenbach et commençait d'autres études à l'Euroschule d'Aschaffenburg.

— *«Pour commencer, ces filles vont se trouver de deux ans plus jeunes que moi. Des bébés.»*

— *«Deux ans ?»*

— *«Bien sûr, deux ans. J'ai dévouté un an en retard et maintenant j'ai perdu une année.»*

— *«Maria Burdich sera là.»*

— *«C'est vrai. Mais elle est maintenant une classe au-dessus de moi. Et en onzième où je vais entrer, je ne connaîtrai personne.»*

En fait il y avait dans cette classe une fille qu'elle connaissait. C'était Ursula Kuzay. Elles avaient joué ensemble quand Anneliese était allée visiter son deuxième cousin, Walter Hein, à Mömbris, où il était alors maître d'école primaire. C'était le seul visage familier dans la classe, elle s'en rendit compte en regardant à la ronde, et elle ressentait le besoin d'une réelle intimité. Elle désirait s'entretenir avec quelqu'un, une amie sûre, comme Maria Burdich par exemple, de cette étrange, surnaturelle douceur qu'elle languissait tellement de vivre de nouveau. Et peut-être...

peut-être... Maria pourrait aussi être mise dans la confidence de cet autre secret, ce secret qui la faisait trembler d'épouvante.

Maria l'accueillit en effet affectueusement pendant la grande récréation. Elle l'interrogea au sujet du sanatorium et demanda comment elle se sentait à présent. Mais la conversation dévia ensuite sur les plaisirs de l'été, sur les garçons et sur ce que Herr Vòlkl, le professeur titulaire, avait dit lors de la première classe. Le cœur d'Anneliese défaillit. Elle avait essayé d'amener Maria sur le sujet des sujets, mais arrivée là, la conversation languit et Anneliese cessa d'insister. C'était peine perdue. Peut-être vaudrait-il mieux ne plus attendre Maria à la porte de la cour d'école. Maria n'était pas moins désappointée. «*Après sa maladie*», dit-elle à l'enquêteur judiciaire, «*Anneliese avait changé. Elle était calme et se tenait à l'écart de ses camarades. J'ai également remarqué qu'elle avait une préférence pour des conversations surtout religieuses.*»

Les nouvelles camarades de classe d'Anneliese étaient d'accord avec Maria. «*Elle était calme et sérieuse*», déclara Karin Gora, «*solitaire, quasi étrangère, recueillie et rêveuse, et ne participait à nos pitreries et chahuts que si nous l'y entraînions.*» Certaines filles parlaient derrière son dos. «*Faisons quelque chose de bien pour elle*», dit l'une d'elles. «*Faisons-lui tâter du haschich.*» «*Fumer un joint avec nous ?*» L'autre pouffa de rire. «*Pour sûr, elle va nous dire que fumer du haschich est un péché et que pour nous sauver quelqu'un devra faire pénitence pour nous. Quelle bigote ! Je parie avec toi qu'elle préférerait aller à l'église plutôt qu'au cinéma.*» «*Attention qu'Ursula Kuzay ne vous entende*», les prévint une autre. «*Elle trouve qu'Anneliese est très bien.*» Dans son interrogatoire, cette ancienne camarade de Mömbris devait déclarer : «*Je reconnais qu'elle était profondément religieuse et qu'elle vivait en conséquence.*»

Découragée et solitaire, Anneliese n'eut que des notes moyennes. Elle ne se sentait pas très bien du reste. Le sanatorium avait recommandé à ses parents de lui faire subir un contrôle un mois après sa sortie. Toujours soucieuse de sa santé et anxieuse de faire tout ce que les médecins estimaient nécessaire, le 6 Octobre 1970, sa mère l'amena chez un spécialiste des maladies pulmonaires

à Miltenberg, une ville proche de Klingenberg, celle-ci étant trop petite pour avoir des spécialistes. Elles y trouvèrent le docteur Reichelt. Quand, au cours de la consultation, il questionna la maman au sujet des crises notées dans le dossier de sa fille, Anna lui dit qu'Anneliese en avait eu une autre «récemment». En d'autres termes, cette nouvelle crise devait avoir coïncidé plus ou moins avec le début de la nouvelle année scolaire.

Les poumons d'Anneliese s'avérèrent en bon état, mais le docteur Reichelt détecta quelques problèmes circulatoires et adressa la jeune fille, avec une lettre, à un spécialiste des maladies organiques, exerçant également à Miltenberg, le docteur Packhäuser. «*Tout ce que je fais c'est le tour des cabinets de médecins*», se plaignit Anneliese. «*Tu me traînes chez l'un, puis chez l'autre, puis il me faut aller chez un troisième. Je voudrais en être complètement débarrassée et vivre seulement comme les autres filles.*» Anna se sentait navrée pour elle. C'était pénible pour elle aussi de prendre du temps avec tout le travail à faire au bureau de la scierie familiale et de passer des journées à Miltenberg, à attendre que les médecins examinent Anneliese, et pour tout le bien qu'ils lui feraient. On peut penser qu'après tant de temps au sanatorium elle aurait été en bonne santé. Mais si le docteur Reichelt pensait qu'Anneliese devait être vue aussi par un spécialiste des maladies organiques, eh bien ! elles devaient y aller. C'était préférable.

Il n'y a aucune trace de ce que le docteur Packhäuser suggéra de faire au sujet des problèmes circulatoires d'Anneliese. Mais il fut également intéressé par les crises et rédigea une note les concernant pour le médecin de famille des Michel, le docteur Vogt. Puisque Anneliese avait eu de nombreuses crises cette année-là, dit-il, il fallait faire quelque chose. Sa mère pensait que ces crises avaient un rapport avec la circulation de sa fille, mais il ne pouvait bien sûr partager le même avis. La famille devrait la conduire chez un neurologue Le docteur Packhäuser devait être pressé de faire autre chose ce jour-là. Non seulement il exagéra le nombre des crises — il n'y en avait eu que deux en 1970, l'une en Juin au sanatorium, l'autre au début de l'année scolaire — mais il les catalogua lui aussi comme «apoplectiques».

Maintenant, quel que fût le mal d'Anneliese, ce n'était très certainement pas une attaque.

Apparemment le docteur Vogt ne pensa pas qu'une consultation chez un neurologue fût nécessaire à ce moment-là. D'après Anna, il prescrivit bien cependant certain anti-convulsif. Rien n'indique qu'Anneliese en prit très longtemps, mais elle n'était généralement pas bien. Elle était ennuyée par une succession de brèves absences, accompagnées de dépression. Il lui devint pénible de se concentrer sur ses travaux a domicile de plus en plus difficiles.

«*Les deux dernières années au Gymnasium (1971-72 et 1972-73), je n'avais simplement plus aucun intérêt pour rien du tout*», dit-elle au docteur Lenner, un jeune spécialiste des maladies organiques de l'Institut de Psychothérapie et de Psychologie médicale de Würzburg, qu'elle consulta a la fin de 1973. «*Les choses allèrent ainsi en empirant. Je devins complètement apathique ces années-là, vide de tout intérêt pour tout ce qui se passait.*» Avec une remarquable introspection, elle exposa sur le même sujet, dans un entretien different : «*J'étais capable de percevoir mais pas d'expérimenter.*» Cependant sa mère envisageait avec une allègre anticipation la sortie d'Anneliese du Gymnasium : «*Pensez donc, j'aurai une fille en voie d'obtenir son* Abitur», disait-elle. Et Anneliese continua de s'échiner pour lui faire plaisir, bien que ses notes ne fussent plus aussi bonnes qu'avant son séjour au sanatorium de Mittelberg.

Vers la fin de sa douzième année-scolaire, en Juin 1972, survint une nouvelle crise sévère. Anneliese en fut totalement épuisée plusieurs jours apres et apprehendait la prochaine. Cependant les crises cessèrent aussi subitement qu'elles avaient commencé. Comme des répliques d'un tremblement de terre, il y eut quelques crises mineures, puis le problème disparut tout à fait. Sa mère la questionnait souvent Etait-elle bien ? Faisait elle trop de tennis ? Prenait-elle suffisamment de repos ? *On dit que la dernière année de Gymnasium est la plus difficile, jusqu'à l'examen de l'*Abitur. *J'ai entendu dire qu'on l'avait rendu récemment plus ardu. Aussi, prends soin de toi, je t'en prie.*»

A l'approche de Septembre, l'anxiété d'Anna atteignit un paroxysme. «*Je vais bien*», lui assurait Anneliese. «*Tu sais que c'est faux*», répliquait sa mère. «*Et toutes ces fois où tu te raidis tout à coup ou lorsque tu ne sais plus où tu es ?*» Anneliese répondait : «*Cela ne se produit pas très souvent.*»

Néanmoins, Anna se faisait du mauvais sang. «*A peine commences-tu l'année scolaire que survient une nouvelle crise. Allons chez le docteur Lüthy, avant la rentrée, juste pour être certaines, d'accord ? Peut-être pourra-t-il t'ordonner quelque remède pour t'aider à passer l'année scolaire jusqu'à l'*Abitur.»

«*Maman va se rendre malade d'inquiétude*», dit Anneliese à ses sœurs. «*Il vaut mieux que je la laisse me conduire de nouveau chez le docteur Lüthy.*»

Ainsi, le 5 Septembre 1972, la mère et la fille firent une fois de plus le voyage à Aschaffenburg, au cabinet du docteur Lüthy, dans la Bismarckallee. Il subsiste un bref rapport du docteur Lüthy au sujet de cette consultation. Il déclara à l'enquêteur judiciaire, dans cet interrogatoire souvent cité, intervenu dans son cabinet le 9 Février 1979, qu'Anneliese reconnut qu'elle avait encore eu quelques crises. «*Cette fois, j'ai prescrit l'anti-convulsif Zentropil, un cachet le matin, deux le soir. Aucun EEG pathologique n'avait été enregistré.*»

Le docteur Lüthy lui demanda de revenir pour des contrôles réguliers et, obéissante, elle le vit les 18 Janvier, 27 Mars et 4 Juin 1973. Malgré une lourde charge de travail et une considérable anxiété à l'approche des épreuves de l'*Abitur,* il n'y eut pas de nouvelles crises, excepté une, le 8 Novembre 1972, selon l'historique de l'affaire par le docteur Lüthy. Comme Anneliese n'a pas mentionné cette crise dans ses entretiens avec les neurologues de Würzburg, nous pouvons supposer que ce fut une crise mineure, une «réplique», comme celles survenues au cours du dernier été. En ce qui concerne les résultats des examens de la première moitié de 1973, selon le docteur Luthy : «*Au cours de ces examens aussi, aucune conclusion pathologique n'a pu être relevée. Durant toute cette période, mademoiselle Michel fut exempte de crise.*» L'EEG qu'il enregistra le 4 Juin était normal.

Nous avons une indication sur la relation plutôt distante qui devait exister entre le docteur Lüthy et Anneliese dans le fait qu'il n'eut apparemment aucune espèce de soupçon sur ce qu'avaient pu être les réactions de celle-ci aux doses quotidiennes de Dilantine. Peut-être ne lui posa-t-il jamais la question, n'étant intéressé qu'à la suppression des crises. Visiblement, elle ne lui dit pas que quelques semaines après avoir pris ce médicament, en Octobre 1972, les absences et les «raidissements» devinrent bien plus fréquents — chose qu'elle signala bien au docteur Lenner, de Würzburg, un an et demi plus tard. Elle ne dit rien non plus au docteur Lüthy de ce que nous connaissons par le rapport du docteur Lenner, savoir qu'elle commençait à sentir une horrible puanteur, que les autres ne percevaient pas. Quel fardeau psychologique cela dut être pour elle de taire tout cela, notamment depuis que les faces infernales revenaient aussi périodiquement la hanter ! Pourquoi ne fit-elle pas confiance au docteur ? La raison peut avoir été simplement un conflit de personnalités. Mais cela *pouvait* avoir été davantage. Le docteur Lüthy était né à Bernau, près de Berlin, tandis qu'Anneliese était fille de Bavière. Les différences de cultures créent un fossé entre le nord et le sud de l'Allemagne, quotidiennement approfondi par les stéréotypes concernant le nord pointilleux et le sud décontracté, par de frappantes disparités de dialectes et par un défaut mutuel de compréhension de la religiosité bavaroise et de l'attachement aux biens terrestres des protestants du nord. Aucune parole n'était nécessaire. Un haussement d'épaules à peine perceptible, un fugace sourire désapprobateur et le message est saisi et la séparation rendue visible. Dans l'échange entre Anneliese et le docteur Lüthy, la jeune fille était le patient, le partenaire désavantagé, et le docteur Lüthy, la figure forte, investie de tout l'aura qui entoure l'homme de science en Allemagne. Sans s'en douter, il avait dû établir un type de relation qui exprimait ce rapport de supérieur à inférieure. Nous pouvons supposer cela parce qu'Anneliese avait ressenti la nécessité de se defendre contre lui. Elle le fit en usant de la seule arme efficace dont elle disposait : le silence.

Au début du printemps de 1973, de nouveaux phénomènes troublants commencèrent à se produire. *«Il y a ces bruits de coups*

dans ma chambre», disait Anneliese à sa mere. *«Tu as dû rêver»*, répliquait Anna. *«Je n'ai rien entendu du tout.»* Anneliese insistait. Exaspérée, Anna l'envoya finalement voir le docteur Vogt. *«Si tu n'as pas rêvé, tu as peut-être quelque chose aux oreilles.»* Mais le docteur Vogt ne put rien découvrir d'anormal et l'adressa à un spécialiste.

«Le médecin othorino n'a rien trouvé d'anormal à l'ouïe d'Anneliese», rapporta Anna à son mari ce soir-la.

«Je te l'avais dit qu'il ne trouverait rien. Le docteur Lüthy pense qu'elle fait de l'épilepsie. A propos, j'espère que tu ne l'as pas répété à Anneliese.» Anna hocha la tête. *«Eh bien, il doit y avoir quelque chose à faire pour cela.* Sie spinnt halt, *elle est un peu toquée, c'est tout.»*

«Non, Sepp, non. Il n'y a pas qu'Anneliese. Elle a été la première a entendre ces bruits, mais ensuite les autres aussi ont entendu. Comme des coups secs, ou comme une chaise qui se renverse, ou comme si quelqu'un cognait à l'intérieur de l'armoire, puis sous le parquet et au-dessus du plafond.»

Sepp ne la regarda pas et continua de déboutonner sa chemise. *«Ah bon ?»*

«Ce que je veux dire, Sepp», et Anna baissa sa voix jusqu'à un murmure rauque, *«ce que je veux dire, c'est que cela pourrait être quelque chose de surnaturel.»* Elle se mit à aplatir nerveusement les oreillers.

L'humeur de Josef commença à s'échauffer. *«Je vais te dire ce que je pense, si tu veux bien m'écouter. Anneliese est malade. Quant à ses sœurs, eh bien ! les jeunes filles sont parfois hystériques. Tout le monde sait cela. C'est peut-être pour cela qu'elles ont entendu ces choses. Mais toi, une grande personne — laisse-moi te dire...»*

«Mais, Sepp, écoute. Il y a plus. Anneliese m'a souvent dit récemment que, quoiqu'elle puisse faire — faire son lit, jouer du piano ou regarder simplement par la fenêtre — elle voit ces horribles faces grimaçantes, ces Fratzen. *Ce n'est plus de temps en temps, comme auparavant.»*

Josef soupira. *«Oui, elle m'a dit ça aussi. Dieu seul sait de quoi il s'agit.»*

«Alors, si elle t'a confié cela, t'a-t-elle dit aussi que ces faces sont comme des démons ? Avec des cornes ? Et elle pense qu'ils sont après elle et elle entend des voix qui lui disent qu'elle est damnée et qu'elle ira en enfer pour toujours...». Sa voix se perdit dans un sanglot sans larme.

«Qui a mis cette stupidité dans sa tête ?» Joseph avait délacé un soulier et le laissa tomber avec un bruit sourd. *«Damnée ? Cette pure et innocente fillette ?»* Sa voix s'enfla, vibrante de colère. *«C'est idiot ! C'est de la foutaise !»*

«Mais Sepp, écoute», Anna continua de parler bas. *«C'est peut-être des démons, ne crois-tu pas ? Les prêtres parlent de Satan et disent comment il est partout, essayant de nous tenter.»*

La colère de Josef le quitta aussi vite qu'elle avait éclaté. Il s'assit à côté de sa femme, au bord du lit, et lui tapota les mains. *«Calme-toi, Anna. La petite est épileptique. Un jour elle ira mieux. Tout cela va se dissiper, tu verras.»*

Elle refusa de se laisser réconforter. *«Non, Sepp, non. Crois-moi, il se passe quelque chose de terrible, quelque chose de surnaturel Tu vois cette statue de la Vierge sur la cheminée, dans la salle de séjour, en bas ? Eh bien ! il m'est arrivé l'autre jour de passer par là et j'ai vu Anneliese qui regardait la Mère . Non seulement elle n'y mettait ni respect ni vénération. Son visage ressemblait à un terrible masque, plein de haine. Ses yeux devinrent noirs, d'un noir de jais. Et ses mains fines — tu sais combien ses mains sont délicates — eh bien ! elles étaient crispées, et semblaient se transformer en pattes d'animal, avec des griffes. Je te dis, c'était effroyable. J'en ai été si effrayée que je me suis précipitée dans le bureau et j'ai essayé de me calmer en rédigeant quelques factures Mais en vain. Mes mains tremblaient tellement que je ne pouvais tenir le stylo. Et je ne pouvais voir les caractères sur la machine à écrire.»*

Josef resta un moment silencieux. *«Il nous faut demander conseil en priant»*, finit-il par dire.

La prière avait toujours été un point de ralliement pour leur famille. Mais le chapelet du soir, les messes et les célébrations pénitentielles ne firent pas grand' chose pour Anneliese. Au contraire, elle commença alors de subir une nouvelle sorte de tourment infernal, qui empira à mesure qu'approchaient les examens. Elle en parla dans la conversation que le Père Renz enregistra le 1er février 1976.

> *Ç'a été particulièrement horrible vers l'époque de l'*Abitur. *Oh, Cher Père, vous ne pouvez imaginer cette effroyable épouvante* (grausen). *C'est une terreur qui envahit tous mes membres et qui s'y installe. C'est une épouvante qui fait penser qu'on est exactement au cœur de l'enfer. On est totalement, absolument abandonné. On peut appeler qui on veut au secours, même la Mère de Dieu, ils sont tous sourds. Je pense que c'est ce qui a dû se passer pour notre Sauveur sur le mont des Oliviers, où on dit qu'il a été assailli par les frissons de la mort. Quoique je pense que pour lui cela a dû être pire, car après tout il avait pris tous les péchés du peuple sur lui, les péchés du monde entier...*

Plus tard au cours de ce printemps, Anneliese eut la rubéole. Parce que cette maladie infantile survenait si tardivement, ses parents consultèrent les médecins de famille. «*Laissez-moi donc tranquille*», plaida Anneliese. «*Je m'en sortirai*». Mais un des Kehler, qui venaient de succéder au docteur Vogt quelques semaines avant (le 1er avril), fut appelé pour une visite à domicile. Malgré la perte de plusieurs semaines de classes à cause de cette maladie, Anneliese passa le difficile *Abitur* et fut reçue. C'était également une année d'examens pour les autres filles Michel. Gertrud termina ses études à l'Euroschule. Pour Barbara, les classes s'achevaient à la Kraus Handelsschule (école commerciale). Et la plus jeune, Roswitha, quitta le lycée d'Obernburg am Main avec un diplôme du dixième degré. Ç'aurait dû être une occasion de réjouissances. Cela ne le fut pas pour Anneliese. «*Je me sens comme dans un trou profond*», se plaignait-elle constamment. Elle avoua plus tard au docteur Lenner qu'elle avait eu des idées épisodiques de suicide mais avait été trop lâche pour passer à l'acte.

L'été n'apporta aucune amélioration. *«Ces cachets du docteur Lüthy ne me sont d'aucun secours»*, répétait-elle. *«Tout ce qu'ils font, c'est de me fatiguer et de me rendre apathique.»* Finalement son père en vint à proposer : *«Pourquoi ne t'amènerais-je pas à San Damiano ? Cela te ferait un changement, un agréable voyage en car à travers l'Italie du nord, la belle vallée du Pô et tout le reste. Et Frau Hein, qui organise les pèlerinages, est une brave femme. Elle te plaira.»*

Anneliese se ranima. Son père avait été à ce pèlerinage plus tôt dans l'été. Il en avait rapporté un petit livre intitulé *La Mère à San Damiano ?* Il était un peu exubérant, mais elle avait parfois pensé qu'il serait bien agréable d'y prier le rosaire. L'histoire était belle de l'origine de ce pèlerinage. Il y avait eu cette humble paysanne, Rosa Quattrini ou Mamma Rosa, qui avait eu une maternité difficile et son bébé avait dû être mis au monde par césarienne. Après son troisième enfant, elle avait eu une infection si grave que la cicatrice ne se refermait pas. Elle fut finalement renvoyée chez elle, trop malade pour pouvoir travailler. Tout ce qu'elle pouvait faire, c'était de garder le lit. Alors une femme vint chez elle vêtue du costume local, portant un fichu bleu ciel sur la tête, et qui était en réalité la Vierge Marie. Elle la fit lever, referma sa plaie et lui dit qu'elle devait aller visiter le frère Pio, loin vers le sud, où papa Michel avait également été. Le frère Pio lui donna l'ordre d'aller se mettre pendant deux ans au service des malades. Papa disait que le frère Pio était célèbre dans toute l'Italie comme un saint homme, qui faisait toujours accomplir par les gens des choses difficiles mais salutaires pour leur âme. Finalement, Mamma Rosa rentra chez elle. Mais les miracles ne prirent pas fin là. Car Mamma Rosa était à peine de retour depuis peu qu'en Octobre 1964 la Vierge lui apparut de nouveau. Cette fois, un poirier, que la Vierge avait frôlé, se mit à fleurir hors de saison. Papa racontait aussi qu'actuellement, sur les lieux du pèlerinage, une image du Christ changeait de couleurs suivant la tournure des affaires du monde, selon que les nouvelles étaient bonnes ou mauvaises, mais qu'il n'en avait pas été témoin. De l'eau miraculeuse jaillit d'un puits creusé suivant les directives de la Mère et, bien qu'il pensât qu'elle ne présentait aucune différence de goût par rapport

à d'autres eaux, tout cet endroit était comme béni. Dommage, disait papa, que l'Eglise n'ait pas accepté de reconnaître San Damiano comme pèlerinage officiel et qu'elle ait fait interdiction depuis plusieurs années à Mamma Rosa de répéter les nouveaux messages reçus de la Vierge, car elle disait beaucoup de bonnes choses, par exemple : le rosaire en famille et l'amour du prochain. Qui sait, peut-être Anneliese y ressentirait-elle la présence de la Mère comme à Mittelberg ?

Dans un récit, enregistré pour moi en Juillet 1979, le Père Alt décrivit San Damiano et le sanctuaire, qu'il avait visité en 1975, et raconta ce qu'il y advint à Anneliese. Le village, situé au sud de Piacenza, est entouré de vastes vignobles. La ferme des Quat trini est un peu à l'écart de la commune et possède un jardin, avec une statue de la Madonne, le célèbre pommier et le puits miraculeux. Autour du jardin s'étend un espace libre, où les pèlerins s'agenouillent pour prier. Il poursuivait :

> Voilà : Anneliese me dit — et Frau Hein me l'a confirmé — qu'il lui était impossible d'entrer dans le sanctuaire. Elle en approcha avec la plus grande hésitation, puis dit que le sol brûlait comme du feu et qu'elle ne pouvait pas s'y tenir. Alors elle contourna le sanctuaire en marchant, en décrivant un large arc de cercle et essaya d'en approcher par l'arrière. Elle regarda les gens agenouillés dans l'aire environnant le jardin et il lui sembla qu'ils grinçaient des dents tout en priant. Elle parvint jusqu'au bord du petit jardin, puis dut s'éloigner. Venant ensuite de nouveau par le devant, elle dut détourner son regard de l'image du Christ (située dans la chapelle de la maison). Elle se dirigea plusieurs fois vers le jardin, mais n'arriva pas à y pénétrer. E le remarqua également qu'elle ne pouvait plus regarder les médailles ou images de saints ; elles étincelaient si intensément qu'elle ne pouvait le supporter.

Les pèlerins représentaient habituellement une foule mélangée : quelques membres d'un groupe de prière de Miltenberg peut-être ; une ménagère au visage tiré, portant un chapeau vieux de plusieurs saisons mais trop bon pour être jeté ; un fonctionnaire des postes d'Ebersbach avec sa femme ; un maître d'école retraité

à binocles, un appareil photographique au cou. Ils étaient étrangers les uns aux autres, mais chacun se préoccupait cependant de se rendre compte si les autres se comportaient convenablement. *«Toll · C'est bizarre»*, dit le postier à sa femme alors qu'ils marchaient vers la partie couverte de l'enclos, *«as-tu remarqué qu'elle a refusé de boire de l'eau du puits miraculeux ? Comme si elle était mauvaise ou quelque chose comme ça.» «Thea Hein dit qu'elle a dit que cela la brûlait.»* Une jeune fille du groupe de prière, qui marchait près d'eux, hocha la tête. *«Elle agit sûrement de façon étrange. Son père lui a acheté une médaille mais elle a refusé de la porter. Il a insisté tendrement, mais elle a dit que la médaille pesait sur sa poitrine et l'empêchait de respirer. Je l'ai entendue le dire.» «Est elle jamais allée jusqu'à la chapelle ?»* interrogea le maître d'école, tout en prenant une photo de l'arrière de la maison des Quattrini. *«Je ne pense pas»*, interjeta la ménagère. *«Je l'ai vue plusieurs fois déambuler autour du sanctuaire, par l'extérieur.» «Pas si fort ; ils pourraient vous entendre.»* «Il y eut des regards de côté dans la direction où Anneliese se tenait avec son père, vers l'arrière de l'enclos. Il avait son bras autour de son épaule comme pour la réconforter. *«Avez-vous entendu Thea Hein dire qu'il y avait quelque chose de sinistre dans l'atmosphère ?»* demanda un jeune homme à sa compagne. Mais la jeune fille ne l'avait pas entendu et s'agenouilla pour prier.

Naturellement, Anneliese ne pouvait pas éviter de remarquer que les gens discutaient à son sujet. Mais elle ne put jamais modifier son comportement. *«Ma volonté n'est plus mienne»*, répétait-elle sans cesse par la suite. *«Quelqu'un d'autre me manipule.»* Il en fut de même dans le car du retour. Le Père Alt en témoigne.

> Sur le chemin du retour, Anneliese se conduisit d'une manière presque inconvenante à l'égard de Frau Hein. Elle parla avec une voix d'homme, se moqua pour ainsi dire de Frau Hein, émit des doutes à son sujet ; ce n'était plus du tout Anneliese. Elle arracha une médaille que portait Frau Hein. Et elle exhala une odeur infecte, telle que Frau Hein n'en avait jamais sentie, comme des matières fécales ou comme quelque chose qui brûlait. Tout le monde dans le car put le constater. Comme Frau Hein me l'a dit, les autres pèle-

rins du car étaient presque en colère qu'une jeune fille puisse se comporter de cette manière, parlant à haute voix et tout le reste. Il y avait là quelque chose de complètement inconvenant. Son père s'assit alors à côté d'elle et à l'évidence les gens commencèrent de comprendre que quelque chose de particulier se passait à propos d'Anneliese.

Après sa visite à San Damiano, Anneliese se sentit presque bien, mais cela ne dura que deux ou trois semaines et les choses reprirent comme auparavant. Sa mère faisait pression sur elle. *«Il faut te tenir prête à t'inscrire à l'Ecole Normale»*, lui rappelait-elle constamment. *«Je ne suis pas en état d'aller au collège cet automne»*, objectait Anneliese, *«Je serais incapable d'étudier, déprimée comme je suis et harcelée par ces faces horribles.» «Faisons alors quelque chose à ce sujet.» «Quoi ?» «Retournons chez le docteur Lüthy. Peut-être que ces faces sont simplement des manifestations de tes crises habituelles. Il a peut-être un remède pour soigner tout cela et tu pourras aller à l'Ecole Normale. Après tout, pourquoi t'es-tu donné de la peine pour passer l'Abitur si tu refuses maintenant d'aller au collège ?» «Eh bien ! fais comme tu l'entends.»*

Anna prit donc un rendez-vous pour le 3 septembre et, avec soumission quoiqu'avec répugnance, Anneliese lui emboîta le pas. Selon le docteur Lüthy, ainsi qu'il rappela la conversation durant l'interrogatoire du 9 février 1977 – quatre ans après qu'elle eut lieu — elle lui dit : *«Je vois souvent des Fratzen, des faces horribles, difformes ; le diable est en moi, je me sens vidée à l'intérieur de moi-même.»* Deux ans plus tard, sous serment pendant le procès, il rappela quelques détails supplémentaires. *«Elle dit qu'elle voyait souvent des Fratzen et que le diable était en elle. Elle affirma en outre qu'un jugement par le feu tomberait sur toute personne. Elle n'avait pas de force de décision, et c'était le vide complet en elle.»* En réponse à sa question concernant l'apparence de ces Fratzen, elle répondait avec vigueur : *«Es sind halt Fratzen — eh bien, des visages horrifiants.»* Elle ne donnait jamais d'autre description. Quand il lui demanda en conséquence comment elle reconnaissait que c'était le diable, elle resta silencieuse.

Le 2 juillet 1976, le lendemain de la mort d'Anneliese, Anna Michel fut requise pour faire une déclaration à la police. A ce moment-là — avant qu'elle n'eût la possibilité de savoir quelle fureur cette simple déclaration provoquerait — elle dit ceci : *«Nous avons parlé de ces choses au docteur Lüthy et il nous conseilla de consulter un Jésuite.»*

Le docteur Lüthy démentit vivement cette affirmation, lorsqu'on l'invoqua durant l'interrogatoire du 9 février 1977. *«Quand je ne peux rien pour un patient, pour autant qu'un diagnostic est en cause, ou lors d'une consultation à l'hôpital, j'adresse toujours ce patient à une clinique et non à un prêtre. L'expression "possession démoniaque" ne fait pas partie de la terminologie médicale et je ne l'utilise jamais »* Et il répéta ensuite son affirmation : *«J'aimerais insister encore pour dire que je n'ai jamais renvoyé Mlle Michel ni à un Père jésuite, ni à ses autorités ecclésiastiques, pas plus que je n'ai employé le terme de "possession démoniaque"».* Il rejeta également l'allégation selon laquelle il aurait dit que le secours de la médecine n'était plus possible pour Anneliese.

Nous avons ainsi une contradiction. Avant tout, faisons le point des faits. Ni Anneliese ni Anna n'ont jamais déclaré que le docteur Lüthy avait employé l'expression "possession démoniaque". En fait, jusqu'à fin 1973, Anneliese sentait encore qu'elle était «molestée», et non possédée par des créatures démoniaques. Les deux femmes ont simplement soutenu devant les différents prêtres qu'elles ont rencontrés que le docteur disait qu'en ce qui concernait le problème particulier, savoir ces visions de «Fratzen», elle pourrait souhaiter consulter un jésuite et non pas du tout qu'elle devait cesser de rechercher un avis médical. Vu les circonstances, Anna ne pouvait plus faire appel à sa fille pour corroborer ses dires, pendant le procès au printemps de 1978 et sous serment le docteur Lüthy réitéra sa défense. Dans les attendus de la Cour, *«L'expert témoin, le docteur Lüthy, n'a pas confirmé mais a plutôt démenti avec force la déclaration qui lui est attribuée, savoir qu'une aide médicale efficace n'était plus possible et qu'un jésuite devrait être consulté.»* Puis vient une déclaration curieuse de la part d'une juridiction : *«En raison de la bonne*

impression faite par le docteur sur la Cour, la chambre lui accorde crédit». En d'autres termes, la Cour avait une bonne impression de lui et une mauvaise impression d'Anna et par conséquent avait préféré le croire, lui, plutôt qu'elle.

Les attendus poursuivent : *«L'expert témoin, docteur Lüthy, ignorait qu'Anneliese était catholique.»* Eh bien ! *ceci* est difficile à admettre. Même avec toutes les migrations internes intervenues après la Seconde Guerre mondiale, la région d'Aschaffenburg est toujours à 90 % catholique. Si Anneliese avait été protestante, elle aurait été l'exception, parmi une petite minorité. Son profil psychologique tout entier aurait été tout autre. Comme spécialiste du conseil en psychiatrie, le docteur Lüthy s'en serait certainement rendu compte. En outre, dès que la conversation se porta sur le diable, son intuition, informée par sa culture, lui aurait indiqué qu'il avait affaire à une jeune catholique. Les protestants allemands parlent rarement de Satan comme d'une entité personnelle.

«N'adhérant lui-même à aucune religion organisée (konfessionlos)», continue la Cour dans la defense du docteur Lüthy, *«un tel conseil (savoir qu'Anneliese devrait consulter un jésuite) lui aurait été étranger»*. Bien, peut-être. Evidemment, il n'y a aucune preuve qu'il ait écrit un mot d'introduction auprès d'une personne liée à l'Eglise catholique. Les dossiers de l'affaire ne contiennent aucun document portant sa signature et disant : *«Au plus proche Père jésuite compétent : Anneliese Michel, 20 ans, patiente de mon cabinet, voit des démons. Prière d'examiner le cas»*. D'un autre côté, il y a bien ce témoignage d'Anna et Anneliese. Alors, que s'est-il passé ? Le docteur avait en fait pu risquer une petite plaisanterie. Voilà une jeune fille, assise dans son cabinet, très polie, d'excellentes manières, mais à ses yeux appartenant encore à une classe moyenne inférieure, fille d'un commerçant. Sa mère est assise près d'elle, très protectrice, doutant manifestement à peine de ces ridicules balivernes que raconte la jeune fille. Les apparitions du diable relèvent tout au plus, naturellement, de la légende populaire. En fait, cela a une résonance plutôt comique, dans ce dialecte. Aussi s'autorise-t-il une petite plaisanterie : *«Eh bien, alors ! Mademoiselle Michel, si vous voyez des*

démons, que pensez-vous de poser la question à un jésuite ?». Et, l'ayant dit, il s'empressa de l'oublier. Ceci n'est bien sûr qu'une conjecture. Mais, en fait, il avait considéré ce qu'elle avait dit de si peu d'importance que, dans sa déclaration de 1977, il avait remarqué : *«Il ne pouvait être affirmé avec certitude à cette époque qu'il y avait un début de symptomatologie psychotique»*. Et il ajouta : *«J'ai simplement noté qu'il n'y avait aucun contenu expérimental derrière ses paroles»*. Affaire classée. Elle n'avait pas vraiment expérimenté ce qu'elle disait être en train de vivre. D'autre part, elle n'était manifestement pas bien. C'est pourquoi *«j'ai ajouté des gouttes d'Aolept au traitement anti-convulsif, soit un remède que je prescris habituellement, dans les cas de troubles de croissance chez les enfants et les jeunes personnes»*.

En pharmacologie, il s'agit là d'une drogue d'intensité moyenne (l'ingrédient actif est la périciazine) qui fait tomber la tendance du cerveau à entrer en convulsions. Elle l'engourdit, en d'autres termes, tout comme la Dilantine qu'Anneliese avait déjà prise.

Anneliese ne retourna plus chez le docteur Lüthy. Elle avait pu se sentir trop humiliée, vraiment trop abattue. Le 20 novembre, sans avoir examiné Anneliese de nouveau, il rédigea une nouvelle ordonnance pour de la Dilantine, suite à un appel téléphonique, probablement des parents. A partir de là, elle alla chez des spécialistes à Würzburg. Après cette visite au docteur Lüthy, Anneliese ne fit plus jamais mention des faces grimaçantes ni des tourments diaboliques, ni même de la prédiction concernant le jugement par le feu qui devait s'abattre sur le monde entier. Il n'y a pas un mot de tout cela, ni dans les rapports du docteur Lenner ni dans ceux du docteur Schleip, auprès desquels elle chercha secours à Würzburg, non plus que dans les souvenirs du docteur Martin Kehler, qui eut une longue conversation avec elle par la suite. Au lieu de cela, elle ne les consulta que pour ce qu'elle les sentait aptes à traiter : sa dépression, ses maux de tête, la puanteur qui l'accablait. Elle était si déterminée à occulter son monde sacré que nous lisons dans l'entretien du docteur Lenner avec elle : *«Quelqu'un lui recommanda le docteur Strick, qui l'a renvoyée sans délai ici.»* Ce «quelqu'un» était

le Père Alt. Et il est difficile de ne pas voir des traits de ses médecins dans les démons dont elle essayait de se libérer : «*Nous allons tourmenter cette morveuse, nous allons la tourmenter*», hurlaient-ils par sa bouche.

La première quinzaine de septembre 1973 fut une période d'activité chez les Michel. Roswitha avait pris en charge certaines tâches du bureau et Oma Fürg donnait un coup de main pour le ménage. Mais il y avait encore beaucoup à faire pour préparer Gertrud à son emploi à Bad Schwalbach, où elle devait commencer le travail le 15 septembre. Seule Anneliese restait assise, apathique, ne participant à rien de tout cela.

— «*Tu ferais bien de commencer à préparer tes affaires pour Würzburg*», lui répétait sans cesse sa mère.

— *Je ne sais pas si j'ai bien envie d'y aller.*»

— «*Que veux-tu dire par si tu as envie d'y aller ? Le Père Wenzel t'a remis une recommandation spéciale, déjà en juillet, pour que tu puisses vivre au Fernandeum (le Foyer). Le premier de ce mois, il s'est rendu exprès à Würzburg pour signer le contrat. Tout ce que tu as à faire maintenant est de t'inscrire.*»

Anneliese restait muette.

— «*Toute ta vie*», reprit sa mère, «*tu as rêvé de devenir maîtresse d'école. Maintenant c'est devant ton nez et tout ce que tu fais est de rester là, assise. Une autre fille aurait sauté sur la chance.*»

— «*C'est simple, je ne me sens pas bien. Les cachets et les gouttes du docteur Lüthy ne me sont d'aucun secours. Ils ne font que m'abattre et me fatiguer. De plus, ne l'as-tu pas entendu dire que je ne devrais pas encore partir cet automne ? Il a raison. Je ne crois pas que je pourrai assister à des conférences et y fixer mon attention. Et ces Fratzen...*»

«*Si les remèdes du docteur Lüthy sont aussi peu efficaces, peut-être pourrions-nous parler de ces choses à un prêtre ?*»

— «*Il a parlé d'un jésuite.*»

«Bon, nous ne connaissons aucun jésuite. Mais Frau Hein pense que le Père Habiger, le curé de la paroisse de la Mère à Aschaffenburg, pourrait être intéressé.»

— *«Est-ce qu'elle le connaît ?»*

— *«Non, mais elle connaît le Père Herrmann, ce prêtre retraité de la paroisse, qui accompagne parfois ses groupes de pèlerins de San Damiano. Ainsi elle connaît aussi indirectement le Père Habiger, pour ainsi dire. Peut être papa sera aussi d'accord»*, minauda Anna.

Ce qui s'est passé, apparemment, c'est que Thea Hein avait entretenu activement plusieurs responsables de la paroisse de la Mère de ce qui était maintenant devenu un de ses sujets favoris. Le Père Roth, un des jeunes prêtres de la paroisse, était au courant des semaines avant que les Michel ne se soient manifestés et avait parlé à son ami, le Père Alt, avant même d'avoir vu la jeune fille. Les Michel avaient écrit plusieurs lettres au Père Habiger avant leur visite. Cependant, il y a peu de traces de ces préliminaires dans la déclaration du Père Habiger, faite devant l'enquêteur criminel en Octobre 1976. Comme il le raconte,

> Un jour de l'été 1973 — je ne suis plus sûr de la date — les Michel se présentèrent au presbytère, venant de Klingenberg, avec leur fille Anneliese, pour solliciter mon avis. Je pense qu'ils m'ont été envoyés par une dame Hein, d'Ebersbach...
>
> Au cours d'une brève conversation à laquelle un jeune prêtre, associé à ma paroisse, le Père Roth, était également présent, les Michel me dirent que depuis quelque temps maintenant leur fille Anneliese avait des problèmes qui pouvaient indiquer qu'elle était possédee. Ils ont mentionné, par exemple, qu'à l'occasion d'un pèlerinage à San Damiano, elle avait brisé un chapelet. Durant cette même visite, j'ai également parlé avec Mademoiselle Michel et j'ai eu l'impression qu'elle était une jeune fille entièrement normale, bien qu'un peu réticente et timide en conversation. Je n'ai rien observé qui pût indiquer un cas de possession.

En conclusion de l'entretien, j'ai conseillé aux Michel de conduire leur fille chez un médecin pour la faire examiner.

— *«Je ne poursuivrai pas dans cette voie,»* déclara Anneliese sur le chemin du retour. *«Les remèdes du docteur Lüthy n'ont pas chassé les créatures diaboliques. Pourquoi un autre spécialiste le ferait-il ?»*

— *«Un autre specialiste peut connaître un meilleur traitement,»* répliqua sa mère. Mais Anneliese resta inflexible.

Alors Thea Hein s'en vint avec une autre proposition. Ayant appris par les Michel l'allusion du docteur Lüthy à l'avis d'un jésuite, elle avait, de son propre chef, découvert le Père Adolf Rodewyk, de Francfort. Le Père Rodewyk était un jésuite ; de surcroît, il était une autorité reconnue en matière de possession et avait écrit plusieurs ouvrages sur ce sujet. L'un de ceux-ci, paru en anglais (Doubleday, 1975) sous le titre de *«Possédés par Satan»* (édition allemande originale, 1963), (Aschaffenburg, Paul Pattloch) sous le titre de *«Die dämonische Besessenheit»)* décrivait en détail la position de l'Eglise catholique sur le diable, sur la possession et sur l'exorcisme, en prenant des exemples à partir de cas documentés et d'après la Bible. Thea Hein parla au Père Rodewyk au sujet d'Anneliese et de son comportement durant le pèlerinage à San Damiano. Il l'invita à lui communiquer par lettre ses observations. Par la suite, il fit la déclaration suivante :

> Sur cette base, j'ai alors répondu que je voyais effectivement quelques indices, dans ce qu'elle m'avait écrit, que la jeune fille était possédée. Cependant, considérant la grande distance entre Francfort et Klingenberg et mon âge avancé (né en 1894), je n'ai pu m'intéresser personnellement à la question. (Déclaration à l'enquêteur, datée du 8 Novembre 1976).

En compensation, le Père Rodewyk suggéra qu'elle entrât en contact avec le Père Herrmann, d'Aschaffenburg. Celui-ci était retraité et par conséquent disposait de plus de temps que le curé en activité de la paroisse de la Mere . Thea Hein, qui connaissait tout à fait bien le Père Herrmann depuis les pèlerinages à San Damiano, transmit cet avis aux Michel. Quelques jours

après, Josef Michel appela le Père Herrmann, qui fut d'accord pour un entretien. Ainsi que cela se vérifia, il avait effectivement la volonté de passer plus de temps avec Anneliese que le Père Habiger n'aurait pu lui en consacrer. Commençant avec la première conversation à l'automne de 1973 et jusqu'à l'été de 1975, il vit Anneliese environ dix fois chez lui. En Août 1976, il dit à l'enquêteur criminel :

> Nous parlions habituellement de son problème d'une demi-heure à une heure de temps. C'était une gentille jeune fille, d'une famille profondément religieuse. Elle se plaignait de ce qu'elle n'était plus elle-même. «*Je ne suis plus du tout mon propre égo.*» Parfois, elle voyait des faces grimaçantes, des Fratzen, qu'elle était incapable de décrire en détail.
>
> Je suggérai qu'elle s'adresse à un neurologue... Elle me dit qu'elle avait consulté le docteur Lüthy, mais qu'il n'avait cependant pas été capable de l'aider.
>
> Par ses parents, j'ai appris que parfois elle manifestait de l'irrespect envers les objets sacrés et qu'il y avait une puanteur de fiente ou une odeur de brûlé dans la pièce où elle se tenait. Cependant, ces symptômes ne se sont jamais produits dans mon appartement, quoique j'aie souvent récité le chapelet avec elle. A ces moments-là, elle se conduisait toujours avec calme et avec piete et n'a pas eu ce genre de comportement.

Dans l'intervalle, cependant, l'intérêt du Père Roth pour le cas d'Anneliese avait également cru. Il avait plus d'une fois conversé avec son ami, le Père Alt, à ce propos et était très désireux d'y être mêlé. Peut-être Ernst Alt pourrait être lui-même persuadé d'y participer également. Après tout, c'était un cas possible de possession démoniaque. Combien de fois un prêtre aurait-il l'occasion d'observer quelque chose de ce genre à notre époque ? Ce fut donc par l'intermédiaire du Père Karl Roth que le Père Alt fut finalement introduit dans cette affaire, dans laquelle il allait jouer un rôle si décisif.

Ernst Anton Alt est né en 1937 à Eppelborn, dans la Sarre. Son père exerçait le métier de fondeur-mouleur. Il fit ses études à

Eppelborn puis fut préparé au sacerdoce en Allemagne et aux Pays-Bas. Son premier poste fut celui d'aumônier dans un hôpital de Bonn. Il y avait aussi la responsabilité des services pour la jeunesse, dans sa paroisse. En 1971, il vint à Aschaffenburg, dans la paroisse de Sainte Agathe. Suivant la suggestion de son avocat, Frau Thora, les docteurs Lungershausen et Köhler, neurologues et psychiatres du Département de Psychiatrie de l'Université d'Ulm, furent commis par la Cour pour établir une évaluation du Père Alt. Dans leur compte-rendu, ils le décrivirent comme un homme de grande taille, porteur d'une grande barbe et en bonne santé. Ils dirent, notamment :

> Il est poli dans les contacts interpersonnels, avec des manières très policées, parfois pensif. Ses déclarations sont soigneusement formulées, impressionnantes, et convaincantes. Il s'exprime aisément, il est analytique (et) dispose d'un large vocabulaire démontrant son instruction et ses lectures étendues. Les processus de sa pensée formelle sont complètement maîtrisées, même sous interrogatoire prolongé.

Après un rapport détaillé sur le fait que les caractéristiques physiologiques, psychologiques et neurologiques du Père Alt s'étaient révélées normales aux examens, ainsi que l'indique son électro-encéphalogramme, les deux experts en vinrent à la conclusion suivante, plutôt surprenante :

> Dans le cas du Père Alt, nous avons affaire à une personnalité anormale, dans le plus large sens du terme. Des parties de sa préhistoire, ainsi qu'il les raconte, font même penser à *la présence d'une psychose de type schizophrénique,* bien que les constatations n'aient pu être analysées comme révélatrices d'aucun symptôme prouvant ce diagnostic. (C'est moi qui souligne).

Puis ils répètent : *«En termes de psychiatrie, le Père Alt doit être considéré comme anormal.»* Autrement dit, cet homme est complètement normal, nous ne pouvons absolument rien déceler d'aberrant en lui mais il est cependant mentalement malade, schizophrène. Dommage que nous ne puissions prouver qu'il l'est

à l'heure actuelle, mais nous sommes du moins assurés qu'il l'a été à un moment donné, dans le passé.

Curieusement, cette évaluation est en contraste direct avec ce que ces deux psychiatres eux-mêmes disaient quarante pages plus haut, dans leur longue déposition devant la Cour.

> Les visions qu'il décrit, dans leurs caractéristiques scéniques et picturales, *ne sont pas ce à quoi on pourrait s'attendre, par exemple, dans les cas de psychose schizophrénique.* Elles doivent être plutôt considérées comme des pseudo-hallucinations. (C'est moi qui souligne).

Ils avaient également considéré les modifications de ses perceptions olfactives et visuelles, les odeurs et puanteurs, les différences de couleurs dont il fit état, comme de pures «pseudo-hallucinations,» c'est-à-dire pas réellement psychotiques, pas maladives. Qu'est-ce alors que cet homme a expérimenté et qui a fait basculer les psychiatres de cette manière extraordinaire ? Pour y répondre, nous devons revenir en Septembre 1973, au moment où le Père Alt eut son premier contact avec le cas d'Anneliese Michel. Il en a parlé un an après, dans une lettre (quelque peu abrégée ici) à son supérieur, l'évêque Josef Stangl, de Würzburg.

Ettleben, 30 Septembre 1974

Très révérend Père,

Après mûre réflexion et une considérable hésitation, j'aimerais maintenant vous informer au sujet d'un cas de discernement spirituel, dont je vous ai parlé brièvement lors de votre visite ici.

Il s'agit d'Anneliese Michel, de Klingenberg. Je vais essayer de vous relater l'affaire avec ordre, comme cela s'est déroulé.

Mon ami, le Père Roth, est venu me voir un soir et m'a demandé de l'aider, avec quelques-uns de ses collègues prêtres, à resoudre un cas de discernement spirituel. Cela concernait une jeune fille, Anneliese Michel, qu'il n'avait pas encore rencontrée. Selon l'avis de certaines personnes, elle

passait pour être possédée ou du moins molestée par le démon. J'étais censé dire, en captant tout ce qui émanait d'elle, si elle était malade ou non.

Il nous faut ouvrir une parenthèse ici pour une brève explication. Le Père Alt s'était intéressé quelque temps au rapport possible entre l'expérience religieuse et ce qui est communément appelé ESP. A l'automne de 1973, avant de devenir curé de la paroisse d'Ettleben, il écrivit une thèse intitulée «L'expérience religieuse a-t-elle une base parapsychologique et biologique ?» Cela montre qu'il était familier avec la littérature relative à ce domaine ; par exemple, il connaissait les publications du professeur Weizsäcker et sa Société de Recherche en Sagesse occidentale et en Science occidentale. Sur la base d'une longue expérience, il savait qu'il était un honnête connaisseur. Devant les docteurs Lungershausen et Köhler, il énuméra d'autres aptitudes, telles que la télépathie et la prémonition. Même avec tout ce conditionnement, il n'était manifestement pas préparé à l'importance de la réaction dont il faisait à présent l'expérience.

Soudain j'ai pu décrire toute la famille — père, mère, sœurs, la grand'mère — ce qu'il m'était impossible de savoir, puisque je ne les avais jamais rencontrés. Plus tard tout cela a pu être vérifié. Concernant Anneliese, j'ai ressenti une énorme radiation qui provenait de son cou ou plutôt de sa thyroïde et de sa tête. Je n'ai décelé aucune maladie. Cela, évidemment, ne permettait aucune conclusion quant au point de savoir si elle était possédée ou non.

Deux jours après, un ami prêtre (le Père Herrmann), qui était sur le point de prendre l'affaire en mains, est venu me voir. Il m'apportait deux lettres, écrites l'une par madame Michel, l'autre par Anneliese. Je n'ai pu les lire car, tout d'un coup, j'ai été pris d'une telle nausée que j'ai pensé qu'à tout moment j'allais défaillir. J'ai éprouvé une étrange excitation, comme jamais auparavant, effrayant et épouvantant considérablement mon ami prêtre, témoin de tout cela. Naturellement, même cette expérience ne prouvait évidemment pas du tout que nous avions affaire à un cas de possession.

Ce soir-là, j'ai célébré la messe. Je me préparais mentalement à la transubstantiation (changement de la substance du pain et du vin dans la substance du corps et du sang du Christ) et j'associais cette jeune fille encore inconnue à l'offrande. Tout à coup, quelque chose m'a frappé dans le dos, l'air est devenu froid et, au même moment, s'est répandue une puanteur intense, comme de quelque chose qui brûlait. J'ai dû m'appuyer sur l'autel. Ce n'est qu'au prix d'un grand effort et d'une considérable concentration que j'ai pu prononcer le reste du texte. Je me suis senti profondément angoissé, comme si une force négative m'environnait qui, cependant, hormis le fait qu'elle me contrariait, ne pouvait me faire aucun mal effectif.

Après l'office, je suis allé vers un ami prêtre et lui ai tout raconté, avec calme, en détail.

La nuit suivante a été la plus agitée que j'aie jamais passée. J'avais pris un cachet très efficace, qui avait toujours agi auparavant, mais je n'ai pas pu trouver le repos. Mon appartement était rempli d'une variété de mauvaises odeurs, comme si quelque chose brûlait. – odeurs de crotte, d'égout béant, de matières fécales – tour à tour. Peu importait que j'aie saisi mon chapelet ou que j'aie récité d'autres prières, la puanteur a persisté. C'était littéralement infernal. En outre, par moment, s'est fait entendre un énorme bruit de coups dans mon armoire. Je gisais dans mon lit, douloureusement oppressé. J'ai essayé de prier. J'ai improvisé un exorcisme, en me souvenant de mes pouvoirs de prêtre. Quelques minutes, je me suis senti mieux, mais j'étais en même temps frigorifié et trempé de sueur. A ma dernière extrémité, j'ai appelé le frère Pio à l'aide, sachant qu'il avait vécu de semblables tribulations. Rien ne vint. J'ai répété ma prière et ma chambre s'est trouvée soudain remplie d'un parfum de violettes si intense que j'ai pensé que j'avais renversé de la lotion après-rasage sur mon pyjama. Mais celui-ci ne sentait que ma seule sueur. Etrangement, au même moment, j'ai cessé de transpirer et mon corps s'est réchauffé. J'ai respiré avec apaisement et seulement alors j'ai découvert, à ma stu-

péfaction, que mon champ de vision s'était beaucoup rétréci et que ma perception des couleurs était réduite. A présent je pouvais de nouveau voir les couleurs selon leur tonalité normale. La pression sur ma tête avait disparu. Avant d'être obligé de me lever, j'ai sombré une heure dans un sommeil reposant. «Ma nuit» avait duré de 11 heures du soir précédent jusqu'à cinq heures du matin.

Le soir suivant, lorsque j'ai raconté tout cela à mes compagnons prêtres, ils ont été subitement à même de sentir cette même étrange puanteur. Le presbytère était entièrement rempli de cette odeur, comme si quelque chose brûlait, bien que toutes les fenêtres étaient ouvertes.

Voilà donc les «pseudo-hallucinations» que les docteurs Lungershausen et Kohler avaient essayé d'évaluer. Elles ne durèrent pas longtemps et toutes ensemble disparurent en fin de compte, ainsi que le Père Alt l'a relaté à son évêque dans la même lettre.

Les «molestations» sont effectivement revenues quelques fois, mais elles sont devenues moins vives et si je récitais en moi-même la prière d'exorcisme, elles cessaient presque sur le champ. Parfois, c'était comme si j'avais à lutter contre elles.

Ses visions se produisirent en fait plus tard. L'une d'elles eut lieu aux environs de la Noël de 1975. Il vit tout à coup le Christ vivant sur la croix, dans les souffrances, et il entendit une voix s'écrier : «Pour toi». Puis tout s'évanouit. Dans une autre vision, qui survint deux mois environ après, il vit une femme, environnée d'une brillante lumière, avec un petit enfant. Cela ne dura qu'un instant mais le remplit de bien-être, car de nouveau une voix dit : «Pour toi».

La lettre continue :

Dans la soirée, j'ai fait une promenade avec mon ami, le Père Roth, et une nouvelle fois, comme nous discutions d'Anneliese Michel, nous avons senti la même série d'odeurs. Finalement, à présent, j'ai entendu quelques-uns des détails concernant l'affliction de la jeune fille. (Il en dresse alors la

liste). Quelques semaines plus tard, je l'ai aussi rencontrée personnellement. Elle était très déprimée, mais dans notre conversation elle a été capable de s'exprimer très clairement ; elle avait indéniablement un remarquable don d'analyse.

Dans une autre lettre, écrite à l'enquêteur criminel le 9 Septembre 1976, le Père Alt donne quelques détails supplémentaires au sujet de cette première conversation.

> Elle ne paraissait en aucune manière malade ou maladive, mais elle était pâle et très sérieuse. Autant que je puisse m'en souvenir, elle dit textuellement : «*Je suis à la recherche de gens qui voudront me croire.*» Elle n'a jamais employé le terme «possédée» et d'après notre conversation il n'y avait aucune piste d'après laquelle on aurait pu conclure qu'elle l'était. Je ne crois pas qu'elle savait exactement ce que ce mot signifie et je dois avouer que je n'étais moi-même pas clair quant au concept théologique de possession.
>
> Le Père Roth et moi l'avons examinée contradictoirement, pour ainsi dire, et j'ai ensuite admis qu'une possession était possible mais que cela devrait être prouvé à cent pour cent, même si cela devrait prendre beaucoup de temps. Les déclarations d'autres personnes sur la question, je les regardais tout au plus comme une hypothèse de travail...

L'un dans l'autre, il est tout à fait clair que si le Père Alt pouvait communier aussi aisément avec Anneliese c'était parce qu'il avait expérimenté ce qu'elle subissait, quoique sous forme beaucoup plus atténuée. Il ressentait également une grande compassion. «*Elle avait l'air d'avoir un besoin désespéré d'aide*», dit-il durant son entretien psychiatrique, «*une jeune fille tourmentée pour qui, à défaut de pouvoir l'aider, on ne pouvait que ressentir de la peine.*»

Quant à Anneliese, la prière d'un prêtre semblait effectivement l'aider. Mais les molestations tombaient sur elle de manière tout à fait imprévisible. Le Père Alt raconte comment, au cours d'une conversation, il vit son visage changer ; ses yeux noircirent et elle devint absente. Au même moment, il perçut une ombre der-

rière elle. Il lui demanda : «*Qu'y a-t-il, Anneliese ? — Je suis en train de subir des molestations.*» répondit-elle. Après qu'il eut donné sa bénédiction de prêtre, tout fut de nouveau bien. «*Das war Klasse — ça a été super,*» dit-elle rayonnante.

Les prières des autres prêtres avaient également un effet bénéfique. Ainsi fortifiée, elle décida de s'inscrire à l'Ecole Normale, à Würzburg, avec l'éducation et la théologie comme matières principales. Les cours débutèrent en Octobre et, le 1er Novembre 1973, elle emménagea au Fernandeum.

CHAPITRE IV

LA DIGUE ROMPUE

Würzburg, la plus belle cité baroque d'Allemagne et pendant plusieurs siècles la capitale d'une principauté ecclésiastique, a été largement détruite durant la Seconde Guerre mondiale. A l'époque où Anneliese y devint étudiante, la ville avait été complètement reconstruite. Elle est le centre de ce qui est dénommé populairement le *Marienländle* (la petite terre de Marie) et des statues de la Vierge, sous diverses apparences, ornent les coins de plus d'une vieille maison : avec une auréole d'or, une couronne, un diadème d'étoiles, et avec ou sans l'Enfant Jésus. Marie accueille également les fideles du haut des autels des nombreuses églises locales.

Anneliese arriva à connaître plusieurs de ces églises très intimement, dans sa recherche d'un endroit pour prier. Car dans la chapelle en rond et impersonnelle du Fernandeum, il n'y avait pas même un banc où elle aurait pu s'agenouiller. En outre, on ne l'ouvrait que pour les messes. Aux autres moments, il lui fallait aller à la recherche de la personne qui détenait une clé et devait y accéder par le sous-sol. Aussi commença-t-elle à se rendre à travers le parking à l'église de Notre Aimable Dame, ou descendait en ville en bus, jusqu'à l'église de Neumünster avec sa chapelle romane de l'adoration, accueillante et chaude, que le Père Alt avait signalée à son attention.

Le Fernandeum provoqua aussi sa nostalgie d'une autre manière. Il était aseptisé et neutre, avec ses foules d'étudiants s'affairant à travers ses corridors. Comme ses sœurs lui manquaient ! Elle devait cependant admettre que les choses auraient

pu être pires. Après tout, il y avait quelques filles qu'elle connaissait bien du Gymnasium d Aschaffenburg. Il y avait Ursula Kuzay, à présent sa compagne de chambre, dans l'appartement du premier étage, dans l'immeuble-tour. Karin Gora suivait presque les mêmes cours qu'elle et elles se voyaient pratiquement tous les jours. Même Maria Burdich se manifesta. Elle ne logeait pas dans l'immeuble-tour mais dans un immeuble voisin, avec quelques autres filles. Anneliese et elle se rencontraient souvent aux conférences pendant leurs temps libres.

Mais des faits autres que la nostalgie pesaient aussi lourdement sur Anneliese. Malgré le fait qu'elle prenait fidèlement ses cachets et que le Père Alt la voyait à peu près toutes les deux semaines, ces faces horribles l'attaquaient n'importe où elle allait et sa dépression l'isolait et lui faisait perdre tout courage. Assister aux cours se révélait une charge quasi insupportable. «*Le matin, je me réveillais apathique et ne me sentais pas l'envie de me lever. Le soir, je suis complètement lessivée,*» déclara-t-elle au docteur Dietrich Lenner, de l'Institut de Psychothérapie et de Psychologie médicale, à la fin de Novembre. Exaspérée elle éclata : «*Je voudrais tant vivre de nouveau.*» Ursula Kuzay ne mit pas longtemps à jauger sa compagne de chambre. «*Pendant les quelques premières semaines à l'école, Anneliese était complètement renfermée et très abattue. Elle allait à la dérive et n'allait en cours que si nous l'y entraînions,*» déclara-t-elle à l'enquêteur judiciaire.

Mais les choses étaient sur le point de changer, car Anneliese tomba amoureuse. Début Novembre, il y avait eu un bal au Fernandeum. Ses amies décidèrent Anneliese à y participer. Un des jeunes hommes avec lesquels elle dansa était un condisciple, du nom de Peter, mince comme elle, avec des cheveux noirs, ondulés et des yeux intéressants. Il l'aima dès le premier abord. «*Elle était amicale, animée, sociable, agréable en conversation*», nota-t-il dans ses souvenirs personnels. Il logeait également au Fernandeum. Il avait de nombreux cours communs avec Anneliese et il s'arrangea pour qu'ils se rencontrent fréquemment.

La compagnie de Peter était très bienfaisante pour Anneliese. «*Cela l'a complètement revivifiée*», nota sa compagne de cham-

bre, Ursula. *«Anneliese dansait souvent et jouait aussi aux boules avec lui, ce qui ne l'intéressait guère auparavant».* Et Karin ajouta : *«Elle devint visiblement gaie et agissait comme toute autre jeune fille amoureuse.»* Même Maria Burdich, qui ne la voyait pas aussi souvent que les deux autres, remarqua combien elle était épanouie.

Environ deux semaines après, cependant, à la consternation de Peter, elle lui dit qu'ils devraient cesser de se voir. *«Mais pourquoi ?»* Peter voulait savoir. *«Je suis souvent terriblement déprimée et ne suis de bonne compagnie pour personne.» «Tout le monde se sent parfois déprimé»*, répliqua-t-il. *«Chez moi c'est différent. Cela dure.»* Ils se rendaient ensemble à une conférence sur la psychologie infantile. Elle se tourna et lui fit face. *«Crois-moi, tu t'épargneras beaucoup de peine si tu ne viens plus me voir.»*

Peter persistait. *«Peter, vraiment, cela ne vaut rien pour toi»*, lui dit-elle. *«Je ne peux pas ressentir ce que tu éprouves pour moi.» «Tu le ressentiras quand tu me connaîtras mieux.» «Tu ne comprends pas. Je ne suis capable d'aucun amour. Je suis comme tout engourdie. Je ne peux pas ressentir des émotions comme celle-là.»* Peter ne voulait pas l'entendre ainsi. Il ne fut même pas découragé quand elle lui déclara qu'en raison de ses crises de dépression, elle devenait parfois toute crispée. *«Quelque bon médecin aura probablement un remède pour cela ; il suffit que tu le trouves»*, disait-il toujours et il continuait à venir la voir. Il aimait tout d'elle. Elle était délicatement jolie, avec aussi un joli visage. Très intelligente, pas du tout «petite oie» comme tant de filles de l'école normale. Quand elle parlait de camarades étudiants, on voyait tout à coup des aspects de leur caractère qu'on n'avait même pas soupçonnés auparavant, et elle avait habituellement raison. Et quoiqu'elle disait que depuis le Gymnasium elle ne s'était pas vraiment concentrée sur ses études, elle avait manifestement beaucoup appris de toute façon dans les cours et les séminaires. Même l'Oberstudiendirektor Veth, le directeur du Fernandeum, était impressionné par elle. On pouvait le voir à la façon dont il prêtait attention à ses commentaires en classe. Et il appréciait ses rapports avec sa famille. Cela devait être amusant, d'après ce qu'elle en décrivait, de grandir avec trois filles et cet explosif

mais bon père. Peut-être sa mère était-elle un peu trop ambitieuse pour elle, mais beaucoup de mères sont comme cela. Rien d'étonnant à ce qu'elle retournât chez elle chaque week-end. Certes, elle semblait un peu trop sérieuse en matière de religion. Pour sa part, depuis bien des années, il avait surtout vu l'Eglise de l'extérieur. Mais elle avait peut-être raison ; peut-être y avait-il là bien plus qu'il ne voulait l'admettre.

Ce qu'ils ne voyaient pas d'un même œil étaient les dépressions d'Anneliese. «*Si ce n'est pas tes parents, tu as peut-être eu alors un ami qui te disait sans cesse que tu n'étais bonne à rien ou quelque chose comme ça.*» «*Ne sois pas sot.*» «*Alors tu souffres peut-être des contre-coups des examens de l'*Abitur, *ou bien tu es soucieuse au sujet du collège maintenant.*» Elle se contentait de secouer la tête. Il avait l'impression de battre un mur en brèche pour passer. «*Bon, continuons de parler*», disait-il. «*C'est bon d'avoir quelqu'un avec qui discuter, quand on est déprimé.*»

Le 27 Novembre Anneliese se laissa conduire par lui à la première entrevue avec le docteur Lenner. Il attendit en dehors du cabinet afin de la ramener. Les notes du docteur Lenner dressent la liste de ses doléances de cette époque. Clairement et incisivement, selon son habitude, elle décrivit ses troubles de concentration ou d'attention. «*Je n'ai pas de volonté. Je ne fais qu'errer deçà delà et ne sais pas ce que je veux.*» Elle parlait aussi de Peter, comme d'un bien gentil garçon qu'elle aurait bien aimé comme *boyfriend*, mais cela n'aurait à vrai dire pas été raisonnable, parce qu'elle ne pouvait pas éprouver de sentiment pour lui : elle ne ressentait aucune espèce de sentiment. Il s'était offert pour l'aider, mais que pouvait-il faire, mon Dieu, pour elle ?

Le docteur Lenner était sympathique ; il était plus facile de parler avec lui qu'avec le docteur Lüthy. Formé dans la tradition freudienne, il posa nombre de questions à propos de ses relations avec ses parents. Selon sa perception, Anneliese était un cas d'école d'une jeune fille souffrant d'une névrose qui s'était développée depuis déjà un certain temps, de toute évidence causée par un père qui ne l'avait jamais comprise et par une mère qu'elle haïssait avec fureur, puisqu'elle lui interdisait d'avoir des *boyfriends* et même d'aller au bal. Quant à ces crises qu'elle avait

subies depuis l'âge de seize ans – peu nombreuses, à vrai dire, mais persistantes - eh bien, elles faisaient penser à de l'épilepsie. Le mieux était de faire vérifier cela le lendemain à la Clinique et Polyclinique de Neurologie de l'Université.

Le jour suivant (28 Novembre), Anneliese vint à la Clinique de Neurologie de Füchsleinstrasse, pour un EEG. Celui-ci fut enregistré pendant son sommeil. En l'évaluant, le docteur Irmgard Schleip, directeur académique de la clinique, rapporta qu'elle trouvait des «transes épileptiques», provenant de la décharge d'un locus situé dans la région temporale gauche. Dans sa lettre du 7 Juillet 1976 au procureur d'Etat, elle déclara également : «*Sur la base de l'histoire de la patiente, de la description des crises, et des constatations faites sur l'EEG, nous avons été amenés à diagnostiquer que nous avions affaire à une maladie à crises, c'est-à-dire à l'épilepsie.*»

Le docteur Schleip supprima le traitement à la Dilantine, puisque ce médicament n'avait apparemment pas complètement supprimé l'activité de type épileptique du cerveau et rétablit les prises de Tegretal (Tegretol aux U.S.A.), qui est un remède plus fort et beaucoup plus dangereux dans ses effets secondaires. Dans son entretien avec le docteur Schleip, Anneliese dit comment elle souffrait de sa séparation d'avec sa famille — famille qui, selon l'opinion du docteur Lenner, lui avait causé une telle détresse psychologique qu'elle y avait réagi par une psychose dépressive. Elle mentionna également le fait qu'elle avait des problèmes au sujet de son *boyfriend*, «qu'elle ne pouvait aimer suffisamment.» Elle rendit compte des odeurs nauséabondes. Le docteur Schleip interpréta celles-ci comme des «crises psychomotrices» et les considéra, aussi bien que les dépressions d'Anneliese, comme un produit des «transes épileptiques» de son cerveau. Anneliese était naturellement bien trop intelligente pour ne pas se rendre compte qu'elle était coincée entre deux écoles de pensée. Pour le docteur Lenner, tous ses problèmes avaient une origine probablement psychologique. Pour le docteur Schleip, il y avait quelque chose d'aberrant dans son cerveau, dû à on ne sait quoi. Peut-être à cette chute qu'elle fit dans son enfance ? Si ces deux personnes ne pouvaient tomber d'accord, l'une d'elles sans doute, et peut-être les deux

faisaient erreur. De toute manière, Anneliese ne fit mention des *Fratzen* devant aucun des deux médecins. Ces faits relevaient d'un domaine auquel ni le docteur Lenner, avec sa psychanalyse, ni le docteur Schleip, avec son intérêt unilatéral pour les transes des replis du cerveau, n'avaient accès. Combien fermement elle se cramponna à son écran de sécurité, cela est patent d'après les rapports de ces deux médecins Le docteur Lenner, malgré tous les détails qu'il a relevés, fut d'évidence laissé dans le noir au sujet de cette part importante de l'expérience d'Anneliese. Et le docteur Schleip notait, dans la même lettre citée plus haut, que si elle avait le moins du monde soupçonné que quelque chose de «surnaturel» était en cause, elle aurait certainement laissé une note à ce propos, *«car je suis personnellement très intéressée par de telles choses»*, ajoutant, avec les précautions qui s'imposaient et par parenthèse, *«d'un point de vue scientifique bien entendu.»*

Anneliese ne put pas tenir Peter longtemps à distance, cependant. Bien qu'elle ait déclaré au docteur Lenner (dans un entretien du 11 décembre) qu'elle ne pouvait être stimulée sexuellement, qu'elle se sentait comme «castrée, frigide», et peu capable de communication, elle était devenue très amoureuse de lui. Il supporta sa morosité et ses dépressions, qui venaient et s'en allaient inexplicablement. Pour lui plaire, il avait même commencé à retourner à l'église. Pour la messe dominicale du samedi soir, il l'emmenait parfois dans sa coccinelle Volkswagen rouillée sur la colline surplombant la ville, jusqu'à la «Kapele», cette église rococo toute peinte de lilas pâle, de rose, d'argent et de gris, qui ne manquait jamais d'enchanter Anneliese. Pendant de très longs instants, elle restait devant la statue de frère Konrad, ce saint de la Basse Bavière, à la longue barbe. *«On raconte que, quand il priait, des bulles dorées sortaient de sa bouche»*, murmurait-elle. Peter était disposé à entretenir des conversations sur des sujets religieux et à écouter attentivement ses rapports enthousiastes sur San Damiano. *«Il faudra y aller ensemble un jour. Après une visite à San Damiano je me sens toujours très bien pendant des semaines, presque libérée.»*

— *«Presque libérée ? Mais de quoi ?»*

— *«De cette oppression intérieure que je ressentais toujours, ce harcèlement, un tourment effrayant qui semble être tout le temps en moi.»*

Elle ne voulait pas en dire davantage. Mais vers la fin Décembre, elle lâcha finalement le morceau. Ç'avait été une heureuse journée. Il y avait eu partout des célébrations de l'Avent ; le Fernandeum embaumait de branches de sapin frais et de chandelles de cire allumées et le vent d'hiver faisait virevolter quelques flocons de neige au dehors. Anneliese fredonnait une chanson de Noël sur Marie et Joseph et leur bébé tandis qu'elle et Peter se dirigeaient vers la petite cuisine.

— *«Tu te sens bien aujourd'hui ?»* dit Peter sur un ton qui résonnait plutôt comme une question.

Anneliese leva les yeux de la boule à thé qu'elle s'occupait à remplir. Ils étaient seuls. *«Oui. Peut-être que le docteur Schleip a bien fait de remplacer la Dilantine par cet autre médicament qu'elle m'a prescrit, ce Tegretol. Mais il n'a toujours aucun effet sur mes autres problèmes.»*

— *«D'autres problèmes ? Quels autres problèmes ?»*

— *«Ces autres problèmes, comme les horribles odeurs, par exemple.»*

C'était la première fois que Peter entendait parler des puanteurs et du tourment qu'elles lui causaient. *«S'il te plaît, explique-toi»*, dit-il tandis qu'ils revenaient vers la chambre, en portant la théière et les tasses.

Ursula n'était pas là, aussi furent-ils à l'aise pour parler. Anneliese lui dit comment sa famille pouvait également sentir ces odeurs et non elle seule, que cela survenait subitement, des relents de brûlé, de matières fécales, d'œufs pourris, de fientes, de toutes sortes de choses mauvaises et dégoûtantes, sans origine visible. *«Ne pourriez-vous pas ouvrir la fenêtre ?»*

«Oh, Peter, tu penses bien que nous l'avons fait ! Cela n'y faisait rien, rien du tout. La puanteur vient et puis, parfois plusieurs jours après, je ne la sens plus. Mais, de toute façon, c'est horrible.»

Peter crut qu'il avait finalement mal compris. «*Et tu dis que c'est cela la cause de tes dépressions ?*»

«*Non, je ne dis pas cela. Les dépressions surviennent avec la puanteur. Et avec ces faces horrifiantes.*»

— «*Tu veux dire que tu as aussi des hallucinations ?*»

— «*Je ne suis pas sûre de savoir ce que sont exactement des hallucinations. Tout d'un coup, c'est là, ces* Fratzen, *quelque chose comme des démons. Peu importe ce que je peux être en train de faire alors. Habituellement, je suis en train de penser à quelque chose d'entièrement différent, absolument sans rapport avec cela. Je ne peux les décrire. Je ne crois pas que je le voudrais. Ce sont les choses les plus effrayantes qu'on puisse imaginer.*»

Peter suggéra quelques explications plausibles. Elle les imaginait. «Ce n'est pas mon imagination. Quelquefois elles ne sont pas très claires, comme des ombres, mais la plupart du temps elles sont complètement réelles. Je les vois comme je te vois.» Elle avait appris quelques idées exagérées au sujet du démon, dans les cours de religion. «*Pas du tout. On nous a parlé de l'existence de Satan et de ses desseins sur les âmes, mais c'était bien le sujet*». Peut-être haïssait-elle ses parents et en avait mauvaise conscience. «*Du spinnst wohl - Tu es fou. Mes parents sont de braves gens. Parfois difficiles, mais braves. Je les aime. Sinon, pourquoi languirais-je après eux ? Pourquoi vais-je chez nous chaque week-end ?*» Et si tu pensais trop au péché ? Non, ce n'était pas cela non plus. Bien sûr, les hommes tombent tout le temps dans le péché, mais on peut toujours aller se confesser et se réconcilier de nouveau avec Dieu.

— «*Tu as fini ?*». Elle sourit.

— «*Je vais penser à quelque chose demain*», lui répondit-il en riant.

— «*Il y a encore autre chose.*»

«*Je ne crois pas que j'aie d'autres bonnes réponses en réserve.*»

«*Bien. Ecoute seulement. Le pire est que, lorsque toutes ces choses se produisent, ma maîtrise de moi m'abandonne. Anneliese,*

c'est-à-dire mon vrai moi, se retrouve dans un trou à l'intérieur de moi-même et n'a rien à dire sur rien de rien. Moi, l'Anneliese visible, je fais tout comme si quelque chose ou quelqu'un d'autre me commandait. Je lutte contre cette perte de ma volition, de toutes mes forces. Mais je perds toujours.»

— *«Alors, pourquoi lutter ?»*

«Si je ne le faisais pas, cela voudrait dire que je m'abandonnerais moi-même.»

A ce sujet du moins, Peter pensa qu'il pourrait faire quelque chose. Comme il l'écrit dans ses souvenirs :

> Nous avons convenu qu'à partir de maintenant Anneliese aurait la responsabilité de toutes les décisions, afin d'accroître la force de son moi et de sa volonté. Par la suite, j'ai toujours fait la même observation. Si elle se sentait «libre», elle prenait l'initiative comme si cela allait de soi, décidant ce qu'il fallait en toute indépendance. Mais quand ce tourment intérieur l'envahissait, elle était à peine capable de prendre la moindre décision, ou seulement au prix des plus grands efforts.

Peut-être était-elle un peu trop optimiste dans ses entretiens avec Peter. Pendant un temps elle lui donna l'impression que les dépressions survenaient seulement de façon sporadique, mais elle confia quelque chose de différent au docteur Lenner lors de leur entretien du 11 décembre. Elle admettait qu'elle se sentait effectivement mieux depuis le passage au traitement par le Tegretol, chose qu'elle dit également au docteur Schleip le 17 décembre. Elle jouait même au tennis à présent et faisait du piano. Cependant, elle commentait ensuite : *«Ce n'est plus une dépression, c'est un conditionnement»*. Interrogée sur ses difficultés de communication avec ses amis et condisciples du Fernandeum, elle expliqua que le problème persistait parce que : *«ils vivent sur un autre plan de conscience que moi»*.

Il y eut peu de changement avec la venue du nouvel an. Anneliese eut moins d'occasions de voir le Père Alt, parce que, le 1er janvier, il avait été transféré à la paroisse Sainte Agathe à Aschaf-

fenburg pour devenir curé de .a paroisse d'Ettleben. Avant de partir, il avait conseillé à Anneliese de ne pas négliger de rechercher des avis médicaux. C'était aussi ce que ses parents souhaitaient. Elle se plaignit à Peter que ni son prêtre ni ses parents ne croyaient qu'elle était poursuivie par ces faces effroyables ; au lieu de cela, elle était menée d'un psychiatre à l'autre. Mais elle obéissait de toute façon. Elle vit le docteur Schleip en Janvier — on ne nous dit pas à quelle date — qui nota qu'elle se plaignait de maux de tête. Vis-à-vis du docteur Lenner elle était un peu plus diserte. Elle lui confia qu'elle pouvait supporter plus facilement les autres, qu'elle ressentait quelque joie maintenant, comme lorsqu'elle jouait au piano et elle se sentait plus détendue. Au plan sexuel, elle ne pouvait toujours pas être stimulée et elle avait des problèmes dans les études, par manque de concentration.

Amenée par les questions du docteur Lenner, elle décrivit ce qu'il considéra comme un déplacement de dépendance des parents vers Peter. Il la cite comme ayant dit : *«Je suis pratiquement collée à lui... Je fais toujours ce qu'il me dit de faire ; c'est toujours lui qui prend l'initiative.»* Peter avait voulu la conduire chez le docteur Lenner, dit-elle, mais elle lui avait demandé de la laisser y aller seule. Peter avait un large cercle d'amis, continuait-elle, et l'invitait toujours à l'accompagner et à les rencontrer, mais elle se sentait peu en sécurité avec d'autres et refusait ordinairement. Elle refusa également de faire l'amour avec Peter, par crainte que cela n'accroisse sa dépendance à son égard. En outre, les études venaient en premier puis Peter. C'était bon de l'avoir près d'elle, voilà tout. Elle enviait ceux qui peuvent faire des projets. Quant à elle, elle s'en remettait à la chance. Elle se sentait désorganisée, incapable de rien faire.

En conclusion de l'entretien, le docteur Lenner lui suggéra d'essayer la thérapie de groupe. *«Le groupe auquel je pense est composé d'étudiants. Le docteur-professeur Frau Erika Geisler en a la charge. Vous vous y plairez. Un gentil groupe de jeunes gens, discutant seulement de leurs problèmes.»*

Obligeante comme toujours, Anneliese y participa une fois Elle fut consernée par les sujets qui y vinrent en discussion. C'était

un monde complètement différent du sien, un monde de complexes, d'inhibitions, de frustrations, de compulsions. Elle n'y appartenait pas. «*Je n'ai aucune idée de ce que j'étais supposée y gagner en y participant,*» dit-elle à Peter. «*Je ne suis pas cinglée.*» Et elle n'y retourna pas.

Vint la saison du carnaval et avec elle bien des conflits avec Peter. Il voulait qu'elle sorte avec lui et rencontre ses amis, qu'elle danse et s'amuse. Elle résista. «*Tes amis ne m'aimeront pas, Peter. D'ailleurs, je trouve tellement difficile de prendre plaisir à sautiller deci delà et de se conduire comme des imbéciles.*» Peut-être son attitude de retrait était-elle un signe avant-coureur d'un harcèlement accru par ces faces, alors que les mauvaises odeurs avaient cessé depuis quelque temps. Car en Mars, elle appela le Père Alt pour un rendez-vous, disant que depuis quelque temps elle s'était sentie tout à fait libre, mais que les choses étaient de nouveau plutôt mauvaises et elle lui demanda si elle pouvait aller le voir.

Le Père Alt mentionna cette visite dans sa lettre du 30 septembre de la même année a son évêque. Apparemment ses doléances n'avaient pas varié. Elle prenait scrupuleusement ses cachets, mais ces faces continuaient d'apparaître. Elle ne pouvait pas du tout prier, ou au prix d'un immense effort. Quand elle allait en confession, quelque chose la retenait de rien dire. Et il y avait ce sentiment d'être harcelée, oppressée par quelque agent extérieur. Elle n'avait pas assez de force et avait besoin de l'aide de quelqu'un d'autre.

Peter, qui l'avait conduite à Ettleben, fut stupéfait de constater combien l'amélioration était rapide, dès que le Père Alt priait avec elle. Il la vit changer d'une manière tout à fait saisissante. Son visage devint clair et souriart, sa conversation animée : elle se sentait libre. «*Etrange*», disait-elle, «*aussitôt que j'entre chez le Père, j'oublie même de quoi je voulais lui parler.*» Le Père Alt remarquait, lui aussi cet effet. Se référant, dans la même lettre à son évêque, à plusieurs rencontres similaires au cours du printemps et de l'été de 1974, il dit :

Après chaque conversation, elle rentrait chez elle de bonne

humeur et détendue, bien que je ne faisais rien pour elle sinon prier avec elle et lui donner la bénédiction sacerdotale formelle. Son visage changeait sur le champ, quelque chose lui était enlevé. Un sourire palpitait sur ses lèvres et son soulagement était palpable. L'ambiance de la conversation changeait instantanément.

Il sentit que son état pouvait après tout être amélioré et lui suggéra de persévérer dans une vie religieuse stricte afin d'écarter ce qui l'obsédait. Et bien qu'il fût clair que la prière l'aidait, elle devait également continuer à voir son médecin. Ainsi Anneliese alla chez le docteur Schleip cet Avril-là. Le docteur dit assez énigmatiquement, dans son rapport au Procureur d'Etat, que *«nous avons déduit d'une description que quelques petites crises sont probablement survenues de nouveau.»* Peut-être ce dont Anneliese parla encore étaient les maux de tête ainsi que la dépression, car le 7 Mai, quand elle vit le docteur Lenner, c'est ce qu'il nota. Les maux de tête étaient sévères, disait-elle, et ne s'adoucissaient que rarement, principalement dans la partie frontale de sa tête Elle ne se sentait bien que quelques heures d'affilée. Il trouva ses réflexes remarquablement diminués. Elle lui dit qu'elle avait besoin de dormir beaucoup, que tout la fatiguait ; après avoir assisté à une seule conférence, elle était éreintée. Elle trouvait quelque plaisir à jouer du piano et réagissait même un peu plus positivement à l'égard de Peter, mais *«si mon boyfriend vient chaque jour, je trouve que c'est trop, je me sens continuellement surmenée, comme si trop de choses m'étaient demandées.»* Et comme pour tenter d'exprimer en termes compréhensibles pour le psychanaliste qu'elle vivait simultanément sur deux *«plans de conscience»*, elle ajoutait : *«Je suis s. écartelée, déphasée... tendue entre deux pôles, même au physique.»*

Une semaine auparavant, elle avait eu à donner un cours de mathématiques dans une école primaire locale. Elle aimait se trouver avec des enfants, les estimant plus faciles à mener que des adultes ; ils étaient plus spontanés, plus honnêtes. Mais faire cette classe l'excita terriblement ; elle eut du mal à se concentrer. Le vendredi suivant la session pratique d'enseignement, elle éprouva quelque chose comme une hémiplégie. Elle voulut se

lever mais en fut incapable. Le docteur Lenner pensa que cela ressemblait d'une manière suspecte à une crise et la renvoya vers la clinique du docteur Schleip.

«*Encore !*» se plaignit-elle à Peter. «*Je suis le traitement ; il n'a pas le moindre effet. Alors pourquoi s'acharner ? Pourquoi faut-il que j'aille de clinique en clinique, répondant toujours aux mêmes questions et subissant les mêmes tests ? Pourquoi n'admettent-ils pas qu'ils ne savent pas de quoi il s'agit ?*» Mais elle y alla quand même.

Le docteur Schleip trouva son EEG «*très amélioré, mais il semble qu'il y a toujours des indices de présence d'un locus de lésion cérébrale dans la région temporale gauche.*» Anneliese devrait continuer le Tegretol. Comme elle le vit, le docteur Schleip soupçonnait que les «petites crises» dont Anneliese semblait continuer de souffrir provenaient du fait qu'elle ne prenait pas assez régulièrement ses cachets. Elles semblaient durer au-delà de la durée prescrite pour le traitement. Ce ne devait pas être le cas. Anneliese était dressée pour être consciencieuse dans son traitement. Elle peut avoir pris du Tegretol au cours des nombreux week-ends qu'elle passa à Klingenberg, en supplément des prescriptions du docteur Schleip, car les Kehler ont déclaré qu'ils avaient délivré des ordonnances pour ce médicament à la demande de la famille.

L'été s'écoula avec des charges accrues pour Anneliese du fait de ses études et de vacances abrégées par le stage pratique d'enseignement. Elle fit effectivement plusieurs voyages à San Damiano, dont quelques-uns avec Peter, et fit des visites au Pere Alt à ces occasions, quand le harcèlement intérieur dont elle souffrait devenait insupportable. Le Père Alt hésitait toujours entre ce qu'il considérait comme une explication «naturelle» de ses doléances — lésion cérébrale, peut-être, ou problèmes psychologiques — et alternativement une explication religieuse : une possible molestation par des puissances démoniaques. Après tout, avant qu'il ait jamais rencontré Anneliese et sa mère, il avait été tourmenté de la même façon seulement en touchant les deux lettres d'Anneliese et de sa mère que le Père Herrmann lui avait apportées. Etait-ce l'œuvre de Satan ?

Toutes les fois qu'il avait l'occasion d'une visite à ses collègues prêtres à Aschaffenburg - ses amis les Pères Roth, Hermann et Habiger — tous quatre avaient de longues conversations au sujet d'Anneliese. *«Ne pensez-vous pas en effet que ce soit quelque chose comme de l'hystérie ou de la schizophrénie ?»* demandait l'un d'eux. Le Père Alt le niait fermement. *«Nullement»*, disait-il. *«Rappelez vous que j'ai été prêtre à Bonn pendant des années. J'y ai souvent vu des personnes affligées par la solitude et qui s'évadaient dans l'hystérie. J'ai également vu des malades hystériques dans le service de neurologie de l'hôpital. Tout simplement, elle n'agit pas de cette manière. Il n'y a rien non plus de schizophrénique en elle.» «A-t-elle eu de nouvelles crises d'épilepsie ?»* s'enquérait un autre. *«Elle n'en a pas eu en ma présence.»*

«Peut-être est-ce après tout ce que l'Eglise appelle Umsessenheit, circumsessio *en latin»*[1], songeait invariablement l'un ou l'autre prêtre. *«Ses médecins apparaissent certainement hésitants, d'après ce qu'elle en dit. Ils soupçonnent l'épilepsie, puis en doutent. Voyez la manière dont ils modifient tour à tour son traitement, tantôt ceci, tantôt autre chose. Même son EEG n'est pas du tout concluant, dit-elle.»*

«C'est vrai», pouvait dire un autre. *«Elle m'a dit cela aussi.* Circumsessio *colle tout à fait, vous savez. Elle est nettement l'objet d'un siège intensif. Et que penser de ces* Fratzen ? *Est-ce que ce ne seraient pas des forces maléfiques qui chercheraient à lui nuire et à l'empêcher d'étudier ?»*

«Exactement», murmurait le troisième. *«Il paraît que même son psychiatre ici, à Aschaffenburg, lui aurait dit qu'elle devrait solliciter l'avis d'un jésuite.»*

«En parlant de jésuites, le Père Rodewyk n'a-t-il pas au moins admis une possibilité non seulement de circumsessio *mais de véritable possession ?»*

«Il l'a admis en effet. Mais alors le test de possession est beaucoup plus contraignant. Il faut qu'il y ait une réelle emprise du démon sur la personne, vivant en elle, utilisant ses organes pour

(1) Fait d'être entouré ou enveloppé de forces maléfiques

des desseins démoniaques, la tourmentant et la créature humaine doit être totalement impuissante. Est-ce exactement le cas pour cette jeune fille ?» «Je ne crois pas que nous en soyons là», opiniait le Père Alt. *«Comme je l'ai fait remarquer à son ami Peter, s'il y a vraie possession, cela nous sera manifesté. Il nous faut simplement patienter. En outre, elle semble vraiment aller mieux et peut être nous faisons-nous du souci pour rien à son sujet.»*

C'est ce qu'il continuait de dire à Anneliese. *«Cela peut aller dans un sens comme dans l'autre»*, disait-il. *«Ce qu'il vous faut, c'est adopter un style de vie fidèlement religieux, sous la conduite d'un conseiller spirituel. Donnez-vous quelques jours et décidez qui ce sera.»* Ce ne fut pas une surprise que peu après elle lui demanda d'assumer ce rôle.

Ce qui suit est une lettre d'Anneliese au Père Alt, caractéristique de son état d'âme durant cette période. Cette lettre est imprégnée d'un noir désespoir. Le côté joyeux de son existence familiale, la bonté de son père, son bonheur avec ses sœurs — rien de cela n'est évoqué. Même les aspects positifs de son expérience religieuse, comme ce qu'elle avait reçu à Mittelberg, sont submergés par la noirceur de sa dépression.

Klingenberg, 9 Septembre 74

Béni soit Dieu. Père Alt,

J'aimerais vous écrire, bien que ce soit une entreprise ardue pour moi car il m'est très difficile de rassembler mes idées. D'ordinaire je ne peux pas confier au papier ce que je veux véritablement, et je m'en tiens ainsi à des sujets superficiels.

Je vais bientôt commencer mon stage pratique d'enseignement. Pour être honnête, cela me terrifie et je suis véritablement angoissée. Une fois de plus, je constate que je ne peux faire face à la réalité, qui pourrait être différente si, oui, j'étais maîtresse de moi-même. Je ne me contrôle tout simplement pas et cela me déprime souvent profondément. Je peux l'éprouver spécialement quand je suis avec d'autres personnes, ou lorsque je fais du piano (dans ce cas j'en suis spécialement consciente), ou lorsque je peins ou écris une lettre

En fait, peu importe ce que je fais, je le ressens simplement tout le temps. C'est pourquoi je ne suis jamais réellement satisfaite quand je travaille ni même après. Après tout, on s'implique tout entier dans sa tâche, on se sent heureux en travaillant, on s'y adonne. Je ne comprends pas pourquoi ce n'est pas le cas pour moi. Pourquoi Dieu me refuse-t-il ce bonheur ? Est-ce même possible pour un être humain de vivre sans cette application à son travail ou à sa tâche, sans en éprouver du dégoût pour lui-même, sans se sentir inutile et intérieurement vide ? Je me pose sans cesse à moi-même cette question. Elle s'impose à mon esprit mille fois par jour. Pourquoi ?

Je reconnais que les choses se sont quelque peu améliorées. Cependant, je ne suis pas encore tout à fait bien. Par exemple l'expérience suivante a été un vrai choc pour moi. J'ai souhaité occuper un emploi de vacances de trois semaines à l'hôpital. J'y ai passé une journée puis suis rentrée à la maison plutôt en état de transe que de conscience normale. Tout d'abord, j'ai été totalement epuisée physiquement dès 1 heure 30 de l'après-midi, mais aussi psychologiquement. J'étais agressive et d'une certaine façon j'avais l'impression d'être coupée de toute relation avec le monde extérieur. Mes parents remarquerent naturellement ce qui se passait et nous avons pris des dispositions pour que Roswitha, ma plus jeune sœur, vienne faire mon travail. Elle trouve cela ardu aussi, mais semble s'y plaire cependant.

Samedi dernier, je suis allée à confesse. Vous savez qu'on doit vaincre une certaine résistance quand on approche du confessionnal, mais dans mon cas cela touche à l'extrême. J'ai souvent l'impression que tous les bons esprits me désertent dans ces occasions. Ensuite j'ai été tout à fait heureuse. Dimanche j'ai communié. Je peux éprouver la force que cela procure, quoique au commencement je me sens complètement vide , je ne peux rien ressentir et j'ai le sentiment que je ne peux me relier à rien. Mais cette impression de vide se dissipe quelques minutes après. Je redeviens davantage moi-même et me sens bien.

Imaginez-vous seulement que la dernière fois que Monseigneur Stangl est venu en visite ici, il a demandé à des laïcs de l'aider à donner la sainte communion A mon avis, même la communion dans la main est incorrecte, — mais laisser des laics la distribuer c'est vraiment choquant. Pour moi, je n'accepterai jamais la communion par un laïc. Après tout, nous ne sommes pas dans une situation de crise. Les mains d'un laïc ne sont pas consacrées ; elles ne doivent pas toucher la sainte hostie.

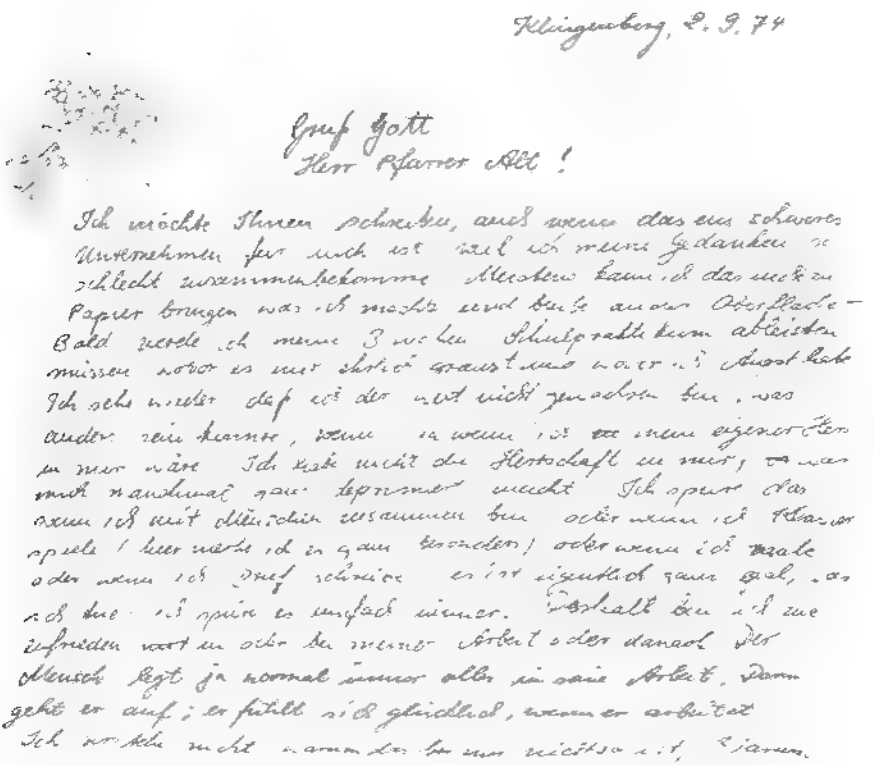


Figure 1 — Cette première page d'une lettre écrite par Anneliese au Pere Alt montre le contraste frappant entre son écriture et celle d'une autre note désespérée, page 97 ci-après.

Après quelques brefs commentaires au sujet de ses sœurs, Anne liese continuait.

> Peter ne veut plus venir à la maison parce qu'il ne peut rester seul avec moi et parce que maman se comporte d'une manière impossible. Par exemple, elle ne lui permet pas de venir dans ma chambre avec moi. C'est ridicule. Elle a également décrété qu'il ne devrait venir me voir qu'une fois par semaine... Peut-être pourriez-vous lui en toucher un mot une fois ou l'autre.

Elle décrivait ensuite combien elle s'était souvent sentie seule durant le temps de sa sévère maladie.

> La nuit, je pleurais souvent sur moi-même... Je n'avais personne vers qui aller pour parler. Alors j'ai cessé de pleurer, car c'était peine perdue. Et après quelque temps, je n'ai même plus pu pleurer. Alors je suis tombée vraiment malade pleurésie et tuberculose – et je me suis sentie encore plus solitaire et abandonnée que jamais. Ma mère avait tant de travail, je ne lui dis rien et les choses ont progressivement empiré. J'ai senti que Dieu m'avait complètement délaissée. J'étais déjà considérablement molestée à ce moment-là. Je voulais tout le temps me tuer. J'étais mortellement effrayée de devenir folle parce que j'étais tellement désespérée. Puis j'ai ressenti que Dieu ne m'avait pas complètement abandonnée. J'ai été de nouveau capable de prier. Je me suis sentie mieux et me suis ressaisie. Mais, manque de chance, j'ai dû entrer au sanatorium à Mittelberg. Là les choses ont basculé. J'y ai souffert le martyre. La prière ne m'était d'aucun secours et rien n'y faisait non plus. Puis il y a eu une espèce de rémission, j'en suis sortie six mois plus tard, mais d'une façon ou d'une autre j'étais morte à l'intérieur de moi-même... Au moins à présent vous êtes à même de compatir un peu plus avec moi. Je pense venir vous voir bientôt.
>
> Dans cette attente,
> Anneliese

Entretemps Thea Hein s'était également répandue en paroles. «*La petite est pourchassée par des démons*», faisait-elle remarquer

à Anna. «*Je sais de quoi je parle. J'ai vu autrefois des possédés. Si vous étiez aussi versée dans les matières religieuses que moi, vous sauriez ces choses. Voit elle toujours ces* Fratzen ?» Anna concéda que oui. «*Vous voyez, ne vous l'avais-je pas dit ? L'Eglise doit faire quelque chose. Il y a des prières spéciales, savez-vous ? Il y a les exorcismes. Je ne comprends pas que les prêtres ne poussent pas l'affaire auprès des autorités ecclésiastiques. Après tout, la petite a besoin d'aide.*»

Le 16 Septembre, comme le Père Alt l'écrivit à son évêque, Thea Hein lui téléphona. Il l'avait rencontrée brièvement auparavant et on lui avait dit qu'elle se vantait d'avoir «découvert» Anneliese. Comme il l'indique dans sa lettre.

> Elle était très excitée et me dit qu'il fallait faire quelque chose. Peu de choses étaient de nouveau intervenues. Si nos propres autorités ecclésiastiques ne voulaient pas nous entendre, peut-être nous adresserions-nous à une autre. Je lui dis que nous avions fait tout ce qui était nécessaire et utile compte tenu des circonstances.
>
> Après tout, lui dis-je, je ne pouvais faire rapport sur un problème qui avait connu une importante amélioration et qui s'était même pour le moment complètement évanoui.

Anneliese avait dû trouver le temps long car le lendemain, 17 Septembre, elle appella également le Père Alt pour demander un rendez-vous. Il nous a laissé un tableau vivant de ce qui advint, dans une lettre du 30 Septembre 1974 à monseigneur Stangl.

> Elle est venue avec son père, en piteux état. Elle était déprimée, le regard instable, intérieurement agitée, cela se voyait, avec un médiocre contrôle sur ses muscles. J'ai demandé à son père de me laisser lui parler en privé et lui ai donné la bénédiction sacerdotale solennelle : Un poids énorme lui fut enlevé. J'ai prié avec elle — elle s'est même sentie mieux. Ses pupilles fortement dilatées ont rétréci. Pendant notre conversation, qui a duré vingt minutes, j'ai continué de répéter la bénédiction solennelle et de prier. Chaque fois que je le faisais, elle se sentait progressivement mieux. Finalement

elle dit que tout était de nouveau bien. Plus tard, son père a remarqué avec consternation que sa fille avait radicalement changé...

En conclusion de cette lettre, le Père Alt pronostiqua qu'Anneliese souffrait effectivement d'une «circumsessio», favorisée par sa sensibilité et par sa délicate condition physique. Aucun reproche ne pouvait être fait quant à une éventuelle défaillance morale de sa part. Par conséquent, l'évêque devrait délivrer l'autorisation d'exorcisme solennel sur elle dans les moments de «crise», c'est-à-dire quand elle serait particulièrement molestée. Il estimait, disait-il, que cela serait de nature à la délivrer. Et il expliquait que cela serait pratiqué en secret, afin de garantir que l'affaire conserve le caractère d'un service d'Eglise et ne dégénère pas en événement religieux à sensation.

Monseigneur Stangl ne fut pas convaincu. Il intima au Père Alt de continuer à observer le cas, mais qu'il ne devait pas prononcer l'exorcisme solennel sur Anneliese. Celle-ci semble avoir pressenti cette décision, car avant même qu'elle n'intervînt, elle décida de prendre elle-même les choses en mains. Après tout, pensait-elle, le Père Alt n'était qu'à moitié persuadé qu'elle avait besoin de l'aide d'un prêtre. Elle savait qu'elle avait besoin de plus que ce qu'elle recevait pour le moment. Aussi allait-elle essayer de faire avancer l'affaire en suivant son avis, en s'engageant beaucoup plus à fond dans les activités religieuses qu'elle ne l'avait fait auparavant. Elle cessa de consulter le docteur Lenner, qui l'avait renvoyée en Mai vers la clinique du docteur Schleip. Il était devenu un tantinet ennuyeux. Ce n'était pas très difficile de voir, dans sa façon de mener les entretiens, qu'il continuait d'attendre les mêmes réponses aux mêmes questions. Elle se présenta seulement pour de brefs contrôles chez le docteur Schleip, qui n'en a pas indiqué les dates. Par une heureuse coincidence, pensa-t-elle, le 1er Septembre, après deux semestres à l'école normale, on lui affecta une chambre individuelle, privilège habituellement accordé aux étudiants des semestres les plus avancés. Elle pourrait profiter de cette circonstance pour introduire quelque distance entre elle et ses amis, qui allaient mal comprendre l'intensité accrue qu'elle s'apprêtait à donner à sa

vie religieuse. D'une certaine façon, cela pouvait être aussi une réaction à retardement, qui lui était restée sur le cœur, à l'égard de ces mêmes amis qui, au printemps, lui avaient ressassé qu'elle était trop dépendante.

Ursula Kuzay et les autres remarquèrent vite ce retrait. Comme Ursula le déclara à l'enquêteur judiciaire : *«Nous avons continué de vivre au même étage, mais à partir de ce moment-là il ne nous a plus été possible d'établir un contact rapproché avec elle. Elle est devenue très renfermée et s'est littéralement isolée de nous.»* Entre elles, les filles soupçonnèrent que Peter en était la cause. *«Il est probablement jaloux. Il y a des tas de garçons qui ne peuvent pas supporter que leur amie fréquente d'autres garçons.»* En réalité Peter n'avait rien à y voir. En fait, il fut affecté lui aussi, car Anneliese exagéra sa nouvelle indépendance en prenant des leçons de conduite et, lui empruntant sa voiture, elle commença à rouler en solitaire. Malgré le fait que le docteur Schleip la considérait comme une épileptique, il n'y avait d'évidence pas de motif suffisant dans son histoire médicale pour lui interdire de conduire. De fait, elle n'eut jamais d'accident.

En fait d'amies, Anneliese s'en fit de nouvelles auprès d'un groupe de filles du Fernandeum, qui étaient considérées comme des zélotes religieuses, et qui s'opposaient au nouveau style de culte libéralisé en cours d'instauration à l'époque. Elles faisaient objection à la célébration de la messe en allemand plutôt qu'en latin traditionnel et refusaient la nouvelle façon de communier en usage au Fernandeum, quand la messe était célébrée par le docteur Veth, et où elles étaient invitées à s'avancer pour prendre le pain et à le porter elles-mêmes à la bouche. *«C'est complètement dépourvu de dignité»* se plaignaient-elles. Aussi assistaient elles à la messe dans l'église paroissiale voisine plus conservatrice de Notre Aimable Dame, qu'Anneliese fréquentait aussi Anneliese se lia plus particulièrement avec une des jeunes filles de cette faction, Anna Lippert, avec laquelle elle suivit des cours de théologie à l'Université de Würzburg. Elle parla bientôt à Anna et à une autre, Maria Klug, de constituer un groupe de prière. Elles se réunirent regulièrement dans la chambre d'Anneliese pour prier et passer beaucoup de temps à discuter

de sujets religieux. Anneliese mentionna souvent San Damiano. Elle leur apporta également de l'eau de là-bas qui, selon Thea Hein, protégeait les gens contre les forces du mal. Elles échangeaient également de la littérature pieuse. Anneliese écrivit une lettre au Père Alt, au printemps de 1975, au sujet de l'une de ces publications.

Salutations, Père Alt :

J'aimerais vous adresser la brochure intitulée «Ancilla». J'aimerais que vous la lisiez Il s'y trouve des choses importantes et je crois aussi que les messages qui y figurent, et reçus par cette femme, ne proviennent pas du «Prophète du mensonge» mais du Saint-Esprit, même si certaines des choses ainsi dites sont tout à fait rudes. Autant que je sache, c'est le Père Kaiser qui les a publiés.

Père Alt, priez pour moi, s'il vous plaît. Je viens de contempler l'image (page 62 de la brochure) de la Face Sacrée de Jésus et j'ai senti que je ne suis rien, vraiment rien, et que tout en moi est vanité. Mais, je vous en prie, ne pensez pas que j'aie toujours ressenti cela ; cela n'a duré que quelques secondes. Je crois qu'une personne finirait par mourir s'il lui fallait sentir en permanence que tout ce qu'elle est ne vaut rien qui vaille.

Que dois-je faire ?

Je dois essayer de devenir meilleure.

Page 98 il est dit : «*Celui qui m'aura gardé chaque jour de sa vie dans son cœur sera béni de mon Père.*» Ce serait si simple et c'est pourtant si difficile.

Je prierai aussi pour vous.

Ci-joint une photo de votre église, parue dans le journal de dimanche. (La restauration de l'église paroissiale d'Ettleben venait d'être achevée). Je sais que vous avez fort à faire, mais je suis sûre que vous trouverez le temps de lire la brochure «Ancilla».

Profond respect,
Anneliese Michel

La joie de sa propre autonomie rayonne de ces pages. S'il vous plaît, priez pour moi et je prierai pour vous. Vous me donnez des conseils mais j'ai aussi quelque chose à offrir. Et il y avait l'indépendance de son analyse, que quiconque parlant avec elle remarquait invariablement : Nul ne peut en permanence se sentir inutile ; ce serait auto-destructeur.

Elle eut aussi le courage à présent de se rapprocher de ses premiers amis. Les rencontrant aux conférences ou dans les couloirs du Fernandeum, elle invitait Karin Gora ou Maria Burdich à assister à la messe avec elle à l'église de Notre Aimable Dame, ou encore elle les entraînait dans une conversation sur un sujet religieux qui lui tenait à cœur. Maria Burdich se souvient de l'avoir entendue dire : *«L'amour terrestre est imparfait»*, et Karin Gora semble avoir été passablement alarmée quand Anneliese lui expliqua et redit que la fin du monde était proche. Quand elle surviendrait, les gens devraient fermer leurs fenêtres et portes pour être sauvés. Quiconque demeurerait à l'intérieur en ne cessant pas de prier serait épargné.

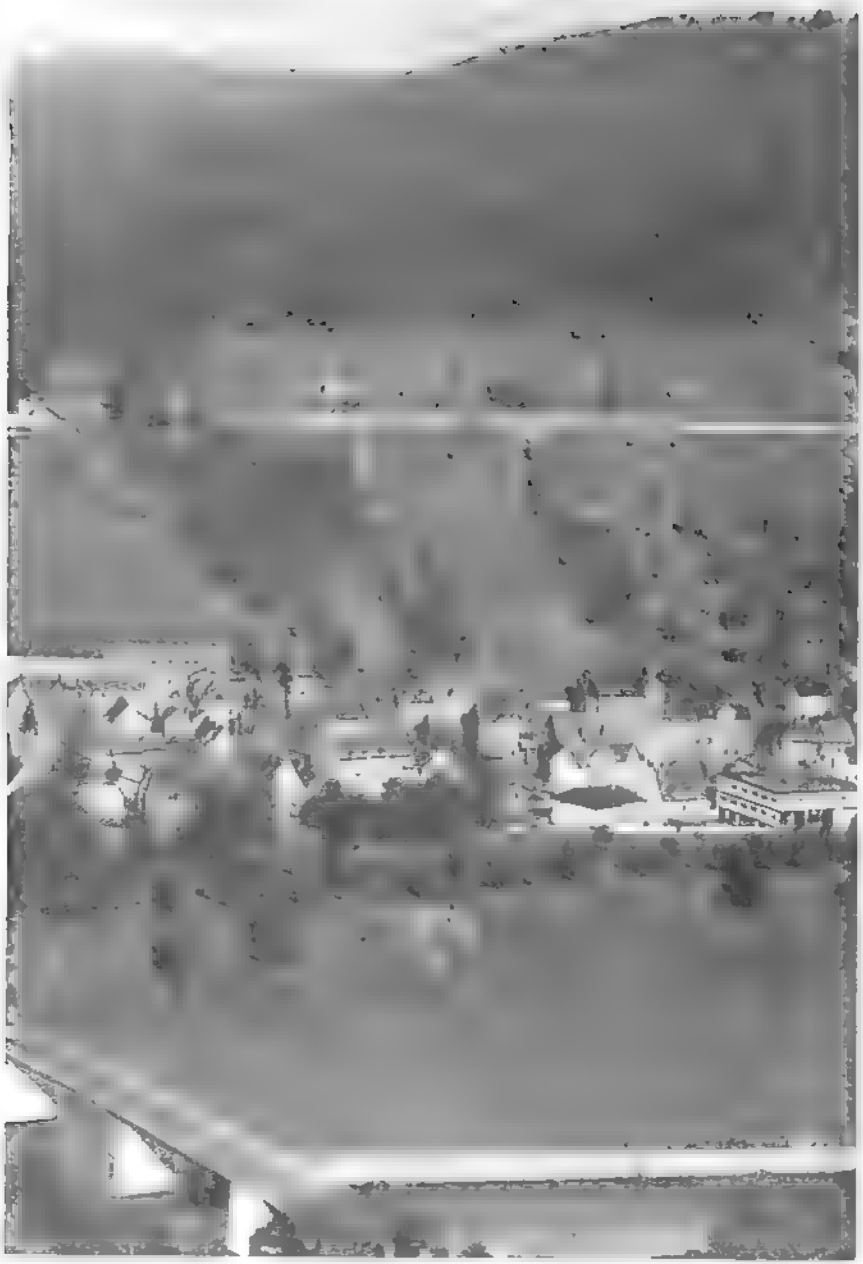
L'un dans l'autre, ce fut une bonne période pour Anneliese. Bien qu'elle lui eût maintenu le Tegretol, le docteur Schleip nota en Janvier : *«Une fois de plus, il n'y avait pas d'indice repérable sur l'EEG d'une notable tendance aux crises.»* Avec Anneliese se sentant de plus en plus souvent «libre», Peter fut heureux aussi, ce printemps-là. Anneliese assistait régulièrement aux cours. Ils étudiaient souvent ensemble et elle l'aida à préparer ses ultimes examens, qui devaient avoir lieu en Juin. Que ses examens approcheraient aussi bien pour elle, au semestre suivant, était une chose dont elle essaya de détourner son esprit.

Le 15 Mai 1975, Oma Fürg mourut à Klingenberg. Il y eut aussi d'autres changements auxquels Anneliese trouva pénible de s'adapter. Barbara fut engagée comme bibliothécaire à Sulzbach et, bien qu'Anneliese pensât que c'était une bonne chose pour sa sœur de s'éloigner de la maison, elle lui manqua. Avec Gertrud là-bas, au Portugal — elle avait commencé de travailler comme aide aux missions à Fatima, en été 1974 — la maison était trop souvent vide. Seule Roswitha était toujours présente lorsqu'Anneliese revenait pour les week-ends. Ceux qui connais-

saient bien Anneliese l'observaient avec appréhension. Une note d'anxiété sembla faire surface, qui ne s'était pas dissipée au cours des derniers mois. *«Vous devriez aller vous faire examiner»*, lui conseilla le Père Alt. *«Il serait peut-être bon que vous vous soumettiez à un contrôle physique complet.»* Anneliese vit ainsi les Kehler en Juin. Le docteur Martin Kehler l'examina et fut satisfait de son état physique. Mais elle semblait tendue ; peut-être était-ce dû à un surmenage sco aire, supputa-t-il. *«Ne vous tourmentez pas au sujet de vos examens»*, dit-il pour essayer de l'encourager. *«Vous verrez, tout va très bien se passer.»* Essayant de donner meilleure apparence à ce qui recommençait de la harceler une fois de plus, elle demanda s'il pensait que ces crises qu'elle avait subies naguère étaient réellement de l'épilepsie ? Ou bien avait-elle peut-être quelque autre trouble cérébral ? L'épilepsie pouvait-elle déboucher sur la folie ? *«Cela ne doit certainement pas être le cas»*, dit-il. *«Mais votre neurologue vous en dira plus que moi.»*

Anneliese essaya d'obtenir une réponse définitive du docteur Schleip quand elle vint en consultation le 13 Juin, aussitôt après son *check up*, mais le docteur sembla plutôt réservé. *«Votre EEG est tout à fait encourageant»*, s'entendit-elle dire, mais il y avait toujours quelque chose au cerveau. Elle devrait continuer le Tegretol ; celui-ci aurait probablement un effet favorable dans ce domaine. Par mesure de précaution, un mariage serait hors de question pour une personne utilisant ce médicament, mais ce traitement ne serait probablement pas nécessaire plus de six nouveaux mois. Anneliese aussi bien que Peter mentionnèrent par la suite que tels avaient été les paroles du docteur Schleip. Cependant, dans sa déclaration au procureur d'Etat, le docteur Schleip n'en fit aucune mention. Nous avons plutôt l'impression que, conformément à son opinion médicale, Anneliese devait conserver indéfiniment le Tegretol comme «traitement permanent», selon ce qu'elle avait ordonné.

De toute manière, l'anxiété d'Anneliese empira. Préparer ses examens au semestre d'automne paraissait au-dessus de ses moyens D'autre part, il y avait aussi le problème des recherches en vue de sa thèse. Elle avait ajouté la musique à ses matières



Klingenberg,
ville natale d'Anneliese.

Maison familiale des Michel, à Klingenberg.

Famille Michel : de gauche à droite :
Anna, Michel, la mère ; les filles : Gertrud, Roswitha,
Barbara, Anneliese ; le père : Josef Michel.

principales. C'était devenu son sujet favori et elle espérait rédiger sa thèse dans ce domaine. Cependant chaque tuteur disposait habituellement d'un nombre limité de sujets ; à son désappointement, comme Peter le rappelle, ceux du tuteur de musique avaient tous été attribués lorsqu'elle vint le voir. Comme son intérêt se portait également sur la théologie, elle s'adressa au directeur général des études Veth, directeur du Fernandeum et tuteur en cette matière. A ce moment-là, néanmoins, les meilleurs sujets de sa liste avaient également été retenus par d'autres. Il parcourut la liste avec elle et s'arrêta finalement sur un thème qui n'enthousiasma pas du tout Anneliese, savoir : «*Surmonter l'anxiété en tant qu'objectif de l'éducation religieuse*». Elle fit quelques recherches en bibliothèque mais trouva de plus en plus difficile de traiter ce sujet. De plus en plus découragée, elle décida finalement de se retirer de l'école et se présenta au directeur Veth pour en discuter. Mais il pensa qu'il ne s'agissait que d'un simple cas de complexe d'infériorité et déclara qu'autant que ses études et le cadre de sa thèse étaient en cause, il ne percevait absolument aucune raison pour qu'elle fasse une telle chose.

Pendant un temps elle fut encore capable au moins de cacher son problème à des relations occasionnelles, qui furent interrogées plus tard par l'enquêteur judiciaire, telle Elizabeth Kleinhenz, avec qui elle échangea épisodiquement des renseignements au sujet des tâches à domicile. Mais même Elizabeth la trouva extrêmement pâle et distante, profondément ensevelie dans ses pensées personnelles. Vis-à-vis d'Anna Lippert et de Maria Klug, elle fut plus ouverte ; toutes deux se rappelèrent plus tard que c'est vers cette époque que cette dépression la submergea beaucoup plus souvent qu'auparavant et qu'elle était souvent si totalement épuisée qu'elle ne pouvait quitter son lit ni manger, maigrissant à vue d'œil. Il y avait autour d'elle une tristesse envahissante, latente, que ces jeunes filles n'avaient jamais observée naguère.

Bien plus tard, lorsqu'elle fut en mesure de s'introspecter de nouveau, elle révéla à Peter ce qui s'était passé. Elle avait été soudainement submergée tout d'abord par un étrange et froid orgueil puis par une vague de terreur mortelle qui charriait avec

elle la conviction qu'elle était éternellement damnée. «*Je ne voyais aucune raison pour laquelle je devrais être damnée*», disait-elle. «*Mais à l'intérieur de moi j'entendais constamment une voix qui essayait de m'en persuader. J'ai lutté pour m'en affranchir, mais en vain.*» Sur son bureau il aperçut une liasse de pages de carnet. En les lisant, il fut surpris de la vaillance avec laquelle elle se battait pour retrouver sa maîtrise de soi. «*N'aie pas peur*», avait-elle écrit. «*Je n'ai pas besoin d'avoir peur, courage, courage, courage, sois calme, très calme, jette ton anxiété par-dessus bord, tu as des raisons d'espérer...*» Mais elle perdait du terrain. Maria Klug s'est rappelé comment, vers cette époque, elle et Anna Lippert se trouvaient dans la chambre d'Anneliese, à bavarder sans plus. Tout à coup, Anneliese dit : «*S'il vous plaît, arrêtez de prier. Cela fait mal. Je ne peux le supporter*». Maria ajoutait : «*Aucune de nous n'avait prié à haute voix. Peut-être l'une de nous avait-elle murmuré une prière silencieuse et Anneliese l'aurait remarqué.*»

Vers la même époque, Anneliese sembla développer une aversion particulière à l'encontre des objets sacrés. Elle enleva du mur une image du Christ. Dans la chambre de Maria Klug, elle jeta son chapelet dans un coin, au cours d'une réunion de prière du petit groupe. Anna Lippert raconta à Maria qu'elle avait fait la même chose avec un flacon d'eau sainte de San Damiano, qui vola en éclats. Encore plus déconcertant pour ses deux amies fut le fait qu'elle cessa de se rendre à l'église. «*C'est inutile*», dit-elle «*Je peux seulement aller jusqu'à l'entrée, et suis incapable de faire un pas de plus.*»

Elles essayèrent ensemble de s'expliquer les raisons de tout cela. «*Il doit y avoir quelque chose dans ses jambes. Elle ne semble pas capable de plier ses genoux. Etrange, n'est-ce pas ? C'est comme si elle marchait avec des échasses.*»

C'était une chose si curieuse que, parmi tout ce qu'il advint à Anneliese cet été-là, cela surgit dans l'esprit de sa mère quand elle parla à la police le lendemain de la mort d'Anneliese. «*Vers l'été de 1975, elle a eu des difficultés à marcher. Elle s'appuyait sur les meubles pour marcher, en se hissant.*»

Anna Lippert raconte un fait encore plus troublant à ses yeux :

> Je me rappelle un incident de Juillet 1975. J'étais assise avec elle dans sa chambre et son *boyfriend,* Peter était également là. Soudain, en plein milieu de la conversation, son visage s'est contracté en un véritable *Fratze,* une expression hideuse, grimaçante, que je ne peux décrire en détail. Son corps est devenu complètement raide. Il a fallu une demi-heure pour que la crampe disparaisse. Son ami m'a expliqué que son état était dû au fait qu'elle était possédée. Je pensais tellement que ce devait être une possession, parce que sa grimace était si démoniaque, que je ne pouvais penser à rien d'autre (comme explication possible).

Entretemps le Père Alt était apparemment arrivé à la même conclusion. Racontant une visite d'Anneliese, probablement en juin, il déclara dans son rapport au procureur d'état, le 9 septembre 1976 : *«L'état d'Anneliese avait empiré. Prière et bénédiction ne la calmaient guère mais l'excitaient plutôt. Son visage prenait une expression tendue. On pouvait dire que ce n'était plus Anneliese.* (C'est nous qui soulignons).

Cependant Anneliese continua de chercher de l'aide auprès de lui. Le samedi 28 juin, elle revint, accompagnée cette fois de Peter et de Roswitha. Après les prières habituelles, elle se sentit mieux, mais cela ne dura pas. D'elle-même — Peter travaillait ferme avec quelques-unes de ses amies, pour préparer des épreuves écrites — elle appela le Père Alt depuis le Fernandeum et le pria de venir à Würzburg. *«C'est terrible»,* dit-elle. *«Je ne peux me contrôler. Je veux avoir Peter et les filles autour de moi et tout à coup je jette des objets sur eux. S'il vous plaît, j'ai besoin d'aide.»* Il promit de venir le mardi suivant. Dans la même déposition devant le procureur d'état, le Père Alt remarque :

> Quand je suis arrivé (le 1er juillet), elle a ouvert la porte. Elle était dans un profond désespoir. Je crois que ce fut la première fois qu'elle me dit qu'elle était condamnée pour toujours. Par la suite elle a continué à le dire.
>
> J'ai prié avec elle. Elle voulait vraiment prier car elle a aussitôt pris son chapelet et s'est assise. Mais après trois Ave

Maria, j'ai pu voir qu'elle était incapable de continuer. Elle a commencé tout à coup à hurler. Des larmes inondaient son visage. Quelqu'un a frappé. J'ai dit : *«Allez ouvrir et dites de faire venir Peter.»* Elle est allée vers la porte et a dit : *«Oh, Anna (Lippert), c'est toi. S'il te plaît, va chercher Peter, veux-tu ?»*. Puis elle s'est rassise. Avant que nous recommencions de prier, je lui ai demandé si elle avait pris ses cachets et elle me dit qu'elle l'avait fait.

Je lui ai donné la bénédiction solennelle, mais son état ne s'est pas modifié. Elle ne pleurait plus ni ne hurlait. Mais je pouvais ressentir une terrible froideur qui émanait d'elle.

Finalement, j'ai récité l'*exorcismus probativus*, mais seulement mentalement, pas à haute voix. Elle a bondi immédiatement sur ses pieds, effrayée et prête à se défendre. En hurlant, elle a brisé le chapelet. Son attitude était menaçante et elle paraissait de plus en plus accablée.

Enfin son *boyfriend* est arrivé. D'une voix complètement altérée, elle lui cria : *«Va t'en, Peter.»*

Comme il s'apprêtait à partir, le Père Alt jeta un regard sur le bureau d'Anneliese. Il aperçut un morceau de papier négligemment jeté là, qu'il emporta avec lui. Plus qu'aucune déclaration de tiers sur elle, ce document résume son combat contre ce qui était sur le point de la terrasser. Son écriture, d'abord contrôlée, devient de plus en plus instable, avec certaines phrases réduites à des bribes, jusqu'à un appel désespéré au secours pour finir

courage abandonne, de dire ce que je veux.
Je suis une pécheresse, je l'ai clairement reconnu dans la chapelle aujourd'hui, même si j'ai imaginé quelque chose d'autre. Je... Je suis...
Je n'ai pas de courage, désespérée.
J'ai peur que mon prêtre... mon
pas confiance
Je me trouve à la croisée des chemins... vie ou mort...

Mut verläßt, das zu sagen,
was ich wollte
Ich bin ein Sünder, ~~auch~~
das habe ich heute in der
Kapelle klar erkannt, auch
~~A~~ wenn ich mir [redacted]
~~f~~etwas anderes eingebildet habe,
~~Ich bin~~ Ich habe keinen
Mut, verzweifelt,
Ich habe Angst daß ~~[redacted]~~
Pfarrer ~~n~~ meine V
kein Vertrauen,
ich stehe am Scheideweg
entweder ~~Leb~~ Leben oder
To~~t~~. ~~Ich~~ Verlust, all die Jahre
durch hab mich nicht mehr
gewehrt, jetzt mich nicht
Ich bin auch der hl Kommuni
verzweifelt, im Geiste u. im Herz
eine ~~e~~ene Kette hält mein Herz um-
klammert, Angst Ausstehen, Herz
~~ist~~ , Klein-
mein ~~s~~ Geist ist gelähmt, wird ~~er~~ ~~fass~~
er fasst ~~umfaßt~~ gibt steigt Verzweiflung hoch

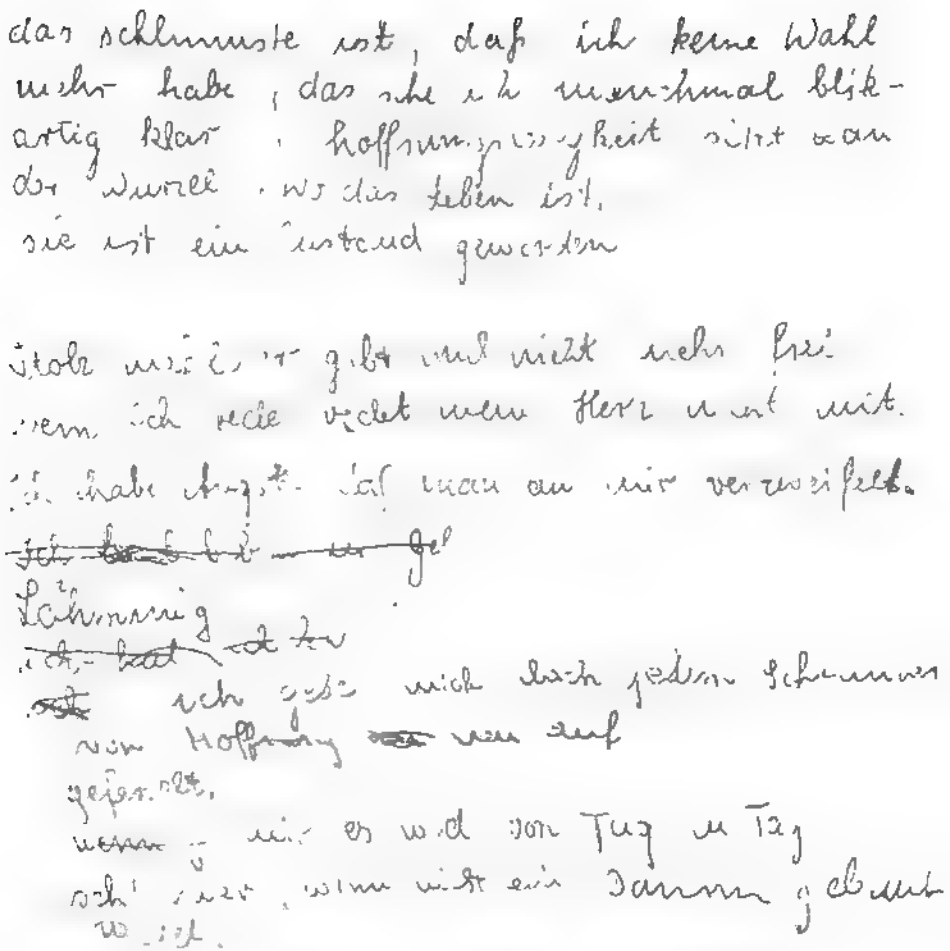


Figure 2 Une note écrite par Anneliese en Juin 1975.

Grievement blessée... au long des années, je ne me suis plus défendue... pas davantage maintenant... J'ai souffert de désespoir après la sainte communion, en esprit et dans mon cœur. Une chaine de fer enserre mon cœur. Peur, terreur... mon esprit flanche, s'il recouvre quelque liberté, plus de liberté... aussitôt après le désespoir me reprend.

Le pire est que je n'ai de toute façon pas le choix, je vois cela quelquefois comme dans un éclair, le désespoir est installé à la racine de la vie

c'est devenu un état
L'orgueil, un orgueil indicible ne me libererait pas
quand je parle, mon cœur n'y est pas
J'ai peur que les gens perdent espoir pour moi
paralysie
je m'accroche encore à la mo ndre lueur d'espoir... et de nouveau... enchaînée
...les choses iront en empirant de jour en jour pour moi si une digue n'est pas dressée.

Il y a là une force poétique inconsciente – *«Le désespoir est lové à la racine même de la vie»* — et un plaidoyer urgent pour que soit élevée une digue, une digue contre cela même qu'elle sentait en train de submerger son être. Le Père Alt se sentit profondément soucieux et appela les parents l'après-midi même, pour leur suggérer de ramener Anneliese chez eux. Ils semblent avoir pensé qu'elle pourrait se rétablir, comme elle l'avait fait naguère Mais Anneliese resta alitée apres cette visite de son conseiller spirituel, rigide et ne répondant à personne. Et après qu'elle fût capable de se relever, elle ne put étudier ni travailler sur sa thèse. Aussi les parents arriverent-ils le 17 Juillet. Ils allèrent d'abord chez le docteur Scheip, qu'ils avaient interrogée au sujet des espérances de vie professionnelle fructueuse pour Anneliese. Le docteur Schleip essaya de les rassurer à ce propos. D'évidence cependant, quelque chose d'autre les préoccupait. Qu'est ce que le docteur Schleip pensait être la cause de la maladie d'Anneliese ? demandèrent-ils. L'explication qu'elle en donna, savoir qu'il y avait quelque indice d'un focus épileptique dans le lobe temporal gauche, était technique et suffisamment vague pour les laisser dans l'anxiété. Il est clair, d'après la déclaration sous serment du docteur Schleip au procès que ce que le couple désemparé voulait réellement lui demander était : Pouvait-elle admettre la possession comme une explication de l'affliction d'Anneliese ? Ils firent un timide essai. Qu'elle était l'appartenance religieuse du docteur Schleip ? Même sous serment, elle ne put se rappeler sa réponse. Elle dut être dissuasive car les Michel, découragés, n'insistèrent pas. Quel sens y avait-il à parler avec quelqu'un qui, en tant que non-catholique, n'aurait rien compris aux hypothèses qu'ils tenaient pour véridiques dans leur foi, mis à part

ce qu'elle pouvait partager de la profondeur de leur détresse ? Le jour même, ils ramenèrent Anneliese à la maison.

De nouveau chez elle à Klingenberg, Anneliese recommença à se nourrir, mais ses autres problèmes persistèrent. Elle se mouvait les jambes raides, *«comme si c'étaient des bâtons»*, selon sa propre expression. Le pire, comme elle s'en aperçut, fut qu'elle ne pouvait plus prier. Comme elle le confia à Peter : *«La prière était pour moi d'un grand secours quand je me sentais mal. Malgré tous mes efforts, je ne peux pas du tout prier à présent.»* Thea Hein, qui était toujours à l'affût de ce qui se passait, vint suggérer, puisque le Père Alt était si éloigné, qu'ils pourraient peut-être demander assistance au Père Roth. Josef Michel le toucha à Breitenbrunn, près de Miltenberg, où il était en vacances chez son frère. Pour s'assurer qu'il avait bien reçu le message, Thea Hein lui téléphona également depuis Ebersbach. Tous les deux lui dirent qu'Anneliese criait et rageait et demandèrent s'il pourrait venir voir ce qu'il pourrait faire. Il hésita. Après tout, l'évêque n'avait pas donné d'autorisation pour un exorcisme formel. Son apparition n'allait-elle pas aggraver les choses ? Mais Josef Michel appela de nouveau. Au téléphone, il lui fit écouter les cris gutturaux terrifiants de la pauvre petite. Le Père Roth décida alors d'y aller voir lui-même. Thea Hein, qui avait arrangé la visite, se manifesta également. Aux dires du Père Roth (d'après sa déposition lors de l'enquête judiciaire) :

> Monsieur Michel m'a accueilli et m'a amené immédiatement dans la salle de séjour. Elle était remplie d'une horrible puanteur de brûlé et de crotte, qui pénétrait partout. Monsieur Michel a attiré expressément mon attention sur ce fait en me disant qu'Anneliese se trouvait peu avant dans la piece. Dans les autres pièces de la demeure des Michel, je n'ai pu détecter aucune trace de ces odeurs.
>
> Je suis allé dans la cuisine avec Monsieur Michel et là Mademoiselle Michel s'est précipitée vers moi, comme si elle voulait m'attaquer. A environ un mètre de moi, elle s'est subitement arrêtée, très rigide, sans prononcer une parole. Quelques secondes apres, elle s'est mise de nouveau à courir et

à se jeter sur moi, s'arrêtant à une courte distance devant moi, dans une attitude rigide.

Je dois dire ici, par parenthèse, que Monsieur Michel m'a dit durant cette visite qu'après qu'il m'ait téléphoné, elle avait dit : *«Ce chien de Roth, il va s'amener aussi»*, bien qu'il ne lui avait rien dit de mon projet de visite.

Après avoir ainsi couru vers moi deux fois et s'être immobilisée de cette manière, Anneliese a commencé à rager et à crier très fort. *«Dehors»*, m'a-t-elle jeté, *«tu me tourmentes»*. Ses parents m'ont prié de rester, aussi je me suis tenu dans la cuisine. Là-dessus, Anneliese a brisé un chapelet et en a jeté les débris par terre.

Monsieur Michel m'a fait sortir et m'a révélé d'autres faits qui s'étaient produits au cours de ces crises de fureur de sa fille. La famille et Frau Hein ensemble m'ont supplié de réciter une bénédiction sur Anneliese. Mais à peine avais-je essayé de sortir mon crucifix de ma poche intérieure — elle ne savait pas que j'en portais un sur moi — le démon a commencé de rugir en elle.

Cela est allé si loin qu'elle a essayé de jeter contre moi un bidon de cinq litres rempli d'eau de San Damiano. Curieusement le récipient est tombé de ses bras tendus et a atterri à côté d'elle au lieu de m'atteindre.

Après une autre brève conversation avec Monsieur Michel, je suis rentré à Breitenbrunn.

Le 30 Juillet, Peter fit une visite à Anneliese à Klingenberg. Avant la fin du mois, elle devait retourner à Würzburg afin de s'inscrire pour le semestre d'automne ; sinon elle n'aurait pas obtenu l'autorisation de se présenter aux examens. Il lui fallait suivre également quelques cours obligatoires d'éducation physique pour son séminaire de sports. Il comprit par leurs conversations téléphoniques qu'elle ne serait probablement pas en état de faire la route avec lui, mais il se préparait à essayer et à voir ce qu'il pourrait faire de toute façon.

Anneliese n'était pas sortie de la maison depuis des semaines. *«Allons faire un tour»*, proposa Peter. *«Je ne peux pas plier mes jambes»*, répliqua misérablement Anneliese. Mais il insista. Une fois dans la voiture, il la conduisit sur une route déserte de campagne et ils commencèrent à marcher très lentement. Les pas étaient abominablement fatigants pour tous les deux. *«Rentrons»*, suggéra finalement Peter. Dans ses souvenirs, il continue de raconter ce qui arriva ensuite :

> En plein milieu de la conversation, Anneliese s'est arrêtée et, toute stupéfaite, s'est examinée de haut en bas. Puis elle a commencé à plier ses doigts, comme si elle faisait cela pour la première fois. Elle a commencé à marcher, tout à fait normalement, avec précaution puis plus vite. Alors seulement elle s'est soudain souvenu de ma présence. En riant, elle a jeté ses bras autour de mon cou et s'est écrié : *«C'est parti, je suis libre, entièrement libre, comme jamais»*. Elle a voulu rentrer rapidement afin de raconter à ses parents ce qui était arrivé. Elle était pleine d'espoir, car «être elle-même» aussi intensément qu'elle le percevait à présent, était une expérience entièrement nouvelle pour elle...

Le lendemain ils retournèrent ensemble à Würzburg et Anneliese s'inscrivit pour le semestre d'automne. Ils étaient occupés à des achats dans une épicerie quand

> Anneliese dit : *«Je crois que ça recommence»*. A l'instant même l'expression de son visage s'est tendue et elle a eu des difficultés à marcher. Par chance du moins, elle n'est pas devenue agressive. Du reste cela n'arrivait jamais devant des étrangers.
>
> Le retour, qui durait habituellement environ dix minutes, a pris une heure entière. Une fois dans sa chambre, les choses se sont gâtées. Elle s'est plantée toute raide devant un crucifix fixé au mur. Elle l'a regardé fixement et son regard était chargé de haine. Son visage était complètement tordu, elle grognait comme un animal et grinçait si fortement des dents que j'ai craint que toutes ses dents ne tombent. J'ai

commencé à prier en pensée pour elle, sans montrer d'aucune façon ce que je faisais. Immédiatement, les dents serrées, elle m'a ordonné de m'arrêter...

Pendant une heure, elle n'a pas pu bouger d'un pouce de sa position... Le regard toujours fixé sur le crucifix, elle a ployé le haut de son corps en arrière, pour s'en éloigner tout en essayant de le saisir entre ses mains. Quand elle s'est un peu calmée et a abandonné sa posture, elle a expliqué : *«Je voulais prendre la croix dans mes mains mais contre ma volonté j'étais poussée en arrière et je ne pouvais l'atteindre.»*

Craignant que de semblables incidents ne se renouvellent — et puisqu'ils avaient réglé l'affaire la plus importante, l'inscription — Peter la ramena à Klingenberg le jour même. Une fois là, l'état d'Anneliese se détériora. Aussi décida-t-il de rester quelque temps, pour le cas où il pourrait apporter une aide.

Entretemps le Père Roth avait fait rapport à son ami Ernst Alt de son expérience auprès d'Anneliese. *«Ses parents m'ont prié de m'occuper de la faire exorciser. Ils ont également écrit à notre très révérend évêque à ce sujet»*, lui dit-il. *«Il n'y a plus aucun doute en mon esprit que la jeune fille soit sous l'influence de forces démoniaques.»* Le Père Alt acquiesça. Il lui semblait que, non seulement Anneliese se trouvait «sous l'influence» de forces démoniaques, mais que, en effet, ces forces vivaient à présent en elle, utilisant son corps et réalisant ainsi les conditions de l'Eglise, conjointement avec son aversion envers les symboles sacrés de la foi, pour la reconnaissance d'une véritable possession. Il en avait acquis la conviction antérieurement, sur la base de la pénible scène dans la chambre d'Anneliese au Fernandeum et il l'avait aussitôt déclaré par téléphone à monseigneur Stangl. Mais une fois de plus l'évêque avait recommandé la patience. Armé de cette nouvelle preuve, le Père pensait qu'il serait maintenant en mesure de vaincre l'hésitation de l'évêque : la jeune fille avait un besoin désespéré des secours de l'Eglise ; le démon devait être expulsé, il fallait contraindre Satan à la libérer par l'unique moyen éprouvé et authentique en usage dans l'Eglise depuis des siècles, la prière solennelle d'exorcisme.

Il se rendit à Würzburg pour en entretenir personnellement l'évêque, mais celui-ci était en vacances. A défaut, on l'introduisit auprès d'un des dignitaires ecclésiastiques du diocèse, le vicaire-général Wittig. Il réussit à obtenir de ce dernier l'adresse de vacances de l'évêque, à qui il téléphona. L'évêque se laissa finalement fléchir et donna une autorisation verbale pour dire l'exorcisme sur Anneliese, mais seulement le «petit»[2]. Le 3 Août, le samedi après le séjour à Würzburg d'Anneliese et de Peter, le Père Alt arriva à Klingenberg en compagnie du Père Roth. Celui-ci raconte :

> En notre présence Anneliese Michel a montré une fois de plus la preuve qu'elle était molestée par des démons, mais cette molestation ne fut pas aussi forte que lors de ma précédente visite.
>
> Durant la récitation du petit exorcisme, elle a commencé à geindre et à gémir, plaidant : *«Arrêtez ! cela me brûle.»* Interrogée quant à l'emplacement des brûlures, elle a répondu : *«Dans mon dos, dans mes bras »* Ce qui a été également frappant ce jour-là, c'est qu'elle a essayé de faire tomber des mains du Père Alt le livre contenant la prière d'exorcisme du pape Léon XIII. Autant que je puisse m'en souvenir, elle a dit une fois : *«Je suis libre.»* Ce qu'elle signifiait par là c'est qu'elle était libérée des démons. Mais cela n'a duré qu'un instant, après quoi elle a recommence à geindre et à gémir. Quand nous avons quitté la demeure des Michel environ deux heures plus tard, nous étions tous les deux plus que jamais persuadés que nous étions confrontés à un cas de possession.

L'impression du Père Alt était que l'exorcisme avait soulagé Anneliese. Mais il restait perplexe. Et si elle recommençait à être molestée ? Il devait partir en vacances le 10 Août. *«Ne serait-il pas plus sage que je reste ?»* demanda-t-il au Père Rodewyk, dont il respectait le diagnostic de possession et qu'il avait consulté par téléphone auparavant. Le Père Rodewyk ne le pensait pas. *«Mieux vaut partir vous reposer ; vous aurez besoin de vos forces.»* Il partit donc. De son séjour de vacances, il écrivit le 16 Août une courte

(2) Resumé en allemand du «Grand Exorcisme» latin, du *Rituale Romanum*

lettre à son evêque, pour lui dire qu'autant qu'il pouvait le voir, les choses s'étaient quelque peu calmées à Klingenberg avant son départ en congé. *«Je n'oserais pas affirmer qu'Anneliese est mieux, néanmoins. Ses réactions sont celles d'une personne en état de transe.»*

Son intuition s'avéra entièrement fondée. Les choses ne s'étaient en fait pas calmées à Klingenberg. Au contraire, le tourment d'Anneliese atteignit des niveaux que personne n'aurait été capable d'imaginer. Dans la mémoire de ceux qui l'entouraient — ses parents, Roswitha, Peter — les événements de ce mois-là constituent un écheveau confus d'incidents marqués par l'horreur. L'agitation secouait Anneliese comme les tourbillons de vents d'un ouragan. Il lui était presque impossible de dormir, sinon à peine une ou deux heures, d'un pénible repos. Parfois elle priait, criant la même formule du crépuscule à l'aube : *«Mon Jésus, pardon et miséricorde, pardon et miséricorde...»* Elle se ruait à travers la maison, montant et descendant les escaliers, «bondissant comme un bouc», selon les termes du Père Rodewyk. Elle se jetait à genoux et se relevait avec une vitesse incroyable, au point que ses genoux se gonflaient et s'ulcéraient, et ainsi de suite. Ses cris grossiers et incessants, s'élevant et retombant comme des vagues heurtant un rivage rocheux, se répercutaient en écho sur les murs. Alors survenait un paroxysme : elle tremblait et se contractait et, comme un effet de la violence de son agitation, elle s'affaissait en état de complète rigidité, de type catatonique, ne remuant plus ses bras ni ses jambes et même ses cris finissaient par s'arrêter pour quelque temps. Versant des larmes de compassion, Roswitha la lavait et essayait de l'alimenter, tandis qu'elle gisait inerte, des jours durant.

Accompagnant son excitation, se manifestait une force musculaire quasi surhumaine. Peter la vit saisir une pomme et l'écraser sans effort d'une seule main, au point que les morceaux éclatés se répandirent dans la chambre. Rapide comme l'éclair, elle agrippa Roswitha et la jeta à terre comme une poupée de chiffon. Les muscles de son cou bandés comme des lames d'acier, elle ne pouvait avaler aucun aliment solide et ne pouvait prendre des liquides que de rares fois. La rigidité s'étendit à sa poitrine,

l'empêchant de respirer. Luttant pour respirer, avec un mortel désespoir, elle plaquait et replaquait son visage sur le sol, aplatissait son nez et se relevait pour aspirer un peu d'air. Sa mère posa un oreiller par terre, afin de préserver son visage des blessures, ce qui rendit la lutte encore pire. Son père essaya de la maintenir droite, mais elle devint alors *«rouge comme une écrevisse»*, étouffant et suffoquant. *«Laissez-moi donc faire ce que je dois»*, plaidait-elle dès qu'elle pouvait s'exprimer. *«Si vous essayez de m'aider, je serai obligée de faire quelque chose de bien plus terrible.»*

Tout son corps bouillonnait de fièvre. Affolée par la sensation de brûlure qui l'envahissait, elle cherchait la fraîcheur, en se roulant dans la poussière noire de la cave à charbon, se plongeant dans une vieille bassine de fer qu'elle remplissait d'eau glacée, enfonçant sa tête dans la commode de la salle de bain. Elle arrachait ses vêtements et courait nue à travers les chambres. Son lit était trop chaud, les couvertures étaient insupportables. Pendant les nuits d'Août, le grenier offrait un frais refuge. *«J'ai essayé de lui en parler»*, écrit Roswitha dans ses «Expériences avec ma sœur Anneliese» (notées pour moi en 1978), *«mais en vain. Quand quelque chose s'imposait à elle, rien ne pouvait l'arrêter. D'ailleurs, ce n'était pas elle qui agissait mais le démon. J'ai monté une couverture pour elle et l'ai étendue sur le plancher du grenier. Je ne voulais pas la laisser complètement seule, aussi j'ai mis mon sac de couchage sous l'escalier du grenier. Il n'était pas question de dormir, naturellement. En premier lieu, elle criait toute la nuit et, par-dessus le marché, elle passait son temps à courir là-haut.»*

C'était le monde à l'envers, où la privation de nourriture se transformait en subsistance et l'absence de boisson en rafraîchissement. Elle s'empiffrait de mouches et d'araignées, essayait de mâchonner du charbon, pissait sur le sol de la cuisine puis léchait l'urine, et mâchait ses culottes trempées d'urine. L'amour tourna en haine. Sa famille apprit à esquiver ses coups vicieux. Peter en vint à porter des chemises à longues manches au mois d'Août, après avoir reçu d'elle une profonde et douloureuse morsure au bras. Quand elle essayait d'embrasser — et elle le faisait souvent — son visage se tordait en une grimace de dégoût. Et fina-

lement tout ce qui était sacré devait être profané. Il y en avait tant autour d'elle qu'elle se jetait dessus avec fureur. Elle arracha des images pieuses des murs, renversa de l'eau de San Damiano, brisa des chapelets et arracha une médaille du cou de Thea Hein, qui était venue assister à «l'action». Elle s'empara une fois d'un crucifix. «*Non, Anneliese, non*», s'écria Roswitha. «*Laisse-moi, Roswitha, cela m'aide*», plaida-t-elle. Roswitha la regarda, abasourdie, tandis qu'elle fracassait le crucifix contre le bord de son lit. «*Bien sûr, ce n'était pas elle*», commentait Roswitha, «*ce n'était pas elle qui en voulait au crucifix. C'était le démon qui se plaît à détruire et à profaner tous les objets religieux.*» Elle s'en prenait aux prêtres qui venaient prier avec elle, en paroles et avec des coups. «*Retire tes pattes de moi, ça me brûle comme le feu*», ordonna-t-elle à l'un d'eux. Et les rites sacrés étaient des anathèmes. «*L'exorcisme me faisait le même effet que si j'avais plongé ma main dans un nid de guêpes*», remarqua-t-elle plus tard. Les dimanches et fêtes étaient les moments les plus mornes des semaines et, plus ils étaient saints, plus ils paraissaient insupportables. «*L'Assomption de Marie, le 15 Août, a été la pire journée que j'aie vécue*», dit-elle à Peter en Septembre, quand la tempête se fut calmée. Elle ne pouvait entrer dans aucune église et ne pouvait pas prier.

Le monde lui-même revêtit une apparence détériorée. Des nuages de mouches apparaissaient et disparaissaient d'une façon inexplicable. Des petites bêtes ténébreuses se mettaient à pulluler, noires et effrayantes ; après quelque temps, même la famille les vit venir et s'en aller.

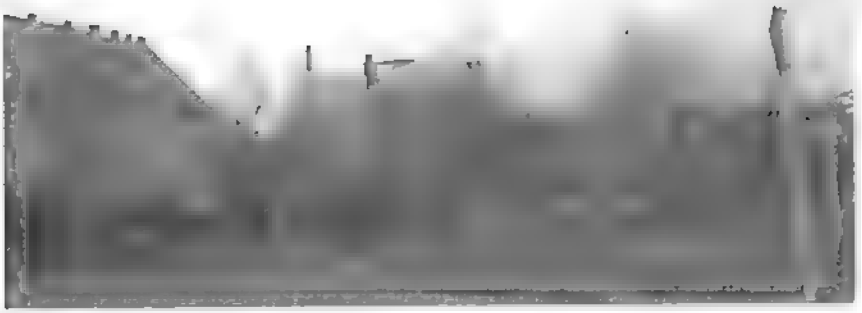
Mais les événements ne vinrent pas seulement de la partie sinistre du monde. Ses défunts vinrent la réconforter, dit plus tard Anneliese à Peter : Oma Fürg, morte trois mois plus tôt, et sa petite sœur décédée, Martha. Parfois, elle voyait de brusques éclairs de lumière dans un paisible ciel d'été. De petites plaies ovales s'ouvrirent à ses pieds. La famille observa ces «signes de la grâce» avec un silencieux respect : les stigmates, les blessures du Seigneur sur la croix. Les saints ont été souvent marqués de cette façon. «*Plus tard*», affirma Peter, «*quand elle s'est sen-*

tie mieux, ces marques se sont effacées beaucoup plus lentement que ses autres blessures. Anneliese fit remarquer que ce n'étaient pas des points où elle s'était blessée. Elle a continué à ressentir une douleur cuisante à ses deux pieds, même après la cicatrication, parfois plus, parfois moins.»

Jour et nuit, Anneliese n'arrêtait pas de rugir. Se relayant de deux heures en deux heures, ses parents, Roswitha et Peter veillaient sur elle, quoiqu'ils auraient pu faire peu de choses pour l'empêcher de se blesser. Bien vite, ils furent rompus jusqu'aux os et à bout de ressources. *«Pourquoi ne prenez-vous pas contact avec le Père Alt ?»* s'enquit Thea Hein. *«Je ne peux pas»*, soupira Josef Michel, *«il est en vacances.» — «Et le Pere Habiger ?» «Je lui ai déjà téléphoné. Tout ce qu'il a pu me dire est que nous devrions conduire Anneliese chez un psychiatre. Vous savez que nous l'avons fait, je m'en voudrais de compter le nombre de fois Ou encore, dit-il, elle devrait entrer dans une clinique psychiatrique en observation. J'aimerais savoir comment il s'y prendrait pour dire à Anneliese de faire cela !» - «Bon, alors»*, conclut Thea Hein, *«vous devez faire venir Alt. Ça ne peut pas continuer comme c'est maintenant.»* Josef Michel acquiesça. Il était frénétique Ainsi, le 18 août, il envoya un télégramme au Père Alt, qui était en vacances à Spiazzo, dans le sud du Tyrol. *«Prière interrompre vacances. Venez immédiatement. Rodewyk est là et vous attend. Sommes à bout de forces.»* La référence à Rodewyk pourrait avoir été une ruse née du désespoir. Le Père Rodewyk avait souligné que sa visite n'aurait pas lieu avant le début de Septembre. Alt ne réagit pas au télégramme. *«Peut-être que si vous demandiez au Père Rodewyk de prendre contact avec lui, cela le déciderait»*, suggéra Thea Hein. Josef Michel l'appela à Frankfurt, mais le Pere Rodewyk refusa de déranger Alt pendant son congé. Josef Michel insistant, il lui demanda de mettre par écrit quelques-uns des détails concernant les molestations subies par Anneliese, qu'il avait mentionnées au téléphone. Josef Michel obtempéra et, sur la base de cette lettre, le Père Rodewyk décida qu'il aimerait voir lui-même Anneliese. Thea Hein s'occupa des détails pratiques et, dans les premiers jours de Septembre, Le Père Rodewyk vint par le train à Aschaffenburg, où Thea Hein, accompagnée par le Père Herrmann, le prit dans sa voiture et le conduisit à

Mittelberg en Allgäu.
Dans le lointain, le mont Zugspitze.

Le sanatorium de Mittelberg.



Le Ferdinandeum, à Würzburg,
vu de l'église Notre Aimable Dame.

L'immeuble tour
du Ferdinandeum.

Klingenberg. Le Père Rodewyk décrivit sa visite chez les Michel comme suit, à l'attention du procureur d'état :

Quand je suis entré, Anneliese Michel était couchée, toute habillée, sur le sol de la cuisine et il était évident qu'on ne pouvait s'adresser à elle. Mon opinion est qu'elle était dans un état typique d'hypnose, dans une sorte de sommeil profond.

Je voudrais faire remarquer qu'un tel état est un symptôme de possession. Je désigne cela comme état de crise.

En premier, je suis allé dans la salle de séjour avec ses parents et leur ai demandé de me rendre compte de l'état de leur fille. Puis je leur ai indiqué de faire venir Anneliese et de l'asseoir sur le sofa.

Son père l'a amenée, en la tenant par la main, car elle essayait de frapper ses parents. Elle ne paraissait pas émaciée.

Je me suis assis à côté d'elle et lui ai pris les mains. Dans son état de transe, un autre personnage s'est annoncé sous le nom de Judas. J'avais demandé : «*Comment vous appelez-vous ?*» et la réponse est venue : «*Judas*» Elle s'exprimait d'une voix altérée, très basse.

Je l'ai tenue par les poignets. Durant la conversation, j'ai remarqué que ses muscles contractés se détendaient. Elle a repris ses esprits et m'a regardé avec surprise. Apparemment avant cela elle ne m'avait pas remarqué de façon consciente. Ensuite j'ai pu engager une complète conversation sensée avec elle. Je lui ai dit que nous ne la délaisserions pas et que nous l'aiderions. Je pensais à une aide sacerdotale, au moyen d'un exorcisme...

Soudain, les contractions ont repris. J'ai demandé à sa famille de la ramener dans la cuisine. Je leur dis que j'en savais assez sur le cas, que j'avais eu confirmation de mon diagnostic selon lequel nous avions affaire à un cas de possession, et que j'aurais à considérer ce qui pouvait être fait. Quand j'ai quitté la maison, Anneliese est sortie de la cuisine et m'a léché la joue.

«Elle est certainement possédée», dit Thea Hein, à la cantonade Pendant que le Père Rodewyk était conduit vers la porte, elle chercha Anneliese du regard. Des accords venant de la salle de séjour la renseignèrent : Anneliese était là, jouant du piano comme si de rien n'était.

Quant au Père Rodewyk, il emportait de cette visite un argument plus fort à l'appui de son hypothèse de possession : Le démon possesseur avait donné son nom. Dans l'opinion qu'il formula par la suite, il récapitula ses autres symptômes, savoir sa répulsion à l'égard des objets consacrés et sa peur de l'exorcisme. Il parla alors en détail au sujet de ce point important.

> La dernière question qui se pose est celle concernant le démon qui a pris possession d'elle. Interrogée à plusieurs reprises, Anneliese a toujours donné le nom de *«Judas»*. Il est bien connu dans l'histoire de la possession... comme induisant ses victimes à voler l'Hostie (le pain consacré) en les empêchant de l'avaler. Nous trouvons quelque chose de ce genre chez Anneliese. Elle a dit elle-même qu'une fois elle était allée communier mais qu'elle n'avait pas pu avaler l'Hostie et l'avait alors laissée fondre dans sa bouche. Cela indiquerait l'influence d'un démon Judas. Il y a aussi autre chose : sa soudaine tendance a donner des baisers. L'important dans ce cas est l'expression de son visage. Ce n'est aucunement l'expression d'une jeune fille qui veut embrasser quelqu'un. Au contraire, sa figure trahit de l'hostilité, telle que nous la voyons souvent dépeinte sur des représentations du baiser de Judas. Le fait est ici concordant.
>
> La conclusion alors est qu'Anneliese est possédée, son principal démon étant un Judas. Cette constatation permet la conjecture qu'il peut aussi y avoir des démons subsidiaires. Interrogée sur ce point par un prêtre, Anneliese indiquait par un léger signe de tête qu'il en était bien ainsi.
>
> Qu'y a-t il d'autre à examiner ? A ce jour, les démons n'ont pas parlé par la bouche d'Anneliese mais se sont comportés comme des «démons muets». Si cette situation persiste, il sera alors difficile d'éclaircir l'affaire. Le *Rituale Romanum* exige

que les démons s'expriment par la bouche des possédés et demande que certaines questions leur soient posées, auxquelles ils doivent répondre sans détour.

Pour le soulagement de tous, tandis que le Père Rodewyk, rentré à Frankfurt, rédigeait un Avis sur tous les arguments tendant à conclure qu'Anneliese était possédée de démons, celle-ci commença d'elle-même à se secouer. Le premier signe que sa famille en eut fut qu'elle recommença à manger. Comme elle l'expliqua plus tard à Peter, auparavant elle voulait manger mais «n'y était pas autorisée.» Si elle s'y essayait tout de même, ou bien elle n'arrivait pas à ouvrir la bouche ou bien n'était capable de rien avaler. *«J'étais toujours affamée»*, disait-elle, *«et c'était terrible pour moi de sentir la nourriture ou d'entendre le cliquetis des cuillers et des fourchettes.»* Tous étaient inquiets de son incapacité à se nourrir. *«Elle va tomber rapidement malade si elle ne se met pas bientôt à manger»*, disait sa mère. *«Peut être devrions-nous faire venir le docteur Kehler»*, suggéra Josef Michel. Mais ce ne fut pas nécessaire. Le lendemain de cette conversation, dont Anneliese ne sut rien, d'après Peter, elle se précipita dans la cuisine et réclama : *«Etwas zu Fressen her - J'ai envie de bouffer.»* Elle engloutit toute la nourriture qu'on lui présenta et continua de prendre des repas réguliers. Ses joues creuses se remplirent très vite et les autres manifestations commençèrent aussi de se dissiper.

Etant donné le passé, il n'y avait évidemment aucune garantie qu'elle ne serait pas de nouveau «attaquée». C'était la conviction de sa famille et la sienne. *«Si seulement l'évêque voulait accorder la permission pour l'exorcisme solennel»*, disait-elle. *«Je suis sûre que cela me libèrerait finalement.»* Les prêtres qui la connaissaient pensaient de même. *«Ces choses doivent faire l'objet d'un contrôle. Les démons doivent être mis en fuite, une fois pour toutes»*, était le sentiment général. Dès que le Père Alt revint de congé, le 7 Septembre, il reçut un coup de téléphone du Père Rodewyk depuis Frankfurt. *«J'ai récapitulé les symptômes que j'ai moi même observés»*, dit-il au Père Alt. *«D'après tout ce que je sais désormais, c'est tout à fait un cas de*

possession.» Il suggéra qu'ils se rencontrent le plus tôt possible avec les prêtres d'Aschaffenburg pour en débattre.

Quelques jours plus tard, la réunion eut lieu au presbytère de la paroisse de Notre Aimable Dame, à Aschaffenburg, en présence des Pères Habiger, Roth, Rodewyk et Alt. Le Père Rodewyk leur donna lecture de son Avis et le résuma, disant que, vu son expérience de longue date en la matière, il considérait l'affaire comme un cas classique de possession. L'idée qu'il pourrait être procédé à l'exorcisme en Italie — où cela est pratiqué de façon courante dans certaines églises — fut rapidement évoquée puis écartée. Si cette formule avait été retenue, il aurait été impossible de protéger Anneliese d'une publicité indésirable. Au lieu de cela, tous les prêtres présents s'accordèrent pour dire qu'il fallait maintenant solliciter de l'évêque l'autorisation formelle de procéder à un exorcisme tel que prévu dans le *Rituale Romanum* et de trouver le prêtre habilité à cet effet. Le Père Alt fut chargé de prendre contact avec monseigneur Stangl. Le Père Roth pensait que le Père Arnold Renz, supérieur du monastère rédemptoriste de Rück-Schippach, près de Klingenberg, et curé de la paroisse locale, pourrait accepter d'exercer ce ministère, puisque pour le Père Alt il aurait été trop accaparant de venir régulièrement d'Ettleben, distante de 120 kilomètres.

Suite à ces décisions, le Père Roth alla voir le Père Arnold Renz. Celui-ci demanda trois jours pour étudier la question et ne tarda pas à donner son accord ; il téléphona également au Père Alt. Ce dernier écrivit officiellement la lettre suivante à monseigneur Stangl :

(date illisible)

Très Révérend Père Evêque,

Il y a maintenant un an que je vous ai entretenu verbalement d'un cas probable de possession. Je vous ai également adressé l'an dernier un rapport écrit, dont voici une copie. Entretemps j'ai eu avec vous, en plusieurs occasions, des contacts téléphoniques concernant cette affaire. Ainsi que je vous en ai rendu compte lors de l'une de ces conversations téléphoniques, j'ai intéressé à cette affaire le Père Rodewyk,

qui est devenu célèbre par ses ouvrages sur la possession démoniaque. Dans un Avis, il a résumé les raisons qui font qu'on doit parler ici de possession. En vue de respecter l'identité de la personne en cause, il a présenté la question sous le nom d'«Anna Lieser».

Le Père Alt passait en revue les informations concernant Anneliese avant de poursuivre :

Après une rencontre des prêtres au courant de la question avec le Père Rodewyk et après nous être consultés, comme je vous l'ai rapporté, nous sommes arrivés à la conclusion que nous devions vous présenter une fois de plus les grandes lignes du cas et charger du dossier le Père Renz, membre de la Congregation des Rédemptoristes et supérieur de Rück-Schippach. J'ai parlé au Père Renz. Il est volontaire pour entreprendre la chose, mais n'agira pas sans votre autorisation expresse. Je joins un projet, incompréhensible pour des tiers, comme l'a conseillé le Père Rodewyk. Vous aurez tout loisir de décider de lui écrire soit sous cette forme, soit sous toute autre forme pour le charger de cette tâche.

Très Révérend Père évêque, je ne puis que vous assurer que j'adhère entièrement et complètement à cette procédure. La distance entre Ettleben et Klingenberg est trop grande pour que je poursuive en cette matière. Une chose est claire : c'est un cas de possession. Pour ce motif et à cause de l'effrayant tourment qu'Anna Lieser a a endurer, il est nécessaire d'agir sans délai. Sans aucun doute, nous avons tous été surpris de la survenance de ce cas et, dans un sens, il nous est demandé plus que nous ne pouvons donner. Mais le Père Rodewyk, s.j., nous a offert son aide d'expert. La conversation que nous avons eue avec lui la semaine dernière a éclairé beaucoup de points pour nous. J'écris la présente lettre dans une grande hâte et vais la porter moi même à Würzburg, en même temps que mon rapport et l'Avis du Pere Rodewyk.

Demandant votre bénédiction et votre prière,

Je reste votre
Ernst Alt

A la lumière de la présentation entièrement formelle que l'affaire avait à présent revêtue, satisfaisant à toutes les conditions d'un diagnostic de possession conforme au Droit canon, l'évêque Stangl agit de manière expeditive. Il écrivit la lettre ci-après au Père Renz :

L'évêque de Würzburg — 16 Septembre 1975
au Supérieur — *Strictement confidentiel*
Père Arnold Renz
8751 Elsenfeld-Rück-Schippach

Révérends Frères Prêtres,

Après mûr examen et muni d'une bonne information, je charge maintenant le Réverend Père Renz, rédemptoriste, Supérieur à Rück-Schippach, de procéder à l'égard de Mademoiselle Anna Lieser dans les termes du *CIC*, can. 1151 § 1. Depuis quelque temps mes prières allaient dans ce sens. Puisse Dieu nous accorder son aide. Je remercie sincèrement chacun pour les efforts accomplis.

Avec mes meilleurs vœux et ma bénédiction.

+ Joseph
Evêque de Würzburg

La référence figurant dans la lettre ci-dessus vise une section particulière du Droit canon, *Codex Iuris Canonici*, de Pie X Souverain Pontife, 1936, titre VIII, can. 1151, paragraphe 1, ainsi rédigée :

Nemo, potestate exorcizandi praeditus, exorcismos, in obsessos proferre letigime potest, nisi ab Ordinario peculiarem et expressam licentiam obtinuerit.

Nul, habilité à pratiquer un exorcisme, ne peut exorciser légitimement une personne possédée à moins qu'il n'en ait obtenu de l'évêque l'autorisation spéciale et expresse.

CHAPITRE V

JOUTE CONTRE LES DÉMONS

De Septembre 1975 jusqu'à la mort d'Anneliese, le 1er Juillet 1976, le Père Arnold Renz fut amené à occuper le devant de la scène. Qui était-il ? Selon les informations sur sa biographie, Wilhelm Renz – le nom d'Arnold lui fut attribué lorsqu'il entra dans son ordre religieux – est né en 1911 dans un village proche de Friedrichshaffen, en Allemagne du sud-ouest. Second fils de parents paysans, et par conséquent non destiné à hériter d'aucune terre, il se voua de bonne heure à une vie de service au sein de l'Eglise. Il fréquenta l'école secondaire de l'ordre Rédemptoriste, étudia au Collège de Philosophie et fut ordonné en 1938. Son Ordre l'envoya ensuite en mission dans la province de Foukien, en Chine, où il resta de 1938 à 1953. Retour de Chine, il occupa plusieurs postes jusqu'en 1965, où il devint curé de la paroisse de Ruck-Schippach et supérieur du monastère de son ordre dans cette localité. L'église aérée et moderne Saint Pie de Schippach, où il célébrait la messe, fut dédicacée en 1960. Le terrain et la construction avaient été payés antérieurement à la Première Guerre mondiale par des fonds collectés par une organisation fondée par Barbara Weigand, qui demeurait à Rück-Schippach. Le Père Renz eut accès aux copies de manuscrits relatifs à cette pieuse paysanne, tertiaire franciscaine et mystique, et il les étudia en profondeur.

Au cours de l'enquête criminelle qui suivit le décès d'Anneliese, le Père Renz fut soumis à un examen physique et psychiatrique par les docteurs Lungershausen et Köhler, de même que le Père Alt. Comme nous l'apprenons d'après leur déposition, il se pré-

senta à l'entretien en costume de son ordre. Ses mouvements et les expressions de son visage étaient «pastoraux», révélateurs de sa longue activité sacerdotale. Durant la conversation, ils estimèrent parfois ses réponses quelque peu décousues, mais l'un dans l'autre «catégoriques et précises». Ils trouvèrent cependant curieux qu'il ait été si manifestement incapable d'évaluation critique en matière d'exorcisme, alors que ses capacités intellectuelles étaient par ailleurs entièrement normales La raison, relevée quarante pages plus loin, était qu'au moyen d'un scanner, ils avaient pu déceler une calcification du cerveau qui, quoique minime, était apparemment, selon eux, spécifique de ce sujet — qualification assez surprenante, on doit le remarquer, à propos d'une petite calcification, — n'altérant que cette seule région du cerveau où réside l'évaluation critique de l'exorcisme et le comportement personnel au regard de celui-ci.

Il n'y avait aucun indice de schizophrénie, de psychose maniaco-dépressive, ou d'épisodes à caractère hallucinatoire. Ils concluaient qu'il était *«une personnalité profondément religieuse, enracinée dans une réflexion magico-mystique»*, dont les facultés critiques étaient malheureusement déprimées par une *«modification pathologique du cerveau»* dûe à une calcification qui, pour l'instant, «ne pouvait encore être considérée comme grave d'aucune façon.»

Autrement dit, le Père Renz était un homme dont les convictions religieuses étaient de mauvais goût pour les psychiatres, mais qui ne leur fournit aucune prise dans son expérience religieuse, rien à quoi ils auraient pu rattacher un soupçon de maladie mentale, *«sinon maintenant, mais sûrement dans le passé»*, comme ils avaient pu le faire dans le cas du Père Alt. Aussi se sont-ils rabattus sur des modifications dans le cerveau, un peu de calcification, point difficile a discuter car nul ne sait quelles conséquences de si minimes modifications pouvaient avoir. Et ils l'étiquetèrent «magico-mystique» une épithète typique des âges d'obscurantisme — *«pour ne pas dire primitif»*, en d'autres termes : sans rapport avec les temps modernes.

Il y a aussi, il fallait s'y attendre, d'autres regards sur le Père Renz. Le Père Roth le considérait comme le prêtre exceptionnel

qui répondait parfaitement aux qualifications contraignantes, exigées par la loi ecclésiastique dans le *Codex Iuris Canonici*, de quiconque doit être chargé de mener le «grand» exorcisme. Il doit être pieux, intelligent, et d'une moralité exempte de toute critique. Comme l'explique le *Rituale Romanum*, le recueil des rites de l'Eglise catholique, il doit placer sa confiance non en lui-même mais dans la puissance de Dieu. Il doit être libre de toute avarice et de toute cupidité et doit procéder au rite dans la charité, avec humilité et fermeté. Et il doit être d'un âge mûr et être respecté, non en raison de son ministère mais pour son sérieux moral. C'était également ce qu'Anneliese pensait de lui. Et si le climat du 1er Février 1976, constitue une indication, Anneliese lui faisait confiance non seulement comme à son conseiller spirituel, mais aussi comme à une figure paternelle bienveillante et douce.

Dans sa déclaration au procureur d'Etat, le Père Renz exposa comment débuta sa participation à l'affaire d'Anneliese Michel ; comment le Père Roth était venu vers lui avec le rapport du Père Rodewyk, qu'il connaissait comme un expert dans le domaine de l'exorcisme et dont il avait lu antérieurement le livre *L'Exorcisme de nos jours* ; comment il avait été questionné par le Père ainsi que par les parents d'Anneliese, qui étaient venus le voir, sur le point de savoir s'il accepterait de prononcer l'exorcisme sur elle ; et comment, en attendant d'en être officiellement chargé par l'évêque, il avait également lu l'*Exorcisme selon le Rituale Romanum* du Père Rodewyk ainsi que les passages correspondants du *Rituale Romanum* même. Après avoir reçu la lettre de l'évêque,

> ...le 23 Septembre 1975, je me suis présenté aux parents de la jeune fille, Josef et Anna Michel, a Klingenberg. Anneliese m'accueillit par ces paroles : «*Ich bin die, wo — je suis celle qui...*» et, sur un ton jovial, je répondis : «*Ich bin der, wo — je suis celui qui...*».
>
> J'ai parlé avec eux environ une heure et ses sœurs, Roswitha et Barbara, étaient également présentes.
>
> Je n'ai rien vu d'extraordinaire ce jour-là chez Anneliese, rien qui aurait révele une possession. Si je n'en avais pas été prealablement prévenu... cette idée ne me serait jamais venue.

Effectivement, il se prit immédiatement d'affection pour Anneliese. *«C'était véritablement une belle et gentille jeune fille, d'une grande profondeur religieuse»*, devait-il écrire plus tard dans une lettre personnelle (du 9 Octobre 1978) à moi-même. *«En vérité, elle ne parlait pas beaucoup, pas comme d'autres, qui bavardent toute la journée comme des pies»* Il fut convenu que le premier rite d'exorcisme aurait lieu le 24 Septembre au soir.

Le Père Renz arriva à seize heures et trouva les autres — les parents d'Anneliese, ses sœurs Roswitha et Barbara, Peter — déjà rassemblés. Les Pères Alt, Roth et Herrmann étaient venus et, bien sûr aussi, Thea Hein, qui fut rejointe ensuite par son mari. Le rite fut exécuté dans une chambre du haut, orientée du côté des collines et des vignes, afin que, si Anneliese criait, cela ne fût pas entendu par des passants. Des chaises furent disposées pour les participants et la famille avait arrangé sur le côté un petit autel, sur une table recouverte d'une nappe brodée. Elle supportait un crucifix, face à une statue du Christ, un vase contenant une plante d'intérieur, des images encadrées de la Vierge Marie, du Frère Pio, de l'archange saint Michel et du Sacré-Cœur de Jésus Pendant les pauses entre les longues prières, tous se rendaient dans une pièce voisine pour y prendre du café ou du thé, et des gâteaux.

Le rituel complet est contenu dans le *Rituale Romanum*[1]. Il débute par une invocation, dite en commun, à Dieu et à tous les anges et saints. Il continue avec d'autres prières, dont certaines sont récitées par l'exorciste seul, d'autres par l'assistance assemblée autour de la victime de la possession. On y trouve de nombreuses prières au Seigneur et à la Vierge (Ave Maria) et, dans les intervalles, les questions qui doivent être posées : Comment l'être démoniaque possède la victime ? Quand entend-il en sortir ? Son nom ? Ce qui ne peut être nommé est difficile à exorciser. Si le prêtre parvient par ruse à amener le démon à révéler son identité, il acquiert un certain pouvoir sur lui. Et il y a

1) La version moderne en anglais des *Rites* omet l'intégralité de la section concernant le grand exorcisme Le nouveau rituel américain (Collectio Rituum, 1961) ne concerne que le baptême, l'extrême onction et le mariage, pour les quels l'anglais est autorisé.

les injonctions d'exorcisme elles-mêmes : Le démon, une fois identifié, s'entend ordonner de quitter sa victime, *famula Dei* Anneliese, *la servante de Dieu*, et il est sommé de retourner à son séjour infernal, au fond de la géhenne, en des termes vraiment majestueux.

Les gens entourant Anneliese durant le premier exorcisme et pendant tous les suivants — son assemblée pour ainsi dire - communiaient aux croyances manifestées dans ces prières. Bien plus, au long des années de douloureuses «molestations» subies par Anneliese, et dont ils avaient vécu l'expérience avec elle, ils avaient acquis la conviction — longtemps avant que les autorités officielles de leur Eglise y aient adhéré — que la volonté d'Anneliese, et non sa conscience, avait été captée par une entité extérieure, car elle vivait tout ce qui survenait comme si elle épiait cela à partir du «trou» dont elle parlait souvent et dont elle était incapable de s'évader. Ils savaient que cette entité étrangère était maléfique. Sinon pourquoi la tourmentait-elle de la sorte, la faisant se contracter et se convulser et hurler, pourquoi l'empêchait-elle de manger, de boire et de dormir ? Pourquoi la remplissait-elle d'une telle terreur surnaturelle, pourquoi lui apparaissait-elle sous la forme de faces horrifiantes, pourquoi lui faisait-elle briser un crucifix et boxer les oreilles d'un vénérable vieux prêtre ? Pour eux Anneliese était devenue un innocent médium, un calice convoité par Satan, et celui-ci devait être expulsé afin de rendre ce calice sain et pur. En fin de compte, ils avaient à présent le pouvoir de le faire régulièrement, puisque l'évêque, habilité par l'Eglise, leur avait donné son consentement et les avait pourvus du conseiller nécessaire pour les guider dans cette entreprise.

Le début du journal du Père Renz nous donne un faible aperçu de la première séance d'exorcisme.

> 24 Septembre 1975. Arrive à 16 heures. Commencé l'exorcisme suivant les instructions. Anneliese, ou plutôt les démons, se sont comportés plutôt calmement tout d'abord. Anneliese est secouée de plus en plus violemment. Anneliese, ou plutôt les démons, réagissent très violemment à l'eau bénite. Elle commence à crier et à rager.

Anneliese sait tout. Elle sait ce qu'elle a dit ; apparemment elle est toujours pleinement consciente. Pas du tout d'amnésie. Pause brève. Anneliese est maintenue par trois hommes (ainsi elle ne peut se blesser ni en blesser d'autres), par Herr Hein, son ami Peter et son père. Elle cherche à mordre à droite et à gauche. Elle envoie des coups de pied dans ma direction. Parfois, elle frappe devant elle. Elle est d'abord assise sur une chaise, puis couchée sur le lit. Elle est empêchée de rester couchée. Elle le fait parfois, mais elle est contrainte à se relever tout de suite après. Elle se plaint que le diable est assis dans le bas de son dos.

Par moment, elle crie, spécialement lorsqu'elle est aspergée d'eau bénite. Parfois elle aboie comme un chien. A plusieurs reprises, elle dit : *«Arrête avec cette merde»*, ou *«Tu es chiant, sale porc, enlève cette merde»* (eau bénite). En réalité elle ne dit pas grand'chose et ne profère des obscénités que de façon modérée.

A la fin, durant le Gloria Patri, que nous récitons ensemble plusieurs fois, elle devient furieuse. La séance entière a duré de 16 heures à 21 heures 30.

Après quoi, elle a dit : *« Vous auriez dû continuer.»* Apparemment elle a senti que les démons ont commencé à être délogés. Quand elle a dit aurevoir, elle était en effet tout à fait animée. Tout cela doit être très rude pour elle. Elle dépense une grande quantité d'énergie, étant donné qu'elle est maintenue par trois hommes et qu'elle se débat continuellement contre eux.

D'après ses remarques en conclusion de ses notes sur la première séance, nous avons une idée de l'émoi avec lequel il avait abordé cela, sa première mission d'exorcisme. *«J'ai plus de courage maintenant, je ne suis plus effrayé devant l'inconnu et l'incertain.»* Mais il était également désappointé. Aucun démon n'avait été expulsé et il pouvait prévoir pour l'avenir un effort prolongé et fatigant. *«Il faut faire face à un sentiment d'inutilité et d'échec»*, faisait-il observer.

Pour la seance suivante, qui eut lieu le dimanche 28 Septembre, Thea Hein apporta un magnétophone. Josef Michel trouva que c'était une bonne idée et alla chercher aussi le sien au rez-de-chaussée. Bien que le Père Renz y trouva davantage de ce qu'Anneliese disait de très révélateur sur le caractère du démon, il pensa qu'il pourrait s'y retrouver sans un appareil mécanique, car il avait l'intention de continuer à écrire un compte-rendu détaillé chez lui. Il découvrit bientôt qu'il ne pouvait pas reconstituer grand'chose, parce qu'il n'etait pas possible de prendre des notes. D'autre part, il ne pouvait pas rester simplement assis en retrait en observateur. Il lui fallait lire le texte latin, conduire les prières en commun, répandre l'eau bénite, faire le signe de croix sur Anneliese, voire placer l'étole sur ses épaules ou toucher son front en signe de bénediction, selon ce que demandait le rituel Aussi commenca-t-il à enregistrer lui aussi, accumulant quarante cassettes au cours des mois qui suivirent. En fin de compte, il condensa quelques-uns des passages les plus frappants en deux cassettes, qu'il fit entendre à monseigneur Stangl et à d'autres personnes intéressees. Mais ce résumé réduit à un simple squelette l'ardente réalité du drame qui se déroulait dans les chambres du haut de la demeure des Michel. Sur une bande originale, nous expérimentons, comme ceux qui entouraient Anneliese, quelque chose de cette présence étrangère, autonome qui, dans le sens du dogme catholique, s'était installée dans le corps d'Anneliese et l'utilisait pour ses propres desseins démoniaques.

Il y a ces hurlements ondulés et rauques, ces grognements et rugissements qui confirment ce qu'est le démon dans l'enseignement de l'Eglise, un habitant des abîmes, l'émissaire du monde des ténèbres, de tout ce qui est effrayant et corrompu. Le mélange de sons se soulève lourdement et bouillonne, et parfois des mots et des phrases forment comme des bulles fangeuses qui viennent éclater à la surface. Et quand cela se produit, le démon parle, la puissance demoniaque devient une personne. Mais pas n'importe quelle personne, car l s'exprime dans le dialecte de la forêt bavaroise, du marché poussiéreux du village, d'un village comme Lieblfing, dans un dialecte large et avenant et concis, débarrassé des finesses et fioritures du parler des villes. C'est un démon medieval dans ses obscénités, toujours prêt avec

ses *«trou du cul, merde, porc et carcasse»*, courbant l'échine devant les attaques verbales du prêtre, puis se retournant et se moquant de lui d'un *«Mais je vais t'empoisonner»* ou un *«Ah, tais-toi»* et une malédiction bien assénée, ou le délaissant pour une outrageante allusion à ce qui est le plus sacré, la Vierge. Il s'empare des phrases latines, y rétorquant crûment, tel un vagabond rebelle éclaboussant de fumier la pourpre d'un cardinal. *«Immaculata»... «Toi et tes mots de merde, épargne ta peine, pas même un porc n'y croit.» «Sæcula sæculorum» .. «Pas vrai... Ça n'a pas de sens.» «Educto»... «Continue, bavarde toute la journée, je ne m'en irai pas.» «Ut discedas ab hac famula Dei Anneliese»... «Non, non, elle m'appartient, vas-t'en, carcasse, non, elle m'appartient, elle est à moi.»* Et c'est le village qui vit et respire dans les réponses à la question comment Anneliese a été possédée. *«Elle n'était pas encore née qu'elle a été maudite.»* Une femme l'avait fait par jalousie. Qui était-ce ? *«Une voisine de sa mère, à Lieblfing.»* En avait-elle maudit d'autres ? Silence obstiné. Peter dit que les parents d'Anneliese essayèrent de vérifier cette histoire, mais la femme était morte.

De temps en temps, le démon lance des traits d'un humour sauvage, comme lorsque le prêtre evoque un martyr qui versa son sang et le démon répond : *«Der isch a einer von dene Deppe gewee - C'est encore un de ces idiots»*, ou lorsqu'il commente, après une référence à la *sancta ecclesia*, *«Ces nonnes prient mais n'y croient guère, puis elles vont communier, montrant leurs petites pattes.»*

Après un temps, il a de la compagnie et une querelle s'élève pour savoir qui prendrait Anneliese et ensuite un dialogue de conspirateurs, comme si deux demons se concertaient front contre front : *«Merdeux, je ne m'en irai pas, je reste...»*, ponctué d'un cri furieux. Puis se déroule un rapide *a parte :*

— *«Partons ensemble.»*
— *«Non.»*
— *«Alors, vas-y.»*
—*«Non, je ne veux pas.»*
— *«Si, tu le veux aussi.»*
— *«Non »*

Puis un triomphal : «*Nous ne partirons pas, nous nous accrochons ensemble.*»

Les échanges entre le prêtre et le démon obéissent à un rythme, introduit par la répétition des formules : Servante de Dieu, Anneliese... elle est à moi ; tu dois la laisser... non, non, je ne veux pas ; dis ton nom... je ne veux pas, je ne veux pas. Et dans l'intervalle, les cris que nous entendons sans cesse, comme si l'être démoniaque se tordait dans les flammes : «*Auf Ewigkeit verdammt o-oh — Damné pour toute l'éternité*», grossissant jusqu'au E d'*Ewigkeit* (éternité), se prolongeant et se maintenant à ce niveau, puis retombant et se dégonflant vers les «o-oh» prolongés, — mélodie lancinante, toujours recommencée, comme un motif de la danse macabre sur la Montagne Chauve, de Moussorgsky.

Les témoins de la danse diabolique — la famille d'Anneliese, Peter, les Hein, les prêtres — etaient comme des spectateurs inconscients sur le passage d'une tornade. Avant qu'ils n'aient songé à courir sous abri, ils étaient pris dans le tourbillon et lancés à travers le seuil qui sépare ce monde de l'autre. A partir de là, toutes les fois qu'ils montaient dans ces pièces de l'étage donnant sur les vignes placides de Klingenberg, ils n'étaient plus dans leur maison, ni dans la scierie ou dans le bureau et le «*Grüss Gott, Frau Michel, je vous recommande les côtelettes de porc aujourd'hui*», était loin ; ils n'y revenaient qu'une fois terminée la séance d'exorcisme. C'était un monde où l'excessif était chose courante, où les démons parlaient et où la Mère n'était jamais très loin. Enfants égarés dans la campagne derrière l'arc-en-ciel, ils commençaient à regarder autour d'eux. A quoi ressemblaient les démons ? A regarder la chose en face, ce ne sont à vrai dire pas des êtres impénétrables, ce sont presque des gens du cru, pour ainsi dire. Ils haïssaient les lieux familiers et les personnalités, tels Schippach, San Damiano, Barbara Weigand. Ils savaient ce qui se passait à Klingenberg, faisant remarquer comment les gens ne croyaient plus aux livres sacrés ni à l'horreur de l'enfer, ni même a l'efficacité de la prière. Ils se querellaient entre eux et mentaient au sujet d'eux, de la Vierge, à propos de la date où ils s'en iraient. Et ils n'étaient pas tellement puissants, tremblant devant la Mère qui pouvait don-

ner des ordres aux uns et aux autres, et même les contraindre à dire des choses contre leur gré. Le plus important, les démons avaient des noms, ils n'étaient pas sans visage, des non-êtres sans consistance. Ils avaient tous entendu comment Judas le premier avait avoué son nom : «*Non, il ne faut pas prononcer mon nom, non, pas mon nom*», hurlait-il. Puis vint Lucifer et, un peu plus tard, Néron. «*Je suis le troisième de la conspiration*», annonça-t-il. Avec leurs identités cristallisées autour de leurs noms, ils devinrent des personnages palpables, repoussants mais familiers. Il n'y avait plus de raison pour que les prêtres seuls fassent les interrogatoires. Les femmes s'enhardirent les premières. Les démons les rembarraient souvent d'un cri cassant, comme : «*Tais-toi*» ou «*Ferme ton bec, sale cochonne.*» «Mais quelquefois elles réussissaient à arracher une réponse de l'un d'eux, comme lorsque Roswitha accusa Judas d'avoir fait briser le crucifix par Anneliese. Judas objecta avec colère : «*C'etait ce damné chien de Lucifer*», grogna-t-il, «*je n'ai rien fait.*» Après un temps, les hommes prirent aussi la parole, bien qu'avec plus de précaution, faisant des commentaires plutôt que s'adressant aux affreuses présences, et observant calmement : «*J'ai l'impression que la puanteur que nous sentions autour d'Anneliese n'y est plus*», fit remarquer l'un d'eux. «*Au moins, je ne la sers pas lorsque l'exorcisme est en cours.*» «*C'est vrai*», dit un autre. «*Mais avez-vous remarqué qu'assez souvent il y a quelque chose comme un parfum d'encens ?*» «*Non*», répliquait Roswitha. «*Je crois reconnaître des roses, non de l'encens.*»

Soudain, il y eut un signe qu'ils ne pourraient empiéter impunément sur cet étrange domaine. Ceux qui étaient assis près d'Anneliese sentirent un poids s'appesantir sur eux, les poussant dans le dos et les rendant rigides. Herr Hein et Peter, chargés de maintenir Anneliese, virent leurs bras devenir insupportablement lourds ; ils ne purent les lever après les avoir éloignés d'elle. Thea Hein tenta de la toucher et se mit à crier : «*Ma main... qu'est-ce que je dois faire ? Je ne peux pas la remuer ! De quoi s'agit-il, mon Dieu ? S'il vous plaît, aidez-moi... ma main !*»

Il était rassurant d'avoir les prêtres à portée. Comme le puissant saint Michel, ils savaient quoi faire avec les démons. Après

L'église Notre Aimable Dame, à Würzburg, à l'opposé du Ferdinandeum, après le square.

Intérieur de l'église Notre Aimable Dame.

L'église
de Neumünster,
à Würzburg.

La chapelle de l'adoration de l'église de Neumünster.

une prière d'exorcisme sur eux, le poids disparut et la main redevint libre. Ils n'en étaient pas cependant à pincer les nez des démons, mais étant plus forts, par la grâce de Dieu, que les gens du commun, ils s'en tiraient bien. Comme la fois où le Père Renz apporta cinq flacons, différents mais non identifiés, les-uns remplis d'eau sacrée de Lourdes et de San Damiano, les autres d'eau du robinet. Il fit positivement bondir les demons. Ils hurlèrent, mais seulement quand il jeta l'eau sainte sur eux. Ou quand il eut recours à un de ses amis, un prêtre vivant dans une autre ville, pour un test sur les démons. Un Peter ébahi explique ce qui arriva :

> Un soir, comme l'exorcisme avançait, Anneliese regarda soudain le Père Renz avec une expression impertinente et provocante, en disant : «*Je ne vais rien dire*». Je suis resté interdit, car aucune question ne lui avait été posée. Lors de la pause suivante, j'ai voulu appeler l'attention du Père Renz sur ce fait étrange, quand Anneliese elle-même s'approcha de lui et lui demanda la même chose. A notre surprise, le Père Renz dit qu'il était convenu avec un évêque de commencer de réciter l'exorcisme sur Anneliese à sept heures. Ils voulaient voir comment le démon en Anneliese réagirait à cela. C'est à sept heures qu'Anneliese avait dit : «*Je ne vais rien dire.*»

C'était aussi une bonne chose que les prêtres fussent aussi versés en latin. Car, bien que les démons connussent bien l'allemand, le parlant comme quiconque à Klingenberg, ils semblaient souvent cependant ne pas comprendre ce que les prêtres voulaient, et agissaient comme des touristes dans la taverne à tastevin locale. Le latin semblait davantage leur être familier et le Père Renz s'assurait qu'ils savaient de quoi il parlait. «*Dis-moi l'heure à laquelle tu partiras*», demandait-il en allemand. Ensuite il répétait aussi en latin : «*Dic mihi horam exitus tui*», ce qui faisait parfois l'affaire. Pas toujours, bien entendu, car les démons étaient obstinés et mesquins.

Comme on pouvait s'y attendre, les démons avaient rôdé çà et là et y avaient appris un langage ou l'autre. Le Père Renz soupçonnait probablement cela, car un jour il commença tout à coup

à poser ses questions en chinois. Le démon qui parlait n'aima pas être examiné de cette manière, ce qui fut évident à la façon dont il cria, insolemment comme toujours : «*Je ne vais rien te dire, damné sale porc.*» Plus tard, il dit d'une voix perçante : «*Si tu veux me demander quelque chose, fais-le en allemand.*» Puis il ajouta, à voix basse : «*Mais je comprends bien ça aussi.*» Et il se moqua même du Père en grognant : «*Sheh, sheh, sheh.*» Le Père Renz essaya sur lui le français et le néerlandais. Ce qu'il dit en néerlandais était : «*Y a-t-il quelque chose dans ta famille qui ait une quelconque relation avec ce cas et qui ne doit pas devenir public ?*» La réponse vint, aussi claire que le jour : «*Il n'y a rien de tel.*»

Quelquefois les démons prenaient leur revanche sur les prêtres et cela aurait presque été amusant, si l'affaire n'avait pas été aussi sérieuse. Comme la fois où le Père Renz demanda : «*Pourquoi mets-tu tes mains sur tes oreilles ?*» et que le démon répliqua : «*Parce que la prière est si belle.*» Ou quand le démon dit qu'il y avait un bruit dans la maison. «*Est-ce toi qui fais ce bruit ?*» demanda le prêtre. «*Ouais - qui d'autre penses-tu que ce soit ?*». Et il grognait et riait à sa manière contrainte et heurtée : «*Hi, hi, hi, hi !*»

La plupart du temps cependant, les prêtres devaient effectivement se battre contre les démons et c'était alors terrifiant et absolument sérieux. Dans un mélange de fascination et d'horreur, le petit cercle assistait à la joute dans la lice. La conviction était constante, évidemment, que les prêtres triompheraient et expulseraient les horribles pestes qui avaient investi la jeune fille, leur innocente victime. Le Bien triomphe toujours du Mal. Mais à mesure que les jours s'écoulaient, l'anxiété oppressait leurs cœurs, car si ce devait être la première fois que le Mal allait être vainqueur, le monde — dans son intégralité — allait-il tomber victime de la bande rôdeuse des esprits du mal, qui résistaient si obstinément aux vaillants prêtres ? La Mère prendrait-elle le dessus ? Elle était toujours là, dominant la lice de son coin, telle la reine blanche glissant sur l'échiquier. Elle pouvait faire appel à des alliés tels que Barbara Weigand ou frère Pio. Elle pouvait, et elle le fit souvent, contraindre les démons à dire des

choses et à donner des réponses qu'ils n'avaient jamais voulu fournir, et elle entourait vraiment Anneliese de son manteau de puissance. Mais qui pouvait dire quel allait être à la fin le dessein de Dieu ? Il devint très clair que ses adversaires eux-mêmes n'étaient en aucune façon dépourvus de pouvoir. Ils pouvaient se passer de langage et faire peur à tous avec leurs meuglements, hurlements et grognements. Ils étaient rusés, retournant ce que les prêtres disaient sous forme d'invectives et d'obscénités. Et ils pouvaient viser les victimes auxquelles ils destinaient leurs traits, tandis que les prêtres luttaient en aveugles, ne voyant rien de plus que la présence des démons dans le corps tremblant et contracté de la jeune fille, sur sa face tordue — les lèvres écartelées en forme de rectangle, découvrant les dents — dans les éclats de haine et de révolte qui la balayaient comme des éclairs pendant un orage. «*Combien êtes-vous ici ?*» demandait le prêtre. «*Pour de vrai, seulement quatre*», se moquaient ils puis ils citaient cinq noms, après avoir été contraints d'avouer qu'ils étaient six, avec Caïn ; Hitler, et un prêtre déchu du nom de Fleischmann s'étant également joints aux autres. Ils entraînaient le Père Renz dans un fantômatique jeu de colin maillard, lui faisant chercher son chemin à tâtons. «*Je vous ordonne, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, de me dire qui est en train de parler.*» Silence ou grognement. «*Lucifer, est-ce toi ?*» Un autre grognement, puis un hurlement. «*Adolf, Adolf, es-tu toujours là ?*». Rire perçant. «*Fleischmann, qu'est-ce que tu as à dire pour ta part ?*» Une série de hurlements ébranlant le plafond. «*Quot vos estis ? - Combien d'entre vous sont là ?*». Même déboire.

Les demons pouvaient également tromper, comme lorsqu'ils proféraient des prédictions sur la fin du monde, et l'on ne pouvait vraiment pas dire s'il s'agissait d'un message de la Mère ou non, si l'on devait sortir pour faire des provisions et en avertir ses connaissances. Et comment ils niquaient tout le monde avec leurs promesses : Oui, nous allons partir ; non, nous ne voulons pas ; nous nous plaisons ici ; oui, peut-être la semaine prochaine ; et tout à l'avenant.

Cependant un faisceau de forces s'exerçaient contre eux. On pouvait le constater le deuxième ou troisième jour des longues

séances d'exorcisme, des heures durant. D'une part, les prêtres étaient de grands lutteurs, quoique très différents. Le Père Renz était persévérant, patient, volontaire pour œuvrer sans s'arrêter, et strict avec les demons, en dépit de son amabilité de vieil homme. Le Père Alt, qui n'était pas présent aussi souvent, se battait à armes découvertes. Même les spectateurs faisaient la grimace lorsqu'il disait, avec sa précision lapidaire : *«Esprit impur, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, je t'ordonne de dire la vérité»*, et que les démons recrachaient : *«Qu'est-ce que tu fous là de toute façon, espèce de sale porc ?»* ou : *«Tu ne me feras pas marcher !»* Mais en fait les prêtres peuvent faire obéir les démons. Si le prêtre est fatigué et voit qu'Anneliese l'est aussi, il peut demander aux démons de se calmer un moment et leur laisser à tous une pause. *«Tu veux continuer, esprit infatigable ?»* disait le Père Renz. *«Bon, tu ne peux pas. Il nous faut un entracte.»* Et le démon obéit. Cela ne marche pas dans l'autre sens. Les démons l'essayent sur le Père. *«Ote cette merde.»* *«Tu veux parler du chapelet ?»* — *«Ouais !»* — *«Je n'en fais rien, parce que tu as l'air de l'aimer tellement»*, est la sarcastique réponse.

Le prêtre peut harceler le demon. *«Tu es dur d'oreille. Allons, dis quelque chose.»* La seule defense du démon est une imprécation. Le prêtre peut insulter les démons en leur disant ce qu'est un démon — fauteur de l'inceste, auteur de sacrilège, maître d'hérésies et d'autres choses encore — et que peut faire le démon ? Le prêtre peut le menacer et proférer une terrible prédiction : *«A la fin du monde, tu seras anéanti, ta tête sera écrasée sous le talon de Dieu»*, et le démon ne peut que s'aplatir.

Le prêtre peut coincer le démon entre lui-même et la Mère comme dans un etau et le forcer contre sa volonté à professer une vérité de foi — *«Marie, la sainte Vierge...»* — puis lui administrer sur la tête un coup à le rendre furieux, en disant : *«Comme tu as dit ça gentiment »* Il peut egalement l'obliger à révéler les raisons de ses mefaits passés, comme lorsque le Père Renz contraint les demons à dire comment ils avaient malmené Anneliese lors de l'*Abitur* : *«Nous avons provoqué chez elle une complète confusion en littérature allemande, pendant l'heure d'examen, de sorte qu'elle ne pouvait se remémorer ses connaissances.»* Sur la défen-

sive, le porte-parole démoniaque ajouta : *«Mais nous en avions la permission.» «Mais elle a réussi»*, rappela Anna Michel, enragee, de sa place en retrait. *«Oui, parce qu'elle, la Dame, elle le voulait.»*

Le prêtre peut aussi amener les démons à se trahir à propos de ce qui leur est nuisible, puis utiliser cela contre eux, tel un propriétaire avisé tracassant des locataires indésirables. Les spectateurs découvrent que les demons abhorrent l'eau bénite et tout objet consacré. Ils ont peur du nom de Jésus, du fait qu'on modèle sa vie sur celle du Sauveur et peur de la prière. *«Priez et rien ne pourra aller vraiment mal... espèce de sale porc... Mais heureusement il n'y en a plus beaucoup qui le croient.»* Ils ne veulent pas des supplications à saint Michel, dont la mission est de precipiter en enfer les esprits mauvais qui rôdent dans le monde et mettent les âmes en péril. Ils craignent les invocations aux anges gardiens et hurlent d'horreur quand sont entonnées les Litanies des Cinq Plaies sacrées de Jésus : *«Je bénis et j'adore la plaie sacrée de ta main droite, ô Jésus »*, et entrent en complète frénésie quand vient la cinquième invocation : *«Je benis et j'adore la plaie de ton sacré cœur, et je dépose mon âme dans cette plaie »* Aussi ces moyens sont-ils sans cesse répétés et utilisés comme une puissante menace et comme une arme incomparable pour évincer la horde infernale. D'autres récitations laissent froids les démons, comme lorsque le Père Renz commence à lire l'Apocalypse, le dernier livre du Nouveau Testament, spécialement depuis le Chapitre 13, verset 1 :

> Alors je vis surgir de la mer une Bête ayant sept têtes et dix cornes, sur ses cornes dix diadèmes et sur ses têtes des titres blasphématoires. La Bete que je vis ressemblait à une panthère, avec les pattes comme celles d'un ours et la gueule comme une gueule de lion...

Bien qu'émettant souvent des sons comme des bêtes aux abois lorsqu'ils sont appelés par leur nom, les démons ne se reconnaissent pas dans cette description et dans l'indifférence se remettent à se quereller pour savoir lequel d'entre eux devrait garder

Anneliese. Ils ne sont pas émus non plus par la lecture de l'évangile de saint Luc, à partir du verset 14 du chapitre 11, où il est dit de Jésus :

> Il expulsait un démon, qui était muet. Or il advint que, le démon étant sorti, le muet parla et les foules furent dans l'admiration. Mais certains d'entre eux dirent : *«C'est par Béelzéboul, le prince des démons, qu'il expulse les démons...»*

Le Père Renz cessa d'utiliser ces textes.

L'arme la plus efficace des prêtres est cependant celle des interrogatoires contradictoires, des questions en rafale. En cela, ils tiennent les démons en complet désavantage, car ceux-ci sont incapables d'en faire autant. Ils éprouvent de grandes difficultés à dire les noms, encore qu'à l'occasion ils y parviennent. Mais il n'y a jamais d'exception à la règle au sujet des questions. Ils ne sont pas humains et ne peuvent jamais devenir égaux à des humains, parce qu'ils ne peuvent pas faire ce que les humains font des milliers de fois par jour : ils ne peuvent pas questionner. Les prêtres font un usage agressif des questions tout au long de l'exorcisme. Leurs questions sont assénées en direction des démons, sans ménagement, en un tir de barrage nourri, reprenant sans pitié les points-clés tel un habile procureur dans un procès criminel : pourquoi sont-ils là ? Comment s'appellent-ils ? Quand s'en iront-ils ? Quels messages ont-ils de la part de la Mère ? Pourquoi ont-ils été jetés en enfer ? — encore et encore, usant leur résistance jusqu'à ce que, au jour avidement attendu, ils s'en lasseront et seront expulsés.

C'est une inquisition de ce genre qui avait révélé le second trio de démons, comprenant Caïn, Hitler et un curé Fleischmann. Caïn demeura indéfinissable et taciturne et Hitler n'apportait lui-même que peu de contribution. Un sourd «Heil, Heil, Heil», le salut instauré pendant la période nazie, peut seulement s'entendre dans les enregistrements. Quand le Père Renz questionna au sujet de Hitler, Judas, qui était habituellement le porte-parole de l'infâme bande, il répondit : *«Lui, il a seulement une grande gueule mais n'a rien à dire.»* – ce qui, en allemand, est ambigu

et peut signifier soit qu'il n'a aucune déclaration à faire, soit qu'il est dépourvu de tout pouvoir. Pour un homme qui entraîna des millions d'hommes dans l'action par la magie de ses discours et dont les ordres étaient des lois absolues, ce doit être certainement la dernière punition. Anneliese raconta à Peter que, pendant qu'elle était encore au Gymnasium, un film relatif à Hitler passait dans un cinéma du voisinage. Elle évita à tout prix de regarder les affiches du film parce que, lorsqu'elle l'avait fait par inadvertance la première fois, une horreur indescriptible l'avait envahie au point qu'elle eut bien du mal à s'en débarrasser.

Comment le «Curé Fleischmann» rejoignit la bande démoniaque est une tout autre histoire. Dans une conversation enregistrée pour moi en Juillet 1979, le Père Alt relate ce qui suit :

> Quand je suis devenu curé de la paroisse d'Ettleben, l'église était en mauvais état et j'avais la mission de la faire restaurer. J'ai fait une recherche dans les archives de l'église pour découvrir quelle autorité avait l'«obligation de construire» concernant l'église (l'Allemagne ne connaît pas la séparation de l'Eglise et de l'Etat), la commune ou peut être l'Etat. Je suis allé au dépôt d'archives du village, dont les dossiers sont complets depuis 1646 et contiennent des documents épars datant même de siècles antérieurs, remontant clairement à la fondation de la paroisse en 1288. Pendant que je fouillais dans ces papiers, je suis tombé sur le dossier des prêtres qui avaient été curés à Ettleben depuis environ 1300. En y jetant un coup d'œil, mon attention a été attirée sur une note concernant un cure Fleischmann. Le nom m'était tout à fait inconnu et j'ai commencé à lire ce dont cet homme avait été coupable. Il était qualifié de *concubinarius*, c'est-à-dire, homme à femmes ; la pierre tombale de sa fille Martha, du seizième siècle, est toujours visible a Ettleben ; il était *vino adicto*, en d'autres termes ivrogne ; il eut quatre enfants et était une brute tyrannique. Un jour il battit un homme à mort dans le presbytère même. Il y avait aussi un rapport selon lequel il avait battu une femme si férocement qu'elle dut recevoir les soins du barbier de Würzburg, des semaines et des mois durant.

A l'automne de 1975, je suis venu en visite à Klingenberg. J'étais alors à Ettleben depuis plus d'un an et demi et l'on me demanda : «*Eh bien, comment cela va-t-il à Ettleben, avec l'église restaurée et tout le reste ?*» Je dis, mi-plaisant : «*C'est à voir. Bien sûr, il y a toujours eu de mauvais curés à Ettleben et j'en suis peut-être un moi-même ; en tout cas, il y en a eu un qui avait tué un autre homme.*» C'était pendant une pause pendant l'exorcisme. Nous étions là, assis, nous détendant en buvant du thé, quand soudainement Anneliese commença à hurler comme elle le faisait souvent pendant l'exorcisme. Cela m'effraya tellement que la peur m'a hanté des heures entières, et chacun de se gausser de moi... Environ deux ou trois semaines plus tard, je me trouvais de nouveau à Klingenberg pour l'après-midi, ayant des affaires à traiter près de là. J'eus ainsi l'occasion de parler avec Anneliese ; son *boyfriend* était aussi présent et nous eûmes une agréable conversation. Finalement, je dis à Anneliese : «*Il faut que je vous le dise, vous m'avez fait une belle peur l'autre fois. Je n'ai pas pu m'en débarrasser pendant plusieurs jours. Pourquoi cela vous excite-t-il tant quand le nom de Fleischmann est mentionné ?*» Alors, soudainement, elle commença à crier. Pour la première fois, je vis comment elle se débattait contre cela : elle souriait, puis son visage se tordait ; elle souriait de nouveau, son visage se tordait, et elle fut à peine capable de dire rapidement dans l'intervalle : «*S'il vous plaît, ne vous en formalisez pas, je ne peux pas m'en empêcher.*» Peter et moi fûmes tout surpris de pouvoir voir aussi clairement ce qu'elle était en train de faire. Je prononçai immédiatement une injonction d'exorcisme, en disant qu'il fallait la laisser tranquille et cela cessa. Elle se calma. Elle s'excusa et ils prièrent ensemble pour moi, parce qu'ils avaient pu constater que cela m'avait remué au point que j'étais devenu tout pâle. Ce soir-là, pendant que le Père Renz récitait l'exorcisme, le sixième démon, du nom de Fleischmann, s'annonça en disant qu'il était le prêtre déchu d'Ettleben, qui avait tué un homme. Il donna maints détails, dont je n'avais fait aucune mention devant Anneliese... Il a été prétendu par la suite qu'elle avait dû lire la chronique, mais je peux prouver qu'à ce moment-

là le document se trouvait entre les mains de l'archiviste de Würzburg. Tous ces details sortaient de sa bouche spontanément et cela était pour moi une surprise, une très grande surprise. Anneliese était elle même terriblement effrayée par ce démon en particulier.

Et en effet, nous lisons dans le journal d'Anneliese, au 20 Octobre 1975 : «*Le 'Noir' m'a menacée de son poing.*»

Le Père Alt conclut son récit en relatant comment au début il eut des troubles de sommeil dans le presbytère d'Ettleben. Sa peau éprouvait un grouillement, comme si son lit était une fourmilière. Il se sentait secoué par deux créatures, de gauche à droite, d'arrière en avant — celle de droite gagnait avec un rire étouffé ; il lui semblait aussi que quelqu'un se laissait tomber sur lui de quatre pieds de haut, le manquant de peu. Il y avait des bruits d'une personne montant et descendant l'escalier, de portes qui claquaient et de coups frappés. Le concierge entendait aussi ces bruits et sa fillette refusait de dormir à l'étage parce qu'«*il y avait quelqu'un là-haut.*» Comme il le découvrit par la suite, même dans la mémoire des anciens du village, le presbytère avait toujours été tenu pour hanté par une haute silhouette vêtue de noir, portant un chapeau noir. Le Père Alt ne le vit jamais. Il ne fit aucune conjecture sur le point de savoir si cette silhouette et le démon Fleischmann qui tourmentait Anneliese était identiques ou non, ni comment il pouvait avoir investi Anneliese le premier.

Vers la fin de la première semaine d'octobre, il sembla que la stratégie contre les démons faisait son effet. Ils commençaient a faiblir Leur exclamation torturée, «*damné pour toute l'éternite*» avait d'abord éclaté et lors de la séance du 4 octobre les enregistrements révèlent d'autres changements prometteurs. Les démons avaient peu de choses à dire. Il y avait de longues périodes de prière, sans réplique de cris, grognements et meuglements démoniaques et rauques. Le lundi 6 Octobre, la brigade infernale parut debandee et en retraite desordonnee. Tout en refusant de se laisser chasser, aucun démon ne rétorquait aux formules latines relatives aux nombreuses caractéristiques méprisables de Satan, énumerées par le Père Renz : père de la discorde, du mensonge, de la cupidité et de l'avarice et même l'arrière-garde ne paraissait

pas se préoccuper de grogner à l'occasion d'«Anneliese, *famula Dei.*» Seulement vers la fin de la séance, il y eut un moment d'escarmouche, juste pour sauver les apparences. Le Père Renz pensa qu'il y aurait avantage à maintenir la pression, sans laisser aux démons une chance de repos et décida de revenir le lendemain, un mardi, au lieu d'attendre le mercredi, comme à son habitude. Malheureusement, il devait être gravement désappointé. Que ce qui suivit ait eu une relation de cause à effet ou non, il nous faut bien noter que, conformément aux comptes-rendus du docteur Kehler, il délivra une ordonnance pour du Tegretol pour Anneliese, le 7 Octobre, et ce soir-là la courte trêve se trouva rompue sur toute la ligne. Les cris vibrants éclataient de nouveau, séparés par seulement de très brèves pauses, de même que les grognements, la fureur devant les semonces en latin, les disputes au sujet du démon qui allait s'emparer d'Anneliese, les affirmations perçantes qu'aucun démon, absolument aucun démon n'était prêt à s'en aller. Ils mugissaient et grinçaient D'une façon inconcevable, un moment donné, l'un d'eux émit simultanément un cri rauque et un ricanement aigu et étrange.

Quelque temps après le début de la séance, qui se déroula sans désemparer des heures durant, le Père Rodewyk vint vérifier le comportement du Père Renz comme exorciste. Thea Hein s'était arrangée pour aller chercher le Père Habiger à la gare d'Aschaffenburg. Le Père Habiger fut consterné par la manière dont Anneliese rageait. «*Les démons ne vont-ils pas la tuer ?*» demanda-t-il au Père Rodewyk. «*Non*», répondit ce dernier, «*il n'y a pas de précédent d'une telle chose. Les démons sont autorisés à tourmenter une personne, mais pas à la tuer.*» Questionné par l'enquêteur judiciaire, le Père Rodewyk ne put se rappeler avoir fait une telle déclaration, que le Père Renz disait avoir également entendue, mais il admit qu'en effet il avait écrit dans ce sens dans ses livres. Il fut très satisfait de l'accomplissement des rites et ne resta pas très longtemps. Les démons n'avaient pas prêté attention aux deux visiteurs, mais plus loin nous entendons dans l'enregistrement comment l'un d'eux crie très fort : «*Celui-là dit qu'il ne veut pas encore s'en aller*», à quoi succède une accalmie imprévue. On entend une voix de femme et quoi qu'elle ait dit, cela stoppa le

Père Renz en plein milieu d'une phrase dans sa récitation de l'exorcisme en latin.

«Oh, hello», dit-il, *«et comment vas-tu ?»* Et Anneliese donne une réponse calme, amicale : *«Ach ja, grad gut — Très bien, je crois»*, comme si elle venait juste d'entrer par la porte. La conversation qui s'ensuit ne dure qu'un peu plus de dix minutes, mais elle dépeint la scène beaucoup mieux que le long échange enregistré le 1er Février de l'année suivante. D'après les petites interjections d'arrière-plan, nous savons que les jeunes sont là — Roswitha, Peter, Barbara — restant poliment entre eux. Anna et Josef Michel couvent anxieusement leur fille affligée. Et nous ressentons la présence centrale du Père Renz, qui dirige la conversation. Il s'adresse à Anneliese avec le paternel, amical *«du, tu»*, formule familière, plutôt qu'avec le *«Sie»* plus formel que préfère le Père Alt. La famille et Anneliese, en revanche, s'adressent à lui dans la forme la plus respectueuse, avec beaucoup de déférence, à la troisième personne, par exemple : *«quand le Père prie»*, au lieu de : *«quand vous priez.»*

Le Père Renz l'interroge à propos de son appétit, qu'elle dit mauvais, et suggère qu'elle est probablement «non autorisée», c'est-à-dire empêchée par les démons de manger tout ce qui a bon goût. Indépendante comme toujours, elle le conteste. *«Et je dors toujours par terre»*, dit-elle spontanément.

— *«Toujours ? Est-ce qu'au moins tu étends pour toi une couverture ?»*

— *«Oui.»*

— *«Es-tu précipitée en bas de ton lit ?»*

Avec un petit rire, elle répond : *«Oh, je n'essaye même pas de m'y étendre.»*

— *«Voyons, arrives-tu à te coucher quand tu dors la nuit ?»*

«Oui, je le peux. Mais là j'en suis empêchée. Je peux tenter de m'étendre, mais je suis immédiatement forcée de me relever. Et il me fait de toute façon passer un mauvais moment.»

— *«De quelle manière te tourmente-t-il ?»*

— *«De toutes les façons. Avant tout psychologiquement, par cette effrayante anxiété, une espèce d'annihilation. Et en me faisant me frapper, comme lorsque le Père fait le signe de la croix sur moi ; c'est toujours indiciblement terrible.»*

— *«As-tu une idée de l'endroit où il se tient ?»*

— *«Cela varie. D'habitude, il est partout, mais parfois plutôt en arrière ou tout à fait en bas.»*

Se demandant apparemment si, outre le fait d'observer le démon, elle remarque également ce qui l'environne, le Père Renz interroge :

— *«Et quand le Père (Rodewyk) était là, t'en es-tu rendue compte ?»*

— *«Oui, j'enregistre tout. Mais ma mémoire s'affaiblit réellement, c'est terrible. Comme lorsque le Père prie, il y a des moments où je ne me rappelle plus ce qu'il — je veux dire "l'autre" — a dit. Et quand j'étudie — après tout, il faut que je passe mes examens — c'est une vraie catastrophe.»*

Le premier examen, de théologie, est pour le 6 Novembre, puis viennent : l'enseignement de la religion, le 26 ; la science politique ; la littérature allemande.. elle énumère toutes les autres matières. Y a-t-il beaucoup d'étudiants ? veut savoir le Père Renz.

— *«Oh oui ! environ six cents. Avec tant de candidats, il faut de bonnes notes.»* Parfois, elle peut tout faire entrer rapidement dans sa tête, *«mais à d'autres moments, je reste assise devant une seule page pendant des heures sans absolument rien retenir, parce que je suis horriblement assaillie.»*

«Quand cela a-t-il débuté, cette sensation d'être assaillie ? Est-ce quelque chose que tu as également ressentie quand tu étais plus jeune ?»

«Oh oui ! à partir de la dixième (1968-69) je l'ai eue très forte »

— *«Même lorsque tu étais une petite fille ?»*

— *«Non, pas aussi tôt. Mais je l'ai remarqué depuis maintenant longtemps. Mais j'ai cru que c'était quelque chose qui arrive à tout*

le monde. Je peux me rappeler qu'il y a plusieurs années, j'ai même eu cette chose bizarre — je ne sais comment la décrire — comme un état d'anxiété et de désespoir, et pour quelle raison, je n'en avais aucune idée.»

Interrogée sur ses réactions en allant à l'église et à la messe, elle raconte :

«J'étais en général capable d'aller à la messe et à la communion, mais il y avait souvent quelque chose qui cherchait à me retenir. C'était parfois vraiment terrible. J'étais si malmenée psychologiquement ! C'était comme si j'étais sensée ne pas y aller et si je le faisais tout de même, j'avais mal à l'estomac et j'étais obligée de sortir de l'église en courant. Après quoi je me sentais souvent beaucoup mieux.»

Ici Anna intervient dans la conversation : *«A présent, il semble qu'elle désire réellement assister de nouveau à la messe, net ?»* — à ce moment le Père Renz interjette : *«Mais cela ne veut rien dire, elle continue d'être agitée par les démons»* — Anna continue : *«mais je lui ai dit qu'elle devrait encore attendre.»* Nous entendons Barbara qui, à une faible distance, répond à l'objection du Père Renz : *«Oh ce, cette agitation ne commence que lorsque le Père se met a prier.»* Et Anna confirme ce fait avec véhémence : *«C'est vrai. Il n'y a rien d'anormal chez elle en ce moment, seulement lorsqu'elle commence à faire cela.»*

«Je le crois», dit le Père Renz. *«C'est comme cela que ça commence. Mais tu n'es plus poussée à frapper les autres. C'est fini, cela, grâce à Dieu. C'était pour toi un réel tourment.»* Et de l'arrière se fait entendre la voix de Josef Michel : *«Maintenant nous n'avons plus besoin de la retenir.»* Ici, Anna Michel s'emballe : *«Eh bien ! nous avons été obligés de la ligoter il y a une semaine ; elle a été ligotée, c'était vraiment pitoyable. Elle disait : "Aujourd'hui je vais exploser ; il faut que vous m'attachiez"»*. La voix de Thea Hein confirme combien c'était épouvantable et Anna poursuit : *«Nous l'avons en effet liée de cette façon, nous avons ligoté ses mains et ses pieds, parce qu'elle a dit trois ou quatre fois : "Il faut que vous me ligotiez aujourd'hui, sinon je vais exploser"».*

Comme Anna continue : *«Mais aujourd'hui elle dit : "Je n'ai rien à dire de plus"»* — Anneliese dit : *«oui»* et émet un profond soupir et le démon de rentrer en scène dans un grognement. Il faut plusieurs secondes au Père Renz avant qu'il ne s'ajuste à la scène brutalement transformée et une fois de plus il reprend les prières en latin.

La séance d'exorcisme du 10 Octobre fut presque aussi agitée que la précédente, mais le 13 Octobre nous pouvons entendre de nouveau toute une kyrielle de grognements séparant les cris furieux, comme avant le tumulte du 7 Octobre. Il y a une considérable abondance de paroles et quelques pauses dans les exclamations démoniaques, pendant que les prières sont récitées. Le même jour Anneliese éprouva quelque chose d'entièrement nouveau et de vivifiant. Comme si l'ouïe était rendue d'une façon inattendue à un sourd ou la vue à un aveugle, le monde de tous les jours autour d'elle prit une nouvelle dimension. La Mère

son champion dans les séances d'exorcisme, vint plus près d'elle et commença de communiquer directement avec elle, lui disant de mettre par écrit ce qui lui serait dit. Aussi Anneliese commença t elle un journal. Elle reçut également de sa protectrice l'instruction d'informer le Père Renz de ce développement. Comme elle était très coopérante, elle rédigea ses notes en double avec un carbone et remit la copie au Père Renz. Sa première annotation est la suivante :

13.10.75

Mère : «A partir de maintenant, tu vas recevoir souvent de moi des inspirations de cette sorte. Les choses ne seront pas toujours faciles pour toi. Dis le au Père Arnold. Souviens toi, il doit être ton conseiller spirituel.»

Quand elle en parla ce jour-là à sa famille, il y eut naturellement quelques doutes. Etait-ce vraiment la Vierge qui la faisait écrire ? Ou était-ce seulement un autre tour du démon ? Anneliese elle-même resta dubitative, s'inquiétant en premier lieu de l'origine de ces motions, qui semblerent se manifester sans qu'elle les ait sollicitées, et les jaugeant ensuite de façon critique : Cela pouvait-il avoir été dit par la Mere ? Etait ce raisonnable de supposer que le Sauveur aurait adopté une telle vue ?

21.10.75

(Une chose que je dois dire, même si j'avais encore et encore des doutes au sujet de l'origine de ces inspirations : depuis un certain temps, j'éprouve un plus grand désir ou besoin de prier.) (parentheses dans l'original).

Si ses amis et sa famille étaient hésitants, les démons les désabusèrent complaisamment le soir de la première annotation d'Anneliese dans son journal. *«De la merde, ce qu'elle écrit»*, grogna l'un d'eux, *«elle»*, désignant l'image de la Vierge sur l'autel privé, *«c'est elle qui l'a chargée de le faire.»* La première pensée du Père Renz se porta vers Barbara Weigand, qui, tout au long de sa vie, avait reçu des messages divins et en avait rédigé un grand nombre. Des copies de ses manuscrits étaient en sa possession et il promit à Anneliese de lui en prêter certains. Ce fut réconfortant de voir son visage inondé d'enthousiasme : Voilà une femme qui avait eu la même expérience que celle qu'elle vivait à présent. Le 16 Octobre, Anneliese écrivit dans son journal :

16.10.75

Mere : *«Tu vas achever l'œuvre de Barbara Weigand.»* (Je résiste : Je ne peux pas faire cela, dis-je ; Il faut qu'elle cherche quelqu'un d'autre)[2].

et le 17 Octobre après-midi, elle ajouta :

La Mère dit : (J'écris au fur et à mesure) *«Je désire la propagation de la mission de Barbara Weigand.»*

Ce soir-là le Père Renz lui apporta un ouvrage, en venant pour la séance d'exorcisme. Après celle-ci, il était trop tard pour en commencer la lecture, mais elle s'y livra dès le lendemain matin :

18.10.75, 18 heures

La Mère m'a fait comprendre que ce matin je n'ai pas agi très correctement. (Apres le petit déjeuner j'ai immédiatement commencé la lecture du livre de Barbara Weigand ; je n'ai pas aidé au ménage). C'est bien curieux ! Le devoir !

(2) L'enquête pour la béatification de Barbara Weigand a debuté en 1975 a Würzburg.

Au cours des semaines suivantes, elle copia nombre de passages du manuscrit, en citant soigneusement les pages et soulignant des mots dans le texte, tel le passage relatif à ce que le Sauveur dit à Barbara Weigand,

pages 24-25

Pourquoi t'inquiètes-tu de ce que tu as peut-être enduré tes souffrances pour rien ? Supposons que personne ne veut rien croire de tes dires. Tu dois savoir que *ton mérite reste le même* que si tu avais *converti le monde entier,* rappelle-le-toi.

ou :

page 27

Je t'ai dit ce matin que je pardonnerai encore et encore le doute et l'anxiété, comme je t'ai pardonné en effet, bien que tu m'aies supplié de t'enlever tes souffrances. Je ne l'ai pas fait parce que tu dois savoir que depuis le moment où tu m'as donné ton consentement, tu t'es livrée à moi. J'ai pris possession de toi, non seulement de ton esprit mais aussi de ton corps, c'est pourquoi je demeurerai en toi en dépit de tes doutes, à moins que tu ne commettes un grave péché. Tu dois savoir que *si la souffrance t'est causée par d'autres, elle vient principalement de moi,* et que c'est ma main qui les façonne afin *qu'ils te fassent souffrir.*

Ce qui était dans l'esprit d'Anneliese est clair : Pourquoi était-elle contrainte à tant souffrir ? Allait-elle être punie pour avoir douté qu'après avoir été associée aux démons depuis tout ce temps, quoique contre sa volonté, elle serait cependant soutenue par la faveur divine ? Il y a aussi son espoir que peut-être il y avait quelque signification cachée dans ces tourments qu'elle subissait du fait des démons ; que peut-être, en effet, ils avaient été envoyés par Dieu pour l'éprouver, comme ces gens qui avaient fait souffrir Barbara Weigand, avaient été façonnés par la main du Sauveur à cette fin.

Comme une confirmation, nous lisons cette courte note :

29.10.75

Si je ne me trompe pas, Barbara Weigand m'a dit hier après-midi que j'aurai beaucoup à souffrir.

Le jour qui suivit la première révélation de la Mère , Jésus lui-même s'exprime dans le journal d'Anneliese. La mention consiste en un simple mot :

Mardi 14.10.75

Sauveur : «*Stigmates*».

D'une façon curieuse, cela annonce quelque chose qui est survenu durant une séance d'exorcisme du 17 Octobre. Durant cette séance la réaction démoniaque fut tout à fait assourdie, proche de l'ambiance de celle du 6 Octobre. Le Père Renz fit tout ce qui lui vint à l'esprit pour faire reagir plus vigoureusement les démons, ce qu'il estimait important du moment qu'il devait les expulser. D'une façon imprévue, un des démons lui vint en aide en présentant une surprenante suggestion. Le Père Renz en parle dans une lettre à l'évêque Stangl datée du 18 Octobre 1975.

> La nuit dernière «il» dit : «*J'ai reçu l'ordre "d'elle, là"*» (lui ou plutôt elle désigne la Mère dont l'image se trouve sur la table avec d'autres objets) «*de vous dire que vous devriez vénérer davantage les Cinq Plaies Sacrées.*» Nous avons immédiatement commencé à prier en adorant les Cinq Plaies Sacrées. Il en est devenu extrêmement excité. Il n'a cessé de me hurler en pleine figure : «*Ta gueule*».

La scène est saisissante dans l'enregistrement : «*...la Plaie Sacrée de votre main droite...*» «*Ta gueule !*» suivi d'une série de grognements furieux, «*...la Plaie Sacrée de votre main gauche...*» «*Ta gueule !*» encore plus férocement et avec plus de grognements, «*.. la Plaie Sacrée de votre tête...*» «*Ta gueule ! assez ! je ne peux supporter ça !*» Grognements et hurlement gigantesques. Et ainsi de suite. Et pourtant, les démons ne s'en allèrent pas.

Les révélations d'Anneliese sont empreintes d'un caractère intime et personnel, comme si la Mère se penchait pardessus la clôture vers la réalité d Anneliese ; comme si Jésus, en aimable frère, passait par la par hasard ; voici Barbara Weigand assise au milieu de la vigne, dans le jardin ; le frère Pio venu en visite pour une tasse de café l'après-midi ; et Satan qui se

cache, hors de la vue, là dans un coin. Anneliese elle-même définit très soigneusement la subtilité de son expérience. «*Je ne vois rien*», écrit-elle. «*A vrai dire, je n'entends pas de voix*», dit-elle au Père Renz. «*Il m'est simplement donné de comprendre*» et «*J'écris au fur et à mesure.*» L'iconographie se met en place d'elle-même.

La Mère bavarde à propos de toutes sortes de choses, selon l'importance qu'elles prennent pour Anneliese. Il y a ces deux femmes de Klingenberg ; Anneliese les connaît. Elles venaient d'être transférées à Lohr, l'établissement psychiatrique d'Etat :

16.10.75

Mère : «*Frau D. est en pleine possession de ses facultés mentales, ainsi que Frau H. Elles souffrent pour le Royaume de Dieu.*»

Elle prédit l'expulsion des démons :

La Mère me redit que je devrais être complètement libérée en Octobre. (Elle l'a déjà dit, il y a quelques jours, mais alors j'ai pensé que l'inspiration n'était pas authentique)[3].

Il y a aussi une parole concernant un jour de jugement. C'est là un thème de grand intérêt, même pour les démons ; ils y reviennent dans plusieurs des séances d'exorcisme. L'altercation colérеuse entre le démon et le Père Alt du 10 Octobre en est un exemple. Après quelques allusions concernant cette prédiction, le Père Alt demande impérieusement des éclaircissements : «*Esprit impur, je t'ordonne, au nom du Pere, du Fils et du Saint-Esprit,*

(3) Cette mention n'est pas datee. Le Père Renz a caviarde tout ce qu'Anneliese a ecrit relativement a des sujets autres que son experience religieuse ; il a notamment censuré les références a des tierces personnes Comme confesseur d'Anneliese, il etait dans son droit ce faisant et la Cour l'a admis. A ma demande, il m'a confie quelques fragments additionnels, tel celui concernant l'expérience du pere d'Anneliese durant la guerre en Russie, citee plus haut, et la mention importante relative à son mariage, reproduite plus bas

de dire la vérité !» Après une bordée d'obscénités, le démon répond, martelant les mots dans un effort évident :

— *«Un nouveau jour de jugement est proche, voilà !»*

— *«A quoi ressemblera-t-il ?»*

— *«Terrible, pire que les deux derniers.»*

— *«Où ?»*

— *«En Europe.»*

— *«Où en Europe ?»*

- *«En Europe»*, grince le démon avec irritation, puis il passe à un autre sujet, savoir combien la prière du rosaire lui répugne

La Mère avait parlé de cela auparavant à Anneliese.

16.10.75

La Mère dit (J'écris à mesure) : *«Le Jugement est très, très proche. Priez autant que vous le pourrez pour votre voisinage, votre famille, vos amis et bienfaiteurs, pour les prêtres et les laïcs, pour les hommes politiques et pour le peuple.»*

Et le Sauveur aussi en avait parlé :

25.10.75

Sauveur : *«Faites chez vous des provisions ; dites-le à tous ceux que vous connaissez.»*

Dans la marge de ce passage, il y a cette note : *«Je ne suis pas sûre que ceci soit du Sauveur ou de Satan.»*

On a l'impression, jamais exprimée à travers les mots dans les mentions du journal, que la Mère et le Fils s'entretenaient au sujet d'Anneliese. Dans ce sens, il se pourrait bien qu'il y ait eu une conversation entre eux, Marie s'approchant de Jésus et lui disant : *«Tu sais, les choses ne sont pas faciles pour cette jeune fille.»* Et il répond : *«Oui, c'est rude. Que pouvons-nous faire pour elle ?»* Et Marie de dire : *«Peut-être doit-elle avoir de la compagnie ?»* Aussi y ont-ils veillé.

(Date effacée)

Le neveu du Père Roth (Siegfried, paralysé depuis son enfance, qui est mort la semaine dernière) était là avec moi le soir du 10 Octobre et m'a appris qu'il est au ciel. Je n'ai pas voulu le croire tout d'abord. Entretemps, je suis arrivée à le croire. Avant tout, parce qu'il est venu à moi ce matin et plusieurs fois dans la journée (pour ce qui est de voir, je ne vois rien) et, en second lieu, parce qu'il essaye toujours de me donner du courage. Quand je lui ai demandé pourquoi il me visitait si souvent, i. m'a dit que j'avais moi aussi à souffrir, tout comme lui lorsqu'il était encore en vie. Il m'a promis de m'apporter son soutien dans toutes mes tribulations.

Peut-être Jésus et Marie parlent-ils de nouveau d'Anneliese et Marie dit : «*Je crois que je vais lui donner un aperçu de l'avenir.*» L'idée plaît à Jésus, qui dit : «*Je vais en faire autant. Quand les nuages s'accumuleront, cela la réconfortera.*»

(Probablement le 29.10.75)

Mère : «*Plus tard, tu auras aussi des visions*», si j'ai bien compris, en compensation des manifestations sataniques (Satansfratzen) que je voyais dans le passé et que je continue de voir. (Je ne suis pas certaine que ceci ne soit pas une supercherie de Satan.)

20.10.75

Le Sauveur dit : «*Il y a encore quelque chose que tu dois écrire.*» (Je ne voulais pas écrire ceci, parce que je pensais que cela venait de Satan ; en outre, ma nature se révolte contre cette idée.) Le Sauveur me demande d'obéir, donc je l'écris.

Le Sauveur a dit : «*Tu deviendras une grande sainte.*»

(Je ne voulais toujours pas le croire, alors le Sauveur, pour me prouver que j'avais bien entendu, m'a fait verser des larmes).

(Date effacée)

Le Sauveur : «Tu vas te marier, Anneliese, mais cela ne fait rien. J'ai besoin aussi de saintes mamans. Pense à sainte Monique ; elle était mère, elle aussi (et mariée), et elle était une sainte. Ou pense à sainte Elisabeth, ta patronne. Dans cette voie particulière, tu ne ressembleras pas à Barbara Weigand. Mais tu vas lui ressembler en toutes les autres, dans la souffrance et dans le sacrifice ; tu seras une fille spirituelle de Barbara Weigand.

Ce passage ne figurait pas dans la copie du journal d'Anneliese que le Père Renz avait preparée pour le greffe du procureur d'Etat. Il me l'a envoyée plus tard. Son hésitation est compréhensible, puisque la prophétie qu'elle contient ne s'est pas réalisée. Comme on peut le voir dans la citation suivante de sa lettre du 29 Décembre 1979, il eut du mal à se réconcilier avec ce fait.

C'était pour moi un problème. Comment le Sauveur peut-il dire : «*Tu vas te marier*». etc., et la laisser ensuite mourir ? J'ai mis un certain temps avant de le comprendre. Aujourd'hui je suis convaincu qu'il entrait bien dans la volonté de Dieu qu'Anneliese se marie. Mais, d'un autre côté, Dieu laisse aux humains assez de liberté de sorte qu'ils arrivent à interférer dans la vie d'une personne par des remèdes nocifs. Si cela arrive, Il réalise alors son plan par d'autres voies. Anneliese devait devenir une sainte quoi qu'il en soit. Si cela ne pouvait se faire par sa vie et par son travail, dans un mariage béni par la présence d'enfants, cela devrait alors se réaliser par son «martyre diabolique». Dieu a bien atteint son but avec Anneliese, même si, à cause d'interférences humaines, elle devait emprunter un autre chemin.

Satan ne parle jamais directement à Anneliese sous forme d'une révélation, mais sa présence est souvent perceptible, comme si on le voyait s'insinuer auprès d'elle.

Le Sauveur dit que je ne dois pas répondre à Satan, même s'il m'interpelle ou m'accoste. (Cela implique de la retenue car il est souvent très insolent).

Mais le Sauveur a aussi d'autres pensées en tête car, étant Dieu, la tristesse de l'avenir pèse lourdement sur lui. Ce qu'il a à demander à Anneliese n'est pas facile ; il valait mieux l'avertir :

24.10.75

Le Sauveur dit : «*Tu devras beaucoup souffrir et faire pénitence, même dès maintenant. Mais ta souffrance, ta tristesse et ton désespoir m'aideront à sauver d'autres âmes.*»

Et quand il voit que cette pensée est encore difficile à porter pour elle, il bavarde avec elle au sujet d'un garçon de l'école.

27.10.75

Avant hier soir, le Sauveur m'a montré une personne qui, selon mon conseil, aurait pu être conduite dans une meilleure voie. (Long caviardage par le Père Renz). A présent, le Sauveur voulait savoir si je voulais prendre sur moi des souffrances pour cette personne. Je n'ai pas répondu oui tout de suite. Mais quelques minutes après, j'y ai donné mon consentement, parce que je me sentais poussée à le faire, tout à fait volontairement. Le Sauveur me promit aussi que je sortirais purifiée de cette épreuve et que je ne tomberais pas. (J'avais peur que cela puisse être trop difficile.)

29.10.75

J'ai encore quelque chose à ajouter concernant l'événement du 27.10. Le Sauveur m'a montré quand et comment j'aurais pu aider cet étudiant. Quand ? C'était lorsque j'étais en dixième au Gymnasium. Où ? A une fête d'anniversaire à laquelle j'étais invitée en même temps que cet étudiant. Il avait essayé de me parler, mais aussi de prendre des libertés, et je n'ai pas aimé cela. En réalité, je le détestais vraiment, parce qu'à mes yeux il était trop hâbleur. Mais j'avais bien perçu, sur le moment, qu'il cherchait de l'aide. C'est là où j'ai failli. Je voulais danser avec quelqu'un d'autre au lieu de lui parler en tête à tête.

29.10.75

(Sauveur : «*Tu découvriras plus tard pourquoi je t'ai demandé cela de façon si détaillée.*»)

(Quelques minutes après) Sauveur : «*Sois patiente.*»

Plus tard :

(Si je ne me suis pas trompée, le Sauveur m'a alors dit simplement qu'il en était ainsi parce que j'avais finalement consenti à souffrir pour ce camarade étudiant.)

Durant le mois d'octobre, les démons avaient annoncé à plusieurs reprises, sous la pression de la Mère , qu'ils allaient avoir à relâcher leur emprise sur Anneliese dans le courant de ce mois. Pendant la séance d'exorcisme du 29 octobre, ils reçurent de la Mere l'ordre de dire qu'ils auraient à s'en aller le 31 Octobre. Anneliese l'a elle-même noté dans son journal ce jour-là :

29.10.75

Mère durant l'exorcisme : «*Vendredi je viendrai et les expulserai.*» (C'est le sens de ce qu'elle a dit.)

Tous ceux qui étaient impliqués avec Anneliese et ses persécuteurs indésirables attendaient avidement cet heureux jour. Le Père Renz avait pris du repos du mardi au vendredi ; Anneliese en fit autant. Dans la matinée, le docteur Kehler délivra une ordonnance pour du Tegretol. Vers la fin de l'après-midi, le cercle des participants commença d'arriver. Comme le Père Alt le relate dans sa lettre du 13 Novembre 1975 à l'évêque :

> Nous étions tous rassemblés, le 31 Octobre, afin de pouvoir être témoins des événements qui avaient été prédits. Nous étions heureux qu'avec l'aide de Dieu, ce soir-là, nous allions probablement être victorieux et toucher le terme d'un long combat. Auparavant, j'avais téléphoné au Père Rodewyk, à Frankfurt, et il nous avait souhaité bonne chance. Il nous avertit cependant que, même après avoir été expulsés, les démons pouvaient revenir et que l'exorcisme serait à reprendre entièrement.

La séance allait être extrêmement longue. Les enregistrements couvrent quatre heures et demie. En les copiant, le Père Renz

supprima nombre de passages où Anneliese resta silencieuse. Sinon, ils auraient duré bien plus longtemps.

La séance commence par une prière en allemand implorant la miséricorde de Dieu. Puis le Père Renz résume, sous forme de prière, quelques-unes des strategies qui avaient fait effet contre les démons : les prières aux anges gardiens, aux saints, et aux âmes du Purgatoire, les litanies des Cinq Plaies sacrées. Il invoque l'intercession de la Mère ainsi que celle de la bienheureuse Barbara Weigand, et il demande l'inspiration de l'Esprit-Saint. Puis il entonne une prière en latin et Anneliese émet un soupir audible, inspirant profondément comme un nageur avant de plonger et expirant ensuite. Elle jette un cri bref, mais c'est le cri de la jeune fille, non celui d'un démon. Une nouvelle fois, elle prend une profonde inspiration, suivie d'un hurlement : «*On ne s'en ira pas*», mais c'est encore la jeune fille. Comme la prière se poursuit, monotone, elle essaye une troisième fois, produisant un long cri aigu, élevé, déchirant douloureusement ses cordes vocales, puis elle éclate en un sanglot à fendre le cœur, haut et torturant, interrompu par des cris qui, derechef, sont les siens, non des cris de démon. Elle s'arrête et respire rapidement et profondément, fait «Oooh» sur un ton très élevé, comme sous l'effet d'une peine extrême, puis cesse toute manifestation.

Si toutes les personnes présentes furent saisies, on n'en trouve pas trace dans l'enregistrement. Le Père Renz poursuit sa prière en latin, entremêlée d'exhortations en allemand aux démons : «*Cédez, cédez, cédez à la Bienheureuse Vierge...*» Mais le cri «*Ja*» qui lui répond est encore celui de la jeune fille.

Il poursuit l'exorcisme rituel Il y a une longue prière en allemand, suivie d'une très longue prière en latin, sans aucune réaction de la part des démons. Le Père Renz tente de les inciter : «*Dis-moi quel est ton nom ? Tu ne veux pas me le dire ?*» Mais il se heurte à un silence glacial.

Il énumère les traits caractéristiques de Satan, donne finalement une bénédiction, puis revient à l'allemand. «*La Vierge bénie va vous ordonner de sortir d'ici. Elle va vous chasser cette nuit,*

vous tous. Etes-vous tous là ? Retournez en enfer, ainsi vous ne pourrez plus nuire à personne.»

Une fois de plus il continue avec le texte latin du grand exorcisme. Il y a un cri, mais c'est la jeune fille. Le Père Renz continue un moment la prière en latin, puis dit : *«Cette nuit, vous allez en finir, vous allez tous être expulsés».* En fin de compte, le démon est là, avec un *«Oui»* en forme de grognement.

La prière latine se déroule, comme la monotonie des instruments à percussion marque les mesures d'une mélodie.

«Pourquoi tourmentez-vous Anneliese ?» Longue pause. Alors le démon répond : *«Parce que c'est amusant.»*

«Caïn, pourquoi es-tu là ? Pour l'amusement n'est pas la bonne réponse. As-tu la permission d'être là ?» Longue pause et prière en latin, accompagnée un moment d'un grognement et d'un cri étouffés. Le Père Renz s'arrête, mais le démon n'a rien à dire, aussi il continue. Le latin se termine et y succède une prière communautaire en allemand qui, sur la seconde cassette, se mue en litanies des Cinq Plaies sacrées. Puis le Père Renz commence à sermonner les démons :

«Vous avez spécifié le moment de votre départ. Maintenant je vous demande de vous présenter vous-mêmes et, quand vous le ferez, vous devrez saluer la Mère . Ce que vous aurez à dire est : "Salut, Marie, pleine de grâce."».

— *«Non»,* hurle une voix démoniaque.

— *«Je vous ordonne de le faire.»*

— *«Non.»*

— *«Au nom de la sainte Trinité, du Père, du Fils et du Saint-Esprit, je vous ordonne d'obéir.»*

— *«Non, tu es un sale porc.»* Ceci est suivi d'une série de cris et de grondements.

«Je suis sous la protection de la Sainte Vierge. Je vous ordonne une nouvelle fois de partir.» Il passe au texte latin et en vient aux caractéristiques de Satan. Le démon commente seulement

d'un grognement puis retombe dans le silence. Il y a un autre grognement, un hurlement puis une pause interminable, tandis que le Père Renz continue d'asséner patiemment, avec persistence, les formules latines. Au moment même où l'auditeur est presque persuadé que les démons ne parleront plus de nouveau, on entend un grognement et le Père Renz revient à l'allemand :

«Caïn, pourquoi as-tu assassiné ton frère ? Pourquoi es-tu devenu un assassin ?» Puis il répète ses questions en latin : *«Dic mihi...»* Pas de réponse. La pause qui suit est assez longue pour qu'il puisse dire tout le texte latin, clair sur la formule d'expulsion proprement dite : *«non resistas ne résiste pas.»* Le démon demeure toujours récalcitrant. Le Père Renz :

«Caïn, au nom de la Sainte Trinité, du Père, du Fils et du Saint Esprit, je t'ordonne de cesser de tourmenter Anneliese.» Il répète l'injonction deux fois de suite, sans aucune réponse du démon, aussi revient-il à la prière en latin. A l'ultime fin de celle-ci, un cri se fait entendre.

«Qui est-ce de vous tous ? Est-ce Caïn ? Il doit s'annoncer s'il est là. Ou est-ce Judas, ou Lucifer, ou Néron, Hitler, Fleischmann ?»

«Oui, très juste», gronde le démon, revenant à sa forme familière. Mais il n'a rien d'autre à ajouter, aussi le Père Renz reprend-il le latin. Il se passe une autre éternité avant qu'éclate une immense séquence de cris et de grognements. Le Père Renz s'anime :

«Lucifer, ton heure est venue.»

«Ferme ta gueule, espèce de sale porc», suivi d'un cri grinçant et très long et d'une suite d'autres plus courts, jusqu'à ce que le silence règne de nouveau. La prière latine ressemble à une étoffe non teinte qu'illumine çà et là le fil rouge d'une soudaine exclamation démoniaque. Le Père Renz revient à l'allemand :

«Je t'interdis de tourmenter Anneliese, au nom du Père, du Fils et du Saint Esprit.» Le démon n'a rien à dire. Puis, sur le fond de récitation en latin, survient un cri inarticulé, suivi d'un encore

plus retentissant : «*Ferme ta gueule, — ooh*», quelques grognements, un autre cri, encore des grognements, comme si la bête infernale se trouvait endormie et commençait maintenant à s'agiter, ennuyée par la constante commotion et par le harcèlement. Puis rien.

Le Père Renz revient au latin, encore et encore, puis essaye la menace :

«*Nous allons supplier les trois pouvoirs sacrés de vous précipiter en enfer. Nous allons faire appel aux pauvres âmes du purgatoire, aux anges gardiens et à tous les saints. Prions le Notre Père.*» Un cri lui répond : «*Non, non, non, non, non,*» traînant des grognements comme une queue. «*Je vous salue, Marie, pleine de grâce...*» a pour réponse des grognements prolongés, effrayants. «*Saint Michel, nous vous prions, renvoyez en enfer Satan et les esprits mauvais qui rôdent sur la terre et mettent en péril les âmes. .*» est suivi de hurlements et de grognements. «*Elle écrasera ta tête sous son talon...*»

Pendant quelques vingt minutes continuent d'alterner les prières en allemand et en latin, les menaces, les cris et les grognements. C'est un dialogue échevelé car le démon ne respecte pas les convenances sociales, grondant et hurlant entre, en-dessous et au-dessus des paroles du Père Renz, tel un chien fou évitant les coups de pied et cherchant à mordre en retour. «*Il est grand temps pour vous de vous en aller... Qu'avez-vous jamais fait pour nous, humains ? Vous ne nous avez rien apporté que des tourments.*» A présent, le démon riposte.

— «*Nous sommes toujours pour rester*», grogne-t-il.

— «*Par la permission de qui ?*»

— «*La Dame*», aboie le démon.

Le Père Renz reprend la prière latine, puis essaye une autre approche.

— «*Ce doit être très désagréable pour vous de rester là. Vous seriez contents de déguerpir.*»

«Parce qu'ici c'est bien pire.» Les démons semblent ressentir que, bien que leur temps soit compté, ils ne doivent rien concéder à la hâte. Tout au plus grognent-ils ou crient-ils de temps en temps, tandis que le Père Renz essaye à présent de s'assurer l'aide de Barbara Weigand et des anges gardiens. La manœuvre des démons consiste à tenter de cétourner le Père Renz de la préoccupation de les chasser, en mettant d'autres sujets sur le tapis. *Elle, la morveuse,* disent-ils, *elle passera ses examens en Décembre.* Puis vient la question du jour du jugement. *Il y aura des fracas et des clameurs. On ne te dira pas quand. Tout sera détruit. Il n'y aura rien à bouffer.* Puis le porte-parole des démons retourne aux grognements et hurlements, désagréable cacophonie venant interrompre les longues périodes de prière par le Père Renz et par le groupe. Illogiquement comme toujours, un démon annonce soudainement juste au milieu d'une exhortation latine :

— *«Il faut que je m'en aille.»*

— *«Caïn, assassin de ton frère, Judas, Lucifer, Néron, Hitler, Fleischmann...»*

«Que Hitler s'en aille, moi je ne pars pas.» Ils continuent de lanterner, faisant irruption dans la prière du Père Renz par des cris et des grognements et répondant à ses injonctions — *Caïn, Lucifer, tous les autres, vous aurez à plier le genou devant la Mère*

— par un silence méprisant. Les parties luttent maintenant depuis presque trois heures, les démons éludant avec ruse les coups du prêtre. Aussi le Père Renz essaye-t-il une autre stratégie afin de les entraîner dans un combat face à face. Il interroge :

— *«Je suis sûr que vous avez encore quelque message pour nous de la part de la Très Sainte Vierge. Vous n'avez rien à dire ? Il n'y a personne ? Etes-vous là, vous tous ?»*

— *«Oui».*

— *«Qu'est-ce que vous vous apprêtez à perpétrer cette nuit ? Vous êtes supposés partir. Attendez-vous l'heure ? Ce ne sera plus long maintenant. Moins de trois heures et il vous faudra vous en aller.»*

- *«Nous partirons à dix heures, pas avant.»*

— *«Tous ensemble ?»*

— *«L'un après l'autre.»*

Tous se joignent dans une prière à la Vierge, pour demander son aide. *«Priez pour nous, sainte Théophore...»* Mais le Père Renz est préoccupé de maintenir le dialogue.

«Qui est là cette nuit ? La Mère est là. Barbara Weigand est-elle là ?» Oui. Siegfried aussi ? Oui. Qui d'autre ? La grand'mère de la morveuse. Qui encore ? Sa sœur. Et aussi d'autres encore. Qui ? Celui-là d'Italie... Frère Pio ? Oui. *«Et Thérèse de Konnersreuth... et Frère Konrad... et saint Michel... saint Joseph... et les anges gardiens...»*.

«Pouvez-vous vraiment les voir tous ?» s'enquiert le Père Renz. Un meuglement furieux, et de nouveau les démons refusent de coopérer davantage. Le Père Renz revient aux prières alternées en latin et en allemand et à la prière communautaire. Il est exténué et demande une interruption. *«Non !»*, grince le démon. Le Père Renz prononce l'exorcisme. Puis, pour animer la réunion, il fait chanter par le groupe un hymne à Marie, puis un autre. Les démons grognent et hurlent tout du long et l'un d'eux de cracher un message de la part de la Vierge. *«Je... je vais vous dire quelque chose.»* Une volée de hurlements. *«Elle est contente de vous tous.»* Cris. *«Parce que vous n'arrêtez pas de prier. Vous devrez continuer autant que vous pourrez.»* Une finale de hurlements.

Au comble de la joie, le Père Renz appelle chacun à prier le Magnificat : *«Mon âme exalte le Seigneur...»* mais ils ne peuvent continuer car le démon hurle très fort, grogne, crie toujours plus fort, grogne, hurle, puis se lance dans une volée de cris jamais entendus jusqu'alors, comme une orgie rythmée de déchirements et de soulèvements, comme s'il allait vomir toutes ses entrailles, estomac, intestins et tout[4]. Le Père Renz essaye d'intervenir mais en vain. Il commence une prière communautaire. Les

(4) La scène intervient tellement à l'improviste et est si suggestive et puissante que j'ai dû arrêter le magnétophone pour reprendre mes esprits et essayer de surmonter une envie urgente de vomir.

cris s'atténuent quelque peu, puis s'arrêtent brusquement. Il profite de la brèche.

«Il est dix heures. La Sainte Vierge vous a ordonné de déguerpir.» Les démons recommencent à crier, tandis qu'il répète par deux fois l'injonction. *«Au nom de la Sainte Trinité, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, je vous commande de sortir et de ne plus jamais revenir.»* La jeune fille crie puis le démon revient, hurle et lâche l'aveu exigé :

– *«Je suis damné parce que je... j'ai exercé mon ministère de façon tout à fait incorrecte.»*

— *«Qui es-tu ? Judas ?»*

— *«Non».*

Ici intervient le Père Alt.

— *«Fleischmann ?»*

«Oui... Il faut que je m'en aille maintenant.»

— *«En enfer ?»*

— *«Oui».*

Le Père Renz : *«Tu sais ce que tu as encore à dire ?»*

«Oui», suivi d'un chapelet de cris. De nouveau s'entend l'effort pour vomir, perçant, oppressé, énorme, et le démon jette : *«Je vous salue Marie, pleine de grâce.»* Un curieux silence descend, tel une accalmie au sein de la tempête. Alors nous entendons le Père Renz dire :

«Je vous salue Marie, pleine de grâce. C'était la condition. C'est ce qu'il a dit. Ainsi Fleischmann est parti, Fleischmann est parti. Au tour des autres maintenant»

Immédiatement résonne ce bruit strident de vomissement, un soupir, le vomissement, un autre soupir, deux fois de suite, et le Père Renz demande :

— *«A qui le tour maintenant ?»*

— *«Hitler.»* Cris et encore le vomissement.

«Au nom de la Sainte Trinité, du Père, du Fils et du Saint-Esprit, je t'ordonne de sortir.» Le démon répond par de nouveaux cris. *«Confesse pourquoi tu es en enfer.»* D'autres cris. *«Au nom de la Sainte Trinité, je t'ordonne...»*. Un bruit d'immense vomissement. C'est seulement après deux nouvelles injonctions que le démon reconnaît, au milieu de hurlements :

— *«Parce que j'ai tué tant de gens... et que je me suis suicidé...»* puis un féroce grognement *«et maintenant je suis condamné — ooh !»*

«Sais-tu ce que tu dois dire en guise d'adieu ?» Il faut plusieurs autres vomissements torturants et grognements, et des ordres répétés de la part du Père Renz avant que le démon ne balbutie la formule : *«Je vous salue Marie, pleine de grâce»*, le dernier mot s'achevant dans un soupir décroissant et sombrant dans les abîmes.

«Quel est le suivant ?» demande le Père Renz. *«Au nom de la Sainte Trinité...»* Il est interrompu par une voix rauque :

«C'est moi, Caïn.» Puis, après quelques cris sourds, vient l'aveu volontaire : *«J'ai assassiné mon frère.»*

Hormis ce point, Caïn ne concédera pas aisément sa défaite. Son effroyable vomissement submerge presque les injonctions du Père Renz à se soumettre. Il tente de prononcer le «Je vous salue Marie» requis, mais son effort se perd dans un pitoyable bégaiement et il recommence à crier et lance : *«Espèce de trou du cul.»* Bientôt après cependant, quand le Père Renz renouvelle son invocation du pouvoir de la Vierge, il profère son : *«Je vous salue Marie, pleine de grâce»*, d'une voix douloureusement oppressée, et quitte la scène.

«Maintenant donc, Caïn aussi est parti», commente le Père Renz avec une évidente satisfaction, tandis qu'un autre début de grognement est déjà en train de jaillir. *«Est-ce le tour de Néron maintenant ?»*

— *«Oui, m'sieur, maintenant c'est à moi.»*

Néron émet d'horribles meuglements, sans cependant prêter attention aux questions répétées du Père Renz — au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit — afin qu'il confesse ses péchés. Finalement le Père Renz les répète en latin. Entrepris dans sa langue maternelle, Néron condescend à répondre, mais il bégaie lamentablement.

— *«Je... je... je... j'ai tué les chrétiens... j'ai vécu une vie de débauche»*, suivi d'autres grognements.

— *«Salue la Très Sainte Vierge.»*

— *«Non, non, non, non»*, accompagné de grognements furieux.

Le Père Renz doit répéter nombre de fois l'injonction, sans recevoir d'autres réponses que des cris, un nouveau vomissement, encore des cris. Puis Néron dit d'une voix plutôt faible : *«Non, je n'aimerais pas faire ça.»*

Le Père Renz est en plein harcèlement, répétant inlassablement son ordre au nom de la Cour céleste.

Néron se soumet. Avec un cri et un grognement, il répète le «Je vous salue Marie» et s'évanouit avec un soupir perceptible. Le Père Renz est nettement satisfait.

«Donc le voilà parti aussi. Maintenant reste Judas. Il doit capituler, lui aussi.» Il commence l'injonction d'exorcisme, mais rien ne répond.

«Judas Iscariote, es-tu là ?» Cris. Le Père Renz répète la formule d'injonction, écoute les cris, la répète ; un cri perçant, puis la confession grommelée :

— *«Je suis tombé en enfer parce que j'ai désespéré.»*

— *«Parce que tu as trahi le Sauveur ?»*

— *«Oui... mais je ne m'en irai pas.»* Il reste inflexible, même après trois réitérations de la formule et, quand le Père Renz lui rappelle que la Vierge l'expulsera, il l'attaque et hurle que l'image devrait être jetée dehors. *«Au nom du Père, du Fils et du Saint Esprit, au nom de la Sainte Mère ...»* Judas bégaie un arrogant : *«Non... non... non... non !»*

— *«Au nom du...»*

Judas tente une négociation : *«Où suis-je sensé aller ?»*

— *«En enfer !»*

— *«Non».*

— *«C'est là que tu appartiens.»*

— *«Non».*

— *«Tu mérites d'y être. Tu n'as pas voulu servir le Seigneur.»* Judas ne peut plus résister. Ses bruits de vomissement sont aussi effrayants qu'auparavant. Une fois de plus, le Père Renz répète l'ordre, puis lance, impatient : *«Allons, sors donc.»* Judas salue la Vierge et sombre dans l'abîme dans un soupir. Le Père Renz se détend pendant quelques secondes et dit :

«Ainsi maintenant, il est sorti, lui aussi. A présent il n'y a plus que Lucifer.» Il fait une brève pause, pour aller chercher l'image de l'archange Michel sur l'aute. privé.

«Voilà, regarde», dit-il. Le démon répond d'une très petite voix rauque : *«Je ne m'en irai pas»*, et se met à crier. Il résiste obstinément, obligeant le Père Renz à répéter la formule d'exorcisme de nombreuses fois, toujours sans succès. Le Père Renz change d'armes et fait prier saint Michel. Lucifer trouve cela déloyal et hurle et grogne en guise de protestation. *«Saint archange Michel, veuillez jeter une deuxième fois Lucifer dans l'abîme.»* Remarquant que le démon grogne, il pousse l'avantage. *«Saint archange Michel, défendez-nous dans notre combat contre les fourberies et persécutions de Satan, protégez-nous...»* Les autres se joignent à lui dans une supplication renouvelée à l'archange et quand ils ont terminé, le Père Renz répète son injonction. Bien que le démon en soit à présent à vomir, il continue de refuser de déguerpir. Le Père Renz fait appel à la Vierge, mais en vain. A Jésus, à l'archange Michel, à la Sainte Trinité — rien. Le démon est de nouveau près de vomir, mais persiste à dire non. Encore trois nouvelles injonctions et il semble céder.

«Je suis damné parce que je n'ai pas, je n'ai pas... voulu servir... Dieu. J'ai voulu me diriger moi-même, bien que je ne sois qu'une créature.» Puis il fait volte-face et ajoute : *«Je ne pars pas.»*

Les nombreuses injonctions du Père Renz pleuvent sur le démon réfractaire. Il ne s'avoue toujours pas vaincu. Il vomit violemment, d'une manière inouïe, quatre fois de suite. On entend certains de ses cris simultanément sur deux registres, comme s'il avait deux bouches. *«Tu n'as pas voulu te soumettre au ciel, maintenant il te faut descendre en enfer.» «Non, non, non, non.»* Mais alors il s'effondre : *«Je vous salue Marie, pleine de grâce»*, bégaie Lucifer, oppressé comme dans une convulsion. Un silence[5].

Anneliese soupire : *«Ah — yeh»*, comme si elle se réveillait d'un rêve. Des voix étouffées se font entendre, comme des gens qui l'entourent et la réconfortent, et le Père Renz dit : *«Il est onze heures moins vingt. Chantons le Te Deum.»* Il entonne la version allemande : *«Grosser Gott, wir loben dich»*, et les personnes présentes se joignent à lui. Les voix résonnent, claires :

«Wie du warst zu aller Zeit,
So bleibst du in Ewigkeit —»

«Comme tu fus depuis toujours,
Tu le demeureras dans l'éternité —»

et elles continuent avec trois autres versets. Puis un silence, chacun rassemblant ses pensées. Le Père Renz, reconnaissant envers la Vierge, veut la remercier également. *«Chantons encore aussi un chant à Marie.»* Et ils commencent :

«Maria zu lieben...»

quand, comme provenant du fin fond de l'enfer, un rugissement et un hurlement éclatent parmi eux et une voix démoniaque fait : *«Je ne suis pas encore parti.»* Les chanteurs sont si emportés dans leur élan qu'ils continuent pendant deux nouveaux versets, dominés par les hurlements. Le Père Renz demande : *«Qui n'est pas encore sorti ?»*

«Moi.»

---

(5) J'étais assise sur le bord de ma chaise. N'en soyez pas si sûrs, pensais-je. Rappelez-vous l'avertissement. Ils peuvent revenir. Il peut y avoir davantage de démons. Mais, enfermé dans le passé et quasiment hors de ce monde, le mystère continua de se dérouler suivant son ordonnance prédestinée.

Jusqu'à une heure et demie, cette nuit-là, le Père s'acharna, essayant d'expulser le démon, qui refusa de livrer son nom et qui dit qu'il n'avait pas dévoilé sa présence jusque-là. Le Père échoua.

CHAPITRE VI

ÉCHEC DE L'EXORCISME

C'est un petit groupe familial fort découragé qui se réunit à l'étage le lundi suivant, 3 Novembre. Des prêtres, seul le Père Renz était là ; les Hein n'étaient pas venus non plus. Anneliese semblait assez bien, disant qu'elle se sentait merveilleusement «libre», mais la pensée qu'elle ne l'était naturellement pas pesait lourdement sur l'esprit de chacun. Ils commencèrent la séance par le chant à la Vierge Marie, le même que le démon avait si cruellement interrompu tandis qu'ils étaient en train de célébrer la délivrance d'Anneliese : *«Maria zu lieben...»* Après que le Père Renz eut prié un moment, un démon annonça sa présence par un grognement, disant qu'il ne s'en irait pas.

— *«Tu t'en iras si tu le dois»*, répliqua le Père Renz.

— *«Ça va prendre un bout de temps.»*

— *«Combien de temps ?»* Obstinement, le démon garda le silence un long moment, n'honorant même pas les prières d'exorcisme d'un cri ou d'un faible grognement. Puis, arbitrairement comme toujours, il se manifeste, commentant : *«Vrai, on vous a joué un bon tour.»* Le Père Renz reste imperturbable. C'est vrai, dit-il, les démons leur ont effectivement menti. Il fait alors un point légal : conformément au protocole d'exorcisme — il cite alors lentement et clairement le texte latin, en appuyant spécialement sur les points saillants — ils devaient tous déguerpir. Pourquoi ne l'ont-ils pas fait ? Tout ce qu'il obtient du démon est un grognement vicieux : *«Arrête déjà cette merde.»*

A part cela, le démon a peu de choses à dire. Parfois, il grogne ou hurle, mais plus généralement il boude et place quelques remarques misanthropiques, telle la déclaration qu'Anneliese n'allait pas passer son examen. Entrepris par davantage de prières, il dit de sa voix basse et rauque :

— *«Vous feriez aussi bien d'arrêter.»*

Aucune des stratégies éprouvées et authentiques n'y fait. Il refuse de donner suite pour aucun des renseignements concernant son nom, ses associés éventuels ou le moment de son départ. En fin de compte, il s'enferme dans un complet silence. Le Père Renz abandonne. *«Il dort, laissons le dormir. Anneliese doit être également fatiguée de vendredi dernier, et elle a un examen cette semaine. Peut-être pouvons-nous nous en tenir là de bonne heure aujourd'hui. Etes-vous tous d'accord ?»* On entend un murmure d'assentiment et il les renvoie avec l'habituel : *«Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, amen.»* A tout prendre, il n'était pas découragé, malgré cet insuccès à chasser les démons pour de bon et pour toujours. Le 5 Novembre il écrivit à monseigneur Stangl :

> Le cas d'Anna Lieser est une tâche difficile pour moi, qui exige de moi beaucoup de temps et d'effort. Mais il m'enrichit aussi beaucoup. L'affaire n'est pas encore terminée, mais il semble que cela ne devrait plus tarder.

Le lendemain de cet exorcisme Anneliese retourna à Würzburg. Elle avait été avertie par «quelque chose» de bien étudier pour son épreuve du prochain vendredi, aussi essaya-t-elle d'y parvenir. Elle eut aussi à déménager du premier étage au quatrième de la tour. Le Fernandeum était passablement maussade à présent que Peter avait passé tous ses examens et qu'il n'y vivait plus, mais elle se rapprocha de quelques autres anciennes amies. La première fut Maria Burdich, qu'elle rencontra dans le hall. Elles parlèrent des prochains examens.

«As-tu passé beaucoup de temps à étudier ?» voulut savoir Maria.

Anneliese hocha la tête : *«Non, en vérité, je ne me sens pas bien et je trouve très difficile de m'y mettre. Il est beaucoup plus facile de prier que de travailler ; j'ai l'impression que c'est ce que j'aurais*

de mieux à faire.» C'était étrange à dire, l'examen n'étant qu'à quatre jours de là, et lorsqu'elle fut interrogée sur cette période de la vie d'Anneliese, Maria Burdich s'en souvint.

Durant cette période, Anneliese alla souvent prier, spécialement dans l'oratoire de l'église de Neumünster. Dès qu'elle traversait la cour située entre la cathédrale et l'église de Neumünster, elle se sentait mieux. Elle se glissait par l'entrée latérale, en bas des escaliers, et passait devant la statue du Christ au tombeau. La chapelle l'enfermait dans une paix tranquille. Les lignes basses et douces des arcs romans, les plantes vertes devant les niches, la pâle lueur des cierges — tout cela respirait une ambiance secourable. C'est peut-être à cette époque qu'elle expérimenta quelque chose dont elle parla au Père Renz. Elle dit qu'elle était allée prier dans la chapelle et y était restée trois heures. Puis elle pensa rentrer chez elle, mais une douce voix lui dit : *«Reste un peu»* et elle pria encore deux autres heures.

Anna Lippert était également de retour au Fernandeum, après les vacances d'été, comme Ursula Kuzay et Elisabeth Kleinhenz. C'était agréable de leur faire un signe de tête dans les corridors. Elle rencontra une nouvelle jeune fille, Mechthild Scheuering, qui avait vécu quelque temps au quatrième étage. A Mechthild Anneliese parut très fatiguée et apathique. Mais quand elle commença de lui parler de certains de ses propres problèmes, elle fut surprise de la grande compassion qu'Anneliese lui manifesta et de la remarquable perspicacité qu'elle semblait avoir à l'égard des autres.

Deux jours avant l'examen, Anneliese ressentit soudainement le besoin de travailler. Le poids qu'elle sentait toujours avait disparu et elle était capable de mémoriser, apprenant un grand nombre de choses en un temps remarquablement court. Elle ne trouva pas difficile l'épreuve de théologie et la passa avec une bonne note. Elle était très à l'aise et pour la première fois depuis longtemps, elle sentit qu'elle pouvait aller se confesser et communier. Ç'avait été un des aspects fâcheux du mois d'Octobre et même avant : elle était empêchée de participer à cette partie très intime et très centrale de la messe, car chaque fois qu'elle voulait se lever de sa chaise pour s'avancer et communier, elle devenait rigide

et ne pouvait pas bouger de sa place. A présent, elle y réussissait, mais aussitôt apres le vieux fléau était de nouveau là.

Elle se rendit à l'oratoire en action de grâce comme de juste. Elle le nota dans son journal comme suit :

8.11.75

Sauveur : «Je dois le visiter plus souvent lorsque je suis à Würzburg et je dois amener Anna avec moi. *J'ai été heureux que tu viennes me voir ; il n'y a si souvent personne ici.*»

Elle poursuit :

Mon ange gardien (?) (Ce n'était sûrement pas Satan) a fait une véritable gymnastique avec moi. Il m'a pliée dans toutes les directions au point que mes jointures en craquaient, mais c'était amusant. Il m'a semblé entendre quelqu'un dire que j'étais devenue très rigide (ce qui est exact, car Satan entrave continuellement mes mouvements, de sorte que, par exemple, je crois qu'au lieu de deux jambes j'ai deux bâtons).

A l'approche de son examen d'enseignement de la religion, qui s'annonçait pour la fin du mois, elle eut besoin de réconfort et son compagnon céleste ne l'abandonna pas :

10.11.75
(Texte caviardé par le Père Renz)
Ce matin :

Sauveur : *Tu passeras toutes tes épreuves*» (mes examens de pédagogie).

Il y a davantage dans cette révélation, cependant, sans rapport avec les tâches scolaires. Tel le grondement d'un lointain orage. Elle continue :

«Mais tu vas être appelée a subir des épreuves d'un genre complètement différent. Je te donnerai ma grâce. Tu seras soumise à une véritable mort.»

D'une manière significative, cette inspiration prophétique est la dernière annotation. Elle consigna bien encore quelques révélations, mais elles prirent une forme différente, moins person-

nelle, plus dans le style de ce qu'elle avait appris en lisant les œuvres de Barbara Weigand. Elle ne data plus ces annotations, mais elle eut soin de les numéroter. Elle n'indiqua pas non plus de qui cela lui venait. Le 15 Février de l'année suivante, elle apporta les quatre carnets au Père Renz, qui conserva fidèlement ce qui correspond à son testament spirituel.

1. Tout ce que tu fais de bien ou as fait de bien dans le passé, est de Moi, toute bonne pensée, toute bonne action. Rien n'est de toi. C'est pourquoi je t'ai laissée manquer la sainte messe en dormant, afin de te montrer que tu es incapable de rien faire par toi-même et afin de t'humilier. Tu ne dois pas croire que tu as accompli quelque chose. Tout est un don de Mon grand amour pour toi.

2. Attends tout de Moi, tout. Je rendrai possible l'impossible. Aie une totale confiance en Moi Cela m'honore. Cela m'attire.

3. Repens-toi de tes péchés puis crois que je t'ai pardonné, et va de l'avant courageusement. Crois en Mon *grand* amour pour toi, n'en doute pas ; cela m'attriste beaucoup. Mes voies sont des voies mystérieuses ; tu devras me laisser choisir Moi-même ta route. Ne t'ai-je pas donné de nombreux signes de Mon amour ?

4. Fais silence ! Ne parle pas tant. Mets un frein ferme à ta langue. Car tu auras à rendre compte de toute parole superflue. Aime la solitude. Vaque aux affaires sociales juste ce qu'il faut pour manifester ta loyauté envers les autres, pas pour le plaisir. Renonce aussi aux plaisirs autorisés.

5 Ne t'inquiète pas au sujet de l'avenir. Décharge-toi de tout sur Moi. Recherche toute minute où tu pourras M'écouter et accomplis Ma volonté et Mes désirs. Je t'aime tendrement. Fais-en de même pour Moi, en accomplissant le moindre de mes désirs — en écoutant Ma voix. (Les brebis connaissent la voix de leur berger. Je suis le bon berger et J'aime Mes brebis.)

6. Crois que j'exauce toute prière, si elle n'encombre pas le chemin du salut de l'âme. Souvent je n'exauce pas les demandes légitimes de Mes enfants pendant longtemps, afin de les affermir.

7. Ne t'émeus pas immédiatement si les choses ne tournent pas (aussitôt) comme tu le souhaites. Essaye au moins de maîtriser ton tempérament. Tu ne sais pas combien une contrariété peut t'être bonne et utile. Souvent je n'exauce même pas les demandes légitimes de Mes enfants, afin de les affermir et de faire profiter un pécheur de leur prière Sois patiente à l'égard du manque de foi des autres, comme Je suis moi-même patient à ton égard. Une personne patiente et ferme accomplit tout ce qui est essentiel.

8. Prie et intercède sans cesse pour tes compagnons, les humains, afin qu'ils puissent atteindre eux aussi la demeure d'en-haut.

9. Ne suis-Je pas un père aimant, qui prend soin de toi ?

10. N'oublie pas quel don de grâce c'est pour toi d'avoir été autorisée à lire les écrits de Barbara Weigand. Prie pour que le trésor de ces écrits puisse être à la disposition de quiconque.

11. Prie et sacrifie-toi beaucoup pour mes prêtres. Ce n'est pas pour rien que Je t'ai montré (à San Damiano) la grandeur et la dignité de *tout* prêtre et tu en as frémi de crainte. Considère que même le plus indigne des prêtres est un second Christ. Ne juge personne, afin de ne pas être jugée. Laisse-Moi ce soin.

12. Lutte contre la tentation ; n'y succombe pas. Je ne permettrai pas qu'elle dépasse tes forces. Jusqu'où Je permettrai à la tentation de traverser ta route, cela ne doit pas te préoccuper. C'est Mon affaire.

On grandit par le combat si on lutte avec Moi.

Le Père Renz avait coupé court à la séance d'exorcisme du 3 Novembre parce que, comme nous l'avons noté plus haut, il avait ressenti qu'Anneliese était probablement encore fatiguée de ses efforts au cours de l'interminable rite du 31 Octobre et parce que le démon était assoupi — c'était la raison pour laquelle celui-ci était demeuré obstinément sans réaction. Le Père Renz se trompait sans doute en ce qui concernait Anneliese. Elle n'avait jamais manifesté aucun signe de fatigue a la suite d'une séance d'exorcisme, affirmant toujours qu'elle se sentait ensuite très bien.

Même sa voix n'était pas affectée, quoique les démons aient vociféré et proféré. Elle disait qu'ils utilisaient ses cordes vocales et qu'elle n'était qu'une spectatrice incapable d'empêcher ce qu'ils faisaient avec des parties de son corps. Après coup, c'était comme si rien au monde ne s'était passé, pour autant qu'il s'agissait de sa force physique. Rien n'en avait été affecté. Quant au démon, il semblait en effet avoir sombré dans une stupeur semblable à un sommeil. Il n'était pas encore réveillé lorsqu'Anneliese revint chez elle de Würzburg, le week-end suivant, après son examen de théologie.

Le démon resta tout un temps somnolent durant la séance d'exorcisme du 9 Novembre, à laquelle le Père Alt participa également. Quand finalement il hurle et grogne, il émane de lui une ambiance effrayante de méchanceté maligne. Ce n'est qu'occasionnellement qu'il reprend le vieux style populaire, comme lorsqu'il éclate en une tirade coléreuse et grogne, disant :

«Si la morveuse va à l'église une fois de plus, maudite femelle, je vais provoquer une telle sarabande que tout le monde accourra.» Ou, tandis que le Père Renz s'acharne sur lui sans répit — en allemand, en latin, en chinois — le pressant de révéler son identité, il dit de son inimitable voix graveleuse : *« Vas-y, essaye voir encore de la démêler.»* Quand sa patience craque, il jette un grognement sourd et menaçant et dit : *«Tu peux toujours causer, à t'en rompre la gueule»*, ajoutant, comme dans un soupir : *«Je ne parlerai toujours pas»*.

Pour agacer encore plus le démon, le Père Renz suggère à l'assistance de chanter l'hymne à la Vierge Marie, *«Maria zu lieben...»* Ce qui s'ensuit est une saisissante manifestation sonore de la lutte entre le Ciel et l'enfer. Les voix claires des sœurs d'Anneliese résonnent à la louange de la Reine du Ciel, tandis que le démon pousse des cris perçants et grogne tout du long, interrompant les couplets, la mélodie et le rythme, et il en résulte un affront, une douloureuse insulte au sacré, un blasphème fondamental.

Aiguillonné à l'extrême, environ une heure après le début de la séance, le démon tombe finalement dans le piège du Père Renz. Cela se produit lorsque le Père met le paquet et se met à parler

de Judas, *traditor*, le traître. Le démon réagit par des cris stridents.

— *«Pourquoi cela te rend il fou quand je parle de Judas ?»* demande le Père Renz.

— *«Parce que je suis revenu.»*

— *«Es-tu Judas ?»*

— *«Jawolh - oui, M'sieur.»*

A l'arrière plan, le Père Alt s'exclame :

— *«Ainsi donc. Qui t'a permis de revenir ?»*

— *«Qui, qui, qui, croyez-vous ?»*

— *«Qui donc ?»*

— *«La Dame de gloire.»*

Mais il ne donne pas plus d'informations, disant qu'il attendra pour voir la réaction de l'évêque à tout ce qui a transpiré. D'autres questions restent sans réponse puis il commence à hurler au sujet de sa damnation. Une fois de plus une impression de mauvais augure et de désintégration envahit la scène car, bien qu'il se dise éternellement damné, ce n'est pas l'impressionnante incantation des premiers exorcismes s'élevant des flammes de l'enfer. Au lieu du *«auf Ewigkeit verdamnt -o- oh»*, avec son point d'orgue surnaturel sur le «E», c'est à présent : *«verdammt in all Ewigkeit»*, sans tonalité précise, rampant comme un serpent et s'achevant sur un grognement final.

Plus tard au cours de la même séance, le Père Renz réussit à entraîner le démon dans un autre échange. Nous entendons qu'il est revenu aussitôt après avoir été expulsé. La question n'est pas abordée du point de savoir pourquoi la porte était restée entr'ouverte alors que les prêtres pensaient qu'ils avaient conclu avec succès par le chant du Te Deum. Le démon dit qu'ils sont revenus à cinq et qu'ils resteront *«jusqu'au triomphe de la Dame»*. Ce triomphe consistera en l'expulsion des démons, plus quelques autres faits qu'il refuse de divulguer. Il lâche en effet que la Dame envoie le message qu'ils doivent patienter. Une nouvelle fois, tous chantent une hymne à Marie, au milieu des grognements caco-

phoniques du démon, après quoi celui-ci sombre dans le silence. Le Père Alt, en lisant quelques passages du manuscrit de Barbara Weigand, l'agace un bref instant, mais ensuite il n'a rien d'autre à dire et se limite à émettre un grognement furieux de ci de-là. Le scénario est pour beaucoup le même le lundi 10 Novembre.

Durant la longue pause où le démon n'avait rien à dire, Anneliese restait assise comme submergée dans sa pensée, les yeux à demi ouverts, ses mains sur son giron, la partie supérieure du corps légèrement penchée en avant. Parfois, elle balançait ses jambes ou frottait légèrement les extrémités de ses doigts joints, donnant l'impression qu'elle attendait quelqu'un.

Anneliese se rendit à Würzburg le lendemain pour des recherches en bibliothèque pour sa thèse. Elle rentra pour le week-end et pour une séance d'exorcisme, le 14 Novembre, hébergeant un démon fatigué et muet. Il traite le Père Renz de sale sac à présent, au lieu de sale porc, se plaint de l'eau bénite, qu'il désigne comme eau de vaisselle et répond aux injonctions et exhortations du Père Renz par de brèves invectives ou par un simple *«Ta gueule.»* Habituellement, il ne grogne même pas. Rien d'étonnant à ce que le 16 Novembre le Père Renz commence la séance par un urgent appel à la Vierge pour recevoir la force de porter la croix. Le démon ne prête en fait nulle attention au fait d'être appelé Judas ou non ou que les jeunes filles chantent des cantiques à la Vierge Marie. L'idée du Père Renz de mêler au rite le Pape Pie X, patron de son église de Schippach, ne provoque que peu de grognements et de cris. A la fin, le démon lui-même conclut en grommelant :

— *«Vous feriez aussi bien d'arrêter de prier.»*

— *«Pourquoi ?»*

— *«Parce que c'est inutile.»*

Le lundi suivant, 17 Novembre, ce fut pareil.

Retour de recherches en bibliotheque à Würzburg, le vendredi 21 Novembre, Anneliese vit que le Père Renz, toujours plein de ressources, pensait maintenant que le démon pourrait être poussé

à la colère et devenir ainsi plus accessible a l'idée de s'en aller pour de bon si un portrait du Pape Pie X lui était montré. Pour s'assurer tout à fait de l'effet, il amena également plusieurs petits reliquaires contenant des reliques de Pie X, de saint Vincent et un fragment de la vraie croix. Et, en effet, le démon en fut vivement perturbé.

«Enlève cette ordure, espèce de sale chien», s'exclama-t-il, faisant suivre ces mots de cris stridents nettement plus longs que ses sorties habituelles de trois a cuatre secondes. Il avait été manifestement désarçonné mais se ressaisit lors de la séance suivante, du samedi 23 Novembre, où il déclara d'un ton mauvais que peu importait ce que le Pere Renz apporterait : *«Je ne cesserai pas de tourmenter la morveuse et les autres non plus.»*

— *«Quels autres ?»*

— *«Personne.»*

Le Père Renz ne peut rien en tirer d'autre. Plus tard cependant le démon révèle spontanément que la «Dame glorieuse» est présente. *«Qui d'autre ?»* le pousse le Père. L'interrogatoire révèle les autres visiteurs : Barbara Wegand, le frère Pio, la grand'mère d'Anneliese, plusieurs personnes de sa parenté et de ses ancêtres - grognements, grognements — et cette grand-tante à elle, cette idiote dans son couvent. A l'arrière, la voix de Josef Michel s'élève, prononçant le nom de sa tante.

— *«Et saint Joseph ?»*

— *«Oui, il est là.»*

— *«Et les anges gardiens ?»*

«Jaaaohl», grognement, cri. Puis il ajoute, avec une pointe de son vieil humour trivial : *«Ça se bouscule ici.»* Le Père Renz est très satisfait. Il fait intervenir encore quelques archanges puis il invite chacun à dire le Notre Pere pour remercier les representants du ciel pour leur interêt. Au moment du *«qui es aux cieux»*, le démon glisse d'un murmure rauque et théâtral : *«Mais nous sommes aussi représentés.»*

Tout juste pour incommoder les saints personnages autant qu'ils le dérangent, il prend l'initiative d'un bout de revelation.

— *«Passe un message à l'assistance.»*

— *«Quoi donc ?»*

— *«La communion debout.»*

— *«Quoi d'autre ?»*

— *«Prendre l'hostie dans la main.»*

— *«Quoi encore ?»*

— *«Voilà !»*

— *«De la part de qui ?»*

Sardoniquement, le démon crache : *«De notre part.»*

Un peu plus tard, apparemment toujours sous l'impression d'être submergé par tous ces personnages célestes dans la petite pièce surchauffée, il fait savoir qu'il a de la compagnie, non pas ceux-là mêmes qui ont été expulsés mais d'autres qui ne parleront pas et dont il ne dévoilera pas les noms... Non, non, non, non.

— *«Ils devront s'en aller, tous cutant qu'ils sont. Et toi aussi»*, prévient le Père Renz.

— *«D'accord, mais cela va prendre un bon bout de temps»*, et il scelle son affirmation de quelques cris et grognements bruyants. Lors de la séance du 24 Novembre, une bonne part de l'agitation était de nouveau retombée.

Le 27 Novembre, Anneliese passa sa deuxième épreuve, celle d'enseignement de la religion. Que cela ne s'était pas déroulé sans peine, nous pouvons le relever d'après la remarque sarcastique du Père Renz à l'adresse du démon, pendant la séance du 28 Novembre, savoir que la veille la Mère était auprès d'Anneliese, l'aidant pour l'examen, et Thérèse Neumann de Konnersreuth aussi[1]. *«Et tu y étais aussi. N'est-ce pas ? Tu lui as causé un tas d'ennuis.»* Mais le démon ne relève pas le gant, parlant au lieu de cela du synode des évêques, qui venait de se clôturer, et disant combien il aimait les décisions de réformes prises à cette occasion.

(1) Mystique bavaroise (1898-1962), paysanne stigmatisée

D'évidence, le démon était ennuyé et insatisfait de ce que le cercle des fidèles s'était rétréci. Les prêtres d'Aschaffenburg ne venaient quasiment plus. Thea Hein venait moins souvent et le Père Alt lui-même était trop pris par sa paroisse pour pouvoir faire le long trajet depuis Ettleben.

«Ce sale porc d'Ettleben ne se pointe plus jamais», se plaint-il au milieu des grognements habituels.

— *«Il ne peut venir aujourd'hui. Il y a du verglas sur les routes.»*

— *«Ce n'est pas une bonne raison. Il peut le faire.»*

- *«Qu'a à faire ici le curé d'Ettleben ? Donner une bénédiction ? Aider dans la prière ?»*

— *«Qu'il vienne déjà, ce sale chien.»*

— *«Que veux-tu qu'il fasse ?»*

— *«Je le lui dirai.»*

En dépit de cette conversation, cependant, le démon ne veut toujours faire aucune conjecture au sujet de la date du départ de sa bande, sombrant dans de longues périodes de grognements, de hurlements et de pauses. Quand le Père Alt, appelé par téléphone par le Père Renz, vint pour la séance d'exorcisme du 30 Novembre au soir, comme cela était prévisible, le démon n'eut aucun message pour lui. Il bouda en silence, cria ou grogna quelquefois ou demanda au Père Renz d'enlever le reliquaire. Quand, au lieu de cela, le Père Renz l'exhorta, lui parlant des raisons pour lesquelles les démons appartiennent à l'enfer, il éclata en une effrayante série de hurlements. Comme le Père insistait en brandissant la photographie du Pape Pie X, il jeta un cri perçant :

— *«Sale porc, chien immonde.»*

— *«Quoi donc ?»*

«Je vais lui cracher à la figure.» Ce qu'il fit, droit au but. Le démon — mais pas Anneliese lorsqu'elle était libre de possession — pouvait atteindre un objet avec une implacable précision à un mètre ou plus. Le Père Renz lui enjoignit avec colère de s'excuser, sans aucun espoir bien entendu d'être obéi.

Le 1er Décembre, le docteur Kehler délivra une nouvelle ordonnance pour du Tegretol. Gertrud arriva de Fatima, au Portugal, pour des vacances prolongées, et prêta sa voix claire au chœur familial, pour le chant des hymnes à la Vierge Marie, tout au long des exorcismes. Elle participa à la séance du 7 Décembre et vit pour la première fois sa sœur en état de possession. Le démon était dans une humeur sinistre, arguant qu'il n'y a rien après cette vie — ce qui provoqua un «*Tu dois en savoir quelque chose*» amusé du Père Renz – et que Jésus n'avait jamais existé. Il hurla quelquefois mais s'en tint généralement à des grognements assez vociférants, notamment quand le Père Renz appela Thérèse Neumann, «*la grande amante de la souffrance et de la pénitence*», à l'aide et pour la protection d'Anneliese. La nouvelle patronne avait dû prendre en compassion la jeune tourmentée, car aussitôt après l'exorcisme, celle-ci s'approcha du Père Renz pour lui dire qu'elle pensait qu'elle pourrait aller communier. Ce fut une grande surprise, rapporte Peter dans ses souvenirs. Il conduisit immédiatement le Père Renz et Anneliese à l'église de Schippach. Une fois là, elle reçut la sainte communion sans aucune difficulté.

Le démon n'en fit aucun commentaire pendant l'exorcisme du 12 Décembre. Mais le 14 Décembre, le Père Renz n'arrêta pas de le harceler à ce propos. La Sainte Vierge était sûrement heureuse qu'Anneliese pût communier de nouveau, lui dit-il. Nous en sommes, nous-mêmes, si heureux. Et il n'y a rien que tu puisses faire contre cela. Après quelques grognements et cris que le démon, comme d'habitude, profère avant que le Père Renz ait achevé ce qu'il veut dire, il laisse tomber :

«*Si cette fille y retourne, je la mettrai en pièces. Je cracherai cette chose...* marmonnement, marmonnement... *Stupide porc.*» Il continue de grogner et de hurler très fort. Le Père Renz pense qu'il a marqué un point et cherche à en marquer un autre en suggérant que le démon relâche Anneliese assez longtemps pour qu'elle puisse dire un Notre Père en action de grâce pour la possibilité de communier à présent. Mais il a choisi le mauvais moment, essayant de commander au démon au nom du Père, du Fils et du Saint Esprit. «*C'est bon, si la Mère n'ordonne pas au*

démon d'obtempérer, ils prieront ensemble le Notre Père sans elle.» Plus tard, le Père Renz demande au démon, comme il l'a fait tant de fois auparavant, quand il s'en ira.

— *«Pas moi, ni les autres d'ailleurs.»*

— *«Pourquoi pas ?»*

— *«Parce que nous n'avons pas à le faire.»*

«Combien de temps allez-vous encore rester ?»

— *«Un bon bout de temps.»*

Le Père Renz soupire et récite une brève prière en latin demandant la patience. *«Patientia, patientia,* merde» se moque le démon, puis il jette ses cris infernaux tandis que le Père Renz professe sa conviction qu'à la fin la Sainte Mère triomphera.

Le 17 Décembre 1975, alors qu'Anneliese se trouvait à Würzburg pendant la dernière semaine précédant les vacances de Noël, elle se rendit chez le docteur Schleip pour un contrôle. Mais le docteur Schleip était occupée au tribunal et ne réussit pas à la voir. *«Peut-être s'est elle lassée de m'attendre»*, supposa-t-elle dans sa déclaration devant la Cour. Selon les parens d'Anneliese, celle ci eut cependant un renouvellement d'ordonnance pour du Tegretol.

Deux jours après, pendant la seance d'exorcisme du 19 Décembre, le démon est effroyablement agité. Il injurie le Père Renz, hurle et vocifère. Puis, après une longue pause, il émet une série de longs cris presqu'aussi elevés et déchirants que les bruits de vomissements lors de la grande expulsion du dernier jour d'Octobre. Tandis que les personnes présentes entonnent une prière communautaire, le démon continue de rager, un hurlement en crescendo suivant l'autre, d'une durée de dix à onze secondes. Ils commencent en alternance avec des grognements et reviennent avec un regain de furie à travers la longue prière que recite le Père Renz. Il parvient au point de l'exorcisme où il doit demander quand le demon s'en ira. La réponse est un cri. Puis le démon croasse :

«Wenn's kracht — quand ça craquera (ou éclatera).» Il continue de criailler et de grogner, et ne répond plus à aucune question. Le démon l'avait déjà dit et il répéta par la suite sans cesse la curieuse prédiction, sans jamais expliquer ce que cela signifiait.

La Noël fut une joyeuse fête pour la maisonnée Michel. Toutes les filles étaient là, à la différence de l'année précédente, quand Gertrud était à Fatima. Et Anneliese était radieuse. Elle déclara qu'elle ne s'était jamais sentie mieux et le répéta à Peter, venu la voir.

Le dernier exorcisme de l'année finissante eut lieu le 30 Décembre. Il débuta comme tous les autres, mais le Père Renz n'en était pas encore à la moitié de la première prière, quand le démon émit un hurlement prolongé qui ondula péniblement en crescendo, traînant l'expression *«a-ah-damné.»* Comme avec peine, il révéla ensuite :

— *«Nous ne partons pas parce que celui là ne veut pas nous le permettre.»*

— *«Tu veux dire notre Sauveur ?»*

— *«Oui, il ne veut pas nous laisser sortir.»*

— *«Il veut que vous continuiez à rester ?»*

— *«Oui»*, hurle le démon. *«Nous voulons sortir — ooh, sortir — ooh !»* Son cri est aussi perçant que lorsqu'il prononçait en gémissant son *«a-ah-damné.»* Dans un grognement à la fois effrayant et étrangement plaintif, il poursuit :

— *«Elle va chaque jour... chaque jour...»*

— *«Communier ?»*

— *«Oui... Je ne peux le supporter... nous voulons partir.. partir . partir .. partir... Elle y va, elle s'agenouille de nouveau — nous voulons sortir .. sortir .. sortir !»* la voix s'éteignant dans un gémissement rauque. Puis, dans un murmure précipité, il ajoute : *«Et il ne veut pas nous laisser.»* Les cris qui suivent sont un hymne macabre : *Il ne veut pas nous laisser sortir... o-oh, sortir, o-oh»*, et d'autres hurlements inarticulés.

La voix du Père Renz trahit sa consternation, qui tourne à la compassion. *«Pourquoi ne voudrait-il pas vous laisser vous en aller ?»*

«Oui... pourquoi... pourquoi... pourquoi... pourquoi...», la voix du démon grogne decrescendo, comme s'il s'enfonçait dans une tombe.

Le Père Renz commence à réciter l'exorcisme en latin très calmement, très doucement et, au-dessus des formules anciennes, l'horreur désespérée des démons s'entend comme en écho : *«Nous voulons sortir... sortir... sortir.. sortir...* cris, cris, *nous voulons sortir... sortir... sortir... sortir.. »*, avec le dernier «r» du mot allemand *«raus - dehors»* transmué en un rrrrr roulant et une série apparemment interminable de cris, s'élevant et retombant, tel le battement d'un cœur qui s'emballe avant la mort. Le dernier hurlement s'étire comme s'il ne devait jamais s'arrêter. Le démon dit : *«Arrête donc»*, puis il sombre dans un râpeux *«Nous sommes damnés, damnés, damnés.»*

Le Père Renz a retrouvé son sang-froid et, tel un sévère maître d'école, commence une exhortation pour dire que ce sont les démons eux-mêmes qui se sont attiré ce malheur, ce qui contraste vivement avec la navrante tragédie spirituelle, sans issue que le démon vient de faire entrevoir de manière audible.

Une fois de plus le démon retrouve le niveau antérieur de désespoir sans borne. Ses hurlements deviennent des vomissements, mais ils n'ouvrent aucune porte par laquelle il puisse échapper à ce qui s'est transformé à présent en un inexpugnable donjon. Il grogne pitoyablement puis sombre dans le silence, tandis que les voix des jeunes filles entonnent : *«Maria zu lieben...»*

Se sentant tout à fait bien, Anneliese se rendit à Würzburg pour plusieurs jours de la première semaine de Janvier, pour y préparer l'examen de science politique. Peter raconte la visite qu'il lui fit :

> *Nous parlions d'un sujet privé. Anneliese était parfaitement calme et «normale». Soudain, sans aucune raison discernable, son visage s'est tordu, elle a commencé à grogner et elle*

m'a frappé. Avec un grand effort, elle a pu me dire rapidement de l'asperger avec de l'eau bénite. Je l'ai fait, elle s'est immédiatement calmée et nous avons pu reprendre notre conversation...

Cela alarma Peter car de telles attaques en dehors d'une séance d'exorcisme étaient relativement rares. Elles ne se produisaient que s'il y avait auprès d'elle des personnes au courant de son affaire. C'est pourquoi les gens non informés n'avaient aucune idée de la possession d'Anneliese — chose qu'elle désirait garder à tout prix secrète.

Cet incident rappelle celui que Roswitha décrit dans ses notes au sujet de sa sœur, écrites à mon intention en 1978.

Un jour, nous étions dans la cuisine à dire le chapelet. Ma sœur Anneliese priait aussi avec nous. Soudain, elle a commencé à crier. Nous en avons été vivement effrayées, parce que nous ne nous attendions à rien de pareil. Le plus étrange est qu'Anneliese fut aussi surprise du cri sorti de sa bouche. Elle s'en est excusée, disant : «Ce n'était pas moi, c'était l'autre.»

Durant la séance du 9 Janvier le démon éclata de nouveau en d'énormes bruits de vomissements. L'effort fut surnaturel dans sa puissance, soumettant le corps de la jeune fille à une terrible tension, mais en vain une fois de plus. Aucun démon ne fut expulsé. Aussitôt après Anneliese vit qu'elle était en mesure de s'avancer pour recevoir l'hostie au moment de la communion. Comme le Père Renz le décrivit à l'évêque Stangl dans sa lettre du 25 Janvier 1976 : «*Anneliese a l'habitude de s'agenouiller à l'église. Avant et après la communion, elle peut se relever à son gré , pendant la procession de communion, il lui est impossible de le faire.*» Elle avait parlé au Père Renz au sujet de cette nouvelle attaque par le démon, au cours d'une conversation téléphonique du 15 Janvier, après son examen de science politique, où elle avait obtenu un 2, l'équivalent allemand de la note B. Le Père Renz donna un ordre d'exorcisme au téléphone, disant aux démons de cesser. Mais apparemment, ils n'écoutaient pas.

Depuis la Noël, les incidents durant l'exorcisme où l'on entendait le démon — hurlant, grognant ou parlant — avaient nettement diminué. De plus en plus il avait sombré dans le silence. Les occasions où les séances duraient quatre heures ou davantage n'étaient plus que choses du passé, car sans sa participation, poursuivre n'avait pas de sens. Cependant le Père Renz venait fidèlement chaque fois qu'Anneliese était de retour de Würzburg et il récitait l'exorcisme de deux heures prescrit, priant, exhortant, commandant au démon de partir, avec chaque fois l'espoir que la prochaine fois cela se produirait. Il fallait avoir foi et patience, estimait-il, et confiance avec l'aide de la Mère et de tous les autres personnages célestes venus prêter leur assistance pour l'expulsion des forces maléfiques qui avaient envahi la jeune fille. Ainsi continua-t-il à venir au moins une fois, parfois deux fois par semaine. Il vint le 16 Janvier, le dimanche suivant l'examen de science politique. Le démon fut assez éveillé pendant quelques instants pour grogner devant les prières latines du Père et ses questions en chinois. Mais quand il fut accusé, lui, Judas, d'être responsable de l'incapacité pour Anneliese de participer à la communion, il retomba dans le silence. Après plusieurs prières communautaires, il remarqua, tout à fait hors de contexte : «*Il y aura un bail avant qu'on parte.*» Ce fut tout. La séance du 19 Janvier fut encore plus décourageante. Le démon cria et grogna quelque peu, jeta une ou deux invectives, puis tomba dans la somnolence. Comme trop las pour être dérangé, il faisait une apparition seulement parce que le Père persistait à le malmener. Le 23 Janvier, il admit qu'il était peut-être Lucifer et il dit qu'il détestait qu'Anneliese continuât à copier des extraits des manuscrits de Barbara Weigand. Elle avait mieux à faire d'étudier. Les livres devraient être interdits, interdits. Le 26 Janvier il réitéra sa prédiction concernant sa sortie quand «*cela craquera*», mais quand le Père Renz insista pour qu'il précise la date, et *veritatem*, dise la vérité, il persifla en réponse : «*Veritatem, veritatem, mot de merde*», grogna encore un moment, puis replongea dans ses retranchements.

C'est au cours d'un intermède durant une décourageante séance semblable, le 1er Février, que le Père Renz rappela la conversation prolongée avec Anneliese dont il a été déjà question à plu-

sieurs reprises. Dans une lettre adressée à moi-même le 9 Octobre 1978, il déclarait :

> Que je suis heureux d'avoir fait ce rappel. J'avais entendu dire auparavant que plusieurs événements s'étaient produits pendant la semaine précédente. J'apportai mon second magnétophone, ce qui me permit de prendre un enregistrement séparé. Durant la pause (après environ deux heures d'exorcisme) les autres quittèrent la pièce et Anneliese et moi sommes restés parce que j'attendais qu'Anneliese m'en parle. Nous étions assis côte à côte près de la table. Quand elle commença de parler, j'appuyai sur le bouton d'enregistrement (elle me vit le faire puis n'y prêta plus guère d'attention).

Après les remarques préliminaires, rapportées plus haut, au sujet de l'abjecte terreur qui l'avait envahie la semaine précédant la conversation, et qui l'avait fait penser à l'agonie du Sauveur sur le Mont des Oliviers – ce devait être ainsi, en pire – elle continue :

> *«L'autre problème auquel j'ai été confrontée toute la semaine est qu'il ne m'était pas permis de manger, ou que je ne pouvais manger que très peu. Un jour, il m'a pas été totalement impossible de me nourrir...»*
>
> — *«Comment le savais-tu ?»* (Question du Père Renz).
>
> — *«Je le sens. Je peux avoir horriblement faim, mais il y a une barre là, comme une contrainte, et il ne m'est pas permis de manger .. Ce qui est arrivé aussi, c'est que je ne pouvais mettre des gants ou un bonnet, alors qu'il faisait froid a l'extérieur. Ce ne serait pas si grave mais, quand il fait aussi froid que la semaine passée, il y avait de quoi trembler. Et pendant la nuit, j'étais empêchée de me couvrir convenablement.»*
>
> — *«Et il exigeait aussi d'autres choses, n'est-ce pas ?»*
>
> *«Le pire est que je devais me déshabiller complètement, même si cela ne durait qu'une heure ou une heure et demie. Et cette terrible impulsion que je devais me rendre chez Anna (Lippert). "Tu dois le faire maintenant", avec un sentiment d'urgence – vous ne pouvez imaginer à quoi cela ressemblait,*

mon Père. Cela disparaissait tout d'un coup. La poussée — tu y vas maintenant — soudain disparue. Je plaidai : Seigneur, mon Sauveur, je ne peux pas faire cela et, Seigneur, ce n'est pas possible. Cela ne servira à rien. J'ai eu l'impression que je pouvais remuer les cieux de fond en comble. Ils étaient sourds.»

«Peut-être as-tu pensé à ce qu'il avait dit : qu'il allait tourmenter ceux qui sont prédestinés à prendre des places dans le ciel ?»

— «Je ne sais pas si je l'ai fait. — Oh, Père, je n'ai jamais pensé que cela pourrait être aussi cruel que cela. J'ai toujours pensé que je désirerais souffrir pour les autres afin qu'ils n'aient pas à aller en enfer et tout cela, sauf que cela pourrait être aussi pénible, aussi cruel et terrible. Les gens pensent qu'il est facile de souffrir, mais quand les choses se font réellement effroyables, on recule, on ne veut plus faire un seul pas de plus.»

Le Père Renz parle de la souffrance, puis il l'interroge au sujet de son problème de communion.

«En ce moment même je me sens très bien, mais pour ce qui est de communier, j'essaye d'y aller, j'essaye de me lever, mais cela m'est absolument impossible. Père Arnold, c'est vraiment difficile d'imaginer à quoi cela ressemble. Comment est-ce possible qu'ils puissent contraindre quelqu'un comme cela ? On est absolument sans aucune force. Je ne comprends pas du tout comment quelque chose comme cela est possible.»

— «Sentir que tu es complètement livrée au mal, à son pouvoir ?»

— «Oui, quelque chose comme cela.»

— «Mais réfléchis un peu, à présent il a pouvoir seulement sur ton corps. C'est quand le Malin a pouvoir sur l'âme que les choses sont vraiment mauvaises. Tu ne peux rien contre cela, tu es sous la contrainte, aussi tu n'en portes pas la responsabilité...»

— «Je n'avais pas l'idée que j'étais damnée. Non, je ne le pensais pas ; ç'aurait été le pire...»

— «Le Mardi soir, vers les neuf heures, j'ai eu envie de me mettre au lit et alors je l'ai senti venir. Soudain, j'ai dû me cogner la tête contre le mur, ce qui était déjà arrivé auparavant. J'ai dû me jeter au sol et y appuyer mon visage jusqu'à en perdre le souffle. Et malheur à moi si je ne faisais pas ainsi, jusqu'à ne plus pouvoir respirer. Je devais alors tout recommencer si souvent que je suffoquais presque. Et puis il y avait cette impression de terreur abjecte. Puis cela s'est calmé. J'ai voulu me mettre au lit ; j'ai alors eu l'ordre de me déshabiller. Quel sens cela est-il supposé avoir, grand Dieu ? Je n'entends rien, je réalise seulement que je dois le faire. C'est une véritable contrainte. Je ne peux pas expliquer comment une telle chose est possible. Jusqu'à ce que je sois complètement dévêtue. Et alors la chose commençait, que je devais me rendre (dans la chambre d'Anna).»

— «Pouvais-tu y faire opposition ?»

— «J'essayais certes de conserver mon autonomie, mais j'étais forcée de le faire, sauf que tout soudain cela cessait. Même cette terreur glaciale s'en allait. J'étais autorisée à m'habiller, mais de ma chemise et de ma culotte seulement, et il me fallait dormir ainsi vêtue. J'avais le droit d'utiliser mon dessus de lit mais pas la grosse couverture que j'avais aussi sur mon lit. J'avais froid toute la nuit. Mais enfin cela aurait pu être pire.»

— «Pouvais-tu vraiment dormir ?»

— «Oui, bien que d'un sommeil agité et j'étais à demi éveillée. Enfin, je dormais effectivement plus ou moins. Je pensais que ces choses allaient recommencer et que je ne pourrais parvenir à dormir même une seule minute. Tout comme je pensais que j'aurais vraiment à sortir (nue). Pendant l'été, j'ai pensé aussi qu'il ne se produirait rien de pareil, que personne ne pouvait exiger que je fasse cela, que je me déshabille et que je m'exhibe devant d'autres personnes et cependant cela se passait comme cela. Et je pensais ainsi que cela allait être de nou-

veau pareil. Et soudain toute cette pression disparaissait une fois de plus.»

— «Tu sens donc que tu ne peux pas du tout t'en défendre ?»

— «Non — je me défends certes, mais c'est sans aucun résultat. Cela n'y fait rien.»

— «Quelqu'un d'autre te subjugue ?»

— «Oui, c'est vraiment cela, quelqu'un d'autre donne les ordres. Et ce doit être quelqu'un d'en bas. Mais le curieux est que je suis obligée de faire ceci et cela, de me dévêtir, j'en ai conscience et je l'entends aussi un tout petit peu et puis je pense toujours que ce doit être le Sauveur. Cela se déguise ainsi ; c'est vraiment curieux.»

— «Le Sauveur ne ferait pas une telle chose.»

— «Eh bien, c'est ce que je ne comprends pas. Par exemple, toute la semaine je me suis écorché les talons et pourtant j'étais poussée à remettre les mêmes chaussures et à marcher avec. La chair était à vif. Cela fait mal et cependant j'avais à remettre les mêmes chaussures. Hier j'ai été autorisée à changer pour celles-ci. Et la chose se présente elle-même comme si c'était le Sauveur. De toute manière, que cela soit le Sauveur ou l'autre, il me faut le faire. Je ne peux pas m'y opposer. J'essaye, mais cela ne sert de rien : le jeu ne vaut pas la chandelle. Plus je résiste et lutte contre cela et plus je me refuse à le faire, pire c'est.»

— «Tu penses donc que c'est le Sauveur ?»

— «C'est précisément ce que je ne crois pas. Mais la voix qui me dit ce que je dois faire n'est pas mauvaise, pas effrayante, pas du tout.»

— «C'est connu que les démons peuvent prendre la voix des anges et aussi celle du Sauveur, bien entendu.»

«Je m'entends tout à coup dire : Ecoute maintenant, Anneliese, tu vas faire telle chose, quelque chose comme cela. Tu vas mettre ces chaussures, c'est ainsi que je l'entends Je ne

l'entends pas prononcé avec autant de mots. Il m'est donné de savoir que les choses doivent être faites de telle ou telle manière. [C'est différent des fois où] j'ai offert un sacrifice volontaire, je veux dire quand je buvais seulement du lait ou mangeais du pain sec. Dans ces cas-là il n'y avait aucune pression. J'étais capable de faire un choix libre.»

Le Père Renz l'enseigne brièvement sur la nature du Sauveur, sur les anges gardiens et autres, disant qu'ils ne forceraient personne. Seul le Mauvais emploie la contrainte. Il remarque qu'elle n'a pas arraché le rosaire de son cou tandis que ces choses se passaient.

— «Oui, je l'avais autour de mon cou. Vous avez raison, je n'y pensais même pas.

*— «Vous savez, Père Arnold, je n'ai jamais cru que quelque chose comme cela pourrait jamais être possible. Depuis cet été je sais à quoi cela ressemble. Je l'ai su même avant. Pendant l'*Abitur *j'en ai subi autant. Quoique à ce moment-là c'était quelque peu différent, il y avait cette terrible horreur.»*

Le Père Renz suggère qu'il y a probablement d'autres personnes qui vivent dans l'horreur, l'horreur de l'avenir, ou des jeunes gens qui n'ont pas trouvé leur chemin vers Dieu et vers le Christ, quoiqu'il ne connaisse pas cela par expérience personnelle. Puis il veut savoir ce qui s'est passé le mercredi à l'école.

— «Peter était là mercredi. J'avais même déjeuné et soupé. C'est mardi qu'il ne m'avait été permis de rien manger. Vendredi, j'étais si faible que je n'ai pas pu me rendre à la classe de chant. Vous n'avez pas idée combien j'étais faible, Père. Je me suis levée et tout s'est mis à tourner autour de moi. J'ai tout juste pu ouvrir rapidement ma fenêtre. Puis j'ai vomi — de la bile. Puis j'ai pu boire un peu de lait. Je me suis accroupie tout simplement sur place. Comme si je relevais d'une sérieuse maladie.»

— «Tu as été autorisée à manger vendredi ?»

— «Oui, vendredi je suis rentrée à la maison. Depuis que j'y suis, j'ai pu prendre à peu près de tout. Hier il ne m'a pas été

permis de prendre des concombres. Mais au moins j'ai pu manger deux sandwiches avec des tranches de viande. Vraiment, Père, je n'avais jamais pensé que j'étais aussi dépendante en matière de nourriture. J'ai maintenant pris une exacte conscience de combien c'est terrible lorsqu'une personne ne peut pas manger.»

— «Comment était-ce, quand tu ne pouvais manger des concombres ? Était ce une entrave ou une incitation à un renoncement ?»

— «Dans ce cas c'était une entrave. C'était fascinant. J'étais devenue consciente que je ne serais pas autorisée à en manger. Maman ou papa avait coupé deux rondelles de concombres pour que je les mange, mais je ne les ai pas prises parce que je réalisais que je n'étais pas supposée le faire. J'ai avancé la main, mais — non. Je n'ai pas su qu'en faire. Je ne voulais pas les donner à mon père. Je lui avais dit avant cela que je n'avais pas été autorisée à manger et aussi que j'avais eu très froid, mais je ne lui avais pas tout dit. Il m'aurait grondée si je lui avais redonné les rondelles de concombres. Il me gronde. Je suis sensée me nourrir. Du reste, je ne suis pas précisément grasse. Au bout d'un moment, j'ai pu les manger. Il arrive parfois qu'il ne m'est pas permis de faire quelque chose puis que j'y suis autorisée. Cela se passe tout à fait arbitrairement.»

Le Père veut savoir ce qu'il en est de la prière.

«Je dois beaucoup prier. Il y a là une telle contradiction. Je le fais volontiers et pourtant il y a une pression par derrière.»

Après quelques remarques sur les terreurs de l'enfer, citées plus haut, elle continue :

«Ç'a a été pareil l'été dernier. Parfois je ne pouvais pas du tout prier durant des jours et des semaines. Puis de nouveau je devais m'agenouiller pendant des heures et prier rosaire après rosaire jusqu'à minuit ou une heure du matin, et Papa priait avec moi. J'étais forcée de le faire. C'était terrifiant. Je ressentais une terreur sans fond, personne ne peut imaginer

cela... Cette horreur peut avoir un rapport avec le fait que je ne voulais rien à voir (avec les choses sacrées) »

«Pas avec l'image du Sauveur néanmoins ?»

«Exact. Parce que je refusais ces faits, parce qu'Il permettait que ces choses deviennent si cruelles.»

Le Père Renz lui rappelle comment l'autre jour il avait montré l'image du Sauveur au démon en elle et comment le démon l'avait fait se pencher deci dela pour éviter de la regarder. Peut-être y avait-il eu quelque chose du démon en elle quand elle était devenue si négative. Anneliese demeure sceptique. *«Mais le Sauveur a bien permis que cela se produise»*, dit-elle. Et comme une réflexion après coup, elle ajoute : *«Finalement les choses sont encore différentes.»*

Cette conversation est un document remarquable. Il serait déjà remarquable si tout ce que fit Anneliese avait été de faire ressortir la différence entre le renoncement volontaire et la pression qu'elle ressentait ; ou la relation entre sa propre expérience lumineuse et vibrante et les traditions apprises au sujet de la vie de son Sauveur. Il y a plus. Elle insiste sur son autonomie, sa jeune dignité, quand pour la première et unique fois elle nous donne un aperçu de sa révolte, de sa question pourquoi le Sauveur — son doux frère aîné — permettait que toutes ces choses cruelles lui adviennent. Et à travers cette presque inopinée et amicale confrontation, elle s'arrange pour poser l'éclat de l'intimité sur la tunique vénérable de la foi ancestrale.

La conversation eut lieu le premier jour de Février. Vers le milieu du mois, la Mère et le Sauveur avaient cessé de dicter des révélations et le démon lui-même s'éloignait de plus en plus. Le Père Renz récita l'exorcisme plusieurs fois sur Anneliese, mais le démon ne devait répondre qu'au début de Mars, enfermé dans son retranchement de plus en plus impénétrable. Durant les exorcismes de la mi-Février, il fut si muet qu'à un moment donné le Père Renz dit : *«Très bien, reste silencieux si tu n'as rien à dire.»* Le demon émerge pour se lamenter : *«Nous sommes damnés... rrr»*, puis jette une miette à Anna Michel : *«Ta*

mere, elle est maintenant là-haut», et nous entendons Anna pleurer à l'arrière-plan. Il exécute un de ses interludes de grognements et de hurlements, puis crie : *«Tas de merde, soyez tous exterminés.»*

«Qui ?»

«Vous autres, vous qui êtes accroupis là » Il dit qu'il sait quand il sera sur le point de partir. Ce sera quand la Dame glorieuse et Lui l'autoriseront. Pressé de livrer plus d'informations, ses hurlements s'élèvent à des hauteurs vertigineuses Après un dialogue haché à propos de catechistes et d'évêques ce qui ne mène nulle part il rentre en grognant et en criant dans son repaire inaccessible.

Strate après strate, le barrage autour du démon s'épaissit. Le 20 Février se produit un nouveau déchirant plaidoyer : *«Nous voulons nous en aller, partir, partir, partir, partir»*, avec des cris se déchirant et s'allongeant comme renvoyés par l'écho d'un puits. *«Voulez-vous sortir d'Anneliese ou de l'enfer ?»* demande le Père Renz. *«Des deux»* est la graveleuse réponse Il se livre à un paroxysme de cris pitoyables, s'achevant en *«Wir wollen raus o-oh, o-oh, — Nous voulons sortir»*, tremblant sur le «a» de raus et s'éteignant sur le double «o-oh».

Le 23 Février le démon a sombré encore plus profondément. Pour la centième fois le Père Renz demande la date du départ. Est-ce cette semaine, la semaine prochaine ? Dans un mois ? Par derrière, Josef Michel demande avec espoir : *«A l'époque du carnaval ?»* Tout ce qu'ils obtiennent est un maussade : *«Je n'ai rien à dire.»*

Sur l'enregistrement suivant, la fin de l'exorcisme du 23 Février est mêlée à quelques cris de la séance du 27 Février, cris dont certains si longs qu'ils semblent serpenter entre les parois d'un canon. Le Père Renz essaye de ramener les choses à la normale en insultant les démons. *«Mécréants, degenerati, impii, combien de temps encore avant que vous soyez expulsés ?»* Sans réponse le Père lit le second chapitre de l'evangile selon saint Luc. Le démon émet quelques grognements et cris pendant cette lecture,

en disant : «*Ce que tu lis là, c'est une merde*», et après un nouveau hurlement retombe dans le silence. Les jeunes filles, s'accordant d'une façon émouvante, entonnent «*Maria zu lieben...*» Nous nous souvenons d'une mention dans le journal d'Anneliese, d'Octobre, dans laquelle le Sauveur dit que sa mère avait aimé leur manière de chanter. «*Si peu de gens le font à présent.*» Elles continuent avec le «*Salve, salve Regina...*» et c'est comme un adieu. Le 29 Février l'enregistrement contient un simple cri et un grognement sur le fond de prière communautaire, puis c'est le silence, et la voix du Père Renz se fait entendre : «*Aujourd'hui il n'a rien du tout à dire.*»

CHAPITRE VII

LES DERNIERS MOIS

Le Mercredi des Cendres, 3 Mars, Anneliese se rendit à Würzburg avec l'intention de rentrer chez elle au week-end. Mais cela se révéla impossible. Alors qu'elle essayait de monter dans le train, elle devint rigide et dut rentrer au Fernandeum. Cet après-midi-là, Elisabeth Kleinhenz vint dans sa chambre pour la questionner au sujet de certaines matières scolaires et la trouva accroupie sur le sol, dans une position gênante, vêtue seulement d'une chemise et d'une culotte. Ne sachant quoi faire pour l'aider, Elisabeth se précipita chez Mechthild Scheuering. Quand elles retournèrent chez Anneliese et qu'elles lui demandèrent ce qui se passait, elle répondit qu'elles devaient la laisser tranquille, qu'il n'y avait rien de grave et qu'elle irait mieux bientôt. Les jeunes filles pensèrent que cela avait un rapport avec des crampes menstruelles. Elles la levèrent, la mirent au lit et la couvrirent. Puis elles allèrent téléphoner a ses parents pour leur demander si elles devaient appeler un médecin pour examiner Anneliese. Il leur fut répondu que les Michel eux-mêmes lui enverraient un médecin. Les jeunes filles restèrent à attendre et, comme aucun médecin ne se présenta, elles téléphonèrent de nouveau. Elles reçurent la même reponse et abandonnèrent en fin de compte, Anneliese paraissant d'ailleurs avoir à présent récupéré.

Quand plusieurs heures plus tard Anneliese essaya de téléphoner à ses parents, elle ne fut «pas autorisée» à saisir le téléphone. Peter, qui était venu en visite, le fit pour elle. Ses parents décidèrent de venir la voir, en amenant Roswitha. Ils convièrent

également le Père Renz, afin qu'il puisse prononcer l'exorcisme sur Anneliese. «*J'ai trouvé Anneliese au lit dans sa chambre*», déclara-t-il au procureur d'Etat, «*apparemment inconsciente. Elle ne réagit pas du tout à l'exorcisme. Sa seule réponse a été un faible sourire et elle n'a pas ouvert les yeux.*» Dans l'enregistrement, il dit : «*7 Mars : aujourd'hui il n'a absolument rien à dire.*»

Roswitha resta à Wurzburg pour prendre soin d'Anneliese, aidée par Elisabeth Kleinhenz et Mechtild Scheuering. Anna Lippert y venait aussi, jetant un regard sur elle pendant qu'elle était couchée et appelant le Père Renz pour demander des prières d'exorcisme. Il y satisfaisait depuis son domicile à Schippach. Anneliese dit qu'elle pouvait le percevoir et que cela la faisait se sentir mieux. C'est vers ce temps-là qu'elle dit à Roswitha qu'elle avait surpris les démons en train de se quereller. Puis les faces haineuses, les *Fratzen* s'étaient estompées et avaient disparu. Elle le signala également au Père Alt, qui vint la voir ainsi qu'il l'avait fait au mois de Février.

Rapidement cependant, elle fut debout et de nouveau active. Elle reprit ses recherches de thèse et le 9 Mars s'en vint trouver le docteur Wolfert, le médecin généraliste du Fernandeum. Elle lui traça une brève description de son histoire neurologique et il lui renouvela l'ordonnance pour du Tegretol. «*Elle semblait quelque peu lasse*», écrivit le docteur Wolfert, le 9 Février 1977, au procureur d'Etat, «*mais elle faisait une impression psychologiquement normale.*» Elle ne lui parla pas de la possession, évidemment. Pas plus qu'elle ne mentionna ce qu'elle confia à Peter, à savoir que, bien que ses pieds fussent guéris, elle ressentait une douleur continuelle a l'emplacement des stigmates. Elle percevait également les stigmates des mains comme une douleur au milieu de ses paumes, parfois plus forte, qui s'apaisait ensuite de nouveau. Elle dévorait, a la surprise de Peter, souvent des portions doubles «*Comment cela se fait il ?*» lui demanda-t-il. Elle montra une certaine culpabilité. «*Je sais que nous sommes en Carême et que je devrais manger moins et non plus. Mais j'ai l'impression que j'y suis obligée, bien que je ne sache pas pourquoi.*» Puis elle ajoutait, avec un léger sourire : «*Mais, c'est sûr,*

je renonce à certains aliments que j'aime beaucoup, pour compenser.»

Chez elle, à Klingenberg, les vacances de Gertrud tiraient vers leur fin. Le 1er Avril, celle-ci retourna à Fatima sans avoir revu Anneliese, qui ne pouvait encore rentrer à la maison. Anneliese avait même essayé le car, mais en vain, devenant chaque fois rigide et incapable de se mouvoir. Elle put cependant aller voir Thea Hein, qui fit une déclaration sous serment à ce sujet devant le procureur d'Etat. Les Hein avaient assisté à peu d'exorcismes pendant la nouvelle année, tout d'abord parce que Thea Hein avait repris l'accompagnement de pèlerins vers San Damiano et plus tard parce que son mari tomba malade. Thea Hein ne put dater la visite d'Anneliese, mais elle se rappela que c'était une chaude journée de printemps, parce que toutes deux avaient mis des robes à manches courtes. Selon Thea Hein, Anneliese lui téléphona vers midi de Sulzbach, où elle était parvenue par le train, et Thea Hein y était allée la chercher. Ce n'est qu'en arrivant chez les Hein qu'Anneliese aborda la raison de sa visite. Elle voulait que Thea Hein lui promette de ne pas suggérer que ses parents ou qui que ce soit la fassent examiner par un médecin et qu'il fallait qu'elle dise à Anneliese si quelque chose comme cela se préparait *«Elle m'en pria à genoux»*, affirma Thea Hein.

> *Je lui ai fait cette promesse et elle en a été satisfaite. Nous avons parlé d'autres choses, au sujet de sa vie de chaque jour et au sujet de son école. Je lui ai servi à manger et à boire et je l'ai reconduite à la gare de Sulzbach. Nous allions y arriver quand elle me dit : « Vous allez voir, Thea, dans un moment il va y avoir une puissante odeur de cramé.» Et cela s'est effectivement produit là, sur le champ. J'ai arrêté la voiture parce que nous ne pouvions supporter la puanteur. J'ai dû ouvrir toutes les portières de mon Opel Caravan. Nous avons attendu à peu près dix minutes, puis nous avons continué vers la gare.*

Quand le Père Alt vint la voir vers la même époque, elle lui dit que Mai et Juin seraient très mauvais mais que Juillet apporterait la solution. *«Attendons et nous verrons»*, dit-il en se demandant comment elle pouvait en être aussi sûre. Mais l'évolution vers le pire arriva bien plus tôt qu'elle ne l'avait prédit. Le soir

du 13 Avril, mardi de la Semaine sainte, elle se sentit poussée à se rendre dans la chapelle du Fernandeum, de s'y agenouiller sur le sol et d'y rester jusqu'au lendemain matin. Plusieurs fois elle essaya de se relever mais retomba sur ses genoux avec une telle force que la peau se déchira. Elle essaya d'appeler ses parents le lendemain matin d'un téléphone public à l'extérieur du Fernandeum, mais elle ne put lever le combiné : son bras ne lui obéissait pas. Peter vint à passer et la vit ainsi. En revenant à sa chambre, elle lui raconta ce qui s'était passé.

Avec son pressentiment qu'une autre épreuve s'annonçait, elle alla voir le docteur Veth le jour même afin de discuter de sa thèse avec lui. Comme il l'exposa à l'enquêteur criminel,

> *Mon impression était que Mademoiselle Michel s'était consacrée à son travail avec une grande application et un grand investissement personnel. D'après ses considérations critiques à propos des publications relatives à son thème, j'ai retiré le sentiment qu'elle avait une lucide capacité pour apprécier les données et qu'elle était définitivement déterminée à conclure la troisième partie de sa thèse aussi rapidement que possible... En ce qui concerne son état psychologique et physique, je n'ai rien vu qui puisse motiver des inquiétudes.*

Le Jeudi Saint ne fut pas mauvais. Presque tous étaient partis en famille pour les vacances de Pâques et le Fernandeum était calme. Seule Mechthild se trouvait au cinquième étage. Vers vingt heures Anneliese traversa la rue en direction de l'église de Notre-Dame Bien-Aimée pour prier. Comme elle le dit à Peter le lendemain, à peine s'était-elle agenouillée qu'une écrasante frayeur s'abattit sur elle et se développa en une terreur mortelle. A l'instant même elle sentit comme un millier de fardeaux qui la plaquaient au sol au milieu des bancs. Elle se mit à transpirer si abondamment que ses vêtements s'en trouvèrent bientôt trempés. Les veines de ses mains se gonflaient et, en les regardant, elle craignit qu'ils n'éclatent et qu'elle ne commence à suer le sang. «*La mortelle agonie du Seigneur*», pensa-t-elle. «*Je fais l'expérience de la mortelle agonie du Sauveur*». Elle continua de prier, en ressentant tout du long la douleur des stigmates. Il était minuit quand son état s'améliora et elle put revenir à sa cham-

bre. Parvenue là, quelque chose la fit tomber et elle passa le reste de la nuit par terre, sans pouvoir dormir. C'est ainsi que Mechthild la trouva le lendemain matin quand elle vint demander où Anneliese avait été la nuit passée. Elle l'aida à se lever et essaya de parler avec elle, mais Anneliese se contenta de sourire et parla peu, comme si elle voulait le faire mais n'y parvenait pas. A midi, Mechthild revint afin qu'elles déjeunent ensemble, mais elle trouva Anneliese devant son petit autel, en prière. Aussi s'éclipsa-t-elle aussitôt. Quand elle revint deux heures plus tard, Anneliese était toujours debout au même endroit, dans la même posture, et ne répondit pas aux questions de Mechthild. Celle-ci abandonna. A trois heures, elle se rendit à l'église de Notre-Dame Bien-Aimée pour les célébrations du Vendredi saint. D'où elle se tenait elle put voir au bout d'environ dix minutes Anneliese entrer dans l'église, en traînant curieusement les pieds. A la fin de l'office, elle resta debout dans une attitude de prière. Quand Mechthild s'approcha d'elle et lui demanda si elle désirait rentrer avec elle au Fernandeum, il n'y eut aucune réaction de la part d'Anneliese. Aussi rentra-t-elle seule, puis elle passa de nouveau aux environs de six heures et demie pour voir si Anneliese allait bien. Elle la trouva debout de la même façon, les mains serrées sur son livre de prières, les yeux fermés, ne répondant pas aux questions de Mechthild. Elle en fut sérieusement inquiète et s'en fut chercher de l'aide. Devant le Schönborn-Gymnasium, proche du Fernandeum, elle se heurta à Peter, qui venait de rentrer à Würzburg, et lui raconta ce qui se passait. Peter trouva Anneliese debout dans l'aile. Son visage était totalement figé et elle ne répondit rien aux questions de Peter. Il se mit à observer ses yeux.

Durant l'été, quand elle avait eu son expérience d'immobilisation dans des conditions analogues, ils étaient convenus que si cela se reproduisait elle lui parlerait avec ses yeux. C'était une partie de son corps sur laquelle elle conservait la maîtrise. A un léger mouvement de ses paupières, il put se rendre compte qu'elle comprenait bien, en fait, ce qu'il disait mais qu'elle n'avait seulement pas la force de répondre. Aussi lui dit-il que, puisqu'elle ne pouvait bouger, il resterait avec elle et prierait pour elle. Il s'agenouilla et après un très bref instant il entendit un bruit de craquement, comme si tous les membres d'Anneliese étaient déli-

vrés en même temps de leur rigidite. Quelques instants plus tard, Anneliese vint vers lui et lui dit qu'ils pouvaient partir. Sur la droite de la sortie arrière de cette église, il y avait une petite chapelle latérale, éclairée seulement à Pâques, et qui contenait un tableau montrant la lamentation du Christ. Elle souhaita le regarder, Peter y agréa et ils s'avancèrent ensemble vers l'image pour une courte prière. Mais quand Peter fut prêt à s'en aller, de nouveau Anneliese se trouva immobilisée. Ce n'est qu'à vingt heures ce soir-là qu'elle put se mouvoir. Sur le chemin du retour elle raconta à Peter ce qui était arrivé le Mardi et qu'elle avait maintenant une idée de ce que Jésus souffrit pendant les derniers jours de sa vie. Une fois dans sa chambre, elle commença à trembler de façon incontrôlable, se mit au lit et redevint de nouveau rigide, incapable de parler.

Mechthild la vit le jour suivant. Elle était alors bien et tous trois, c'est-à-dire elle-même, Anneliese et Peter déjeunèrent ensemble. Anneliese pouvait bavarder mais paraissait apathique et lasse. Mechthild rentra chez elle cet après-midi-là pour des vacances, tandis qu'Anneliese déclara instamment à Peter qu'elle ne pouvait pas encore en faire autant. Revenue à sa chambre, elle redevint rigide et dut être alitée. Peter téléphona à Klingenberg et demanda à Roswitha de venir aider à prendre soin de sa sœur. Roswitha arriva le 19 Avril et se mit à l'œuvre à sa façon à la fois douce et énergique. Elle fit le ménage, fit manger Anneliese et, la trouvant très faible, l'aida à gagner la salle de bains. Elle lui raconta également quelques plaisanteries et fut heureuse de voir sa sœur sourire. Mais la plupart du temps Anneliese gisait au lit et gémissait parfois. Peter resta encore et prêta la main. Il discuta de la situation à plusieurs reprises avec Roswitha, convenant qu'il serait beaucoup plus simple de ramener Anneliese chez elle et d'y prendre soin d'elle. Mais quand ils essayerent de la sortir du lit et de l'habiller, tout son corps se raidit et ses membres s'entortillèrent d'une façon grotesque, et ils durent abandonner leur tentative.

Quelques jours plus tard dans la semaine, Roswitha rencontra Ursula Kuzay dans la petite kitchenette alors qu'elle s'affairait

à réchauffer un peu de soupe pour Anneliese. Ursula l'avait rencontrée auparavant et lui avait demandé où était Anneliese.

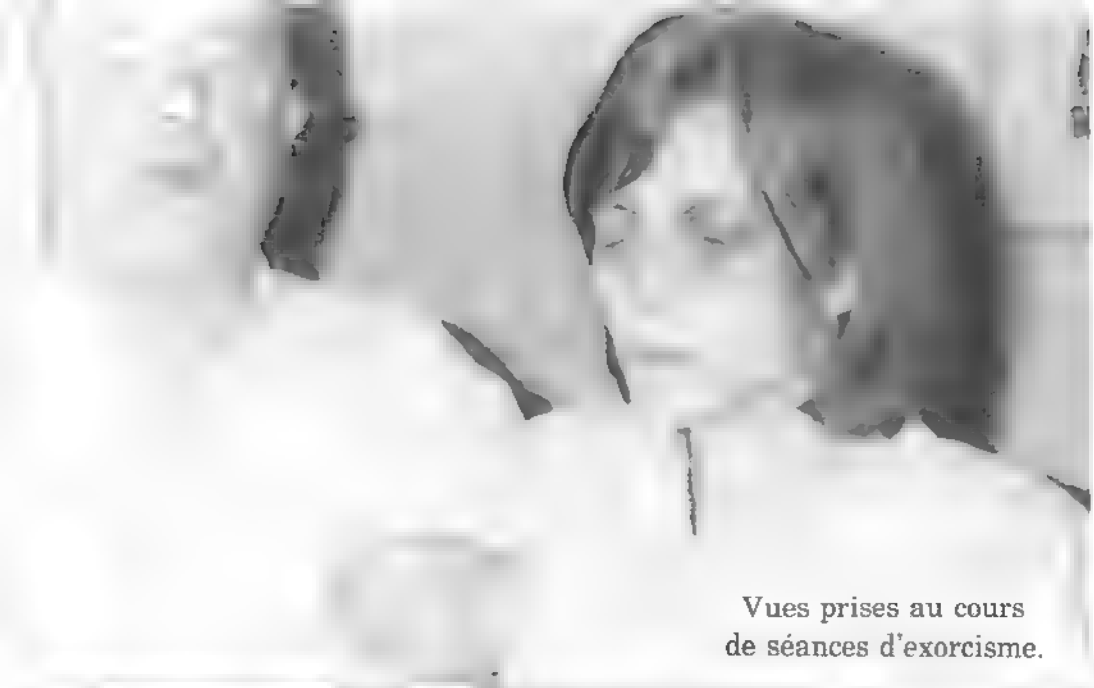
«Dans sa chambre, couchée. Elle ne paraît pas particulièrement bien», dit Roswitha. Aussi Ursula l'accompagna pour souhaiter à Anneliese un prompt rétablissement. Il est aisé de comprendre son inquiétude : au lieu d'une amie avec le rhume ou un léger mal de tête, elle vit une étrangere étendue rigide, les bras croisés sur la poitrine, ne répondant pas plus qu'un cadavre à ses questions et à ses tentatives de conversation. *«Est-ce qu'on ne devrait pas appeler le docteur Wolfert ?»* demanda-t-elle à Roswitha. Mais Roswitha lui dit qu'elle ferait elle-même venir un médecin en cas de nécessité et en outre qu'un médecin serait incapable d'aider Anneliese. Elle avait déjà eu quelque chose de pareil et reprendrait d'elle-même son état normal dans un moment. Maria Burdich ne fut pas moins bouleversée. Elle était venue chez Anneliese sans se douter qu'il se passait quelque chose d'anormal pour celle-ci. Elle vit Roswitha donner de la compote de pommes à Anneliese. Anneliese était couchée sur le dos dans son lit, les yeux fermés, ouvrant la bouche de façon mécanique et avalant sans apparemment savoir ce qu'elle était en train de faire. *«Grands dieux, que se passe-t-il ?»* demanda Maria. *«Rien, vraiment. Anneliese est juste de nouveau un peu déboussolée»*, répondit Roswitha en haussant les épaules. Puis elle se retourna vers Anneliese en lui demandant si elle voulait encore de la compote. Elle aurait aussi bien pu s'adresser à un montant de porte. Maria s'avança vers le lit. *«Anneliese, veux-tu que je fasse quelque chose ? Appeler quelqu'un ? Quoi donc ?»* Elle ne reçut aucune réponse. *«Peut être qu'Anneliese a besoin de repos à présent»*, dit Roswitha. Maria sentit qu'elle n'était pas désirée et s'en alla. Quand elle jeta de nouveau un œil quelques jours plus tard, Anneliese était toujours couchée, dans la même posture. Elle s'apprêtait à s'en aller quand survint Anna Lippert. *«Il faut lui faire venir un médecin»*, lui dit Maria. Anna Lippert en convint et promit d'en appeler un sur le champ. En fait, elle lui dit, une fois dans le hall, qu'elle avait déjà appelé un médecin d'Ochsenfurt, mais qu'il n'était pas encore arrivé. Dans le même temps Elisabeth Kleinhenz avait également parlé avec Karin Gora, de sorte que tout le cercle des amies d'Anneliese se trouvait en

alerte. Karin entra dans la chambre d'Anneliese, où Elisabeth et Mechthild étaient déjà également. Elle essaya de lui parler, lui demandant ce qui n'allait pas pour elle. Anneliese ne réagit pas. Elisabeth s'avança et lui caressa la main. Anneliese commença de rire d'une curieuse façon. Elle riait, s'arrêtait, riait de nouveau, ainsi de suite. Se tournant vers Mechthild et Karin, Elisabeth dit : «*Je comprends qu'elle souffre de problèmes circulatoires et qu'elle a déjà subi ce genre d'état auparavant*». Roswitha ne fit aucun commentaire. Quand Karin suggéra de faire venir un médecin, Roswitha dit : «*Anneliese n'en veut aucun. En outre, ces attaques se dissipent au bout de peu de temps*».

De façon claire, aucune des jeunes filles n'avait été mise au courant de la possession et de l'exorcisme. En fait, seule Anna Lippert savait. Peter la considérait comme suffisamment engagée au plan religieux et pouvant être mise dans la confidence. Il l'avertit que l'évêque de Würzburg avait ordonné le plus strict secret. Loyalement, elle coopéra avec Roswitha en protégeant Anneliese contre une divulgation de l'affaire parmi ses compagnons d'études, l'aida à la soigner et resta en contact avec le Père Renz. Malheureusement, elle fut chez ses parents une partie du mois d'Avril. Quand elle revint au debut de la dernière semaine du mois, elle s'avisa qu'Anneliese avait commencé à refuser de se nourrir et que parfois elle gémissait des heures durant. Il était évident que, vu l'état où elle se trouvait, elle ne serait pas en mesure de terminer la troisième partie de sa thèse, qu'elle devait présenter le 5 Mai. Aussi s'adjoignit-elle Elisabeth Kleinhenz et elles allèrent ensemble trouver le docteur Veth. Il leur dit qu'un report ne pouvait être accordé que par le président de la commission d'examen, le docteur Schröder, au vu d'un certificat médical. Qu'est-ce qui n'allait pas pour mademoiselle Michel ? Les jeunes filles lui dirent qu'elle était la plupart du temps inconsciente et qu'elle ne répondait pas aux questions. Pensaient-elles qu'il devrait aller la voir ? Les jeunes filles répondirent négativement, sa sœur étant avec elle. Que penser d'une consultation médicale ? Apparemment, leur condisciple ne souhaitait pas voir un médecin.

Intérieur de l'église
Saint Michel,
à Ettleben.

Peinture en plafond
de l'église d'Ettleben,
représentant
Saint Michel.



Vues prises au cours
de séances d'exorcisme.

Anneliese agonisante.

Durant la nuit du 30 Avril, Anneliese commença à crier bruyamment et sans arrêt. A deux heures du matin, Roswitha vint chercher de l'aide auprès d'Anna Lippert. Anna avait déjà entendu Anneliese hurler, mais cela avait été intermittent, habituellement lorsqu'elle tordait aussi son corps comme dans une grande souffrance. Mais cette fois-ci c'était alarmant. Les deux jeunes filles étaient particulièrement soucieuses que d'autres habitants du Fernandeum en fussent alertés. Aussi Anna se rendit-elle à une cabine téléphonique et appela le Père Renz, pour lui demander un exorcisme. Quand elle regagna la chambre d'Anneliese, celle-ci s'était calmée, mais quelques-unes des autres jeunes filles s'étaient réveillées et posaient des questions. *«Avez-vous appelé un médecin ?» «J'y vais tout de suite»*, dit Anna. Elle effectua bien un autre appel téléphonique, mais seulement au Père Alt, à Ettleben. Il promit de venir en première priorité le matin.

Le lendemain matin 1er Mai – Peter arriva et vint vers Anneliese Comme il la regardait, son corps rigide se détendit ; elle s'étira un moment, s'assit dans son lit et se mit à deviser prosaïquement avec Peter. Ensuite tous trois – Peter, Roswitha et Anneliese - prirent ensemble un petit dejeuner et Anneliese passa même dans la kitchenette où elle bavarda avec une autre jeune fille comme si rien ne s'était passé. Le Père Alt arriva apres le petit déjeuner. Il trouva Anneliese assise sur la table, balançant ses jambes, buvant du kaba (une boisson chocolatée), mâchonnant du gâteau et l'air gai et détendu. *« Vous savez»*, lui dit-elle plus tard, *«si les gens m'avaient vue la nuit dernière, ils auraient cru que j'avais perdu mes billes.» «C'est vrai»*, dit-il, *«et si je n'étais pas prêtre, j'en aurais pensé autant.»* Vu les circonstances, il suggéra qu'il serait préférable d'informer le docteur Veth sur ce qui se passait réellement, que c'était un cas de possession en cours d'exorcisme, et il alla lui en parler. Etant donné la prise de position officielle de l'évêque Stangl, qui était aussi le supérieur du docteur Veth, celui-ci pensa sans utilité de s'impliquer lui-même. Il s'inquiéta des soins médicaux prodigués à Anneliese. Le Père Alt lui décrivit brièvement tout ce qui avait été fait précédemment à cet égard.

Dans un entretien avec les jeunes gens quelque temps après, le Père Alt déclara qu'il n'estimait pas judicieux qu'Anneliese reste davantage au Fernandeum. Qu'adviendrait-il si une autre attaque survenait, comme celle qu'elle venait de subir ? Il ne serait probablement plus possible de garder le secret. Anneliese demanda s'il lui serait possible de se rendre à Ettleben. Elle pourrait y travailler à sa thèse et se préparer aux examens avec une égale commodité et, si quelque chose se produisait, le Père Alt serait là pour prononcer l'exorcisme. Le Père fut d'accord. Il y avait assez de place au presbytère. Il avait une gouvernante et il pouvait faire appel à l'une des vieilles femmes du village pour aider en cas de besoin. Roswitha empaqueta ce qui était nécessaire et, bien qu'Anneliese ait été alitée près de deux semaines, elle descendit les cinq etages d'escalier jusqu'à la voiture de Peter, sans l'aide de personne. Sur le chemin d'Ettleben — la route longeait le Main, à travers de petits villages, passant pour finir par l'Opferbaum et le Werneck — Peter et Anneliese eurent une longue conversation. Elle répéta ce qu'elle avait également dit au Père Alt : qu'elle aurait à souffrir jusqu'à Juillet et qu'alors tout serait fini.

La gouvernante du Père Alt avait préparé le déjeuner en les attendant. Le temps était beau ce jour-là. Les champs des alentours d'Ettleben portaient l'éclat de la verdure du blé d'hiver. Le vieux pommier de la cour séparant l'église du presbytère était parsemé de quelques fleurs roses précoces. Aussi, après le repas, Peter proposa-t-il à Anneliese de se promener. Avant d'y aller, Anneliese voulut cependant se rendre à l'eglise nouvellement restaurée, pour y jeter un coup d'œil[1]. A peine dans l'église, tandis que Peter contemplait la représentation de saint Michel peinte au plafond, le visage d'Anneliese se durcit soudain en un masque sinistre. Elle dit qu'il lui fallait rester là pour prier jusqu'à la messe du soir. Comme il y avait encore trois heures à attendre, Peter essaya de la persuader de faire d'abord la promenade puis de revenir, mais il ne parvint pas à la convaincre. Il essaya de la soulever du banc mais elle était devenue si lourde qu'il ne put la bouger. Aussi gagna-t-il le presbytere pour appeler le Père

1 Ce recit paraphrase ce que Peter rapporte dans ses souvenirs

Alt. Ils revinrent ensemble vers l'église et le Père pria pour Anneliese. Par l'effet de la prière, elle put se lever et tous trois retournèrent au presbytère. Mais une fois dans sa chambre, elle retomba dans le même état.

Les choses empirèrent les jours suivants. Elle commença à grogner des heures durant, d'abord doucement, puis toujours plus fort. Elle refusait de manger, couchée sur le sol au lieu du lit, sans pouvoir dormir ; son corps se tordait puis devenait rigide. Elle grinçait des dents puis se mettait à hurler longuement. On fit venir Roswitha de Klingenberg pour prendre soin d'elle et le Père Alt demanda à une des anciennes du village de venir au presbytère. Elle dormit avec Roswitha dans la même chambre et elles s'occupèrent à tour de rôle d'Anneliese. Une fois, Roswitha se rua par l'escalier chez le Père Alt, parce qu'Anneliese était à moitié hors de son lit, la tête pendant vers le sol et suffoquant. Quand il s'approcha d'elle, elle lui montra sa gorge. «*Ils sont en train de m'étrangler*», murmura-t-elle d'une voix rauque. Après plusieurs heures de prière, l'attaque finit par cesser.

Cette efficacité de sa prière donna au Père Alt le sentiment que les choses pourraient encore prendre un tour plus favorable. Il montrait le pommier dans la cour et disait : «*Tout comme cet arbre est en train de fleurir, de même tout va aller pour le mieux pour toi.*» Malheureusement, une semaine après l'arrivée d'Anneliese à Ettleben, Roswitha fit une chute et se déchira les ligaments d'un pied. Elle dut entrer à l'hôpital et y resta trois semaines. Dans ces conditions, sans personne pour prendre soin d'Anneliese, ses parents décidèrent de venir la chercher. Ils arrivèrent le 9 Mai, en compagnie de Peter et de Barbara. En les voyant, Anneliese retrouva brièvement le contrôle d'elle-même. Cela ne dura pas. Elle se raidit et devint si lourde que les hommes eurent du mal à la conduire jusqu'à la voiture. Une fois dedans, ils passèrent un rude moment à la retenir, pour qu'elle ne provoque pas d'accident.

Durant les dernières semaines de sa vie, Anneliese fut submergée de vagues de rage et de souffrance, entremêlées de périodes d'entière lucidité et de raison. Parfois, elle restait des heures à crier. Elle était continuellement agitée et ne dormait qu'une

heure ou deux par nuit. Elle était habituellement incapable de se nourrir. Cela alternait avec des temps où elle disait : « *Vite, vite, je peux manger.* » Et elle disait exactement ce qu'elle désirait — bananes, jus de fruits, lait. Elle se causait elle-même beaucoup de souffrance, frottant son visage contre le mur, heurtant sa tête contre quelque objet résistant, frappant le bois du lit de ses pieds, se boxant le visage ou se mordant elle-même. Pour éviter des blessures excessives, elle se fit ligoter par sa famille pour la nuit et parfois même pendant plusieurs heures de jour. Même ainsi, elle était en perpétuelle agitation, jetant sa tête de droite et de gauche, se mordant au bras ou fourrant son visage dans l'oreiller jusqu'à suffocation.

Le jour qui suivit son retour a Klingenberg, le Père Renz vint, a sa demande, pour reprendre les prières d'exorcisme. Au sujet de cette session, il dit dans l'enregistrement :

> *Nous sommes le 10 Mai. De nouveau à Klingenberg. Aujourd'hui* il *ne dit rien. Anneliese est par terre, tournant sans arrêt, décrivant un cercle avec son corps. Mais elle ne réagit pas à l'exorcisme. Elle entend tout, mais* il *ne dit rien. Elle se défend elle-même si on la tient ou si on lui impose les mains Je sais qu'elle appelle à l'aide et je sens que sa tête est en feu... S'il vous plaît, de l'eau... Oui...*
>
> *12 Mai 1976. Une fois de plus* il *ne dit mot et il n'y a rien à rapporter. Quelque chose se produira-t-il le 14 Mai ?*
>
> *Nous sommes aujourd'hui le 14 Mai... Aujourd'hui c'est le 17 Mai...*

Durant plusieurs des séances d'exorcisme, il fallut retenir Anneliese pour éviter qu'elle ne blesse elle-même ou quelqu'un d'autre par ses morsures ou ses coups. Habituellement son père et Peter s'en chargeaient. Mais elle manifestait tant de force qu'il n'était pas possible de l'empêcher entièrement de remuer. En particulier, elle tombait sur ses genoux et se relevait rapidement, au cours d'une séance, selon le Pere Renz, jusqu'à six cent fois de suite avec célérité, ne se reposant qu'un court instant chaque fois. Ou encore, elle s'agrippait aux montants de la porte et se balançait d'arriere en avant. Elle ne jetait plus aucun des cris, hurle-

ments ou grognements des démons, ni aucune de leurs obscénités habituelles et pas davantage de leurs commentaires si empreints d'un humour macabre. Les nouveaux démons, dont les précédents avaient signalé la présence et dont ils ne connaissaient pas les noms, avaient abandonné et ne disaient rien.

Le docteur Veth avait téléphoné tôt dans le mois pour rappeler à la famille qu'Anneliese avait dépassé le délai pour déposer la troisième partie de sa thèse. Une prolongation pouvait cependant être encore consentie, à condition qu'elle produise un certificat médical. Le 17 Mai, son père appela le docteur Kehler. Celui-ci avait toujours pensé qu'Anneliese était traitée de manière trop enveloppante par sa famille, aussi dit-il qu'il ne délivrerait ce certificat que s'il pouvait lui parler lui-même. Ils convinrent que le docteur passerait le lendemain chez eux, mais Josef Michel le rappela rapidement ensuite pour annuler le rendez vous. Anna Michel téléphona ensuite au docteur Wolfert, de Würzburg, mais il les renvoya vers leur médecin de famille. Le Père Alt leur obtint un certificat du médecin généra iste d'Ettleben (Werneck), qui avait constaté qu'Anneliese avait eu de la fièvre, pendant son séjour dans cette localité. Sur la base de ce certificat, son délai fut prorogé. Mais même le nouveau terme se rapprochait et le 20 Mai Peter et Roswitha dirent à Anneliese qu'ils ne pourraient dactylographier sa thèse pour elle si elle n'y travaillait pas. Réagissant presqu'aussitôt, elle devint complètement libre et descendit dans la salle de séjour avec Peter. Elle lui dicta un plan de quatre pages et lui montra la place de chacun des extraits de littérature qu'elle avait préparés précédemment à Würzburg. Ils y travaillèrent environ cinq heures. Anneliese formula ses idées avec tant de précision que le lendemain Peter et les filles purent procéder à la dactylographie. Ayant terminé ce travail de dictée, Anneliese retomba dans son état antérieur. Quand tout fut tapé, ils lui demandèrent sa signature afin de pouvoir expédier la thèse à Würzburg. Mais Anneliese fut incapable de se tenir assez longtemps tranquille pour écrire. La famille récita le chapelet pour elle ; elle put alors signer et la thèse fut postée le 28 Mai.

Le 30 Mai était un dimanche. Ce jour-là le Père Alt vint avec un visiteur. Celui-ci, le docteur Richard Roth, était un de ses amis de longue date. Il avait entendu quelques-uns des enregistrements des exorcismes d'Anneliese et en avait été très impressionné. Il dit au Père Alt que pour la première fois depuis longtemps il s'était senti poussé à prier de nouveau : ces cassettes avaient changé sa vie. Aussi s'empara-t-il de l'occasion de voir Anneliese. Le Père Alt, quant à lui, avait aussi un motif secret de l'amener. Il était vivement inquiet au sujet de la considérable agitation d'Anneliese ; il craignait qu'elle soit incapable de soutenir longtemps un tel niveau d'excitation et qu'elle en vienne à se démembrer ou à se casser un bras ou une jambe. Il pensait que son ami, qui était médecin, serait en mesure de la ramener au calme en lui administrant quelque tranquillisant.

Les comptes-rendus de cette visite sont si contradictoires qu'il ne sera probablement jamais possible de démêler ce qui se passa en réalité. Même les raisons de la visite sont obscures. Car, tandis que le Père Alt recherchait une aide médicale de la part de son ami, le docteur Roth dit qu'il était seulement intéressé d'un point de vue scientifique et qu'il n'était pas venu en tant que médecin. Il dit qu'il était intéressé par le problème de la définition médicale de la «vie» et que c'était cela la raison de sa visite à Anneliese. A lire l'article sur ce sujet, qu'il avait publié plusieurs années auparavant et qu'il produisit devant la Cour, nous trouvons difficile d'apercevoir le rapport.

Le Père Alt sortait de chez les Michel quand le docteur Roth arriva en voiture. Il observa son ami pendant que celui-ci sortait quelques ampoules et une seringue de sa mallette noire et les plaçait dans la poche de sa veste. Ils montèrent ensemble pour voir Anneliese. Peter dit qu'en la regardant le docteur Roth s'exclama : «*Mon Dieu, elle a des stigmates.*» Plus tard, interrogé par la Cour, il ne put se rappeler avoir dit cela. En fait, il dit qu'il ne vit Anneliese que de cos. Pour pouvoir voir les stigmates sur ses pieds, il aurait fallu qu'il la voie de face. De toute façon, il arriva alors qu'un exorcisme était en cours. Anneliese était fortement agitée, quoique muette, tenue par Roswitha et Barbara tandis qu'elle se balançait d'arrière en avant. Elle était

complètement émaciée et les blessures de son visage devaient être visibles. Comme le Père Alt l'écrivit à l'évêque le 2 Juin, deux jours après sa visite :

> *Concernant Anneliese : Elle a eu à souffrir considérablement durant ces quelques jours, ainsi que sa famille, qui est proche du désespoir. Anneliese s'est blessée si sérieusement que sa joue gauche est affreusement tuméfiée et ses deux yeux sont entourés de taches bleues, rouges et noires, comme si on s'était acharné sur elle à coups de poings.*

Comment se fait-il que le docteur Roth n'ait pas vu cela ? Le Père Renz a décrit les conditions, telles qu'il les a observées lors du même exorcisme dont témoigna le docteur Roth — ce qui est tout à fait évident d'après les dates. En outre, en regardant les photographies que le Père Renz prit de ces dernières séances d'exorcisme, qui eurent lieu à l'étage, dans le corridor où le lit d'Anneliese avait été placé, il est difficile de comprendre comment le docteur avait pu la voir «*par derrière ou quelquefois de profil*», ainsi qu'il l'affirma pendant le procès. Il n'y avait pas assez de place où il aurait pu se rencogner. Sinon, s'il s'était trouvé de l'autre côté, il ne l'aurait pas vue non plus de dos, car Anneliese était régulièrement tournée de ce côté-là. D'autre part, ce n'est pas exactement ce qu'il déclara au Procureur du district, quand il fut entendu comme témoin en Décembre 1976.

> *Nous sommes montés à l'étage de la maison des Michel. Anneliese Michel se trouvait dans le corridor. Elle était habillée... Elle était tenue des deux côtés par deux femmes plus jeunes parce qu'elle s'acharnait à vouloir heurter sa tête contre la porte. Je ne me rappelle pas si elle a émis quelques sons. Dans le corridor, il faisait très sombre* (düster). *Je n'ai pas pu voir si son visage portait des lésions externes. J'ai eu l'impression qu'il était légèrement congestionné et qu'elle paraissait «fraîche».*

Autrement dit, il ne vit pas que son visage était sévèrement blessé mais il vit bien, dans le corridor très sombre, qu'elle paraissait légèrement congestionnée et fraîche. Vit-il cela par derrière, ainsi qu'il le déclara au procès ?

Quoi qu'il en fût, le docteur Roth témoigna en décembre qu'il était reste à l'etage seulement de cinq à dix minutes pendant l'exorcisme. Lors du procès, il parla de trois à cinq minutes. Il descendit ensuite avec le Père Alt, ils prirent du café et bavardèrent. Le Père Alt lui demanda s'il serait d'accord pour venir s'il y avait une urgence médicale et il promit qu'il viendrait. D'après les personnes présentes, il laissa entendre qu'aucun médecin ne pouvait quelque chose dans ce cas : *«Il n'y a pas d'objection contre les démons»*, aurait-il déclaré. Il nia par la suite l'avoir dit. Il fit quelques suggestions à la famille en vue du traitement des contusions faciales d'Anneliese, qu'il affirma plus tard n'avoir pas remarquées. Josef Michel lui fit don d'un fascicule intitulé : *«Victoire de l'Immaculée : Récits d'exorcismes»*. A la demande de Josef Michel, il rédigea également un certificat pour Anneliese, ce qu'il ne signala pas au Procureur d'Etat en décembre. Le document indiquait qu'elle serait inapte au travail pendant encore deux semaines. C'était important pour elle ; elle pouvait ainsi retarder ses études, qu'elle ne pouvait naturelleement poursuivre pour le moment. Mais Juillet n'était plus très loin, la délivrance viendrait et elle pourrait se consacrer de nouveau à la préparation de sa carrière.

Du 7 juin, il reste un bref enregistrement des cris d'Anneliese sur une bande. Ces nouveaux démons sont étrangement terrifiants. Ils glacent le cœur, car ils vocalisent complètement sans intonation, c'est-à-dire que le son flotte d'une façon surnaturelle, inhumaine : aaaaah, puis un peu plus haut : aaaaah, puis de nouveau plus bas et sensiblement plus bref : aaaaah, comme d'un instrument endommagé, inexorable, implacable. Puis le Père Renz dit : *«C'était comme cela le 7 juin. Cela avait été souvent pareil auparavant. Parfois elle hurlait beaucoup plus fort tout au long de la nuit.»*

Le Père Alt vint voir Anneliese le 8 juin. Ce devait être la dernière fois qu'il la verrait en vie. Elle paraissait très souffrante. Son visage était creusé, les pommettes saillantes, le nez pointu et proéminent. Ses parents lui dirent qu'elle mangeait et buvait très peu. *«Mais il en avait été de même l'été dernier. Et elle s'était remise soudainement à manger.»* *«Boit-elle ?»* — *«Seulement du*

jus de fruit et du lait. Une fois elle a englouti près de deux litres.» S'ils essayaient de la forcer à manger, elle le recrachait ou fermait très fortement ses lèvres et secouait sa tête rapidement de part et d'autre. «*Si seulement nous étions en juillet*», était le commentaire de tous. Elle disait que Juillet amènerait la délivrance. Il était grand temps que toutes ces souffrances prennent fin.

Dans une lettre à l'évêque, du 27 juin, le Père Alt parle de sa visite. Il récapitule l'auto-torture qu'Anneliese avait endurée, comment elle avait mordu le mur, y creusant un trou, ce qui avait ébréché ses dents de devant ; comment elle était passée tête première à travers la porte en verre du hall — quoiqu'en ne se blessant pas en faisant cela — ; comment elle se mordait continuellement le bras et comment elle mordait, boxait et frappait quiconque l'approchait. Il avance ensuite l'idée, qui prédomina plus tard dans l'esprit des prêtres, que la souffrance d'Anneliese ne prenait un sens que si on la considérait comme une «*possession expiatoire*», quelque chose qu'elle avait à endurer pour racheter les péchés de quelqu'un d'autre, peut être quelqu'un de sa famille

> *Nous n'avons pas réussi a contraindre les démons à parler de nouveau. Cela m'apparaît comme la preuve de ce que nous sommes ici en présence d'un cas typique de possession expiatoire. Dans plusieurs conversations que j'ai eues avec elle récemment, elle me laissa entendre que les choses allaient de nouveau devenir très mauvaises pour elle. Elle en était affreusement effrayée et très triste. Mais elle disait qu'il lui fallait en passer par là aussi. Dans un cas de possession expiatoire, l'exorciste rencontre de grandes difficultés, parce qu'il est difficile de comprendre le sens de l'expiation. C'est ce que le Père Rodewyk s.j., de Frankfurt, m'a dit.*
>
> *La seule consolation qu'on ait, en tant qu'observateur, est que de nombreuses âmes vont être sauvées grâce à ces souffrances.*

Le Père Renz poursuivit ses prières d'exorcisme, venant fidèlement deux ou trois fois par semaine et y passant chaque fois au moins une heure ou davantage. Le 9 juin, les sons émis par

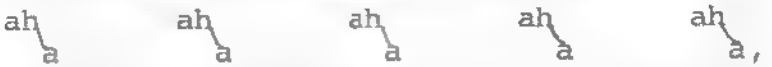
Anneliese — on ne peut qualifier cela de cris — avaient encore changé. Avec monotonie et sans arrêt, elle vocalisait :

[2]

Au bout d'un moment l'appel ou le gémissement — il n'y a pas de mot adéquat pour décrire cela — se transformait en un

aaaaha, aaaaha, aaaaha, aaaaha

longuement proféré, de nouveau sans montée ni descente d'intonation (comme dans un langage naturel), parfois un peu plus haut, puis de nouveau un peu plus bas, tel le cri fantomatique d'un oiseau, loin au-dessus des eaux. Au beau milieu de cet épisode — tout en maintenant la même hauteur de son et dans une absence totale d'intonation — Anneliese dit : «*Absolution*». Cela prit apparemment le Père Renz de court. Il dit : «*Impossible de faire cela comme ça...*» puis il commence cependant l'oraison avec en contrepoint le gemissement glacial, inexorable. Anneliese passe maintenant à une forme abrégée de la chose :



toujours à la même hauteur, puis soupire et dit de sa propre voix, avec une intonation naturelle : «*I ka ni meh - Je ne peux pas continuer*». Le Père Renz demande : «*Qu'est-ce que cela fait si je prie ? Est-ce que cela fait mal si je prie ?*»

... «*Je ne peux pas.*»

«*Peux-tu encore prier ?*»

Le Père Renz continue son rapport enregistré comme suit : «11 Juin. Dira-t-*il* ou fera-t-*il* quelque chose aujourd'hui ? - 14 juin 1976. La dernière fois, le lundi 14 juin, *il* n'a rien dit. Dira-t-*il*

[2] Les voyelles avaient la tonalité dite «continentale» : «a» comme dans «father», «o» comme dans «ordinary».

quelque chose aujourd'hui, 18 juin ?». La voix de Josef Michel se fait entendre, disant : «*Beau temps. Nous avons eu du beau temps tous les jours.*» Et tandis que le Père Renz dit : «*Nous sommes aujourd'hui le 21 Juin*», nous entendons à l'arrière-plan une série de cris rauques, d'egales longueur et hauteur, mécaniques, inarticulés, toujours le même son, encore et encore.

Trois jours plus tôt, le Père Renz avait de nouveau fait rapport à l'évêque. Les anciennes blessures d'Anneliese étaient guéries, écrivit-il, mais à présent elle s'était ouvert le nez en se griffant et son genou portait encore une plaie ouverte. Pendant l'exorcisme elle se jetait constamment à genoux, puis se relevait, environ quarante fois, se reposait un court instant puis recommençait autant, jusqu'à complet épuisement. Le vendredi précédent (16 Juillet) elle s'agenouilla sur son lit, appuyée sur ses coudes et projeta la partie inférieure de son corps comme un cheval au galop. Elle s'arrêtait, se reposait brièvement, puis recommençait de même. Le matin de cette lettre, soit le 18 juin, Anna Michel avait essayé de pratiquer elle-même un exorcisme. Josef Michel téléphona au Père Renz pour lui en parler. «*Elle a essayé sans arrêt, ordonnant, exorcisant, croyant qu'elle pourrait lui faire quelque chose. Après cela elle s'est endormie... Le soir elle s'est calmée, elle est venue à la messe mais a dû quitter l'église pour vomir*», nota le Père Renz. Pour Anneliese, la journée avait été effrayante, dit Josef au Père Renz. Elle s'était terriblement déchaînée, avait hurlé et s'était jetée continuellement d'arrière en avant, se frappant le visage et saignant du nez. Le Père Renz continue de raconter ce qu'il advint, sur la dernière de ses cassettes :

> Environ une semaine avant sa mort, Anneliese dit : «*Arrêtez, arrêtez*» pendant l'exorcisme. Tout d'abord je n'ai pas vu clairement si c'était elle ou le Mauvais, le démon, qui voulait cela. Nous étions habitués à de telles injonctions de la part du démon. Par conséquent j'ai dit approximativement ceci : «*Anneliese, nous voulons seulement t'aider. Que pouvons-nous faire pour toi ? Veux-tu réellement que nous arrêtions ?*» Elle repondit : «*Continuez*». Aussi avons-nous continué de prier encore plus longuement.

Malgré ses terribles extravagances et ses rages, il y avait cependant toujours des moments où elle parlait avec sa famille et avec Peter d'une façon tout à fait normale. Un des sujets qui les retenaient longuement était l'espoir que tout serait fini en juillet. Un autre sujet qui revint plusieurs fois portait sur le recours à une aide médicale. Anneliese rejeta toujours cette idée. Le 30 juin encore, Roswitha lui demanda si elle voulait qu'elle fasse appel à un médecin. Anneliese refusa. D'une part, dit-elle, elle savait qu'un médecin ne pourrait rien faire pour elle. D'autre part, elle avait peur d'être envoyée dans l'établissement psychiatrique d'état, à Lohr. *«Je ne relève pas de cela»*, disait-elle sans cesse.

Le 27 juin, Anneliese eut de la fièvre. Sa famille lui appliqua des compresses froides et la température retomba. Josef Michel téléphona au Père Alt : *«Ce serait une bonne chose d'appeler un médecin»*, suggéra le Père Alt. Mais quand Roswitha interrogea Anneliese, celle-ci refusa. Elle était inquiète de ce qu'elle n'était pas encore en assez bonne condition pour retourner à Würzburg et y accomplir son stage d'enseignement. Aussi Josef Michel appela le docteur Roth à Frankfurt et obtint de lui un second certificat, qui procura à Anneliese un autre répit de deux semaines. Le Père Renz poursuit son récit enregistré :

> Le 30 juin, elle dit soudainement : *«S'il vous plaît, l'absolution»* pendant l'exorcisme. D'abord je n'ai pas compris ce qu'elle voulait dire et j'ai demandé à Peter : *«Qu'est-ce qu'elle a dit ?»* Il répéta pour moi : *«S'il vous plaît, l'absolution»*. Bien entendu, je lui ai immédiatement donné l'absolution. - *«Absolution»*, c'est le dernier mot qu'elle m'a dit.

Peter était présent à l'exorcisme, comme les parents d'Anneliese et ses sœurs Roswitha et Barbara. Peter prit sa température avant le départ du Père Renz. Elle était de 38°9 centigrades. Durant l'exorcisme, elle persista à s'agenouiller et à se relever comme elle l'avait fait précédemment. Son père et Peter amortissaient ses mouvements autant qu'ils le pouvaient. Sa mère plaça un oreiller à l'endroit où ses genoux frappaient le sol. Peter et le Père Renz partirent après l'exorcisme. Anna resta un moment. *«Maman, reste avec moi. J'ai peur»*, avait imploré Anneliese. Puis elle alla se coucher aussi. Anneliese commença à se

jeter deci delà de nouveau et cria un long moment. Il était minuit passé, aussi son père lui dit il qu'il avait commandé aux démons de la laisser tranquille, au nom du Père. C'était maintenant le 1er juillet et les démons étaient obligés de la quitter. Ils étaient supposés la laisser désormais tranquille et qu'elle pourrait recouvrer ses forces. Ce que Josef Michel expliqua aux policiers :

Là-dessus Anneliese s'est tournée sur son côté droit et s'est apprêtée calmement a dormir. Elle a été tranquille toute la nuit. Le lendemain, vers sept heures, je suis venu à sa porte Elle était étendue sans mouvement dans son lit. J'ai pensé qu'elle dormait Je suis parti sur le chantier. A huit heures, ma femme m'a appelé pour me dire qu'Anneliese était morte

CHAPITRE VIII

LE PROCÈS

Un des premiers coups de téléphone qu'Anna Michel donna ce matin-là après avoir informé Josef Michel du décès d'Anneliese, fut pour le Père Alt. Il était sûr qu'il y avait une erreur quelque part. Comme son ami, le docteur Roth, avait promis d'intervenir en cas d'urgence, il prit contact avec lui à Frankfurt, où il exerçait. Le docteur Roth arriva aussitôt en voiture à Klingenberg, au début de l'après-midi, et constata que la mort remontait à environ six heures auparavant. Il voulut délivrer un certificat de décès mais n'avait pas sur lui l'imprimé nécessaire. Il appela le docteur Kehler, qui lui conseilla comme plus judicieux de n'en rien faire. Au lieu de cela, le docteur Kehler, comme médecin de famille, vint examiner le corps. Il rédigea donc le document voulu, mais en y mentionnant que le décès n'était pas dû à des causes naturelles. Entretemps le Père Alt avait également pris contact avec le bureau du procureur du district à Aschaffenburg et mis en branle la machinerie administrative. Un examen postmortem fut effectué. Selon les médecins-légistes, la mort d'Anneliese était due à la faim, probablement aggravée par son effrayant surmenage physique durant les dernières semaines de son existence. Ils trouvèrent des organes internes sains, y compris le cerveau, qui ne révélait aucune atteinte ayant pu provoquer des crises d'épilepsie, même à un niveau microscopique. Le fait que les pupilles étaient anormalement dilatées et que les médecins-légistes aient trouvé curieux que le corps ne présentait pas d'escarres, — ulcérations de la peau habituellement constatées sur des patients morts de faim —, n'a pas été mentionné ultérieurement dans les attendus de la Cour.

Les communiqués de presse alertèrent les médias à propos de l'affaire, qui devint rapidement un sujet de débats passionnés. Comme le Père Alt le relate dans une critique du procès enregistrée a mon intention en septembre 1979,

> Il y a eu des articles de journalistes complètement ignares à propos de l'affaire. La presse anticléricale s'est emparée du cas et a qualifié le tout de «médiéval». Et il y a eu des théologiens, éloignés de la croyance authentique, qui ont dit : «au diable le diable». Ils ont passé abondamment à la télévision et ont écrit de longs articles pour des hebdomadaires. Dans la presse locale, chaque nouveau développement faisait la une des journaux.

Cependant il y avait aussi un autre commentaire, caché, clandestin, mais persistant. Il relevait les arguments mêmes qui semblaient les plus importants aux yeux des tonitruants détracteurs du «*Fall* Klingenberg - l'Affaire de Klingenberg», ainsi qu'on prit bientôt l'habitude de l'intituler, et donnait des détails. Le diable n'existait pas ? Pour sûr, il existait et il était patent, à voir l'état du monde, qu'il était plus actif que jamais. La possession était quelque chose dont personne n'avait l'expérience ? Pas du tout. Nombre d'individus, hommes et femmes, rapportaient à présent avoir été possédés, certains par le démon, d'autres, plus nombreux, par Anneliese. Des messages, en provenance indubitable de celle-ci, se répandirent de bouche à oreille.Il devint évident, disait-on, que les démons ne l'avaient pas tuée, comme on l'avait pensé initialement Cela aurait signifié que le mal aurait triomphé. Le mal ne peut jamais être vainqueur. Elle était morte parce qu'elle l'avait voulu. Elle s'était offerte comme victime sacrificielle pour l'Allemagne, pour les jeunes du pays, pour les prêtres. Dieu avait accepté cela. Ainsi le bien avait triomphé du mal, comme cela se devait ; c'est elle qui avait gagné en fin de compte et les démons avaient dû retourner en enfer, piteusement comme toujours. Mais avant cela les démons avaient été forcés de coopérer à la cause du bien. Qu'il était approprié que la Mère

les ait choisis pour donner un avertissement aux clercs modernistes d'avoir à amender leurs errements. Qu'y avait il de mieux pour leur intimer d'arrêter de bricoler avec les usages véné-

rables du culte, spécialement avec la manière de distribuer la communion ? Pourquoi les fidèles n'étaient-ils plus jamais censés s'agenouiller ? Pensez donc, le bruit courait d'un changement du sens de l'Eucharistie qui ne serait rien d'autre qu'un repas partagé. A quoi rimait qu'ils le disent sacré ? Ce n'était plus ce que Dieu avait voulu : le partage du véritable corps et du véritable sang du Seigneur.

Comme une expression de cette vague de fond, des gens commencèrent à se rassembler à Klingenberg pour prier le rosaire sur la tombe d'Anneliese, dans le cimetière proche de la demeure des Michel. Presque sans le vouloir, le Père Renz devint leur héros. Il continua à donner des interviews, à publier certaines de ses photos et même à passer des extraits de ses enregistrements dans des programmes de radio et de télévision. Cela jeta de l'huile sur le feu de la controverse en faisant de lui la cible du ridicule et de la dérision des détracteurs. Finalement son ordre lui intima de refuser de faire de nouveaux commentaires.

En ce qui concernait l'enquête policière, les autorités semblaient traîner les pieds. Il fallut au bureau du procureur d'Etat à Aschaffenburg une année entière pour mener les investigations, alors que l'affaire n'exigeait aucun gaspillage de temps pour les détectives, puisque personne ne cherchait à cacher quoi que ce soit. La rumeur courait même que le bureau du procureur d'Etat ne souhaitait poursuivre aucun des protagonistes de cette affaire. Mais le déroulement de la procédure voulait que les enquêteurs transmettent leurs constatations à leur superviseur, le procureur général à Bamberg. Selon le Père Alt, nul n'avait une claire idée de la suite de l'affaire à partir de là, mais à la surprise générale, il y eut une fuite en provenance du Département de la Justice de Bavière selon laquelle une inculpation allait intervenir. Le 13 Juillet 1977, les Pères Renz et Alt ainsi que les parents d'Anneliese reçurent une notification à cet effet. Quelques jours auparavant, des charges contre Monseigneur Josef Stangl et le Père Rodewyk avaient été abandonnées.

Entretemps des bruits commençèrent à se répandre au sein du réseau informel des vénérateurs d'Anneliese, selon lesquels une carmélite, sœur Dorothea, de l'Allgäu, avait reçu récemment de

nouveaux messages très importants Elle était censée avoir dit qu'Anneliese désirait que son corps soit exhumé à temps pour le procès, qui était prévu pour débuter en Mars. L'exhumation apporterait, disait-on, la preuve que, contrairement à ce que proclamaient le monde et certains theologiens, il existait effectivement un enfer, des démons, un Dieu, une Mère et qu'il y avait d'autres créatures spirituelles. Dans ces messages Anneliese aurait affirmé que c'était vrai : qu'elle était morte en sacrifice pour son pays, la jeunesse et les prêtres. Elle avait été choisie pour fournir la preuve qu'il y a une vie éternelle. Cela deviendrait évident à l'occasion de l'exhumation, lorsqu'il serait constaté que son corps ne s'était pas corrompu et cela aurait ramené en mémoire du public qu'il y a effectivement une résurrection, car Dieu la ressusciterait. Le message devait être remis au Père Arnold Renz. Il devait veiller à ce que l'exhumation ait lieu le 25 Février.

Les parents d'Anneliese déposèrent effectivement une demande d'autorisation d'exhumation, en arguant de ce que, lors de l'enterrement de leur fille en grande hâte après l'examen postmortem, elle avait été déposée dans un cercueil bon marché, à parois minces. Ils désiraient à présent transférer ses restes dans un meilleur cercueil en chêne bordé de zinc. Ils sollicitèrent la date du 25 Février. En premier les autorités de Miltenberg décidèrent que l'opération se déroulerait en l'absence du public, mais elles se ravisèrent et délivrèrent la permission d'assister à l'événement pour un groupe choisi de parents et d'amis. La nouvelle s'en propagea rapidement — elle fut également diffusée par les média - et le 25 Février, un samedi, une foule de dévots et de curieux descendirent à Klingenberg, caméras en mains, pour enregistrer tout miracle qui pourrait se produire. Une chaîne de télévision allemande avait également dépêché une équipe. Le Père Alt était venu, mais resta en retrait. A l'heure fixée, une petite procession se rendit solennellement de la maison des Michel au cimetière. Elle comprenait Anna et Josef Michel, Thea Hein, Roswitha et son mari, Peter, Barbara, derrière le Père Renz en vêtements sacrés et étole. Portant de grandes gerbes de fleurs, ils passèrent par la scierie et pénétrèrent dans le cimetière par l'entrée principale. Frau Thora et le docteur Lipinsky, mandatés par le

diocèse comme avocats des prêtres, attendaient près de la tombe. Dans une lettre à mon adresse, datée du 16 Mai 1979, le Père Renz raconte ce qui se passa ensuite :

> Le cercueil d'Anneliese fut exhumé. Il était écorné d'un côté mais était dans l'ensemble en bon état. On le transporta dans la morgue, afin que le corps puisse être placé dans un cercueil neuf... Le maire Riermayer sortit de la morgue et dit aux Michel (Je me trouvais près d'eux) : *«Rien de surprenant, après un an et demi, Anneliese est décomposée. Son aspect est terrible. Je vous suggèrerais de ne pas y aller. Vous souvenant d'Anneliese dans le passé, vous en avez une image aimable. N'y portez pas atteinte en vous...»* Les Michel en convinrent et n'entrèrent pas. On me demanda ensuite si je souhaitais voir Anneliese. Je répondis immédiatement un énergique *«oui»*. Mais à la porte de la morgue je fus repoussé par la police (il y avait là environ trente policiers). Je dus donc m'en aller. Peu après le cercueil neuf, clos, fut amené à la tombe et réinhumé.

Ceux qui se trouvaient derrière le Père Renz durant cette scène racontent une histoire légèrement différente. Selon ces témoins, après avoir répondu *«oui»*, le Père Renz fit quelques pas vers la morgue puis s'en retourna. Il ne pouvait simplement pas faire face à l'éventualité que le miracle espéré ne se produirait pas, prétendent-ils. Mais c'est la version du Père Renz qui fut retenue par ceux qui attendaient à l'extérieur du cimetière. Les gens réagirent immédiatement avec colère sur le fait que le Père Renz, *«le principal personnage de l'exorcisme»*, ainsi qu'une femme le déclara à un journaliste de télévision, n'ait pas été admis dans la morgue pour voir Anneliese. Qu'avait-on à cacher ? D'autres, prétendit-on, avaient remarqué qu'aucune odeur de cadavre ne s'était échappée de la morgue. Au lieu de cela, dirent-ils, il y eut un parfum d'encens ou de rose. On affirma qu'un des terrassiers avait vu le visage d'Anneliese et avait dit qu'il était blanc, comme poudré. Un autre aurait raconté que lui et son collègue avaient porté Anneliese sous les aisselles et par les jambes pour la transférer dans le cercueil neuf. En d'autres termes, comme les gens le déduisirent dans la rue, ses os étaient restés en place : Elle

ne s'était pas décomposée. Quelqu'un aurait été entendu disant qu'il avait observé deux hommes très élégants en conversation. L'un d'eux aurait dit : *«Ecoutez donc, ceci ne devra d'aucune manière être rendu public, à n'importe quel prix.»* Que voulaient-ils tenir secret ? Qui allaient-ils soudoyer ? Qui sait, continuait la rumeur, qui ces hommes représentaient ? Le procureur d'Etat peut être ? Il fut également colporté que la police criminelle avait photographié le corps dans le cercueil, mais rien n'en fut publié par la suite. *«Pensez donc»*, dirent plus tard les gens, *«comme ils se seraient empressés d'exposer ces photos si Anneliese s'était vraiment trouvée désintégrée dans le cercueil !»*

Les détails de l'exhumation, considérés comme scandaleux par certains, excitèrent l'impatience du public dans l'attente du procès, dont l'ouverture avait été fixée un mois plus tard, au 30 Mars. Tous les détails préparatoires furent commentés de long en large dans la presse, non seulement dans le sud-ouest de l'Allemagne mais dans le monde entier. Selon la législation allemande, le choix des jurés est une formalité compliquée, à partir de listes dressées par la municipalité dans les communes. Le conseil municipal approuve ces listes, qui doivent représenter un échantillon de la population par âges, sexes, professions et appartenances religieuses. Ces listes sont transmises au tribunal de première instance, où un comité de sélection désigne les jurés nécessaires Le président de la Cour du comté décide ensuite par tirage au sort qui siégera aux différentes dates et dans quelle juridiction. Ainsi les avocats d'une cause donnée n'ont pas voix au chapitre pour sauvegarder les droits de leurs clients. Il aurait été pourtant intéressant de savoir quels allaient être les jurés. Il y en avait seulement deux : Erich Bäumler, d'Alzenau-Albstadt, un ingénieur, et Josef Becker, un tailleur, de Schmachtenberg. Le juge Elmar Bohlender serait le président, et les juges Fritzsche et von Tettau seraient les assesseurs. La poursuite serait conduite par le procureur général d'Etat Stenger et par le procureur de district Wagner.

Les journaux firent grand bruit autour du fait que l'Eglise catholique n'apportait absolument aucun soutien moral aux accusés. L'evêque Josef Stangl était engagé dans une discussion avec

les officiels de son propre diocèse au sujet des aspects théologiques de la possession, de l'existence du diable et de l'exorcisme. Il apparut clair qu'en dehors du fait d'avoir commis des défenseurs pour les prêtres, ils avaient décidé d'abandonner les accusés en pâture aux chiens, pourrait-on dire. C'était d'ailleurs aussi l'impression de Frau Thora. Car lorsqu'elle essaya d'obtenir une opinion d'expert de la part de plusieurs théologiens sur les mérites de l'affaire, en faveur de ses clients, la réaction fut toujours la même. Elle pouvait avoir l'opinion, mais il lui fallait la prendre non-signée.

Avant l'ouverture du procès, ce fut une grande occasion pour la presse. Des photos des accusés apparurent dans tous les journaux locaux, accompagnés d'articles sur des pages entières. Vu toute cette notoriété, il ne fut guère surprenant que tôt dans la matinée du 30 Mars de longues queues attendaient l'ouverture du tribunal. Beaucoup des curieux, voire des amis des accusés durent être refoulés parce que la capacité du tribunal était limitée à cent sièges, dont quatre-vingt avaient été réservés pour la presse nationale et internationale.

Les accusés, leurs amis et avocats se réunirent au presbytère de la paroisse de Sainte Agathe, où le Père Alt avait servi comme prêtre avant d'être nommé curé à Ettleben. De là ils gagnèrent le tribunal, qui était proche. Comme le Père Alt le relate dans une cassette :

> Le journaliste du *Der Spiegel* était là ainsi que ceux du *Quick*, du *Der Stern*, et d'autres, dont plusieurs très orientés à gauche, connus comme hostiles à l'Eglise catholique. Il y avait des journalistes de revues pornographiques et de magazines féminins. Le réseau de Radio norvégienne était représenté, la Radio suédoise, plusieurs hebdomadaires et, bien entendu, les quotidiens. Nous nous sommes assis là, dans le box des accusés, oppressés par toute cette assistance, une légion de crayons pointés, prêts à l'action, les caméras braquées. Les visages autour de nous me semblaient satisfaits, comme si ces gens disaient : *« Voila, nous vous avons acculés et nous allons pouvoir commencer à vous dépecer.»*

Certains des journalistes donnaient l'impression que cela faisait vraiment quelque chose à leur égo (de savoir) qu'ils allaient être les observateurs de ce procès extraordinaire.

Au début de la séance, Josef Michel demanda la parole. Il dit que, puisqu'il s'agissait d'un cas de possession et que le diable était impliqué, il serait indique que chacun s'agenouille d'abord pour prier. Le président, Elmar Bohlender, rejeta cette suggestion, disant qu'on était dans un tribunal et non dans une église. Puis quelques formalites de procédure durent être accomplies Ainsi que le rapporte la KNA (Katholische Nachrichten Agentur — Agence de presse catholique), la défense déposa une motion visant à l'abandon de toutes les charges pesant sur les défenseurs, ce qui fut rejeté. Des griefs formulés par la défense à l'encontre des enquêteurs criminels furent déclarés non fondés, de même que la motion visant a faire déclarer suspicion légitime à propos de l'expert médical commis, le professeur Sattes. La saisie des enregistrements du Père Renz par les enquêteurs fut annulée. Le procureur général d'Etat Stenger souleva une objection contre cette décision et demanda que es bandes soient de nouveau saisies, parce qu'elles contenaient des preuves importantes. D'après le Père Alt :

J'ai été le premier à déposer ce jour-là. Nous étions convenus entre nous que c'était ce qu'il fallait faire, parce que j'étais plus jeune que le Père Renz et plus apte à supporter la tension. Les parents d'Anneliese, pour leur part, ne témoignerent pas. J'étais parfaitement calme. J'avais prié et j'avais dit : «*Seigneur, ceci est votre affaire, non la mienne. S'il vous plaît, guidez-moi.*»

L'interrogatoire a duré quatre heures ce matin-là. J'ai parlé sans interruption pendant deux heures.

Dans ses remarques préliminaires le juge a dit qu'il s'agissait de deux civils cites devant le tribunal et non de deux serviteurs de l'Eglise Ce qui était en cause, a-t-il dit, c'était que quelques citoyens avaient violé la loi ; c'était une négligence au sens de la loi. Il était par conséquent très important d'etablir clairement qu'il ne s'agissait pas d'une attaque contre

la foi, contre l'exorcisme. Le seul point à prendre en considération, a-t-il souligné, était le fait que la jeune fille était morte de faim. Mais ensuite il a voulu tout savoir au sujet de l'exorcisme et j'ai eu l'impression que j'étais exhibé devant le public.

Il faut faire remarquer ici que pendant le procès le juge a le droit de poser des questions à quiconque : aux défenseurs, aux avocats de la défense ou aux témoins. Apparemment, dans ce procès, le juge Bohlender assuma plus ou moins le rôle du procureur. Le Père Alt continue :

J'ai aussi senti que j'étais ridiculisé par des questions telles que : «*Je suppose, mon Père, que vous n'êtes pas marié, n'est-ce pas ?*» et chacun de rire.

Durant l'interrogatoire, j'ai dit plusieurs choses qu'il a semblé ne pas goûter. Par exemple, j'ai dit textuellement : «*Votre Honneur, vous pouvez rire à propos de ceci et même cinquante millions de personnes peuvent rire à propos de ceci, si je vous dis maintenant que nous avons effectivement expulsé six démons. Je m'en tiens à ce que je dis, car je représente aussi ici la foi authentique de l'Eglise catholique.*» Il a dégluti plusieurs fois à cette parole, le public dans la salle s'est redressé sur les sièges et le lendemain matin on a pu lire dans les journaux : «*Même si cinquante millions riaient...*»

Quand il m'a confronté avec l'assertion que, autant qu'on le sache, les théologiens modernes ne croyaient très certainement plus au diable, je lui ai dit que cela n'était pas à considérer simplement comme ma foi personnelle, que d'ailleurs ma responsabilité n'était pas en jeu. Je savais ce que j'avais expérimenté, je savais ce qui est écrit dans les Saintes Ecritures, avec lesquelles je suis parfaitement familier, et je l'ai renvoyé aux déclarations du pape Paul VI concernant le diable.

Cette longue déposition et l'échange entre le Père Alt et le juge Bohlender ne sont mentionnés qu'en quelques lignes dans le compte-rendu de la KNA. Selon ce compte-rendu, le Père Alt n'avait jamais pensé que la jeune fille ait été gravement malade. Il n'avait en fait été son conseiller spirituel que jusqu'en 1975.

Anneliese s'était forgé l'idée de sa souffrance comme expiation pour les prêtres, pour la jeunesse allemande et pour une certaine personne non-nommee. Elle voulait que les enregistrements soient rendus publics afin que les gens puissent croire qu'il y avait un démon. D'après cette même source, le Père Renz avait déclaré que, s'il s'était agi d'une maladie physique, non de possession, il aurait été le premier à recourir à une aide médicale. Il parla des divers démons, dont il dit qu'il les reconnaissait d'après leurs différentes voix. Qu'Anneliese n'ait pas voulu manger, dit-il, cela était dû à l'influence des démons. Père Alt :

> J'ai été par la suite questionné deux nouvelles fois par le procureur d'Etat. Comme j'avais aussi à négocier avec eux pour le compte de l'office diocésain, l'impression s'est créée que j'étais la véritable force en-dessous de l'affaire entière et que m'incombait la responsabilité de la tournure prise par les événements.

Il y eut des manœuvres légales pour faire venir l'évêque Stangl comme témoin dans l'affaire, mais le Père Alt et son avocat, Marianne Thora, principalement, y firent opposition. Appeler un évêque en témoignage n'avait en soi rien d'extraordinaire. Mais tous deux pensaient qu'il aurait été malencontreux d'imposer à un vieil ecclésiastique, frêle et doux, ce qui n'était fondamentalement qu'un exercice superflu. Ce qu'il avait à dire se trouvait entièrement consigné dans les dossiers. Au bout d'un moment le juge Bohlender lui-même abandonna ce point et l'évêque Josef ne fut pas cité.

Le 5 Avril les médecins qui avaient connu et traité Anneliese furent appelés à témoigner. Ils n'apportèrent rien qu'ils n'avaient déjà déclaré à l'enquêteur criminel ou mentionné dans leurs lettres au procureur d'Etat. La seule apparition qui suscita quelque émotion fut celle du docteur Lüthy qui, ainsi qu'on le savait par les articles sur l'affaire, était catégorique dans sa dénégation d'avoir envoyé Anneliese consulter un jésuite. Père Alt :

> Le docteur Luthy est entre, très bel homme aux tempes grisonnantes, haut de six pieds. Mais quand il a commencé à déposer dans son «haut-allemand» saccadé, il a dévié bizar

rement de la forme observée par les autres médecins, et qui avait été objective, posée. A la question : «*Avez-vous dit que si Anneliese voyait des* Fratzen, *elle devait consulter un jésuite ?*» il a répondu dans une visible agitation, d'un ton très strident : «*Non, je n'ai jamais dit cela*», de sorte que quiconque l'entendait devait se dire à soi-même : «*Eh bien, il s'est sûrement passé là quelque chose qui n'était pas tout à fait avouable.*» Après cela, les parents d'Anneliese ont secoué leur tête. «*Nous devons dire que nous n'avons jamais vu rien de pareil.*» «*Cet homme l'a vraiment dit*», a ajouté Anna Michel. «*J'étais là, j'ai personnellement entendu quand il a dit : "il faut que vous alliez voir un jésuite"*». Et bien entendu ils devaient s'en souvenir, parce que c'est alors qu'ils ont finalement réalisé ce qui se passait.

L'autre médecin, par lequel les défendeurs furent également deçus, fut le docteur Roth. Il aurait pu contribuer grandement à éloigner le feu croisé du Père Alt qui avait, ainsi que celui-ci l'affirmait, fait venir le docteur pour avoir un avis médical quand il avait commencé à s'inquiéter au sujet de l'état d'Anneliese. Père Alt :

> Le docteur Roth. . a été cité trois fois. La première fois, il a comparu comme temoin à charge. Puis le procureur d'Etat a procedé à quelques recherches et il a été de nouveau cité, et une troisième fois. Il n'a pas cessé de vaciller : «*Bon, j'ai pu me tromper sur ce point*», ou : «*Il semble que j'aie complètement oublié cela*» (i.e. qu'il avait délivré des certificats médicaux à Anneliese).

Le compte-rendu de la KNA est muet sur l'affaire du docteur Roth. Dans la Sentence de la Cour, qui constitue le document final comprenant l'historique de l'affaire, les arguments et la sentence, le nom du docteur Roth n'est mentionné dans la liste des témoins qui déposèrent sous serment qu'aux 3 et 7 Avril mais pas au 17 Avril. Pour nous faire une idée de l'impact qu'avait l'affaire d'Anneliese, il nous faut essayer de reconstituer ce qui a pu arriver au docteur Roth, un médecin renommé et respecté. Le Père Alt soutient que le docteur lui dit après le procès qu'il lui fut impossible de témoigner différemment parce que les per-

sonnes qui parlaient contre Satan, c'est-à-dire en faveur des défendeurs, seraient châtiés pour cela. Il semble que cet homme ait vécu une expérience de conversion. La première partie de celle-ci fut manifestement ce qui se produisit lorsque, à la suite de l'écoute de quelques uns des enregistrements d'exorcisme, il dit que cela avait changé sa vie, qu'il s'était remis à prier. La seconde partie peut être intervenue quand il vit Anneliese — très nettement, je pense — son corps émacié, son visage tuméfié, marqué de coups. Cela dut le transpercer comme un poignard, comme un de ces rares éclairs de clairvoyance que nous pouvons parfois avoir. Si Satan avait une telle puissance, comment quelqu'un pouvait-il l'affronter volontairement ? Aussi ne le fit-il pas. Jamais à court d'un commentaire spirituel, le Père Alt fit remarquer : *«Maintenant il a peur qu'Anneliese ne sorte de sa tombe pour se venger de lui. Il doit avoir vu trop de films de Dracula.»*

Après les médecins, ce fut le tour des jeunes gens de témoigner. Les amis se souviennent encore avec un amusement attendri comment Roswitha ne se laissa à aucun moment intimider. Quand le procureur d'Etat lui demanda pourquoi aucun médecin ne fut appelé pour s'occuper d'Anneliese, elle s'exclama : *«Que voulez-vous dire, un médecin ? Pourquoi faire ? La possession n'a rien d'une jambe cassée, savez-vous !»* Père Alt :

> C'était un plaisir de les écouter. Peter et les sœurs d'Anneliese ont témoigné d'une façon que tout le monde a admirée. Ils étaient bien habillés, avaient une allure fraîche, engageante, et ne se sont jamais embrouillés dans aucune contradiction sur laquelle on aurait pu les attaquer. Les amies d'Anneliese ont témoigné également dans le même style. Elles ont dit quelle délicieuse personne elle était, quelles conversations elles avaient ensemble, combien elle était sympathique. Elles avaient vu comment elle avait été quelquefois malade et avait paru souffrante, comment elle passait du temps au lit, mais elles dirent que Roswitha leur avait expliqué qu'elle avait été dans ces états auparavant et que cela lui passerait.

Le 5 Avril, le juge Bohlender ordonna la lecture devant le tribunal des lettres écrites par les Pères Alt et Renz à l'évêque. La

défense avait protesté contre cette décision, avançant comme argument que ces lettres étaient confidentielles et que leur confidentialité était garantie par le Concordat, un accord entre le pape et le Gouvernement allemand, relatif à la réglementation des affaires religieuses. Le procureur d'Etat avait également été d'accord pour passer outre, mais le juge Bohlender insista. Père Alt :

> L'évêque Josef avait remis les lettres au procureur d'Etat sous le sceau du plus strict secret, parce qu'il voulait être assuré qu'on entende bien que personne n'avait pensé que la jeune fille pouvait mourir, et ainsi de suite. A présent ils étaient tout à fait prêts à lire les lettres en public. Quand ils ont commencé, j'ai bondi et dit, très haut, très excité : «*Je me sens personnellement exposé par la lecture de ces lettres, en tant que serviteur de l'Eglise et en tant que prêtre. J'en appelle à notre Constitution afin que ces choses ne soient pas rendues publiques. Et je vous renvoie au Concordat.*» Mais ils l'ont quand même fait.
>
> Je dois noter ici qu'aussi longtemps que le procès a duré, nous avions pris l'habitude d'acheter chaque jour trente journaux différents afin de voir comment la presse rapportait les faits. ayant inauguré mon premier témoignage dès l'ouverture du procès, j'ai eu à subir le choc de leurs attaques. Ils ont dit que je ressemblais à un dresseur d'animaux, à un metteur en scène, le Patron, Raspoutine. A présent que les lettres avaient été lues, ils avaient davantage de quoi écrire. «*Alt sentait le Diable*», disait un titre. Tout à coup j'ai été l'instigateur de tout cela. Progressivement, une ambiance s'était développée dans laquelle nous étions systématiquement jetés à terre. C'était déprimant.

Le vendredi, à la fin de la première semaine du procès, la Cour entendit quelques enregistrements d'exorcisme, présentés par le Père Renz afin de démontrer que les prières d'exorcisme provoquaient des réactions chez Anneliese qui, selon les termes du *Rituale Romanum*, indiquaient qu'elle était possédée. Le Père Rodewyk fut appelé également et déposa que, des quelque mille cas d'exorcisés enregistrés au sujet desquels il avait des infor-

mations, aucun n'était mort. Il souligna que l'exorcisme est une prière, non une formule magique. Il était convaincu, sans l'ombre d'un doute, qu'Anneliese était possédée. Il compara les états de possession aux états d'hypnose dans lesquels le sujet était sans volonté propre tant que durait cet état et entièrement normal quand celui-ci cessait.

D'autres témoins, tels que Peter et Thea Hein aussi, soulignèrent qu'Anneliese ne voulait pas consulter un médecin, parce qu'elle était mortellement effrayée d'être tenue pour folle et d'être enfermée à l'institut psychiatrique étatique de Lohr. Seul Ernst Veth, le directeur du Fernandeum, diriga son témoignage contre le Père Alt en disant que, lorsqu'il était venu le voir le 1er Mai pour lui parler de la possession d'Anneliese, il ne fit pas allusion au défaut d'avis médical. *«Ce n'était pas nécessaire alors»*, argua le Père Alt. *«Elle était en bonne condition physique.»*

Le témoignage du professeur Sattes, l'expert commis par la Cour, fut fixé au lundi suivant, 10 Avril. C'était un psychiatre de la Clinique de Neurologie et Polyclinique de l'Université de Wurzburg, dont Anneliese avait été une patiente. Il ne la connut personnellement jamais. La collection des documents produits par lui consiste en un essai et une lettre dans lesquels il répond à la question de savoir si Anneliese aurait survécu si une assistance médicale avait été apportée plus tôt.

La Cour demanda au professeur Sattes son commentaire sur les points suivants :

1 — Anneliese Michel souffrait-elle d'une maladie mentale et, dans l'affirmative, de laquelle ?

2 — Sa mort aurait-elle pu être évitée en consultant un médecin, éventuellement en recourant parallèlement à une alimentation forcée, soit en Juin 1976 soit à un autre moment ?

3 — Ses parents ou d'autres personnes qui la virent peu de temps avant sa mort pouvaient-ils reconnaître la précarité de son état et sa détérioration physique ?

4 Trouvait-on quelque indication dans les enregistrements qu'elle ait été conseillée de réduire sa prise de nourriture et de boisson, ou que d'autres instructions lui aient été données qui auraient pu causer sa mort et, dans ce cas, quand et par qui ?

Dans son essai le professeur Sattes résume la vie d'Anneliese et son histoire médicale. Cela est fait rapidement et presque sans soin. Au résultat, on y trouve ceux grossières erreurs. La première est qu'Anneliese aurait eu deux crises en 1969, alors qu'en réalité l'une d'elle se produisit en 1968 et l'autre un an après, à l'automne 1969. L'autre erreur est que le professeur Sattes utilise la première déclaration du docteur Lüthy, savoir qu'il mit Anneliese sous Dilantine en Août 1969, bien que les dossiers contiennent aussi sa rétractation. Vraisemblablement, après avoir vérifié ses notes le docteur Lüthy a dénié cela, déclarant que le traitement à la Dilantine ne démarra pas avant le 5 Septembre 1972. La médication au Tegretol est brusquement mentionnée, le professeur Sattes oubliant la durée pendant laquelle Anneliese prit de ce médicament. Il donne l'impression qu'elle n'en prit que jusqu'à l'été de 1975, alors qu'il est évident d'après les documents qu'elle continua d'en user presque jusqu'au moment de son décès. Se basant sur *deux fausses hypothèses,* le professeur Sattes déclare ensuite que le traitement à la Dilantine avait «supprimé efficacement» les crises, alors qu'en réalité elle avait eté exempte de crise pendant deux ans sans recours à cette médication. Cette soi-disant suppression prolongée des crises à l'aide de la Dilantine eut pour effet que le mal se fraya une autre voie, en se convertissant en un «psychose psychogénique». Au support de cette hypothèse, qu'il avança comme un fait indiscutable, le professeur Sattes cite le docteur Luthy comme ayant soupçonné le départ d'une psychose paranoïde en Septembre 1973 Il n'en avait rien été. Le docteur Luthy déclara spécifiquement le 9 Février 1977 : «*A cette époque il ne pouvait être affirme avec certitude qu'il y avait un début de symptomatologie psychotique.*» Le docteur Lüthy continua le traitement à la Dilantine et ajouta des gouttes d'Aolept (périciazine), «*que j'avais l'habitude de prescrire en cas de troubles de croissance névrotiques chez des enfants et des jeunes gens.*» Un trouble névrotique n'est pas une psychose.

Le résumé admet bien qu'il n'y a aucun indice que quelqu'un ait encouragé ou ordonné à Anneliese de jeûner. On y trouve la mention qu'Anneliese déposa sa thèse à la fin de Mai 1976 mais pas qu'elle dicta la troisième partie de cette thèse durant ledit mois.

En ce qui concerne les enregistrements, le rapport du professeur Sattes fait état de leur «grande monotonie». L'élocution d'Anneliese est «non naturelle», les phrases étant très courtes. En règle très générale, «*On retire l'impression d'une attitude psychogénique clairement assumée.*» Il est évident que Fräulein Michel «*assume le rôle d'une personne dominée par l'un ou l'autre démon. Certaines déclarations le montrent très clairement.*» Le professeur Sattes ne précise pas qu'il écouta lui-même les enregistrements. Il est probable qu'il ne le fit pas, car il y a de nombreuses erreurs que lui-même, chercheur renommé et très rigoureux, n'aurait pas commises. Le lecteur sera amusé d'entendre par exemple que «*questionnée, elle admet, en une occasion, non seulement son identification avec le démon mais aussi avec Hitler ou Eichmann*» (sic pour Fleischmann, le fantôme du prêtre déchu d'Ettleben), ou que quelle que soit la personne qui écouta les bandes pour le professeur Sattes — des tâches aussi ennuyeuses sont habituellement confiées à des assistants — elle eut l'impression que «morveuse» était un nom donné à la Vierge Marie. La déclaration que la comparaison entre les enregistrements de 1975 et ceux de 1976 ne révélait aucune différence est naturellement manifestement inexacte, ainsi que nous l'avons vu, et démontre une fois de plus la négligence avec laquelle le professeur Sattes et son équipe exploitèrent les informations.

L'évaluation du cas répète les erreurs de la chronologie de l'historique médical. Les «crises d'allure épileptique» sont dénommées «épileptiques, sans aucun doute», et il est accordé crédit au docteur Lüthy pour avoir suspecté le départ d'une psychose paranoïde, ou «une maladie mentale entraînant des illusions». La déclaration que «des investigations réitérées par électroencéphalogrammes révélaient un locus de lésion à la région temporale gauche» laisse l'impression erronée qu'il y avait eu beau-

coup des tests semblables donnant ce résultat, alors qu'en réalité il n'y en eut que deux qui faisaient ressortir quelque peu de cette soi-disant lésion. Mais le professeur Sattes déclare ainsi catégoriquement que *«la défunte souffrait — sans aucun doute possible — de crises d'épilepsie.»* Il répète encore la déclaration erronée que du fait qu'elle fut soumise à un traitement antiépileptique depuis 1969 — ce qui ne fut pas le cas — les crises de haut mal cessèrent. La raison pour laquelle le professeur Sattes est si préoccupé de prouver, sans l'ombre d'un doute, qu'Anneliese était une épileptique se trouve dans la déclaration suivante :

> La démonstration que la défunte souffrait d'épilepsie est d'une grande importance car c'est un fait d'expérience que particulièrement les personnes souffrant de cette maladie révèlent fréquemment des attitudes religieuses très marquées, exagérées et en elles-mêmes pathologiques, et que dans l'épilepsie, même s'il n'y a plus de crises sévères, il peut y avoir des épisodes de dépression aussi bien que d'illusions.

En d'autres termes, le professeur Sattes use de la théorie de l'épilepsie parce qu'elle lui offre un moyen, un modèle commode, pour rendre compte des dépressions d'Anneliese aussi bien que de ses attaques et «illusions». Les dix pages finales de sa déclaration martèlent sans répit ces mêmes idées. Elle souffrait d'idées illusoires au sujet de son état de pécheresse, d'hallucinations incluant le diable. De telles idées, dit-il, peuvent se rencontrer très fréquemment chez des populations religieuses qui souffrent de dépressions. Son incapacité à se rendre dans les églises, selon le professeur Sattes, était un autre conditionnement psychotique. Les psychiatres ont souvent affaire, signale-t-il, avec des personnes qui ont l'illusion qu'elles sont «possédées», racontent très pittoresquement comment elles ont fait l'expérience d'un contrôle par les démons ou par d'autres forces maléfiques.

> Il est de règle que ce sont là des symptômes de maladie qui peuvent se manifester dans le cadre de psychoses affectives, spécialement dans des cas d'illusions concernant la peur d'avoir péché, dans des dépressions endogènes et aussi dans la schizophrénie ou en présence de lésion du cerveau, comme

dans les cas de psychose hallucinatoire accompagnée d'épilepsie.

Il affirme qu'Anneliese avait dû être malade dans ces termes dès 1973. Elle prêtait de la réalité à des conceptualisations affectivement fortes. Mais elle commença en Avril 1976 à perdre le contrôle, les conceptualisations maladives devinrent hallucinatoires, en sorte que, selon le professeur Sattes, il exista dès lors une maladie psychotique sévere mieux caractérisée comme une psychose psychogénique (psychologiquement induite) produite par la patiente elle-même, par auto-suggestion. L'exorcisme confirma son comportement psychotique et fit tout empirer. Si un prêtre et un neurologue lui avaient révélé dès Avril 1976 qu'elle était malade, ils auraient pu la sauver en la poussant à s'alimenter. Seule une alimentation forcée, debutant en Juin, aurait pu la sauver.

Réduite à sa plus simple expression, la déposition du professeur Sattes se ramene à ceci. Débutant en 1969, le traitement du docteur Luthy supprima efficacement les crises de type épileptique, qui étaient en réalité de l'épilepsie. Puisque, nous le supposons, Anneliese était vouée à être malade, l'épilepsie se transforma donc en une psychose, c'est-a dire en visions de *Fratzen*, et, favorisée par l'exorcisme, en une maladie mentale encore plus grave, la possession. Le défaut flagrant de ce modèle est naturellement que les choses ne se sont pas produites de cette manière Les crises ne furent pas supprimées par la Dilantine — elles cessèrent d'elles-mêmes — et les *Fratzen* n'apparurent pas comme un effet de la suppression. Ils apparurent en fait bien plus tôt, ainsi que nous le savons d'apres l'histoire de sa vie. Ce qui est vraiment étonnant, cependant, c'est le ton d'autorité avec lequel cette reconstitution est offerte comme la vérité absolue, inébranlable. Evidemment aucun exposé scientifique n'est ou ne peut être tel. Ceci est une construct on, une hypothèse Cela ne peut légitimement être autre chose.

Après que le professeur Sattes eut déposé son avis, la Cour ne lui demanda pas moins comme eclaircissement supplémentaire que de déclarer si Anneliese aurait survécu si l'exorcisme n'avait pas

été entrepris. Le professeur Sattes était d'avis qu'elle aurait encore été vivante sans cela. Dans sa conclusion sur ce point complémentaire, il dit que, d'un point de vue objectif, les accusés auraient dû se rendre compte qu'Anneliese avait besoin d'une aide médicale.

> Subjectivement cependant, ils avaient la conviction, sur la base de leurs croyances religieuses non-pathologiques, que seul le secours divin était valable pour la défunte. Je ne vois pas comment je pourrais qualifier cette croyance, probablement toujours nourrie par les accusés, que comme une maladie.

Dans sa déposition orale devant la Cour, il fut considérablement moins réservé. Père Alt :

> Le professeur Sattes avait annoncé qu'il n'irait pas parler de la religion. Mais étant donnés les faits de la cause, il n'a pu éviter ce sujet. Son opinion était que ce que les défendeurs nourrissaient comme croyance était définitivement au-delà d'une conceptualisation psychologique et religieuse normale.
>
> Le juge Bohlender a alors demandé au professeur Sattes de porter une étroite attention sur nous, parce qu'il se pouvait que, par manque de compétence médicale, il ne soit pas apte à formuler un verdict à notre sujet. Il a cité quelques dispositions légales — paragraphe 20 ou 21, je crois. L'homme, le croiriez vous, a effectivement fait effort pour nous observer.

Quand Frau Thora lui demanda, au cours du contre interrogatoire, ce qu'il aurait fait pour Anneliese, le professeur Sattes répondit qu'il lui aurait administré des tranquillisants, l'aurait nourrie de force et traitée par électro-chocs, le tout vraisemblablement sans son accord[1].

[1] Selon une décision de 1979 d'une Cour fédérale de district de Boston, un malade mental a le droit de refuser une injection de drogues altérant l'esprit et l'internement dans un hôpital d'Etat. Le juge décida que de telles mesures constituaient une atteinte à la dignité humaine.

Les avocats de la défense pensèrent qu'il pouvait être utile qu'eux aussi produisent une opinion psychiatrique, formulée par des experts choisis par eux. On pouvait s'attendre à ce qu'elle soit plus favorable que celle fournie à la Cour par le professeur Sattes. Mais Frau Thora se heurta presque à la même difficulté qu'avec les théologiens : personne ne souhaitait voir son nom mêlé à l'affaire. Elle dénicha finalement deux psychiatres qui acceptèrent de faire ce travail, tous les deux en rapport avec l'Université d'Ulm. *C'était assez éloigné : ils ne se sentirent pas menacés»*, ironisa-t-elle. Elle soumit leurs noms à la Cour et ils furent par la suite désignés comme experts témoins.

Ces deux hommes étaient le docteur Alfred Lungershausen et le docteur Gerd Klaus Köhler, tous deux du Département de Psychiatrie de l'Université ci-dessus mentionnée. Le docteur Lungershausen était le Président du Département et le docteur Köhler y enseignait. En outre, le docteur Lungershausen était le directeur de l'Hôpital Universitaire de Günzburg, tandis que le docteur Kohler était le médecin superintendant d'une clinique psychiatrique de Duisburg. Le docteur Lungershausen portait quelque intérêt au phénomène de possession. Son nom apparaît comme second auteur d'un article de Dieckhöfer, publié en 1971, intitulé : *«Le problème de la possession : une contribution casuistique.»* Pour sa part, le docteur Kohler avait entrepris des recherches sur l'épilepsie. Sa bibliographie comporte plusieurs articles sur cette matière.

Ce que ces deux psychiatres présentèrent est un document complexe consistant en un long essai collectif, qui inclut les résultats des examens des Père Alt et Renz, commentés plus haut. Y figure aussi un écrit préliminaire du docteur Köhler et un résumé du docteur Lungershausen. Le long essai est assemblé hâtivement et sans plan discernable. La bibliographie, pour commencer par le dernier élément, est un cauchemar. Une partie en est présentée par ordre alphabétique, mais pas le reste. Plusieurs des auteurs cités dans le texte ne figurent pas dans la bibliographie et, inversement, beaucoup d'items de celle ci n'apparaissent jamais dans le texte. En d'autres termes, cette bibliographie n'est

qu'un remplissage. Elle est également instructive pour d'autres motifs, car elle révèle combien, selon les normes scientifiques, *datai*ent quelques-unes des autorités citées. Braütigam, qui est cité pour la curieuse — c'est le moins qu'on puisse dire — corrélation entre l'épilepsie-sommeil et l'humilité, écrivit son article en 1951. D'autres, cités comme autorités en matière de constitution d'une «personnalité-type épileptique» ou au sujet de «la structure psychique des épileptiques» datent des années 1920. Rien de surprenant : toute cette approche est abandonnée depuis longtemps. Pourtant, bizarrement, elle est exhumée ici avec force details en vue de conforter les arguments branlants affirmant qu'Anneliese était une épileptique. L'hypothèse selon laquelle la perception d'odeurs — ce que nous appelons des «hallucinations olfactives» — était localisée dans l'hippocampus du cerveau, remonte aux dernières années 1800 et est attribuée à J.H. Jackson, auquel la bibliographie ne renvoie de nouveau pas.

Leur discussion des enregistrements ne couvre qu'une seule page, sur un total de 103, pour dire simplement qu'ils n'avaient rien à ajouter à l'évaluation du professeur Sattes. Quant au texte, il est informe, fastidieusement répétitif, et le point principal semble être d'approuver le professeur Sattes. Ils sont complètement aveugles quant à ses évidentes inconséquences. Ils notent en effet, par exemple, que le docteur Lüthy ne commença pas la Dilantine pour Anneliese avant l'automne de 1972, et sont cependant d'accord pour dire avec le professeur Sattes que la Dilantine supprima les crises. Ils reprennent son assertion que le docteur Lüthy soupçonna le début d'une psychose paranoïde, ce qu'il n'a pas fait. En 1973, notent-ils, Anneliese subit un épisode sérieux de psychose paranoïde. En 1975 elle développa l'illusion de la possession. Ce n'était pas une lésion cérébrale. C'était une psychose psychogénique. Et ainsi de suite sur ce ton pendant de nombreuses pages. Quand ils y mettent du leur, ils s'embrouillent dans des contradictions, comme ils l'avaient fait dans l'évaluation des Pères. Les prêtres offrirent le contenu et la forme pour le comportement psychotique d'Anneliese — c'est-à-dire dans l'exorcisme (page 81 de l'essai conjoint). Les deux prêtres révélèrent un degré élevé de disposition à accepter le contenu offert par Anneliese (page 82). Dans un cas de maladie mentale comme celle

d'Anneliese, les facteurs biologiques et psychosociaux se renforcent mutuellement — ou s'opposent (dans la même page). Serait-elle morte de faim sans l'exorcisme ? Probablement pas ; d'une autre part, probablement.

Pour démontrer leur stature scientifique, ils présentent quelques-unes de leurs propres idées. Celles-ci cependant ne sont toujours que des paraphrases de ce que le professeur Sattes avait dit avant eux. Autrement dit, ils n'ont jamais cessé de lui emboîter le pas. La psychose d'Anneliese avait son origine dans son enfance (Sattes) : elle avait un développement sexuel perturbé incluant une formation de réaction en forme d'hystérie de conversion. Elle s'identifiait au superégo autoritaire de son père en refoulant ses sentiments de haine personnels, ce qui la rendit agressive. Les prêtres agirent par conviction religieuse (Sattes) : Vrai, et cette conviction provenait de *«conceptions religieuses naïves — pour ne pas dire primitives. Tous deux étaient enclins à des idées magico-mystiques qui étaient, pour le moins, inhabituels chez des théologiens de notre temps.»* Du point de vue psychiatrique, tandis que le Père Renz présentait un cerveau calcifié, le Père Alt était anormal. C'est uniquement parce que le professeur Sattes n'eut pas accès à l'intégralité du dossier qu'il put arriver à la conclusion qu'aucun contrôle psychiatrique des prêtres ne s'imposait. Les démons d'Anneliese étaient l'expression d'une piété naïve. L'exorcisme aggrava les choses (Sattes) : Anneliese était l'épicentre du malaise. Le rayonnement qui émanait d'elle attirait principalement des bigots dépourvus d'esprit critique, qui tombèrent eux aussi malades, ce qui se rencontre régulièrement dans des cas de soi-disant possession. Tout était pathogène.

Quant au diagnostic, les docteurs Lungershausen et Köhler épousèrent dévotement le modèle présenté par le professeur Sattes, ajoutant quelques suggestions de leur cru. La personnalité d'Anneliese était déterminée par l'épilepsie. Sur cette base s'était développée une psychose épileptique d'allure schizophrénique, voire une psychose épileptique psychogène paranoïde combinée avec des troubles dépressifs et hallucinatoires ou encore une psychose paranoïde hallucinatoire d'allure schizophrénique. Rien

d'étonnant à ce que, dans sa sentence, la Cour ait éprouvé le besoin de déclarer que ce jargon terminologique était sans importance. Tout cela signifiait la même chose : un sujet d'incertitude.

On trouve une bonne idée dans tout ce fatras, une suggestion qui révèle qu'après tout une certaine perception indépendante des évidences avait surgi. Il s'agit de l'observation que des substances nocives affectant le cerveau peuvent causer des troubles périodiques chez des personnes souffrant de convulsions. Anneliese était clairement sujette à de tels épisodes intermittents. L'idée est simplement indiquée – peut-être dans un souci d'être complet — mais n'est jamais développée. Dans la même veine — et seulement dans son rapport préliminaire — le docteur Köhler remarque que, bien que les drogues employées pour le traitement de l'épilepsie pouvaient elles-mêmes provoquer une psychose, il n'a pas été observé que ce soit le cas du Tegretol. Et il s'en tient là. L'observation est absente du rapport conjoint. Durant l'audition, il fut une fois de plus question du Tegretol. Père Alt :

> Le docteur Köhler a parlé du Tegretol, [disant] qu'il pouvait, par suite d'une application prolongée, provoquer ce qu'il a appelé un «déplacement du terrain» et que pour cette raison c'est une drogue dangereuse, mais la Cour ne s'y est pas arrêtée. Le docteur Lungershausen a admis comme possible qu'il y a des sujets religieux pour lesquels la psychologie n'a pas de clé. Sur tous les autres points tous deux ont abondamment versé dans les théories du professeur Sattes.

Frau Thora en fut très désappointée. Elle pensait que ces deux psychiatres parleraient en notre faveur. Nous avions parlé abondamment avec eux. Durant une pause je me suis approché du docteur Lungershausen et lui ai dit : «*Docteur Lungershausen, vous êtes parfaitement familiarisé avec mon affaire. Dites moi, s'il vous plaît : Comment expliquez-vous l'état dans lequel je me suis trouvé moi-même durant cette nuit où j'ai été si sévèrement assailli par quelque chose ? Comment expliquez-vous que tout d'un coup il y ait eu un parfum de violette et que tout s'est calmé ? Après tout, j'étais tout a fait calme ; je ne connaissais même pas Anneliese en ce temps-là , j'avais*

seulement entendu parler d'elle.» Il m'a répondu : «*Oui, c'est une chose qu'on a observée dans les statistiques*», et quand je lui ai demandé de me dire ce qu'il voulait dire, il a juste souri, avec l'air de dire : «*Comment expliquer quelque chose à un simple prêtre ?*».

Même les parents ajouterent sans le vouloir à la précarité de la position dans laquelle les prêtres se retrouvèrent progressivement. Ils firent une déclaration dans laquelle ils réitérèrent leur consternation d'être cités devant une juridiction pour avoir fait quelque chose qui etait en conformité avec les enseignements de leur église. Plusieurs fois dans cette déclaration, ils répétèrent l'assertion selon laquelle ils avaient confié leur fille «corps et âme» aux soins de l'Eglise et des prêtres. C'était précisément l'argument que l'accusation avait employé, savoir que les prêtres avaient également assumé la responsabilité du bien-être physique d'Anneliese quand ils entreprirent leur exorcisme et que c'est en raison de leur négligence à cet égard qu'elle était morte.

Le 19 Avril, l'accusation présenta son réquisitoire. Elle demanda que tous les quatre defendeurs soient reconnus coupables d'homicide par omission. Les prêtres devaient être condamnés à une amende. Les parents argua le procureur, ne devaient pas être sanctionnés, car la perte de leur fille était une punition suffisante.

La défense, spécialement Marianne Thora, dans des conclusions solidement argumentées, plaida l'acquittement. Anneliese avait refuse l'aide medicale sur la base de son expérience antérieure et avait remis sa vie entre les mains de Dieu, pensant à sa mort comme à une expiation. C'était son privilege, son droit constitutionnellement garanti.

Quand le juge Bohlender rendit publique, le 21 Avril, la Sentence de la Cour, il devint clair que les hypotheses des experts avaient été acceptées sans esprit critique, dans leur intégralité, comme si elles etaient un constat de fait indiscutable, non des conjectures ni des inférences non-démonstratives, ce qu'elles étaient en fait. Le ton des Attendus s'enfle de condescendance

à cet endroit, tandis qu'il est froidement juridique dans le reste du document. Naturellement, s'etendent les Attendus, les parties à l'affaire ne pouvaient pas savoir que l'epilepsie s'était métamorphosée en psychose, lorsque cela s'était en fait produit.

Plus loin le document arguait qu'en Mai 1976 au plus tard, la patiente n'était plus capable de décider librement de son sort. L'exorcisme et l'influence de son environnement aggravèrent sa maladie. Pour n'avoir pas fait venir un médecin tous les quatre défendeurs s'étaient rendus coupables d'homicide par omission. Si Anneliese avait eté transportée dans une clinique et convenablement traitée, elle aurait survécu.

Le verdict stupéfia tout le monde : six mois de prison avec sursis de trois ans et les coûts du procès pour les quatre accusés. Même les journalistes exprimèrent leur désaccord avec la Cour — et le dirent aux défendeurs. Les avocats de la défense firent savoir qu'ils interjetteraient appel du jugement, mais personne à ce jour ne l'a fait. Le Père Alt, qui avait la plus grande chance de voir sa condamnation révisee, refusa d'en appeler. C'était une affaire de Dieu, dit-il : les tribunaux de ce monde ne pouvaient se prononcer à ce sujet.

Si le côté légal a de cette maniere été laissé dans un repos peu facile, il n'en fut pas de même de la légende d'Anneliese. Des «voyants» continuèrent de répandre des messages à son sujet ou attribués à elle. Ils n'étaient pas seulement de la région domestique d'Anneliese. Certains sont réputés vivre en Suisse et en Alsace-Lorraine. Elle est «très haut dans le ciel», disait l'un de ces messages Elle continue d'y parler d'un jour de jugement et des dates ont circulé à propos du moment ou cela pourrait intervenir. La dernière fut en connection avec la chute du Skylab vers la terre. Comme cet événement n amena aucune réaction du ciel, les dates mentionnées dans des prophéties postérieures devinrent quelque peu plus vagues D'autres événements ajoutèrent encore à la légende d'Anneliese. Ernst Veth, qui avait parlé contre le Père Alt au procès, déceda peu après d'une défaillance cardiaque. Un prêtre d'Aschaffenburg, qui avait attaqué publiquement et avec virulence les accusés, mourut aussi brusque-

ment. Deux hommes, qui avaient construit et exhibé un char caricaturant l'exorcisme pendant le carnaval de Klingenberg, eurent un accident. La tombe d'Annel ese reçoit de nombreux visiteurs chaque jour. Ceux ci viennent en privé ou par cars et récitent le rosaire Elle est devenue le point focal, le centre d'un renouveau religieux, très conservateur, très enraciné dans la tradition populaire, d'une manière qui reprend les choses là où Barbara Weigand les avait laissées, en accord avec la prophétie écrite par Anneliese : «*Tu accompliras la mission de Barbara Weigand*».

CHAPITRE IX

LES CAS D'ALTÉRATION DE LA CONSCIENCE RELIGIEUSE

LE MYTHE DE LA MALADIE MENTALE

Les accusés de l'affaire de Klingenberg furent condamnés parce qu'ils avaient été tenus pour responsables de la jeune malade et ne lui avaient pas procuré d'aide médicale. Bien que légalement majeure, elle n'avait pas été capable de décider par elle-même, était-il dit, et elle aurait dû en conséquence être forcée de se soumettre à un traitement pour son propre bien. Le professeur Sattes déclara à la Cour ce que cela aurait impliqué : immobilisation par tranquillisants ; alimentation forcée et traitement thérapeutique par électro-chocs. Jusqu'au jour de sa mort, Anneliese refusa de se soumettre a ce genre d'intervention brutale. La Cour tint que si elle avait refusé, elle aurait dû y être contrainte par la force afin de sauver sa vie. Le professeur Thomas Szasz, bien connu pour sa lutte, sa vie durant, contre ce qu'il appelle le «mythe de la maladie mentale», se plaît à souligner que dans le monde occidental il n'y a que deux sortes de personnes dont l'intégrité personnelle peut être légalement violée. Ce sont les criminels et ceux qui sont considérés comme «aliénés». La question se pose alors : Anneliese était-elle folle ? Cela dépend naturellement de la définition que l'on conne de l'aliénation.

Une façon de la définir est de dire qu'elle se révèle d'elle même par un comportement anormal. Le problème avec cette définition est qu'il est quasiment impossible de fournir un profil général de la normalité. Ce qui est déviant ou aberrant dans un type de contexte peut être entièrement normal dans un autre. Cela posé

quelque peu différemment, si une personne agit conformément aux règles prédominantes de sa propre culture, et si son comportement est cohérent avec les attentes de son milieu social, son comportement est alors normal. Vu de cette manière le comportement est appelé «relativisme culturel», et les attitudes reflétées sont basiques en anthropologie. Les anthropologues sont convaincus que le comportement doit être étudié de manière holistique[1], dans le contexte des institutions, valeurs et sens de la culture à laquelle appartient la personne en cause. Procéder autrement conduirait à des conclusions biaisées et invalides. Comme le démontre le cas d'Anneliese, les psychiatres œuvrant dans une grande société pluraliste auraient bien agi en adoptant ce type d'anthropologie. Si les psychiatres qui avaient vu Anneliese avaient été entraînés à examiner la culture qui l'avait modelée de manière décisive, savoir un Catholicisme profondément enraciné dans une tradition paysanne, leur diagnostic aurait pu être entièrement différent. Idéalement, ils n'avaient pas immédiatement posé l'équation – si désastreuse dans le cas d'Anneliese — convulsions = épilepsie. Ils auraient pu essayer de découvrir d'autres raisons possibles de la survenance des convulsions. La question est : quelle causalité pouvons-nous proposer ? Une direction méritant exploration pouvait être les caractéristiques particulières du système nerveux d'Anneliese.

LIEUX SACRÉS, TERREURS SACRÉES

Anneliese, selon tous les témoignages, était dotée d'un système nerveux plus sensible que celui de la plupart des gens. Chez les personnes qui s'adonnent à leur religion, aller à l'église le dimanche produit une certaine disposition, une stimulation qui rend l'occasion agréablement différente de celle du monde de tous les jours. Pour Anneliese, l'excitation était souvent si insupportable que, lorsqu'elle était adolescente, elle souffrait de l'estomac ;

(1) Conformément à la doctrine philosophique qui considère que face à l'expérience, chaque phénomène scientifique est tributaire du domaine tout entier dans lequel il apparaît.

quand la messe parvenait à son point culminant, elle sentait comme s'il lui fallait se précipiter hors de l'église sinon elle se serait mise à crier. On se rappelle sa réaction en voyant des portraits de Hitler dans un cinéma. Pour d'autres gens de son âge, il était un objet de dégoût, de curiosité morbide peut-être. Chez elle il soulevait une terreur glaciale, qui la submergeait complètement.

Un autre exemple encore plus éloquent est fourni par ce qui arriva à Anneliese à San Damiano. Elle y était physiquement incapable de pénétrer dans certaines enceintes. Thea Hein prit cela pour la preuve positive que la jeune fille était possédée par des démons qui ne pouvaient souffrir d'être près de lieux sacrés Mais qu'est-ce qui fait qu'un endroit est sacré ? Comment se fait-il que partout dans le monde, dans tous les systèmes de religion dont nous avons connaissance, il y ait certains lieux géographiquement déterminés qui sont distingués comme spéciaux ? Est ce simplement leur configuration terrestre intéressante, leur beauté, leur importance dans le souvenir qui les mettent à part, ainsi que l'ont suggéré certains anthropologues ? Tous ces facteurs peuvent jouer un rôle à un endroit ou à un autre. Mais les légendes autour de ces lieux de pèlerinage relatent presque toujours comment ils furent découverts à l'origine. Cela s'est produit tout à fait accidentellement. Quelqu'un ressent ou expérimente quelque chose d'étrange, quelque chose de miraculeux, non pas en tout point d'une étendue générale, mais en un endroit précis. Ce «quelque chose» est objectivement là, jaillissant impromptu telle une nouvelle source, existentiel. Les scientifiques espèrent qu'un jour il y aura des instruments pour révéler ce que cette qualité particulière peut être. Jusque là c'est seulement le système nerveux hyper-sensible des «chamans» ou «mystiques» qui enregistre et révèle cela.

A San Damiano, Mamma Rosa découvrit la première cette émanation spéciale et la traduisit dans son propre idiome religieux. Elle la guérit. Elle eut la vision de la Vierge Marie, qui rayonna sur le pommier et le fit fleurir hors de saison. Plusieurs années après, le Père Alt et Anneliese perçurent cet effet indépendamment l'un de l'autre. Le Père A.t. évidemment doté aussi d'un

système nerveux hyper-sensible, visita San Damiano[2] et me raconta ses impressions en Juillet 1979 :

> J'ai voulu prendre des photos du lieu de pèlerinage... mais quand je me suis approché à une distance d'environ dix mètres, je n'ai plus été capable d'avancer. C'était comme si j'étais paralysé à partir de la hanche... La pellicule s'est déchirée dans mon appareil immobile et le moteur de ma caméra a refusé de fonctionner. Sur tout mon corps, j'avais l'impression d'avoir été fouetté avec des orties, une sensation terrible de brûlure.

Quand il but au puits situé dans l'enceinte, «*toute 'l'infestation' s'est instantanement dissipée. Je me suis senti frais, en bonne forme, heureux, comme si un poids m'avait été enlevé.*» Et alors qu'il commençait à pénétrer plus avant dans l'enceinte, «*... j'ai eu l'impression que la terre commençait de vibrer... (et) je vibrais avec elle, comme si je m'etais fourvoyé dans un champ de force électrique... Le courant passait à travers moi et d'une certaine façon, me transformait, me faisait frissonner de crainte...*»

Chez le Père Alt, il y eut avant tout l'effet physique. Boire l'eau du puits de San Damiano lui fit se sentir soulagé, frais et dispos. Cela le délivra de la paralysie qu'il considérait comme une infestation démoniaque. Il en repartit avec une expérience de conversion, qui lui fit décider que comme prêtre il devait consacrer plus de temps dorénavant à la prière.

Que l'expérience d'Anneliese ait été qualitativement similaire, on peut le conclure d'après les dossiers. Elle avait noté qu'après avoir été à San Damiano, elle se sentait toujours bien pendant plusieurs semaines. Pour elle aussi cela se traduisit par une transformation religieuse. «*J'étais illuminée à San Damiano*», déclarat elle à Mechtild Scheuering. Et dans ses révélations on trouve une déclaration disant que c'est a San Damiano qu'elle «frissonna de crainte», et réalisa que «chaque prêtre était un Christ.»

---

2) L'Eglise catholique ne reconnait pas San Damiano comme lieu de pelerinage

Les personnes à système nerveux hyper-sensible peuvent se rencontrer dans tous les types de sociétés connues. On peut imaginer une telle personne comme embarrassée d'un cerveau dans lequel tout ce qui vient de l'extérieur se reflète, comme s'il était un réseau téléphonique où tout ce que l'on dit ne va pas seulement à un mais à dix auditeurs. A la longue le cerveau ne peut plus faire face à cette constante hyperactivité Quelque chose doit céder. Des scientifiques comme Barbara Lex soutiennent qu'il se produira une décharge causée par toute cette tension accumulée dans le système nerveux parasympathique. Cette décharge, qui peut assumer nombre de formes différentes, se produit habituellement pendant ou près de l'adolescence.

Dans un cas, Black Elk, un Sioux Oglala, raconta à son biographe, le poète John G. Neihardt du Nebraska, comment il était devenu bouffi comme un enfant de neuf ans, avait sombré dans l'insensibilité et était demeuré ainsi douze jours et douze nuits.

Pour prendre un exemple dans une autre partie du monde, les Hongrois ont une tradition à propos d'enfants chamanes ou *táltos*. Vers 1950 le folkloriste hongrois Vilmos Dioszegi recueillit un impressionnant ensemble de données à leur sujet. Les enfants *táltos* sont réputés tomber dans un état quasi catatonique prolonge, ou s'enfuient de leur maison et quand ils reviennent, ils sont ensanglantés et vêtus de loques. Il peut être admis que cela est la conséquence de crises dont ils souffrent, au cours desquelles ils se blessent eux-mêmes.

Les crises d'Anneliese tombaient probablement aussi dans cette catégorie. Elle en eut cinq : une en 1968, une en 1969, deux en 1970, et une en 1972, plus une faible en Novembre 1972 qu'elle ne mentionna pas. Elles survenaient habituellement la nuit, aussi personne ne l'a jamais observée quand cela se produisait. Elle les décrivait essentiellement comme une impression effrayante d'oppression, allant de pair avec l'incapacité de remuer ses bras ou de crier. Ses médecins les qualifièrent d'«épileptiformes», et comme ils n'avaient pas conscience que ces crises pouvaient être provoquées par tout autre chose, ils ont par conséquent admis

qu'elles étaient effectivement épileptiques. Après sa troisième crise — celle qu'elle subit alors qu'elle se trouvait au sanatorium de Mittelberg — un électroencéphalogramme fut relevé de l'activité de son cerveau, mais les résultats ne furent pas concluants. Et quand plus tard le docteur Luthy pratiqua un EEG — il fit ainsi plusieurs fois — il se révéla normal, sous forme de tracé physiologique alpha.

ANNELIESE HORS DE CONTRÔLE

C'est seulement lorsque le docteur Schleip fit un test en demandant à Anneliese de dormir dans son laboratoire - situation dans laquelle elle ne pouvait exercer aucun contrôle conscient — qu'il y eut quelque chose que le docteur Schleip décrivit comme un tracé de décharges irrégulières dans le lobe temporal de son cerveau. Le docteur interpréta cela comme signifiant que les crises d'épilepsie avaient là leur origine, et qu'il y avait probablement une «lésion cérébrale organique» à cet endroit. Les personnes qui ont effectivement une lésion dans cette partie du cerveau, surtout si la lésion affecte le cortex médian ou basal du lobe temporal ou des parties de son revêtement, souffrent d'hallucinations, de troubles de la réalité et de soudaines crises sensorielles subjectives, telles que la perception d'odeurs désagréables. Anneliese n'avait pas mis le docteur Schleip au courant des *Fratzen*, mais elle fit bien mention des puanteurs et aussi des brèves absences, c'est-à-dire des crises d'inconscience dont elle eut à souffrir à partir d'Octobre 1972. C'est pourquoi il est compréhensible que le docteur Schleip ait été aussi certaine d'avoir mis le doigt sur la véritable cause des doléances d'Anneliese. Durant l'autopsie cependant, on ne trouva aucune lésion aux lobes temporaux, rien qui aurait confirmé le diagnostic du docteur Schleip.

Nous savons d'après des rapports d'hypersensitifs que, outre les aspects physiques, ils font l'expérience de quelque chose qui inclue très souvent des visions. Pendant les périodes où il resta étendu comme mort (dans un état quasi catatonique), Black Elk eut une grandiose et très complexe vision de son peuple, la nation Sioux, passant par beaucoup de stades différents. Les enfants *táltos* voient un maître *táltos* venir à eux et avec qui ils doivent se battre. Et Anneliese commença de voir ses *Fratzen*, ces apparitions démoniaques, effrayantes Ce phénomène de vision d'une réalité différente, au-delà ou en deçà de la réalité quotidienne, se mue en un conditionnement, une captivité prolongée. C'est comme si le cerveau, après l'effrayante décharge de la crise, serait incapable de se «remettre au travail comme à l'habitude». Comme dit Anneliese : *«Ce n'est pas une dépression, c'est un conditionnement.»* Elle parlait au docteur Lenner, aussi ne fit-elle pas mention des *Fratzen*, dont l'apparition apportait la dépression dans son sillage. Le conditionnement peut traîner des années, comme dans le cas suivant que m'a rapporté une de mes étudiantes :

> Quand j'ai eu environ quatorze ans, je me suis subitement heurtée au fait que je ne pouvais pas du tout affronter l'école ou un grand groupe de personnes. Cela s'est rapidement accru jusqu'au point que j'ai eu une très difficile période où j'étais mal à l'aise avec tout le monde Cela me mettait extrêmement mal à l'aise — il me semblait que j'avais perdu toute notion de la communication. Je ne pouvais souvent pas du tout parler, d'autres fois je le pouvais mais je détestais cela. J'ai passé bien des journées à marcher de cinq à vingt miles parce que je redoutais de pénétrer dans l'immeuble de l'école. Me trouver en ville était également perturbant. Quand je marchais dans la campagne, je me sentais en paix, ouverte au monde naturel et sans personne. Tout vibrait et était rempli de force et de vie. Je m'enfonçais les genoux dans la terre, qui figurait une chose accueillante rayonnant la lumière. Les plantes et les pierres étaient plus grandes que la vie, colorées et brillamment éclairées Parfois je me sentais répandue à la surface de la terre, aussi loin que portait mon regard

sur la plate campagne. A la montagne, je voyais soudain la chaîne entière de montagnes et puis je revenais m'insérer à l'intérieur d'une feuille d'arbre. Pendant ce temps-là j'étais rarement affamée ou fatiguee. Je dormais de façon décousue, à n'importe quel moment, de jour comme de nuit, de courtes périodes. Beaucoup d'aliments me donnaient la nausée. Je ne pouvais pas du tout manger a table. Il y avait trop de bruit, trop de monde, trop de choses qui survenaient. J'avais l'habitude de me lever tard dans a nuit ou tôt le matin, quand la maison était calme et je mangeais des granola secs. C'était la seule chose que mon estomac tolérait. Je n'ai jamais eu froid à cette époque, j'ai eu parfois très chaud, mais cela ne semblait avoir aucun rapport avec mes vêtements ou avec le temps. Je ne ressentais jamais aucune douleur, excepté une fois, à cause d'une très grosse entaille à un de mes pieds. La souffrance a été seulement momentanée et la plaie a rapidement cicatrisé. Je marchais presque toujours pieds nus mais je n'étais pas gênée par la chaleur ni par le froid. Seule la neige me faisait souffrir au tout de quelques instants. J'avais l'habitude de m'amuser souvent avec le feu, approchant des allumettes allumées de mes mains ou de mes pieds, ramassant des braises, éteignant des bougies avec mes doigts. Je pouvais les sentir faiblement mais je n'ai jamais eu de cloques ou de brûlures.

En Janvier 1975, j'ai quitté tout à fait l'école et me suis isolée presque totalement pendant deux mois. Je travaillais parfois avec mes animaux [elle possédait plusieurs chevaux] mais je restais le plus souvent dans ce monde intensément vivant. J'étais aussi terriblement forte en ce temps-là. Je me rappelle avoir transporté sans peine des traverses de chemin de fer, ce qui exige maintenant de moi de gros efforts. Je ne me rappelle pas particulièrement les avoir soulevées. J'en soulevais une extremite et je les deplaçais où je voulais. Je flottais dans et hors de la «réalite». Les occasions où je me trouvais en contact avec d'autres personnes ou avec le monde sont devenues de plus en plus rares.

Outre les hallucinations et, dans une certaine mesure, la suspension de fonctions naturelles aussi courantes que l'alimentation ou le sommeil, cette étudiante subit également une autre réaction pendant laquelle elle était plus ou moins immobilisée dans un état quasi catatonique, ce qu'elle interprêtait comme un besoin irrésistible de sommeil :

> J'ai battu un record lorsque j'ai dormi pendant quatre jours. Je me levais pour manger une fois par jour peut-être, puis je me remettais aussitôt au lit. La femme avec qui j'étais crut que j'avais de la mononucléose et me transporta dans une clinique. Ils n'ont rien pu trouver d'anormal en moi. J'étais extrêmement désorientée. Je n'avais aucune notion du temps.

Dans ce cas les crises initiales sont survenues apparemment de façon subreptice : «*A l'âge de quatorze ans, j'ai brusquement été atteinte...*» Il y a là une expérience religieuse, au sens le plus large («*La terre était une chose accueillante rayonnant la lumière*») comprenant des visions. L'expérience de cette étudiante s'étendit sur plusieurs années.

L'APPEL À L'AIDE

Les hypersensitifs perçoivent cet état persistant, dans lequel ce qu'ils voient ou expérimentent interfère avec la réalité courante, comme une espèce de captivité. Les enfants *táltos* luttent effectivement contre les anciens *táltos* dans un effort pour se libérer. Anneliese parla du «trou» dans lequel elle se trouvait et dont elle ne pouvait s'échapper. Ils se tournent par conséquent vers les guérisseurs de leurs sociétés respectives pour être secourus Les enfants *táltos* vont vers d'anciens *táltos* bien informés ou vers des chamans. Anneliese, en tant que membre d'une société de spécialisation poussée, consulta les représentants de deux groupes distincts et concurrents, les psychiatres et les prêtres.

Quelle que soit l'organisation professionnelle des guérisseurs, il leur faut tous éclaircir avant toute chose si le cas qu'on leur

présente justifie leur intervention. A cet effet, il leur faut évaluer le comportement. La question de base est toujours la même : avons-nous affaire à l'expérience religieuse authentique d'une personne saine du point de vue clinique ou cela peut-il être une maladie physique se manifestant dans un comportement aberrant ? Dans les sociétés non-occidentales, les spécialistes ont une tradition intangible qui les informe sur quels symptômes ils doivent précisément se pencher. Cela leur donne la possibilité de distinguer entre un hypersensitif et quelqu'un qui *«est simplement assis au bord de l'océan et qui essaie de le vider avec un panier percé»*, ainsi qu'un guérisseur en fit la remarque à un anthropologue.

Dans le cas d'Anneliese, malheureusement, les psychiatres ne disposaient pas d'une telle tradition a quoi se fier. Le docteur Lüthy avait quelques doutes quant à savoir si Anneliese était vraiment une épileptique. Les convulsions peuvent avoir différentes causes. Deux fois au cours de son interrogatoire du 9 février 1977, il parla de la probabilité non de la certitude d'un tel diagnostic. C'est seulement après une nouvelle attaque qu'il se sentit rassuré et entreprit un traitement avec un anticonvulsif. Qu'il ait effectivement suggeré à Anneliese qu'elle pourrait rechercher l'avis d'un jésuite n'a pas réellement d'importance. Ce qui est important c'est sa véhémente dénégation à ce sujet. Car s'il l'avait suggéré, cela aurait impliqué aux yeux de ses collègues qu'il admettait volontiers qu'une expérience religieuse pouvait être un diagnostic différent. Au lieu de cela, au cœur de sa culture professionnelle, il devait maintenir que le rapport d'Anneliese confirmait son diagnostic : les convulsions et les «illusions» religieuses signifiaient épilepsie.

EXPÉRIENCE RELIGIEUSE ET ÉTAT DE CONSCIENCE

Une expérience religieuse comprend le passage dans un état de conscience différent, souvent désigné comme une transe dans le langage populaire. En termes généraux, le cerveau est capable d'assumer spontanément un nombre considérable d'états de

conscience. Avec de l'entraînement, d'autres peuvent s'y ajouter, ainsi que les personnes s'adonnant à des techniques de méditation le savent très bien. De ces états, ainsi que le fait remarquer le psychiatre Roger Walsh dans un article sur le sujet[3], les sciences occidentales du comportement ont l'habitude de n'en reconnaître que trois comme «normaux» : l'état ordinaire, le rêve et le sommeil sans rêve. En outre, l'opinion admise par ces disciplines (sociologie, psychologie et psychiatrie) était que l'état ordinaire de la conscience était optimal, capable d'analyser et d'évaluer les perceptions éprouvées dans tout autre état, agissant en quelque sorte comme la mesure de leur vision des choses ou cognition. En fait, affirme Walsh, nous devons regarder les états de conscience comme un ensemble au sein duquel les divers états discrets sont nichés comme des sous-ensembles. Bien qu'ils aient certains traits communs, chacun d'eux est doté de ses perception, affectivité et cognition spécifiques. Les expériences qu'une personne vit dans un état de conscience ne peuvent ni être validées ni invalidées sur la base des perceptions enregistrées dans un autre état.

LES NOUVELLES FRONTIÈRES DE L'ANTHROPOLOGIE PSYCHOLOGIQUE

Parmi les différents états de conscience auxquels un cerveau humain peut être accordé, celui qui a le plus d'importance pour l'anthropologie est l'état de conscience religieuse. L'interêt pour cet état s'est manifesté relativement tard parmi les sujets traites en anthropologie psychologique, ainsi que nous l'apprenons par un ouvrage recent (1979) de l'anthropologue Erika Bourguignon. Initialement, l'anthropologie psychologique se développa aux Etats-Unis dans les annees 1920 et 1930 à partir de l'intérêt pour les relations entre la culture et la personnalité Elle diffère de la psychologie américaine par ses méthodes comparatives interculturelles. Elle est surtout dûe à l'utilisation bourgeonnante et à l'admission par le public de l'expérimentation des états

(3) American Journal of psychiatry 137 ; 663-73.

de conscience, dans les vingt dernières années où l'anthropologie ajouta ce sujet à son domaine de recherches. Egalement, les anthropologues apprirent sur le tas combien sont ambigus en particulier les états altérés de conscience religieuse (RASC : *religious altered state of consciousness*). Les études ethnograpiques ont montré qu'il n'y a pratiquement aucun groupe ni société religieuse qui n'utilise les RASC comme caractéristique centrale de ses observances rituelles. Loin d'être le symptôme d'une sévère maladie mentale, comme les experts du procès d'Aschaffenburg le proclamèrent avec tant d'audace, ce en quoi Anneliese se trouva engagée était une activité humaine tout à fait normale.

LA DIMENSION PHYSIQUE DU RASC

Les travaux d'anthropologie relatifs au RASC dans beaucoup de cultures décrivent les visages des individus en état de RASC comme déformés et sinistres, et c'est ainsi qu'Anna Michel caractérisa celui d'Anneliese, comme le firent Peter et Anna Lippert. «*Sa figure se figea, en un masque démoniaque*», fut une expression souvent entendue. Les sujets présentent des pupilles fortement dilatées. Nous savons que ce fut vrai aussi pour Anneliese. Le Père Alt l'a noté, de même qu'Anna Michel. «*Les yeux de notre Anneliese sont devenus très noirs*», disait-elle.

Non seulement le visage des sujets en transe mais également leurs extrémités deviennent rigides et figés. Les mains crispées d'Anneliese étaient souvent décrites comme «*se transformant en pattes griffues*». On a dit du Frère Pio que, pendant qu'il célébrait la messe, il éprouvait de grandes difficultés à faire le signe de la croix, ses mains étant trop raides. Anneliese a mentionné cette rigidité de nombreuses fois. Ses jambes étaient comme deux bâtons, disait-elle. La façon curieuse de marcher, qui en résultait, est souvent signalée. J'en ai été assez souvent témoin dans les églises apostoliques au Yucatán. C'était Satan qui la rendait si rigide, affirmait Anneliese, et son ange gardien lui faisait faire des mouvements de gymnastique pour y remédier.

Comme un symptôme d'une grande agitation intérieure, les sujets en RASC peuvent trembler. Certains le font très légère-

ment, comme dans ces congrégations américaines, où les fortes manifestations sont mal vues ; d'autres peuvent se crisper de façon visible, comme le Frère Pio pendant ses messes. Ou ils peuvent faire des mouvements très rapides, tels ceux qui ont été rapportés à propos d'Anneliese, qui tremblait et se contractait fréquemment. Selon les notes du Père Renz, elle pouvait aussi donner l'impression d'être secouée par quelqu'un. Elle se projetait comme poussée par derrière, jetait sa tête de côté et d'autre et tombait sur ses genoux à de tres grandes cadences.

En état de RASC, la personne ne réagit pas facilement aux stimuli externes. Elle est «partie», on ne peut s'adresser à elle. Elle ne perçoit tout simplement pas ce qui se passe autour d'elle. On peut lui parler, voire marcher par mégarde sur ses mains pendant qu'elle est prostrée à terre ; elle en est inconsciente. Dans un des enregistrements se trouve un exemple de ce phénomène impliquant Anneliese et le Père Renz. Celui-ci entonne une prière en latin et le démon grogne et hurle. Le téléphone sonne très fort ; ce devait être dans la même piece. Il est manifeste, d'après le changement de niveau de la voix du Père Renz, qu'il s'est tourné dans la direction du teléphone, mais il n'y a pas la moindre trace d'une réaction dans la vocalisation d'Anneliese.

ÉVÉNEMENTS DANS LE CERVEAU : LE TÉMOIGNAGE DES ENREGISTREMENTS

D'aussi surprenants styles de comportement, qui sont très différents de la manière dont les gens se conduisent dans un état normal de conscience, doivent être la résultante de changements correspondants dans le cerveau. Découvrir cela serait du plus haut intérêt scientifique, mais la question demeure de savoir comment y avoir accès. Enregistrer les ondes du cerveau ne semble pas être la réponse Tout d'abord, il est tout a fait possible que ces changements se produisent si profondément dans le cerveau qu'ils ne pourraient être enregistrés au moyen d'électrodes appliquées sur le crâne. D'autre part, beaucoup de sujets s'agitent abondamment en état de RASC, d'où contamination des tracés des ondes

cervicales par des artefacts de mouvements. Dans nombre de communautés religieuses, en outre, l'usage de l'equipement électronique nécessaire serait totalement inadmissible.

Il y a cependant une possibilité de comprendre quelque chose des événements respectifs du cerveau par une autre voie, indirecte, savoir en examinant les types d'expression verbale des sujets en RASC. En tant que linguiste exercée, j'ai été fascinée de découvrir dans la littérature des rapports répétés selon lesquels les personnes en transe parlent aussi, soit intelligiblement — dans ce cas d'une manière étrange, outrée — ou par syllabes inintelligibles. Au sein de leur propre communauté religieuse, un tel langage était interprêté comme le message d'un être appartenant à une réalité exterieure, ou comme une langue inconnue. Dans les églises chrétiennes il etait désigné comme «parler en langues». Par la suite, une analyse fut réalisée[4] des expressions verbales en état de RASC de représentants de communautés religieuses, de dialectes ou langues suivantes : une congrégation de «Streams of Power» de l'île Saint Vincent (anglais de Noirs des Caraïbes) ; un «tent revival» (réveil religieux sous chapiteau) à Colombus, Ohio (anglais des Appalaches) ; plusieurs églises dominantes au Texas (dialecte anglais de prestige) ; congrégations apostoliques au Yucatán (maya) ; congrégations apostoliques à Mexico (espagnol) ; un rite spirite à Accra (ga, un idiome kwa du Ghana, Afrique) ; une congrégation de la Fraternité chrétienne dans l'île Nias, en Indonésie (niasien, idiome austronesien) ; et un culte de guérison à Bornéo (rungusdusun). Toutes ces expressions verbales participaient de certaines caractéristiques surprenantes. Les vocalisations étaient très rythmées, comme de la poésie scandée. Les unités d'expression étaient d'égale longueur. Par exemple, si un sujet entonnait : «ulala dalala, takan dalala ulala», la fois suivante la séquence entière durait à peu près le même temps. Certains sujets avaient besoin de plus de temps pour une séquence, d'autres moins, mais tous obéissaient toujours à la même règle. Parfois un sujet était fatigué. Après avoir vocalisé,

4 Pour de plus amples détails, voir mon livre *Speaking in Tongues : A Cross-Cultural Study of Glossolalia* (Chicago, 1972) Voir aussi la note du traducteur, page 301.

il lui fallait une période de récupération durant laquelle il pouvait murmurer quelque chose. Puis il reprenait sa vocalise. D'une manière générale, une expression verbale — quelque chose comme une phrase dans le langage normal — débutait dans le ton moyen du sujet, puis s'élevait jusqu'à un maximum après avoir duré un tiers du temps et redescendait jusqu'à n'être plus qu'à peine audible. Virtuellement tous procédaient de même.

C'était là une constatation très significative car, par contraste, les langages naturels ne s'expriment pas de cette manière. Ou, pour être plus exact, les orateurs en état normal de conscience ne modulent pas leur parler de cette façon. Il est avéré qu'il existe ce qu'on pourrait appeler une mélodie caractéristique à chaque langage. Mais, outre cela, l'intonation de la phrase peut être arbitrairement modifiée, souvent en appuyant sur la mélodie spécifique du langage, en sorte de promouvoir la signification. A titre d'exemple, prenons les phrases suivantes : *Jean* est dans le jardin ; Jean *est* dans le jardin ; Jean est *dans* le jardin ; Jean est dans le *jardin* — qui dépendent de ce que l'orateur veut souligner. Il n'y a pas de cas où la même mélodie est continuellement répétée, ainsi que cela arrive au cours d'un RASC. En outre, bien entendu, il y a rarement des exemples de parler en état de conscience normal où toutes les phrases ont la même longueur.

Pour compléter les observations qui précèdent, les diverses bandes sonores ont également été examinées à l'aide d'un enregistreur de niveau. Il s'agit d'un appareil utilisé dans les laboratoires de phonétique ; son aiguille bondit chaque fois que se produit une amplification. Dans les phrases précédentes, l'aiguille tracerait une pointe aux mots «Jean», «est», «dans», ou «jardin», en dépendance de l'accentuation donnée. En ce qui concerne les sons émis durant un RASC, les courbes produites présentaient une pointe à la fin du premier tiers de chaque émission, avec une régularité monotone.

Les régularités ci-dessus décrites nous montrent que l'activité cérébrale durant un RASC est entièrement régulière, obéissant à des lois neurophysiologiques très rigoureuses, différentes de celles qu'on obtient dans un état de conscience normal, où le tracé de l'enregistreur de niveau montre une distribution aléatoire des

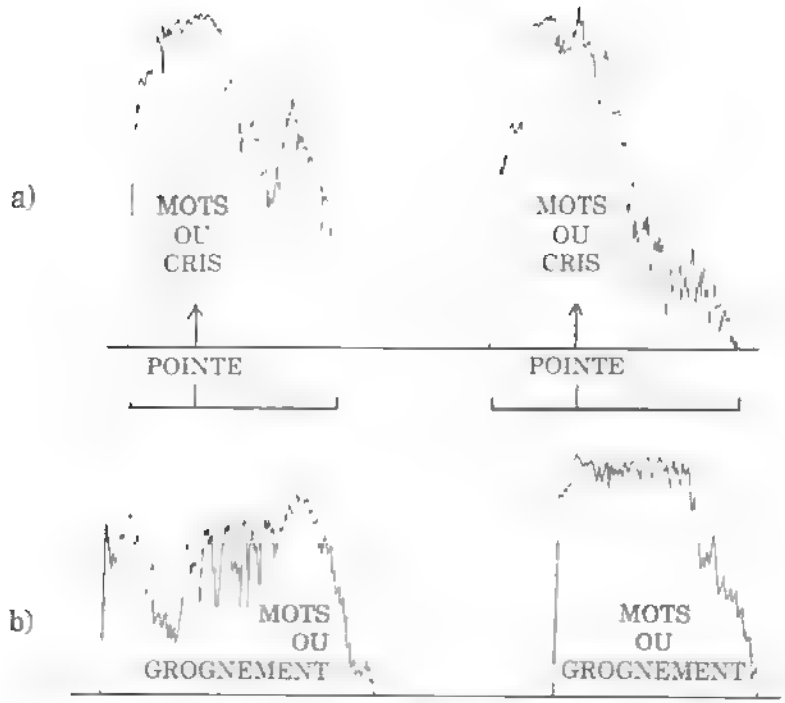


Figure 3 : *Schema des vocalisations d'Anneliese. Les courbes sont simplifiees par rapport aux traces de l'enregistreur de niveau.*(Bruhl and Kjaer, Copenhague, Modèle 2305).

courbes. Elles diffèrent également des aspects produits par la parole sous hypnose. Du fait de la forme régulière et prévisible de la courbe du langage en état de RASC, il est à présent possible de l'utiliser pour déterminer si, durant un certain rite, l'orateur est en état de RASC ou non. C'était là, bien entendu, une question importante nécessitant investigation dans le cas d'Anneliese. A cet effet une entière demi-heure de ses vocalisations — les dires de démons — a été transcrite au moyen de l'enregistreur de niveau à partir d'une bande enregistrée le 22 Octobre 1975. Et en effet les vocalisations d'Anneliese s'avérèrent exactement semblables à toutes celles anterieurement analysées. Cela signifiait qu'Anneliese se trouvait très certainement en état de

Les parents d'Anneliese Michel.

Les prêtres exorcistes :
le Père Renz, au premier plan, et le Père Alt.

RASC durant les séances d'exorcisme. Presque instantanément, elle procédait selon un système très complexe. Outre un cri bref, elle utilisait deux formes fondamentales, un hurlement et un grognement. Deux variantes de chaque forme sont indiquées dans la Figure 3. Elle criait ou disait quelque chose avec la même intonation, comme le montre le (a) de la Figure, ou elle grognait ou disait quelque chose avec une intonation différente, comme on peut le voir en (b). La plupart de ses vocalisations, qui plus est, étaient très fortes et offraient des résonances discordantes. Cependant quand elle revenait à un état normal de conscience, sa voix n'était pas rauque. La raison probable en était que, dans l'état altéré, elle utilisait les plis ventriculaires, les cordes vocales supérieures ou fausses, et non ses vraies cordes vocales. Les fausses sont logées un peu plus haut. Ce pouvait aussi être la raison pour laquelle elle était parfois capable de faire entendre simultanément deux registres : elle mettait en œuvre les deux structures à la fois. Il s'agit là d'un véritable art et les moines thibétains s'y exercent eux-mêmes.

Jusqu'à la fin Octobre, pratiquement toutes les séquences de vocalisations d'Anneliese ont eu une durée de trois à quatre secondes, souvent combinées avec des phrases de sept secondes. C'est ce qui poussa les psychiatres qui ont écouté les enregistrements à relever que son langage était «primitif» ou «grotesquement monotone». Cette monotonie n'était pas simplement due à la durée égale des séquences. Elle était renforcée par le fait que la modalité de l'intonation était toujours la même. Cela se manifeste parce que, une fois installé l'état altéré, la personne perd temporairement le contrôle de son langage et devient l'instrument exprimant une espèce d'activité cérébrale par pulsions. Il est de ce fait quasiment impossible d'imiter cette façon de parler, lorsqu'on est en état de conscience normal. La loi absolue de l'activité cerébrale par pulsions rend compte de certaines particularités des vocalisations significatives, c'est-a-dire démoniaques, que nous entendons dans les enregistrements. Par exemple, ce déchirant «*auf alle Ewigkeit verdammt* — damné pour l'eternité» n'est pas seulement accentué sur le «E» d'*Ewigkeit* — la pointe de la vocalisation à la fin du premier tiers — mais aussi se conclue par un «o-oh», merveilleusement expressif, mais qui est aussi néces-

sité par les exigences de la décroissance de l'intonation, qui à son tour est une expression de ce que le cerveau fait dans cet état et dont il ne déviera pas. La Figure 4 le représente par des graphiques, montrant comment l'intonation en état de transe (a) domine la mélodie du langage naturel, donné pour comparaison en (b). La deuxième phrase de cette Figure se lit «*Selbstmord, ha ha* — Suicide, ha ha», à propos de la mort de Hitler. Contrairement à l'intonation allemande, qui aurait exigé que l'accent soit sur la première syllabe, celui-ci se porte sur la syllabe *mord*, et le «ha ha» occupe la ligne descendante de la courbe. La forme ralentie, le grognement, dure de trois à quatre secondes et nous avons «*Ich hab's gedurft, hihi* — J'ai été autorisé à le faire», ou «*leider, leider, leider* — malheureusement», répété jusqu'au terme des trois a quatre secondes. Même l'incapacité du «démon» à poser une question formelle est dûe aux mêmes contraintes. En allemand l'intonation interrogative se manifeste à la fin, ainsi que

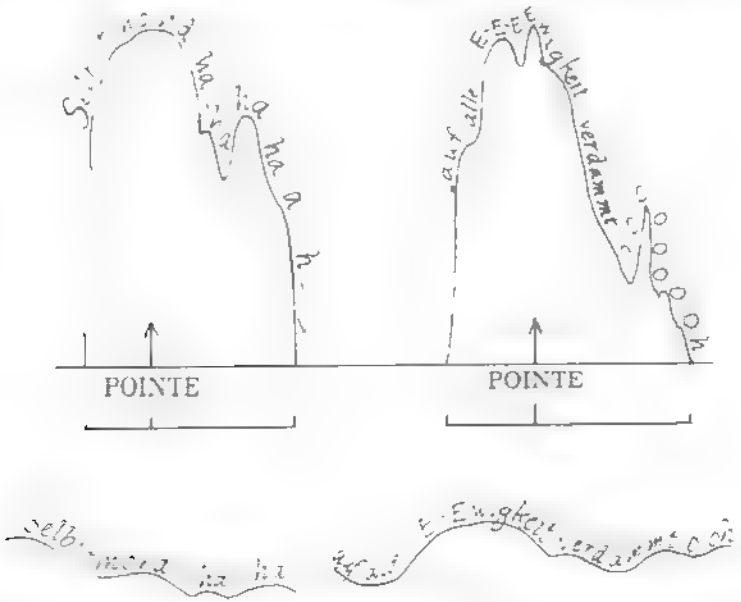


Figure 4 : *a) Vocalisations significatives sous l'empire de l'intonation régulière d'un état de transe.*

b) Une des nombreuses intonations possibles de la même phrase en état de conscience normal.

cela se produit la plupart du temps en anglais Mais l'intonation des phrases en état de transe tombe beaucoup plus bas qu'aucune phrase en langage naturel, et il est impossible de poser une question dans ces conditions.

HORREUR OU JOIE, CIEL OU ENFER

L'expérience religieuse d'Anneliese fut une expérience d'horreur et de désespoir. La question surgit : Entrer en état de RASC est il toujours terrifiant ? La réponse est non. En fait, la plupart du temps c'est tres gratifiant, apportant une joie intense ou de l'euphorie. Les gens se sentent intoxiqués : ils sont valorisés. L'expérience d'Anneliese est beaucoup plus rare. La survenance de la transe religieuse fait penser à un train roulant à grande vitesse Soudain il aborde un a guillage. Des mains invisibles poussent le levier soit vers la voie supérieure, soit vers la voie inférieure. Si le train roule sur la voie haute, ses passagers arriveront à la station du bonheur : dans le cas contraire, ils seront conduits par la voie basse et aboutiront à la brûlante fosse de l'horreur. En ce qui concerne le cerveau, cela est presque littéralement vrai, car il existe, enfoui dans son systeme limbique, le siège des émotions, à la fois un centre du plaisir et un centre du châtiment. Tous les humains portent en eux leur propre ciel et leur propre enfer.

Quant au chemin qui y mène, Sheila Womack, anthropologue du Centre Universitaire local de Science de Philadelphie, pense que nous avons affaire à un processus d'origine chimique. Selon le docteur Womack, sous la stimulation de la transe religieuse le cerveau synthétise des composés chimiques appelés endorphines. Celles-ci produisent deux effets : Elles bloquent certaines connexions entre les hemisphères gauche et droit du cerveau de sorte que celui ci, en tant qu'ensemble, est incapable de vérifier ce qu'il advient et elles donnent accès au centre du plaisir dans le système limbique. La voie vers le centre du châtiment doit logiquement aussi être marquée de la même façon par une modification biochimique, mais nous en ignorons jusqu'à présent la nature.

Le cas d'Anneliese cependant fournit quelques hypothèses. Nous savons par exemple qu'en état de possession Anneliese exhalait une puanteur très caractéristique. Durant les exorcismes, dont le but est de guérir de la possession démoniaque, ce disfonctionnement chimique disparaissait et du même coup la puanteur. Le Père Alt rappelle en particulier cet incident :

> Après l'exorcisme, nous étions assis deci delà, nous détendant. Je me suis placé à côté d'Anneliese. Elle était «libre» et nous devisions agréablement. Tout à coup, j'ai eu le sentiment que «quelque chose» allait se produire. Quelques instants plus tard, j'ai senti l'odeur et elle s'est mise à crier.

Que nous ayons affaire à une modification biochimique ponctuelle et mesurable dans le corps durant ce qui est vécu comme une attaque démoniaque, cela est confirmé par l'observation suivante du Père Alt :

> A l'époque où j'ai eu à souffrir d'infestation démoniaque, en pratiquant certains tests sur moi-même, j'ai remarqué que je manifestais soudainement une déficience considérable du taux de fer, ainsi qu'une chute du taux de manganèse. Mes reins ne fonctionnaient pas correctement ; il y avait une chute du taux de nitrate de potasse et d'autres substances. En d'autres termes, j'étais «lessivé.»

Anneliese, aussi bien que d'autres personnes ayant fait une expérience similaire, proférait toujours nombre d'obscénités en état de RASC, ce qui fournit une corrélation avec une anomalie du comportement appelée coprolalie. Dans le jargon médical, ceci est connu comme syndrome de Gilles de la Tourette. Il s'agit d'une affection dans laquelle les gens profèrent des obscénités par poussées, dénommées tics verbaux, apparemment avec un faible contrôle sur leur comportement. Le docteur Womack suggère que le «parler en langues» chrétien et la coprolalie d'Anneliese par exemple obéissent au même processus cervical souterrain, excepté que l'un est l'expression d'une expérience positive et l'autre celle d'une expérience négative. Les recherches confirment cela, puisqu'il n'y a manifestement pas de différence entre l'intonation du parleur en langues et celle de quelqu'un comme Anne-

liese, lorsque tous deux sont examines au moyen de l'enregistreur de niveau.

En termes médicaux, on peut alors supputer que l'expérience d'Anneliese représente quelque chose comme un disfonctionnement de certains systèmes. Ceci est en accord avec les conceptions des sociétés de chasse et cueillette survivantes et qui témoignent de la plus longue tradition ininterrompue englobant la transe religieuse. Elles considèrent l'expérience positive comme la normale, celle qui doit être souhaitée. Pour elles l'expérience négative peut être provoquée par un choc ; par exemple, elle peut survenir si une erreur est commise dans l'exécution d'un rite. Elles la considèrent comme une maladie, comme quelque chose qui nécessite des soins. La tradition catholique procède suivant des tendances similaires. La possession démoniaque est relativement rare ; elle peut être provoquée par une malédiction (c'est-à-dire un choc social) et doit être traitée par exorcisme.

LA DIMENSION DU MYSTÈRE

Quelles sont les manifestations psychologiques du RASC ? Qu'expérimentent les sujets de cet état de conscience particulier ? Le psychiatre Roger Walsh fait observer, dans l'article cité plus haut que «la sensibilité et la clarté des perceptions, l'attention, la responsabilité, le sentiment d'identité et les processus affectifs, cognitifs et perceptifs sont tous modifiés avec l'état de conscience de manières apparemment précises et prévisibles» (p. 665). Ainsi, si la cognition et la perception sont modifiées selon l'état de conscience, il vient à l'esprit qu'il n'est pas nécessaire que la réalité perçue dans un état de conscience soit identique à celle perçue dans un autre. En fait, elle sera très certainement différente. De plus, même la qualité de la réalité perçue en état de conscience normal doit poser question. Eugène G. d'Aquili, professeur de psychiatrie à l'Université de Pennsylvanie, nous avertit que, quoique «la question de la validité de la perception du monde durant les états de conscience altérés... demeure sans réponse, (nous) ne pouvons affirmer avec certitude l'état de la

réalité extérieure même perçue en état de conscience normal»[5]. La raison pour laquelle, dit-il, nous devons être sceptiques quant à notre aptitude a appréhender ce qui est «réel», tient à ce que «nous devons être vivement conscients de ce que n'est réel pour nous que ce qui est structuré par le mode de pensée analytique». Le mode analytique est évidemment la marque de l'état de conscience normal . par conséquent, ainsi que Walsh lui-même l'atteste, il ne peut être utilisé pour évaluer la validité de la perception en aucun autre état de conscience. C'est également la conclusion à laquelle aboutit d'Aquili : «Quels que soient les critères utilisés pour juger d'un état de conscience, ils sont inapplicables à l'autre état, parce que nous avons affaire à deux mondes séparés» (p. 273).

Les psychiatres réitèrent ici ce que les anthropologues savent par la recherche. Dans la conception du monde des peuples de la terre, la réalite ordinaire est accompagnée de son double. Carlos Castaneda a créé le terme de «réalité séparée» pour ceci. Sans préjudice de ce que nous acceptons ou non l'opinion des psychiatres au sujet de la qualité éphemère de toute espèce de réalité, nous devons certainement realiser que la réalité separée comporte une validité sociale Dans l'univers des sociétés d'incalculables millions de gens agissent de telle sorte qu'ils démontrent que dans leur experience la réalite séparee existe indubitablement «au delà». Cependant, elle apparaît differente selon les sociétés. En d'autres termes, alors que l'aptitude à entrer en état de RASC est une aptitude physique partagée par tous les humains, la perception culturelle de la realité rencontrée dans cet état est culturellement modélisée. Pour employer une comparaison, la réalité séparée peut être conçue comme un vaste espace. Chaque sorte de systeme religieux ne peut en englober qu'une petite section. De la même façon, comme les diverses contrees sont habitées par des populations parlant des langues differentes, ayant des héros différents, et vivant sous différents systemes de gouvernement, la réalité séparée est également distincte selon ses différentes parties. Par exemple, bien que les Hindous de l'Inde, les Chinois traditionnels, les Yoruba du Nigéria et les catholiques romains

(5) Zygon - 13 : 257 75

professent tous des religions d'agriculteurs caractérisées par une divinité entourée d'une aura de spécialistes, ils diffèrent également de façon significative[6]. Dans les grands états modernes, stratifiés, une distinction de plus est introduite par la tradition occidentale, dite scientifique. Pendant au moins deux siècles cette tradition a insisté sur la prééminence de l'état de conscience normal comme source de connaissance, à l'exclusion de tous les autres états, pour lesquels une éducation n'a plus été offerte. Cela a produit une situation dans laquelle comme le dit Walsh : «Il est très difficile, voire impossible, de reconnaître les limites de l'état habituel de conscience si c'est le seul que chacun ait jamais connu» (p. 665).

Dans le cas d'Anneliese ces deux traditions — d'une part la tradition des agriculteurs producteurs de vins ; d'autre part celle de l'*establishment* scientifique — se sont heurtées de front. La stratégie de celui-ci a été de déclarer qu'en admettant que la faction religieuse pouvait nourrir toute croyance qu'il lui convenait, dire qu'elle avait expérimenté quelque chose d'allure démoniaque était définitivement pathologique. Ce que cela démontrait était une négation de la validité de l'expérience, du moment que celle-ci n'avait pas été faite dans l'état de conscience normal. Le docteur Lüthy récusa le rapport d'Anneliese concernant les formes diaboliques qu'elle voyait, au motif que c'était quelque chose dont elle n'avait jamais eu l'expérience. Cela est incompréhensible pour quiconque aurait, selon ses propres termes, été là. Car les expériences en état de RASC comportent un énorme contenu réel. Ses objets sont tri-dimensionnels ; on peut en faire le tour et les examiner de toutes parts, ainsi que Carlos Castaneda le découvrit. Selon Lame Deer, un saint homme sioux .

> La vision réelle doit se produire hors de votre propre ambiance. Ce n'est pas un rêve ; elle est très réelle. Elle vous frappe clairement et nettement, telle une décharge électrique. Vous êtes tout à fait éveillé et soudainement il y a une personne debout à côté de vous, dont vous savez qu'elle ne

---

[6] F D Goodman : *Extase, Rituel et Réalité séparée La Religion dans un monde pluraliste*, 1988, Indiana, University Press.

peut pas s'y trouver. Ou quelqu'un est assis près de vous et tout à coup vous le voyez aussi sur une colline à un demi-mile de là. Pourtant vous ne rêvez pas : vos yeux sont ouverts (pp. 64-65)[7].

LES DÉMONS ET L'ÉGLISE

L'histoire d'Anneliese est celle d'une expérience. Elle a vu des *Fratzen* ; les démons ont possédé son corps. Durant les cérémonies d'exorcisme les prêtres, ses parents, ses sœurs et d'autres personnes présentes ont tous vu et entendu à l'évidence la réalité des démons : Ceux-ci avaient agi sur le corps de la jeune fille et parlé par sa bouche. Pourtant même leur propre Eglise, dont le dogme officiel affirme la réalité de Satan et de ses cohortes, n'a pas soutenu leur cause. L'Eglise catholique moderne semble nourrir la conviction que l'approche scientifique occidentale est le modèle d'avenir. Beaucoup de ses théologiens ont adhéré au point de vue selon lequel les démons ne sont en réalité que des symboles de quelque chose qui relève à vrai dire du domaine de la réalité ordinaire. Comme le dit le professeur de théologie de Tübingen, Herbert Haag, souvent cité au cours du procès, dans son livre *Abschied vom Teufel [Adieu au Diable]* :

> Si nous contemplons les concepts de «mal» ou de «pouvoir du mal», nous avons alors affaire à un terme indéfini, à quelque chose de seulement conceptualisé. Il devrait être clair que le «mal» en tant que tel n'existe pas. Le «Mal» n'existe qu'autant qu'il prend forme dans une personne à travers qui il veut et fait. Le «Mal» n'existe pas, il n'y a que des mauvaises personnes (p. 8).

C'est la déclaration d'émancipation du catholique occidental, d'orientation scientifique, de sa tradition agricole. Les théologiens tels que le professeur Haag sont évidemment en bonne compagnie. Si Weston La Barre, anthropologue qui réduit le comportement religieux en termes freudiens, dit : «Il n'y a rien ici-bas que

(7) Lame Deer John Fire, and Erdoes Richard, 1972, *Lame Deer Seeker of Visions*, New-York ; Simons and Schuster.

nous autres», c'est là une affirmation de la même conviction. De même la citation suivante de Carl G. Jung : «Ce qui était appelé démon se nomme maintenant névrose.»

Le Docteur Köhler l'avait recopiée dans son Avis séparé, mais il n'a pas su comment s'en sortir, aussi l'a-t-il effacée.

LA POSSESSION : FAIT EXPÉRIMENTAL

Haag soutient que si l'on ne croit pas au diable on ne croira pas non plus à la possession. Il y a deux erreurs dans son argumentation. La premiere est que le fait central de la possession est une croyance en la possession, une adhesion à l'opinion qu'elle existe. Ce qui est faux. La possession est une expérience en état de RASC, vécue tout à fait régulièrement par des gens au cours de beaucoup de rites religieux différents. La seconde erreur est la croyance que la possession ne se produit qu'en relation avec le diable. Dans la majorité des cas, cela n'a pas lieu. Beaucoup de sectes pentecôtistes et, plus recemment, des catholiques charismatiques sont habituellement possédés non par le diable, mais par l'Esprit-Saint.

La psychiatrie occidentale est mieux informée ici dans la mesure où elle admet que le phénomène existe. Elle a en fait élaboré tout un ensemble de théories au sujet de la possession, principalement autour de l'idée qu'il s'agit absolument de pathologie. De la psychanalyse procède l'opinion que ce que nous voyons là est le symptôme d'une hystérie causée par des conflits sexuels, d'après Freud. Les docteurs Lungershausen et Köhler ont déclaré qu'Anneliese avait une part d'hystérie de conversion parce que son père était autoritaire et qu'elle haïssait sa mère, ce que le docteur Lenner pensait être tout à fait évident. Ils soutenaient que cette approche correspondait très nettement au cas d'Anneliese parce qu'en certaines occasions elle souffrait de paralysie. D'autres psychiatres prétendent que la possession est une régression dans un comportement infantile ou, comme ils le concevaient, un retrait dans une défense pathologique. D'une autre part, il y a la conception que la possession pourrait après tout ne pas du

tout relever de la maladie puisqu'elle sert les besoins de l'ego, en procurant une echappée temporaire à des pulsions refoulées.

Comme on pouvait s'y attendre, les anthropologues sont grandement intéressés par la possession. Erika Bourguignon y consacre une place considérable dans son ouvrage sur l'anthropologie psychologique et a écrit une petite monographie à son sujet. Soulignant que les femmes font l'expérience de la possession plus fréquemment que les hommes, elle remarque que «la femme possédée acquiert (la force) en abdiquant son propre moi... et en faisant place a une autre personnalité, qui s'empare de son corps et qui accomplit des actes de puissance pendant son séjour dans ce corps» (p. 262). C'est la une vue qui concorde remarquablement bien avec ce que l'Eglise catholique considère comme un test de la présence d'une possession démoniaque. Elle relève que la transe de possession tend à se produire le plus souvent dans des sociétés complexes vivant d'agriculture ou dépendant d'une économie agricole et pastorale. Dans de telles sociétés, les femmes sont éduquées pour obéir et élever les enfants plutôt que pour être indépendantes. Dans des situations de tension, elles ne recourent pas aux esprits pour trouver une aide qui les rende plus fortes personnellement. Elles cherchent plutôt des êtres d'autorité de la réalité séparée, pour agir à leur place.

En ce qui concerne son rôle cans le rituel religieux, Bourguignon relève que la transe de possession comporte la personnification d'une autre entité, étrangère. Elle est concentrée sur la performance et a ainsi besoin d'une audience. Le plus souvent, la crise de possession est suivie d'amnésie. L'audience est importante pour cette raison également, car elle peut rappeler au sujet ce qui a transpiré pendant la possession. Bien que le Père Renz se soit également attendu à trouver de l'amnésie chez Anneliese, cela n'a pas eu lieu. Elle observait tout, comme un spectateur épiant par un trou, comme elle l'a souvent affirmé.

L'imagerie de la crise de possession, poursuit Bourguignon, est passive et sexuelle. La possedée peut se considérer comme l'épouse de l'esprit, comme dans le cas des Fons du Dahomey (Afrique) ou, dans le catholicisme, dans le mariage des religieuses avec le Christ. La possedée est souvent aussi appelée la monture de

l'esprit, comme cela est rapporte de l'Umbanda, un culte médiumnique de guerison du Bresil, ou elle est consideree comme réceptacle de l'esprit ou sa victime, comme dans le cas d'Anneliese

ÉVOLUTION DU RASC

Sans égard pour ce que peut être l'experience durant la transe religieuse, celle-ci peut avoir des durées variables. Pendant un rituel religieux, tel qu'un office pentecôtiste, elle peut s'étendre pendant une période de vingt et quelques minutes. Avec certains sujets, elle peut durer beaucoup plus avant un retour complet à l'état de conscience normal. Les observations pendant les recherches indiquent par exemple que lorsque les gens ont des visions, celles-ci tendent à se dissiper dans un laps d'environ quarante jours et ne reviennent jamais[8]. Dans le cas d'un culte de bouleversement, une assemblée entière au Yucatán s'est trouvée dans une extase religieuse plus ou moins continue[9]. L'épisode dura environ quarante jours. Cette periode de quarante jours semble représenter comme une constante biologique. Selon la croyance thibétaine, l'âme reste dans les limbes pendant cette période après la mort Elle apparaît aussi dans la Bible : Jésus jeûna quarante jours dans le désert, par exemple.

Dans le cas des hypersensitifs, l'état de conscience altérée continue «Je vis sur un autre plan de conscience que les autres» disait Anneliese — tandis que l'épisode de quarante jours s'y manifeste comme à partir d'une ligne de base. Par exemple, Anneliese a expérimenté un tel épisode au cours de l'été de 1975, dont l'emprise a duré à peu près ce temps-là.

Les cycles de quarante jours sont une cruelle expérience, même s'ils sont du genre positif. Des periode d'intense excitation alternent avec une «mort» apparente, c'est-à-dire un état de type catatonique. Le sujet ressent une chaleur brûlante, «la fièvre du Sei-

(8) Felicitas D Goodman, Glossolalia and Hallucination in Pentecostal Congregations, *Psychiatria Clinica* 6 ; 97-103, 1973.
(9 *Ibid, Disturbances in the Apostolic Church A Trance-Based Upheaval in Yucatan. In Trance Healing and Hallucination*, New York 1974.

gneur», selon un informateur. A cause de la raideur des muscles du cou et de la pression sur l'estomac, le patient ne peut manger ou boire qu'occasionnellement, quand le cerveau se relâche brièvement. Le sommeil est à peu près impossible. L'agitation est constante ainsi que le besoin de s'infliger du mal à soi-même. Diète et souffrance, tour à tour, réagissent dans la crise et la réactivent. Les pupilles sont fortement dilatées, de sorte que la lumière ou les couleurs blessent les yeux. Et l'agitation du cerveau se manifeste suivant le mode d'expression orale de l'état de RASC, reflétant la perpétuelle impulsion du cerveau. Dans le cas d'Anneliese l'épisode a été rendu encore plus violent parce qu'elle passait par la variante négative et à cause de son hypersensitivité. Personne ne savait quoi faire pour elle, aussi l'a t elle subie intégralement, à l'instar de la congrégation du Yucatán. Le cycle peut, cependant être interrompu, comme cela est arrivé dans un autre village de la même région, quelques années plus tard. Profitant de l'expérience acquise du fait du premier événement, la seconde congrégation chercha de l'aide et put en finir au bout de quatre jours.

Si rien n'est fait, l'excitation de faible niveau, mais tenace des hypersensitifs, durera longtemps, avec seulement de brèves interruptions. Ce sont alors des intervalles où le sujet est plus ou moins apte à rester dans l'état de conscience normal. L'expérience positive peut durer de trois à quatre ans, la négative bien plus longtemps, voire de six à sept ans. Rien d'étonnant à ce que les personnes qui vivent cela y pensent comme à une espèce de captivité. Anneliese en parlait comme du trou dans lequel elle se trouvait et dont elle ne pouvait s'échapper. Toutes les sociétés sur lesquelles nous avons des rapports possèdent aussi des méthodes pour interrompre et mettre un terme au cycle biologiquement déterminé, et libérer par là la victime de sa captivité. La cure n'est pas une drogue mais plutôt une manipulation rituelle du cerveau qui rend possible pour le sujet de récupérer le contrôle de son comportement, de «mater l'esprit», comme beaucoup de sociétés le voient. L'exorcisme est seulement un tel rituel, et puisqu'il est le fait central dans l'histoire d'Anneliese, nous en traiterons plus en détail dans le chapitre suivant.

CHAPITRE X

LES CAUSES DE LA MORT D'ANNELIESE

Les gens qui souffrent de quelque lésion du cerveau ou de certaines sortes de déséquilibre biochimique, par exemple, n'ont pas de contrôle sur leur comportement quotidien. Ils ne peuvent pas non plus être soignés en leur enseignant à assumer un tel contrôle. Ils ont plutôt besoin d'une aide médicale. Par contraste, Anneliese avait des problèmes de contrôle de son comportement parce qu'elle était sous l'emprise d'un état de RASC. Et pour cela une forme différente de cure est possible.

LA CURE

Durant l'état de conscience normal le cerveau tend à réagir aux stimuli venus du monde extérieur selon un mode linéaire. On est conscient du cours linéaire du temps, on peut compter, nommer et parler. Durant une transe religieuse, le cerveau est beaucoup plus porté à percevoir toute chose holistiquement, voyant l'image totale plutôt que ses détails. Ce que les humains ont apparemment su depuis longtemps, à en juger par l'antiquité des divers rituels, c'est que le cerveau sain peut être éduqué à passer d'un mode d'activité à un autre. Ainsi, si une personne est prisonnière du mode holistique de la transe religieuse, on peut lui apprendre à revenir au mode linéaire au moyen d'une manipulation adequate. Ceci est l'objectif de base des rituels, qu'ils soient séculiers ou religieux.

Comme exemple sans contexte religieux, mon étudiante mentionnée plus haut continuait d'être prise pendant des périodes

prolongées dans l'état de conscience altéré. Deux ans apres la premiere occurence de son expérience, elle décida d'elle-même de s'établir dans un environnement strictement structuré, ce que son propre domicile n'était pas.

J'avais a peu près seize ans lorsque j'ai décidé que je devais m'arrêter parce que j'étais incapable de faire ce que je voulais dans le monde normal. Ce qui a déclenché cela, c'est qu'un jour je ne suis pas arrivée a trouver mes chevaux au pâturage. Je les ai cherchés un bon moment sans les apercevoir, jusqu'à ce que l'un d'eux ait henni dans ma direction et j'ai tout aussitôt eu conscience de leur presence. J'ai décidé qu'il me fallait quitter la maison. J'avais plusieurs projets mais j'ai fini par passer l'été avec ma tante et mon oncle, qui vivaient d'une façon tout à fait réglée. La routine m'a beaucoup aidée à organiser mes contacts avec le monde extérieur et je suis arrivée à retrouver une réelle stabilité. J'ai passé l'année suivante dans un pensionnat à règlement rigide. Vers la fin de cette année-là j'ai commencé a me sentir plus à l'aise avec les gens et me suis fait quelques camarades.

L'été d'après ainsi que pendant l'année scolaire, j'ai vécu chez la mère d'une amie et j'ai frequenté un lycée privé. J'étais excitée d'être capable de vivre au milieu des gens et je passais beaucoup de temps avec quelques amis. J'avais des épisodes de clarté et de lucidité, mais ce n'était pas un état constant. Une fois, le plancher de l'école, où j'attendais quelqu'un, a commencé à onduler comme une mare d'eau. Sous chaque pas se formait une zone calme d'où émanaient des cercles concentriques qui s'élargissaient jusqu'à rebondir contre les murs et revenir, produisant des réseaux d'ondulations entrecroisées. J'ai decidé de vérifier si les murs onduleraient, mais ils se sont mis plutôt à vibrer, à mesure que les cercles du plancher venaient les frapper. Cela a duré quelque temps puis a cessé. En Avril cette année là, j'ai eu de façon continue un rêve dans lequel je voyageais sur une longue route sinueuse, où je rencontrais de nombreux êtres avec qui je faisais la paix. Le rêve s'achevait quand je grimpais sur une colline dominant les lieux où j'étais passée. Je me

réveillais alors, me sentant tout à fait joyeuse et avec le sentiment que j'etais à présent saine. J'ai eu ensuite une série de rêves très animés, continuels, et mon état altéré est apparu comme des incidents isoles. Les rêves se sont espacés de semaine en semaine, le dernier ayant eu lieu à la fin de décembre 1978. Depuis le 1er Janvier 1979, il n'y a eu aucun incident d'état de conscience altéré.

Tandis que les rituels séculiers, comme l'établissement d'une routine, sont d'efficacité variable, les rituels de cure religieux sont admirablement efficaces parce qu'ils ont été perfectionnés par des millénaires de pratique. C'est pourquoi il est très regrettable qu'à cause des événements qui ont entouré le décès d'Anneliese il y a maintenant en Allemagne des demandes pour que l'exorcisme soit réformé, voire tout à fait interdit[1]. Les efforts dans ce sens se basent sur l'opinion erronée selon laquelle la mort d'Anneliese a été provoquée par l'exorcisme. Il va être démontré que c'est faux.

«ATTAQUÉS PAR DES DÉMONS»

L'exorcisme, aussi bien que d'autres rituels de la même classe dans beaucoup de systemes religieux non-chrétiens, vise à ramener l'activité du cerveau du mode holistique vers le mode linéaire, en amenant la crise sous contrôle par la mise en place d'une structure linéaire. La façon dont l'exorcisme réalise cela consiste, avant tout, à imposer des limites de temps. Il y a un début de rituel à un certain moment convenu ; une mi-temps, puis une fin. Au démarrage du rituel le patient est encouragé à instaurer l'état altéré, principalement au moyen d'une suggestion culturelle, l'expectative que cela se produise. Provoquer une transe religieuse

(1) Durant ses recherches en Bolivie, le docteur Libbet Cranskshaw, anthropologue de l'Université du Connecticut, a rencontré le cas de deux sœurs souffrant de possession demoniaque. En raison de circonstances particulieres, l'une d'elles fut traitee a la fois dans un hopital psychiatrique americain et par les prieres d'un ministre methodiste — sans aucun succes. L'autre sœur reçut les soins d'un prêtre catholique, dont l'exorcisme reussit a la guerir. Cet incident m'a été rapporté dans une communication personnelle.

est relativement aisé. La raison en est que les humains y sont génétiquement si parfaitement conditionnés, que nous sommes très réceptifs à toute stratégie propre à induire un tel état. Quand, au cours de l'épisode fiévreux de l'été de 1975, Anneliese commença à voir des petits animaux noirs courant de ci de-là et des nuages de ce qui semblait être des insectes, son entourage les vit aussi. Par la suite, sa mère fut «attaquée par des démons», ainsi que Joseph Michel le raconta au Père Renz. Le Père Alt est entré dans l'état altéré simplement pour avoir entendu ce qui était arrivé à Anneliese. Les exemples cités par le Père Rodewyk corroborent également cet aspect «apprentissage». Les deux jeunes filles, Germana et Monica, dont il discute en détail le cas de possession démoniaque, étaient du même âge, étaient amies et travaillaient dans le même centre missionnaire, en Afrique du Sud. C'est là une observation que le docteur Schleip a cherché à comprendre, comme nous le savons d'après sa lettre au procureur d'état. «Je suis tout à fait ignorante», écrit-elle, «du fait qu'une induction puisse se produire dans l'environnement d'une personne souffrant d'une psychose, telle qu'une psychose épileptique, causée par une lesion organique cérébrale. Cette sorte de psychose manque du facteur emphatique d'une vraie paranoïa.» Même avec la vraie paranoïa, remarque-t-elle, une induction (du même comportement) est extrémement rare. Elle avait absolument raison. La raison du phénomène d'induction était qu'Anneliese ne souffrait ni d'une psychose épileptique, ni d'une vraie paranoïa.

Avec l'expectative que la transe religieuse interviendrait et que les démons commenceraient à parler, Anneliese apprit rapidement la mise en condition. Dans les notes que le Pere Renz a conservees des quelques premières séances, lorsqu'il n'avait fait aucun enregistrement, nous lisons, au 24 septembre 1975 (date où eut lieu le premier exorcisme), que «Anneliese ou plutôt les démons ont été très calmes au debut». Le 29 septembre, il note : «Anneliese a commencé à trembler dès que je suis arrivé».

Tombe d'Anneliese. (caveau de famille).

Le Père Renz devant la tombe d'Anneliese.

Aschaffenburg : vue sur le Palais de Justice et sur l'église Sainte Agathe, à gauche.

MAINTENIR LA TRANSE

Une fois installée, la transe doit être maintenue parce que beaucoup de travail doit être accompli pendant cette phase de l'épisode, afin de débarrasser la victime de son affection — dans le cas d'Anneliese, de sa possession démoniaque. Il existe nombre de méthodes pour maintenir la transe. L'une d'elles est la récitation continue de formules latines. Cela rappelle le roulement de tambour en usage dans tant de sociétés pour accomplir le même propos. Un autre moyen est l'introduction de séquences visant à «irriter le démon», et de maintenir un haut niveau d'excitation, condition préalable pour que l'état de conscience altéré perdure. Le Père Renz suivit toutes les suggestions énumérées par le Père Rodewyk dans ses ouvrages sur l'exorcisme et y ajouta quelques autres de son cru. Il nota judicieusement ce qui était operant et l'utilisa en conséquence au maximum. Tracer le signe de la croix, asperger d'eau benite, poser son étole sur l'épaule d'Anneliese, brandir le crucifix ou des portraits de personnages saints, apporter un reliquaire a l'exorcisme, lire des passages adéquats de la Bible ou des sections des œuvres de Barbara Weigand, réciter le Rosaire, chanter des chants à la Vierge — tout concourait au même but. Combien était important le maintien continu de l'état altéré dans ce but de délivrance totale, cela peut être observé dans le fait que, dans une circonstance remarquable, le démon lui-même suggéra ce qui pourrait lui être le plus désagréable : la récitation des Litanies des Cinq Plaies sacrées. Si quelque chose n'avait pas d'effet, le Père Renz le laissait tomber. La description du demon comme un animal à dix cornes ornées de diadèmes et pourvu de griffes comme d'un ours ne troublait en rien le démon qui était, apres tout, une créature du vingtième siècle, et non du premier. Aussi le Père Renz ne renouvela pas la lecture de cette partie du livre de l'Apocalypse.

L'action de ramener le cerveau du processus holistique au processus linéaire est effectuée au moyen d'un certain nombre d'«outils». C'est ce type de procéde, par exemple, qui était operatoire quand les démons étaient sommés sans désemparer de réciter la formule de prière spécifique, «Je vous salue Marie, pleine de grâce» Le moyen le plus important et le plus obvie

cependant est l'interrogatoire : Comment s'appelait le démon ? Pourquoi était-il voué à la damnation éternelle ? Pourquoi était-il présent dans la personne possédée ? Quels étaient l'heure et le jour de son départ prévu ? Avec la permission de qui était-il là ? Telles sont quelques-unes des questions posées par le Père Renz aux démons d'Anneliese, selon les prescriptions du *Rituale Romanum*. D'autres questions sont relatives à des problèmes du jour tels que le conflit dans l'Eglise catholique d'Allemagne entre des conceptions traditionnelles et celles nouvellement introduites par le second Concile du Vatican. Ce que nous voyons ici c'est l'importance fonctionnelle du rite pour la construction de la communauté. La personne possédée a besoin de la communauté comme audience devant laquelle elle déploie sor expérience. Réciproquement, la communauté a besoin de la personne possédée à travers qui son expérience religieuse est confirmée et amplifiée. Les réponses des démons — comme des messages qu'ils étaient contraints à délivrer directement de la part de la Mère — servent toujours de règles de conduite actuelle à ceux qui ont participé aux séances d'exorcisme.

A en juger d'après le témoignage d'Anneliese, la célébration de la cérémonie d'exorcisme s'accomplissait par étapes graduelles. Ainsi, par exemple, la Mère apparaît d'abord seulement de façon indirecte au rite. Nous constatons sa présence parce que les démons disent qu'ils doivent lui obéir. Deux semaines au cours de l'exorcisme, les personnages bienveillants de la réalité séparée du catholicisme commencent de parler à Anneliese en personne. Et il y a même l'espoir que la plus persistante des modalités de la possession, les *Fratzen*, disparaîtront, parce que la Mère lui promet qu'ils seront remplacés par des visions. En termes de neuro-physiologie, l'exorcisme est en train de faire passer le comportement du centre de la douleur vers le centre du plaisir ou de la récompense. Simultanément, la puanteur caractéristique commence à s'atténuer au cours de l'exorcisme ce que tous les participants ont noté — et une senteur agréable se répand à la place. Le rapport au sujet de l'odeur agréable est si persistant qu'il peut avoir été une traduction des modifications neurochimiques de l'état de conscience religieux altéré, conduisant au centre du plaisir en termes olfactifs.

Combien il était difficile pour Anneliese de bloquer le passage vers le centre de la douleur, cela peut se comprendre d'après le refus constant des démons de s'en aller et d'après leur hésitation à consentir de mauvaise grâce et occasionnellement un compromis à la Mère . Cela peut être également illustré par les prédictions concernant un jugement par le feu — une sorte de Troisième Guerre Mondiale — sur lesquelles les démons insistaient de façon si persistante. Anneliese surprit certaines de ses camarades féminines du Fernandeum par cette prédiction. «Anneliese était très pessimiste au sujet de l'avenir», disaient-elles. «Il faudra fermer les portes et les fenêtres et prier afin d'être sauvés». Ce qui se passait en elle etait évident, en termes de neurologie : Le jugement représente un enfermement dans le centre de la douleur ; bloquer le passage dans ce sens revenait à fermer les portes et les fenêtres ; et la prière donne accès au centre du plaisir.

Les prédictions sur ce qui equivaut à la fin du monde ne sont pas particulières aux victimes de possession demoniaque. Des groupes chrétiens et non-chretiens ont produit des prophéties de même type. Mais avec un accès au centre du plaisir et ainsi à l'aspect positif de l'expérience, ces prophéties comportent habituellement *la terre sans mal*, par exemple, pour des sociétés indiennes d'Amérique du Sud, ou un royaume de mille années avec le Christ comme chef, pour les chrétiens, là où le boîteux peut marcher, l'aveugle peut voir et la mort perd son aiguillon. Ce qui semble advenir dans ces deux derniers cas est l'espérance que l'état de conscience altéré, et avec lui l'accès au centre du plaisir, peut être instauré en permanence A ce point, naturellement, le monde perçu pendant l'état normal, la réalité de la vie quotidienne, est perdue de vue, le «monde» va vers sa fin — événement très désirable. Malheureusement pour ceux qui caressent de tels espoirs, l'état de conscience altéré est instable. Parfois il s'évapore littéralement, il se dissout et avec lui l'accès au centre du plaisir est également bloqué. La chimie du cerveau se régule d'elle-même et la perspective de béatitude éternelle est perdue.

Au Yucatán un semblable épisode s'est déroulé dans une congrégation millénariste, qui prophétisait la fin du monde et l'avènement du Christ. Quand, après environ quarante jours, la congrégation dans son ensemble revint à la conscience normale, ce fut une très triste expérience. Ce fut si difficile pour la congrégation de faire face au fait que la fin du monde ne se produisit pas en Août 1970 que la prediction traîna avec de nouvelles échéances pendant des mois et des années. Ceci est une piste permettant de comprendre le suicide de masse qui eut lieu dans la colonie de Jonestown, en Guyane. Plutôt que de permettre une restauration de la réalite courante, ils firent un pacte de mort, qui chasserait pour toujours le monde ordinaire et qui assurerait aux membres de la secte l'entree définitive dans la réalité séparée. «Aujourd'hui, nous allons tous mourir», déclara un des gardiens à un homme de l'entourage du représentant au Congrès Ryan, en souriant.

FIN DE L'ÉPISODE

La victime doit être entraînée à mettre un terme à la transe religieuse sur commande, sur un signal donné. C'est là une leçon importante à apprendre car elle représente l'assurance pour le patient qu'il pourra évoluer sans difficulté dans le monde de la conscience normale. En termes de neurophysiologie autant que de psychologie, elle représente la remise en état de la barrière entre les deux types de conscience, l'ordinaire et l'altéré. C'est l'érection du barrage dont Anneliese a parlé dans cette note tragique, appelant à l'aide, et que le Père Alt découvrit dans sa chambre. Il est donc plus malaisé d'apprendre que d'inaugurer l'épisode. Nous savons combien souvent les démons refusèrent d'accéder à la demande du Père Renz de faire une pause au cours d'une séance prolongée. Bien des fois, les séances se sont poursuivies sans trève parce que les démons n'arrêtaient pas de crier et de grogner au signal de la bénédiction finale.

En terme de rituel, un exorcisme est réussi si les démons ont répondu à toutes les questions, fait leur obédience devant les

Saints et sont partis. Des rechutes sont occasionnellement rapportées, mais elles sont habituellement brèves et aisément assumées. Aucune affection ultérieure n'a jamais été signalée. Cela apparaît tout à fait clairement dans les histoires typiques compilées par le Père Rodewyk. C'est également une connaissance traditionnelle dans des sociétés non-occidentales et cela cadre avec ce que les anthropologues savent d'après leurs recherches. Il y a habituellement une raison sociale ou psychologique à une rechute.

UNE OCCASION DE GRAND DRAME

La personne possédée est le centre d'une grande somme d'attention. L'exorcisme lui-même est une occasion de grand drame, ressenti à la fois par le patient et par ceux qui l'entourent. Le drame lui-même peut être aggravé par le retour de l'entité qui était supposée avoir été expulsée. L'ethnographe A.F. Anisimov décrit avec force détails un merveilleux et excitant exorcisme entrepris par un Tungus (Evenk) chaman. Dans ce cas, le contexte n'est pas chrétien, naturellement, et l'esprit à chasser est un esprit de maladie. Après une longue et dramatique discussion entre le chaman et l'esprit de maladie — incluant négociation, débat, nombre d'invectives, le sacrifice d'un renne, ordres de la part du chaman et défi de la part de l'esprit — celui-ci est expulsé, juste pour être découvert caché dans une partie inexplorée du corps du patient. Il est finalement avalé par un des aides spirituels du chaman, un esprit-plongeon, qui vole au-dessus des abîmes du monde inférieur et qui l'expulse par l'anus, ce qui l'empêche de revenir. Dans ce cas, le patient est définitivement gueri.

Une personne ordinaire sort de l'expérience religieuse avec une plus grande santé mentale. Des angoisses incoercibles s'atténuent, la vie est envisagée avec un courage renouvelé — c'est là une raison pourquoi, à l'âge moderne, nous voyons une prolifération universelle de sectes et de cultes qui ont ritualisé la transe religieuse. Pour les hypersensitifs, les récompenses sont proportionnellement plus significatives. Black Elk, par exemple, devint un saint homme, un leader visionnaire de son peuple. Les enfants *táltos* hongrois ont été élevés pour devenir des devins, des guérisseurs, des individus capables de contrôler le temps. Principalement, ils montraient la capacité de voir les défunts. Cette aptitude a survécu jusqu'à nos jours. A l'été de 1978 les histoires d'une femme du village de Putnok, qui pouvait voir les morts, une *halottlátó*, ont fait la une des journaux en Hongrie. Depuis qu'il a existé une histoire écrite de la Hongrie, cela a été le titre primordial d'un *táltos*. Ils sont également dénommés «hommes et femmes de savoir», ce qui éveille l'attention des familiers des travaux de Castaneda. Jolan de Putnok, à présent proche de la cinquantaine, peut voir les défunts récents et peut les entendre : Ils lui parlent. Dans son cas, le don est apparu après une maladie non précisée subie dans son adolescence. Au début, elle crut que «tout le monde voyait les morts». Il y a de nombreux cas manifestes de sa capacité, qui courent la contrée. Des foules cherchent auprès d'elle des informations concernant des parents disparus ou des morts inexpliquées.

Dans le bref temps qui lui fut accordé, Anneliese commença à montrer nombre de dons similaires. Elle devint télépathe, sachant par exemple qui priait pour elle dans telle ville et à quel moment. Elle commença a faire des prévisions, disant à ceux qui étaient autour d'elle que Mai et Juin 1976 seraient très mauvais pour elle et que Juillet lui apporterait la délivrance. Elle n'avait pas conscience, grâce au ciel, que cela signifiait sa mort. Les défunts la visitaient, ainsi que nous l'apprenons dans son journal. Il y avait Siegfried, le neveu récemment décédé du Père Roth. Si elle avait vécu, elle aurait pu choisir de ressembler à l'un des modèles qui lui convenaient. Il y avait Thérèse Neumann

de Konnersreuth, l'amante de la souffrance, qu'elle aurait pu suivre dans la pénitence pour sauver les âmes. «Reserl», ainsi qu'elle était souvent appelée, était de la même région de l'Allemagne qu'Anneliese. Et elle vénérait Barbara Weigand, écrivant des revélations à l'instar de celle-ci, et aurait pu mettre ses pas dans ceux de cette visionnaire, dont la demeure se trouvait à une faible distance de Klingenberg. Cela ne devait pas être. La tâche demeure encore d'essayer de découvrir pourquoi Anneliese est morte.

ANNELIESE HORS DE CONTRÔLE

Il y a une certitude suffisante pour soutenir l'affirmation selon laquelle Anneliese n'était en réalité pas malade, qu'elle n'était pas épileptique, que ce qui ressemblait, pour des gens non informés, à des symptômes de maladie était en réalité des manifestations d'une expérience religieuse. Nous pouvons même avancer qu'après une grande somme de souffrance elle aurait retrouvé son état normal. Ou bien elle aurait peut-être pu découvrir un moyen de mener à bien sa guérison sans l'aide des autres, ainsi que cela est arrivé dans le cas bien connu suivant concernant un fonctionnaire indien, du nom de Gopi Krishna. Dans un récit autobiographique intitulé *Kunaalini : L'énergie évolutrice chez l'homme*, Gopi Krishna relate comment, après dix-sept ans de méditation, quelque chose d'extraordinaire et de très effrayant lui advint. Tout à fait soudainement son corps devint rigide et lourd, parcouru de courants rapides d'énergie qui le brûlaient et ne lui laissaient pas de répit de jour comme de nuit. Il ne pouvait manger correctement, était incapable de ressentir aucune affection pour sa femme et ses enfants, et dévalait les rues à toute heure. Aucun des spécialistes religieux, maîtres de yoga et autres, qu'il consulta n'avais jamais eu pareille expérience et ils furent incapables de le conseiller. Il ne se tourna vers aucun psychiatre, car il était tout à fait familiarisé avec la littérature occidentale et était sûr qu'on ne reconnaîtrait pas son affection comme quelque chose auquel on aurait pu remédier. Assailli par une insupportable terreur, il fut conduit au bord de la mort par le défaut

d'alimentation et de sommeil, continuellement miné par la souffrance des courants ardents qui s'engouffraient en lui, sa peau éprouvant comme des piqûres d'aiguilles portées au rouge. C'est dans cette affreuse extrémité qu'il se rappela une interprétation qui avait un sens par rapport à tous les avis divers qui lui avaient été donnés, savoir qu'en mettant en œuvre l'énergie créative de son corps il avait fait une erreur, comme cela arrive parfois. Au lieu que l'énergie s'écoule le long du côté gauche de sa colonne vertébrale, elle circulait par inadvertance par le *pingala* ou nerf solaire, sur le côté droit. Peut-être pouvait-il corriger cette erreur. Rassemblant sa force défaillante dans un effort final, Gopi Krishna se concentra sur la base de son epine dorsale et essaya de dévier le flux vers la gauche, vers l'*ida*, le nerf lunaire. Il entendit un son, comme le claquement d'une tresse nerveuse, et sur le champ le flux d'énergie devint frais et brillant, réconfortant et revigorant. L'expérience le laissa avec un nombre extraordinaire d'aptitudes, attestées par le professeur Weizsäcker, qu'il alla voir dans les bureaux de l'Association pour la Recherche en Sagesse orientale et en Science occidentale, en Allemagne. Le professeur Weizsacker et lui collaborèrent à un livre portant sur les bases biologiques de l'expérience religieuse.

Anneliese n'eut pas même à appliquer elle-même la cure. Elle fut traitée par exorcisme, le «traitement de choix» dans des cas semblables au sien. Qu'est-ce qui n'a pas alors été ?

LE FAUX PARADIGME

Depuis un très long temps — sûrement depuis que l'âge de la Raison est apparu sur la scene — l'Occident a adopté une attitude particulière à l'égard de la religion. Cela impliquait l'idée qu'il était très bon, voire virtueux, de croire en des concepts religieux tels que Dieu, le Christ, le Ciel, probablement même Satan et l'Enfer. Ainsi que le professeur Sattes l'écrivit dans son Avis, cela ne devait absolument pas être considéré comme pathologique. Mais toute chose qui touchait au domaine de l'expérience — disons si quelqu'un prétendait que la nuit dernière Jésus serait

venu le voir, ou qu'il était possédé par des démons qui parleraient par sa bouche et le tourmenteraient — cela était une maladie, une psychose hallucinatoire en langage moderne. Naguère de telles personnes étaient mises à l'écart, ridiculisées, ostracisées ou, dans les cas sévères, enfermées dans des asiles. Bien entendu, tous les psychiatres modernes n'œuvrent pas selon ce paradigme. C'est pourquoi il est regrettable que la Cour n'ait consulté que des psychiatres de clinique plutôt que des pyschiatres transculturels. Plus regrettable encore le fait qu'Anneliese ait eu la malchance de ne rencontrer que des psychiatres de clinique.

Combien différemment des représentants de ces deux spécialités peuvent traîter le même type de patient est illustré par un incident — relaté par le psychiatre américain E. Mansell Pattison, consultant du Service clinique de la Santé Publique de la Réserve indienne des Yakima — concernant une jeune fille yakima dont le cas est remarquablement similaire à l'expérience d'Anneliese.

Le docteur Pattison arriva dans la réserve indienne un matin de Décembre et s'entendit dire par le médecin de la Santé Publique qu'il venait de soigner une jeune adolescente indienne. Il avait été appelé par la famille et trouva la jeune fille en train de courir à travers la maison en état de panique : incohérente, babillante, agitée, murmurant à propos de fantômes et craignant de mourir. Il lui avait administré une injection de chlorpromazine (i. e. une drogue antischizophrénique) qui l'endormit. Son diagnostic concernait une psychose schizophrénique aigüe. Le docteur Pattison demanda que la mère et la fille viennent le voir à la clinique. Il constata que Marie, âgée de treize ans, était bien développée et en bonne santé, mais qu'elle était recroquevillée sur elle-même, gardant les yeux baissés et parlant à peine. Sa mère dit que Marie avait joué avec quelques autres jeunes filles au clair de lune dans un camp d'été. Elles avaient levé les yeux vers des arbres et avaient vu des formes humaines fantômatiques, qu'elles reconnurent comme leurs ancêtres tribaux. Une conversation s'ensuivit entre les jeunes filles et les spectres. Aucune d'elles, en dehors de Marie, n'eut à souffrir de cette incursion dans la réalité séparée. Un fantôme la suivit, sauta sur elle

et essaya de l'étouffer. Marie se débattit contre le fantôme. Elle suffoqua puis cria à l'aide. Les conseillers durent finalement la conduire à l'hôpital local, où elle reçut une injection de chlorpromazine. De là jusqu'à ce que le docteur Pattison la vît — soit environ quatre mois — elle ne put se débarrasser des fantômes. Pendant le jour, elle allait à l'école et travaillait bien, mais à la maison elle voyait constamment des spectres à la fenêtre et était terrifiée. Elle voyait du sang dans les champs quand elle se promenait et craignait que les fantômes ne tuent ses frères et sœurs. Elle était effrayée et pleurait et criait sans cesse. Parfois ses parents l'amenaient à l'hôpital pour une nouvelle piqûre de chlorpromazine. Quand sa mère demanda au psychiatre s'il croyait que sa fille était folle, il répondit qu'il ne le savait pas parce que, quoique la jeune fille paraissait renfermée, elle était logique et en phase avec la réalité, dans sa conversation. La mère risqua alors la question de savoir si le psychiatre «croyait à la religion» Rassurée sur ce point par ses réponses à de nombreuses questions astucieuses, elle lui parla de son père, qui avait été sorcier et avait officié pour toute la tribu. Avant sa mort, il dit que son pouvoir serait transféré à un de ses petits-enfants. Apparemment, c'était sa fille, bien qu'elle ne lui en avait jamais parlé. Elle ne pensait pas que c'était réaliste, en ce temps et à cet âge, pour la jeune fille, d'accepter le don de son grand-père. Le docteur Pattison encouragea la mère à aller au bout de son idée de demander à la grand'mère et à quelques vieilles femmes yakima de débarrasser sa fille des fantômes, en leur disant que Marie ne voulait pas lutter contre eux. Les vieilles femmes effectuèrent l'exorcisme la nuit même, sans la présence du docteur Pattison. Quand il revint un mois plus tard, la mère et la fille étaient radieuses. Elles pensaient qu'il était un grand médecin, parce que Marie était guérie. Elle n'eut pas de rechutes durant les nombreux mois où le docteur Pattison suivit le cas. En d'autres termes, le docteur Pattison avait rejeté le paradigme professé par son jeune collègue, qui pensait que Marie manifestait une psychose schizophrénique aiguë, et cela au bénéfice de sa patiente.

Un autre développement du faux paradigme conduit à la conclusion que toute manifestation du type crise est nécessairement le symptôme d'une maladie qui, avec l'apparition de nouveaux médicaments puissants, devrait être traitée avec ces derniers. Ce qui distingue le cas d'Anneliese de tous les autres mentionnés antérieurement c'est le fait qu'*elle est la seule à qui, presque dès le début de ce que les anthropologues appellent sa maladie chamanistique, ont été administrées des drogues anticonvulsives.* Celles-ci ont sérieusement interféré avec ce que son cerveau était destiné à accomplir. Le Tableau suivant fournit une vue d'ensemble de ce qui est arrivé à cet égard.

Automne 1968		1re crise
25 Août 1969		2e crise
Juin 1970		3e crise
	A - Drogue anticonvulsive inconnue ;	1re apparition probable de *Fratzen*
Automne 1970		4e crise continuation des *Fratzen*
5 Juin 1972		5e crise continuation des *Fratzen*
5 Septembre 1972	B - Dilantine	Continuation des *Fratzen* dépression puanteur absences
8 Novembre 1972		dernière petite crise, habituellement non rapportée

3 Septembre 1973	B - Dilantine (suite)	continuation des *Fratzen* dépression puanteur absences
7 Septembre 1973	C - Aolept (périciazine) ajoutée	
28 Novembre 1973	D - Tegretol	continuation des *Fratzen* absences probablement stoppées dépression } stoppées puis puanteur } reprennent
9 Mars 1976	Tegretol, dernière prescription connue	

Drogue A : Anticonvulsif inconnu. Anneliese dit au Père Alt qu'elle eut sa première expérience religieuse à Mittelberg. Là aussi lui fut administré son premier traitement anticonvulsif. Nous savons qu'étant enfant elle a été souvent malade. Il est tout à fait possible que cela ait pu la prédisposer à ouvrir la voie vers le centre de la douleur. «Nous étions en elle dès le début», disaient les démons. D'un autre côté, ce passage pourrait avoir été ouvert simplement par la composition de la drogue elle-même. Que cette évolution ait pris cette direction a cette époque est attesté par une évidence circonstancielle, savoir par le changement que chacun remarqua en elle a son retour de Mittelberg : sa dépression de plus en plus profonde ; son incapacité à ressentir de l'affection ; sa fuite de l'expression sexuelle. Encore que celle-ci ait été déterminée, avec une importance considérable, par sa culture, qui accorde une grande valeur a la chasteté prémaritale, c'était néanmoins un signal que quelque chose n'allait pas.

Drogue B : Dilantine (phénytoïne sodium). En Septembre 1972, le docteur Lüthy mit Anneliese à la Dilantine. Selon le *Physi-*

cians' Desk Reference (PDR), la Dilantine est destinée à contrôler l'épilepsie de haut mal, probablement en affectant le cortex moteur. Elle peut avoir des effets secondaires fort désagréables sur le système nerveux central, en causant, entre autres choses, de l'insomnie et des maux de tête, deux choses dont Anneliese se plaignait. Elle affecte également la chimie des cellules cérébrales, y provoquant une déperdition de sodium aux jointures synaptiques.

La Dilantine est une fort désagréable drogue, dont l'administration ne peut en vérité se justifier que parce que les crises de haut mal sont encore pires. Pour Anneliese, elle fut un désastre. Comme elle le dit au docteur Schleip, «presque quotidiennement depuis Octobre 1972» elle commença à connaître des dépressions et des absences — quatre semaines seulement après le début du traitement à la Dilantine. Ce qu'elle ne lui dit pas c'est qu'au même moment les *Fratzen* devinrent des visiteurs horriblement fréquents, apparaissant beaucoup plus souvent qu'auparavant. Ce que la Dilantine fit fut de provoquer, ou du moins d'aggraver une rupture de la transmission des messages dans le cerveau — d'où les absences. Plus vraisemblablement, elle intensifia aussi les modifications chimiques qui ouvrirent un passage vers le centre de la douleur — d'ou la plus importante intrusion des *Fratzen,* la puanteur, et l'effrayante dépression.

ANNELIESE SE TOURNE VERS L'ÉGLISE

A l'été de 1973, Anneliese avait compris que le traitement du docteur Lüthy était sans effet pour effacer ou dissoudre les terrifiantes figures fantomatiques. Celles-ci continuaient à apparaître du néant, l'effrayant pendant ses activités les plus banales, la harcelant et apportant avec elles cette indescriptible terreur glaciale, la menace de l'anéantissement. La drogue ne la libérait pas non plus des puanteurs qui s'exhalaient épisodiquement. C'est ce qu'elle voulait exprimer quand elle insistait pour dire qu'elle ne souhaita pas consulter les médecins. C'était ce mal en particulier dont elle savait qu'ils ne pourraient la guérir.

Si les médecins s'avéraient inefficaces, sa foi du moins lui fournissait une interprétation de ce qu'étaient ces *Fratzen :* des diables ou démons. Cela tenait debout, puisque tout concordait : leur apparence, si terrifiante qu'elle s'était toujours refusée à la décrire ; l'horreur infernale qu'ils véhiculaient ; l'ambiance de damnation. Comme catholique elle était au courant du fait que l'Eglise aussi avait nombre de remèdes, d'armes puissantes pour repousser les démons : la prière, les bénédictions, et si tout cela échouait, l'exorcisme. Avec une admirable logique, elle commença donc à demander le secours de la religion. Ce n'est pas qu'elle fût immédiatement accueillie à bras ouverts. Il fallut une intervention du Sauveur pour l'amener à pardonner le fait que des prêtres continuèrent à douter qu'elle était poursuivie par des démons ; c'est ce que nous apprenons d'après ce passage de son journal :

> 29.10.75 :
>
> Je dois confesser que lorsque je pensais aux Pères Herrmann et Habiger, j'éprouvais souvent du ressentiment à leur égard, parce qu'en 1973 ils ne croyaient pas que Satan était en train de me molester et de me tourmenter. La nuit dernière, le Sauveur m'a fait comprendre que ces prêtres avaient agi correctement, parce qu'à cette époque ils n'avaient aucune preuve visible. Seuls Frau Hein et le Père Alt en avaient. (Le «Noir» se défilait toujours).

On peut se demander si les prêtres méritaient cette indulgence. Car c'est leur timidité, leurs tergiversations qui, à l'automne de cette année-là, la fit revenir vers le docteur Lüthy, surtout parce que ses parents etaient également incrédules au sujet de l'origine religieuse de son affection. Quand le docteur Lüthy leur dit alors, ainsi qu'ils l'ont soutenu, qu'ils devraient voir un jésuite, ils durent en être abasourdis.

Drogue C : Périciazine. Au lieu d'interrompre tout traitement lorsqu'Anneliese lui parla de son expérience religieuse — les *Fratzen,* la crainte de la damnation, le jugement par le feu qu'elle prédisait — le docteur Lüthy ajouta un autre anticonvulsif. La Périciazine affecte le système nerveux central. Elle est employée

pour réduire son «hyperexcitabilité». A tout le moins cette drogue produisit un effet en contradiction avec le besoin de décharge du cerveau d'Anneliese.

Drogue D : Tegretol (carbamazépine). Comme Anneliese ne sentait aucune amélioration, elle se tourna vers les services sanitaires de l'Université de Würzburg quand elle commença d'y suivre le PH. Le 28 Novembre 1973, le docteur Schleip la mit au Tegretol. Que les modifications chimiques produites par les médications antérieures fussent encore réversibles à ce stade, cela est prouvé par le fait que pendant quelques semaines Anneliese sentit une grande amélioration, due à ce qu'elle était libérée de la charge de la Dilantine plus la Périciazine. Le soulagement dura peu. Cependant Anneliese continua de prendre consciencieusement la drogue. Dans sa déposition écrite devant la Cour, le docteur Schleip donna l'impression qu'elle informa Anneliese que celle-ci devrait prendre indéfiniment du Tegretol. Ce n'est cependant pas ce qu'Anneliese déclara. Elle dit qu'on lui avait dit qu'aussi longtemps qu'elle serait sous ce traitement elle ne pourrait se marier. Avec une exubérance juvénile, elle ne cessa pas de répéter à Peter et aux prêtres qu'à la clinique on lui avait dit que dans les six mois le Tegretol aurait remédié à ce qui n'allait pas dans son cerveau, que l'exorcisme la libérerait de ses démons et qu'ensuite ils pourraient se marier. Cette perspective était si importante pour elle qu'elle devint même une part de ses révélations.

Si la Dilantine et la Périciazine étaient mauvaises pour Anneliese, le Tegretol fut pire. En fait, le Tegretol carbamazépine est infiniment plus dangereux. Anneliese y passa parce que tant le docteur Lenner que le docteur Schleip crurent que ses dépressions continuelles, ses brèves absences et les mauvaises odeurs dont elle souffrait étaient réellement des crises épileptiques de petit mal et que la Dilantine n'était pas indiquée pour réduire ces symptômes. Cependant le PDR fait allusion à la suspicion que le Tegretol peut entraîner des naissances défectueuses lorsqu'il est administré à des femmes en puissance de maternité. Aussi est il très difficile de comprendre pourquoi ces médecins ont choisi ce médicament. En outre, il a des effets secondaires

extrêmement dangereux, pouvant causer des modifications sérieuses voire fatales des cellules sanguines. Pour cette raison, selon le fabricant, avant d'être mis au Tegretol les patients doivent être contrôlés au sujet d'éventuelles anomalies sanguines et par la suite, sur une base hebdomadaire, contrôlés au sujet des modifications de leur sang, durant les trois premiers mois de prise de cette drogue, puis tous les mois pendant deux ou trois ans. Il n'y a aucune indication dans la lettre du docteur Schleip au bureau du Procureur d'Etat que cela ait été effectué. Peter déclara avec insistance que pendant le temps entier où Anneliese fut sous la surveillance du docteur Schleip, elle ne subit aucun test sanguin.

D'après le PDR, l'action du Tegretol, une marque de carbamazépine, est obscure. Il est métabolisé par le foie et sa demi-vie sérique se situe entre quatorze et vingt-neuf heures. Ce qui ne signifie pas, naturellement, que les modifications qu'il peut avoir opérées dans la chimie du cerveau ou autre part à l'intérieur du corps ne persistent pas au-delà de ce temps. Ce qu'il a provoqué chez Anneliese, apparemment, fut une espèce d'effet en dents de scie, lui donnant l'impression d'être parfois bien et à d'autre moment mal. C'est la «périodicité causée par les substances nocives», notée par le docteur Köhler Mais il était si acquis au modèle qu'il avait emprunté du professeur Sattes, qu'il ne réfléchit pas davantage au-delà de ces lignes. Au demeurant, nous pouvons lire dans son Avis que le Tegretol n'est pas connu comme provoquant une psychose et il considérait Anneliese comme une psychotique. En conséquence le Tegretol n'avait rien à faire en la matière.

TEGRETOL ET EXORCISME

Initialement le rite de l'exorcisme parut en effet amener une guérison. Le Tegretol n'interféra apparemment pas, au début, avec ces processus neurochimiques. De plus en plus, le rituel commençait de bloquer l'accès au centre de la douleur et de restaurer la voie vers le centre du plaisir. L'exorcisme «libérait»

Anneliese, ainsi qu'elle ne cessait de le dire. Même aussi tard que la Noël de 1975, elle dit à Peter qu'elle se sentait mieux que jamais. Avec une sorte d'intuition physique, elle prévoyait même une guérison complète, quelque chose comme le claquement du nerf qu'avait expérimenté Gopi Krishna. C'était ce que l'annonce persistante des demons pouvait avoir signifié, quand ils parlaient de s'en aller «Wenn's kracht - quand cela craquera ou éclatera».

Exactement dans le même temps, cependant, juste quand elle était en train de s'améliorer subjectivement, quelque chose de sinistre se passait dont elle ne se doutait pas au niveau conscient Car le Père Renz avait entièrement raison : l'exorcisme aurait dû faire son œuvre bien plus rapidement qu'il ne le faisait en réalité. Son cerveau pouvait avoir été préparé à accomplir la tâche fixée le 6 Octobre Mais alors la prescription de Tegretol fut renouvelée et en contraste avec l'excitation modérée vécue le 6 Octobre, les cris d'Anneliese le 7 Octobre crevaient la toiture. La Mère dit alors à Anneliese que les démons seraient finalement expulsés le 31 Octobre Ce qui resonne merveilleusement, car à cette date le cycle de quarante jours, qui avait débuté avec l'exorcisme, touchait a son terme. Mais ce jour-là même, le docteur Kehler délivra à la famille une autre ordonnance pour du Tegretol. Aussi la grande expulsion des demons tourna en une terrible lutte entre le jeune pouvoir du cerveau d'Anneliese et l'action de la drogue. Il est tout à fait possible que la difficulté qu'Anneliese éprouva à entrer en RASC à l'ouverture de cette séance ait déjà été un signal d'alerte que quelque chose n'allait pas. Pour finir la drogue prit le dessus et les démons annoncèrent qu'ils étaient de retour. Même apres la grande expulsion, il y eut un exemple de cet irritant effet du Tegretol. Le 17 décembre, l'ordonnance était renouvelée. Suivit une séance mouvementée d'exorcisme le 19 Décembre Roswitha se souvient qu'Anneliese prenait moins de trois comprimés par jour au début de la prescription et qu'ensuite elle se rattrapa dès le renouvellement en prenant plus que la dose indiquée.

Les bandes révèlent aussi d'autres changements subtils. En Novembre, nous pouvons entendre comment la gorge d'Anneliese semble être parfois serrée. L'invective «*Drecksau* - sale porc» qu'elle proférait si souvent devient «*Drecksack* - sale sac.» Pour l'exprimer en termes de linguistique, la fin de la syllabe n'est plus ouverte, terminée par une voyelle, mais fermée du fait de ce puissant double «k» (équivalent au «ck» en orthographe allemande). Cela commence à interférer avec la mélodie des propos émis en état de transe : la phrase ne s'atténue plus dans une conclusion audible. A la fin de Novembre, les cris, d'une durée initiale de seulement trois à quatre secondes, commencent à se grossir en hurlements de huit, dix, onze, voire quatorze secondes. «*In alle Ewigkeit verdammt, o-oh*» se transforme en «*verdammt in alle Ewigkeit*» (voir figure 5), avec une pointe plutôt aplatie au mauvais endroit, du point de vue d'une véritable vocalisation de transe.

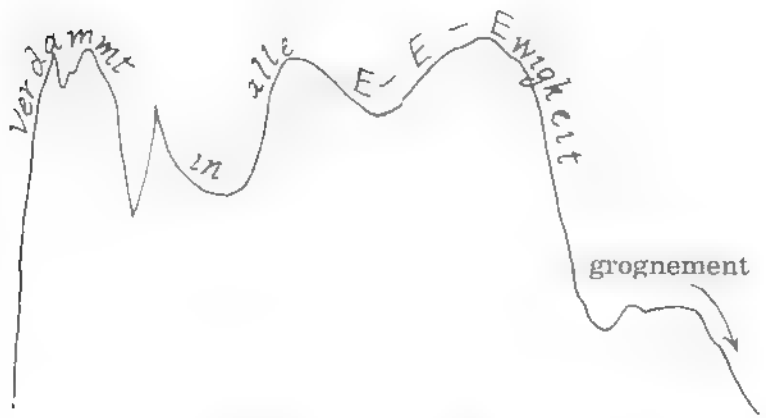


Figure 5 : La phrase «*auf alle Ewigkeit verdammt*» modifiée en «*verdammt in alle Ewigkeit*», 9 Novembre (courbe simplifiée)

ANNELIESE MOBILISE SES DÉFENSES

En fin de compte, naturellement, Anneliese comprit ce qui se passait au niveau corporel. Elle ne mit pas le doigt sur la drogue comme source de ses inhibitions, mais elle eut bien l'intuition que ce dont elle avait besoin c'était de surmonter comme une sorte de cassure en elle. Aussi tenta-t elle de ramener les systèmes dans leur propre fonctionnement au moyen de stratégies qu'elle avait explorées pendant l'été de 1975. Celles-ci sont connues dans le monde entier comme induisant et maintenant l'état altéré de conscience religieuse et comme étant ainsi le plus vraisemblablement physiologiquement informées. Elle s'infligeait des souffrances à elle-même, jeûnait et s'étouffait — toutes puissantes méthodes pour altérer la chimie du corps. Et elle s'exposait elle-même au froid, ce qui provoquait une réaction de frissonnement destinée à mobiliser les défenses du corps. Rien d'étonnant à ce que, à sa stupéfaction, ce fût une voix amicale qui ne cessait de l'inciter à agir ainsi, selon ce qu'elle raconta au Père Renz dans leur conversation du 1er février. Mais ce fut en pure perte. L'état altéré de conscience religieuse ne put plus être rétabli. Comme conséquence, les *Fratzen* se dissipèrent, les démons sombrèrent dans le silence le 29 fevrier et, comme il convient à Pâques, Jésus, leur contrepartie positive, en fit autant.

LE TEGRETOL A-T-IL TUÉ ANNELIESE ?

Immédiatement après ces événements, c'est-à-dire le Lundi de Pâques, les amies d'Anneliese exposèrent comment elle l'entendirent rire «d'une façon pas naturelle». Elle riait puis s'arrêtait, riait de nouveau et ainsi de suite C'est là un schéma qui ramène a ceux enregistres en Mai et Juin par le Père Renz (voir le chapitre VII), totalement disparate de ce qui s'entend au cours d'un etat altéré de conscience religieuse. Anneliese, entraînée à traduire vocalement des événements cérébraux, produisait à présent une représentation vocale ce quelque chose d'impossible à décrire d'une autre manière, sinon comme une intoxication par une drogue. Cela peut être la raison pour laquelle ses pupilles

étaient si fortement dilatées au moment de sa mort. Je possède un enregistrement, fait à Londres, d'un patient qui, il y a environ dix ans, avait reçu une très haute dose de LSD 25 lors d'une consultation de psychiatrie. L'homme essayait de parler mais était incapable de le faire sous l'empire de la drogue. Au lieu de quoi, il se lança dans une vocalisation qui, à sa propre manière, était aussi effrayante et chaotique que celle d'Anneliese. Elle est beaucoup plus rapide que celle d'Anneliese, mais varie aussi erratiquement en allure, comme Anneliese le fit à la fin.

Au début de Mai, aux toutes dernières extrémités, la destruction causée par le traitement au Tegretol était devenue irréversible. Roswitha dit que durant la première semaine de Mai, alors qu'Anneliese et elle étaient à Ettleben, Anneliese ne prit que quelques comprimés. Elle et sa mère étaient toutes les deux certaines qu'après son retour à Klingenberg elle ne prit plus aucun médicament. Pourtant son état ne s'améliora guère. En fait, les choses empirèrent progressivement. Sous l'effet du Tegretol sur les différents éléments formés du sang, en particulier les plaquettes, les patients se contusionnent facilement. Nous nous rappelons la description du Père Renz d'Anneliese apparaissant «noire, rouge et bleue» après qu'elle se fût frappée au visage. L'ulcération des gencives est un autre symptôme dont souffrent ces patients. Deux jours avant sa mort, Anneliese demanda à Roswitha de lui brosser les dents, ce qu'elle avait toujours refusé auparavant. Cette fois non seulement elle le demanda mais encore voulut que cela soit fait à l'alcool. Elle a pu avoir senti venir l'endolorissement. Même son jeûne involontaire était très certainement causé par quelque effet jusqu'à présent non-identifié de cette terrible drogue. Sa mort de faim, que les pathologistes ont attestée, était atypique, car elle n'avait pas d'escarres, signes révélateurs de la mort par privation de nourriture.

Si on supprime le Tregretol à un patient, cela peut, selon le PDR, précipiter un *status epilepticus*, avec fièvre et hypoxie. Anneliese ne pouvait plus avaler la drogue et vers la fin elle présenta les trois symptômes. Le *status epilepticus* est une rapide succession de spasmes épileptiques. Les mouvements incontrôlés, extrêmement rapides, durant ses derniers deux mois, ont été très vrai

semblablement une expression de cet état. Durant les quelques derniers jours de sa vie elle eut de la fièvre. Et elle mourut couchée sans plus bouger. La mort intervint environ huit heures plus tard : elle s'étouffa graduellement jusqu'à mourir, car ses globules rouges avaient cessé de fournir l'oxygene vital.

EPILOGUE

EXEUNT LES DÉMONS

Tout ceci est, naturellement, une hypothèse, une construction, tout comme les avis des experts l'ont été, sur la base de ce que nous savons d'Anneliese. Mais il y a quelques témoins corroborants auxquels ils n'ont pas prêté attention, des témoins que la Cour n'a pas eu l'idée d'entendre et que la défense non plus n'a pas cités. Ces témoins sont les démons : Judas, le traître ; Lucifer, l'ange déchu ; Caïn, l'assassin de son frère ; Néron, le génocide ; Fleischmann, le prêtre fornicateur ; et Hitler, dont le nom reste en travers des gorges allemandes comme le rat mort du proverbe russe («On ne peut ni l'avaler ni le recracher»). En faire des démons et les exorciser fut un coup de maître. Un horrible lot. Mais ils sont tout de même de la réalité séparée et ils en savent plus que les humains.

Les démons connaissaient le secret de la mort d'Anneliese. Ils étaient en elle depuis le commencement, leur porte-parole l'a certifié. Ils voulaient rester en elle — c'était beaucoup mieux que l'enfer — mais les prêtres firent des choses si épouvantables contre eux que le 31 Octobre ils sentirent qu'ils ne pouvaient plus le supporter et s'en allèrent. Rusés comme le sont les démons, ils laissèrent en arrière l'un d'entre eux. De cette façon ils pourraient se jouer des prêtres au cas où ils changeraient d'idée, car leur complice anonyme tenait la porte ouverte pour eux. Et, en effet, une fois expulsés, ils trouvèrent préférable de revenir, quoiqu'ils savaient que désormais les prêtres auraient définitivement le dessus ; peu importait l'obstination de leur résistance, le temps de leur séjour était compté. Telles étaient les règles

ancestrales du jeu. Ils les connaissaient, les prêtres aussi. Seulement cette fois les choses furent différentes Ils avaient à peine commence d'ouvrir boutique dans leur vieille demeure qu'ils commencèrent à sentir quelque chose de perilleusement contrariant. Il y avait maintenant dans leur abri humain d'autres démons dont, dirent-ils, ils ignoraient les noms.

En écoutant les enregistrements, on entend comment, non remarqués tout d'abord par les démons eux-mêmes, ces démons sans nom, étranges, les ecœuraient, tels des miasmes émanant d'un marécage Leurs cris stridents, le battement même du cœur démoniaque, commençèrent à faiblir, s'élargissant en d'étranges, massifs hurlements, effrayants même pour eux. Ils faiblirent au point où ils eurent de plus en plus besoin de repos, réservant leur force pour des éclats momentanés. Leurs ennemis anonymes étaient si rusés, menant leur œuvre de mort de façon totalement cachée, qu'ils induisirent même les démons à penser que c'était leur ennemi de toujours, le Sauveur, qui leur causait leur inconfort. Finalement, ils prirent conscience de ce qui se préparait. Ils étaient en danger mortel. Ce n'était qu'en fuyant qu'ils survivraient. Excepté qu'à present les autres, sinistres anonymes, avaient œuvré dans la nuit Ils se trouvaient pris dans un filet d'acier qui se resserrait toujours plus autour d'eux, jusqu'à ce qu'ils commencent d'etouffer. Dans un état de grande alarme, les démons rassemblèrent leur dernière once de force «Nous voulons sortir, sortir, sortir, sortir», crierent-ils sans discontinuer, pitoyablement, desesperément. Leurs cris devinrent si poignants qu'ils touchèrent même l'exorciste. Mais c'était trop tard. Quelques secousses encore, quelques cris et quelques derniers grognements. Comme une bougie qui s'éteint dans l'obscurité faute d'air, les démons s'évanouirent. Très peu après, le Vendredi saint, le Sauveur aussi est mort, comme il l'avait fait la première fois. Dans un *Gotterdammerung*, un crepuscule des dieux, l'intégralité de leur monde fut oblitéré, balaye et s'evanouit. Malgré son art d'exorciste, le Pere Renz ne réussit pas à le ramener a l'existence. «Il n'etait plus possible de determiner si ce qu'Anneliese disait venait d'elle ou d'un démon» remarqua-t-il «Elle crie et je ne sais pas pourquoi».

Les nouveaux démons anonymes occupaient à présent le terrain. Ils s'emparèrent de la voix d'Anneliese, mais n'avaient rien à dire, rien du tout. Ils en jouèrent erratiquement, émettant des sons inhumains, sans signification, neutres. Un moment ils s'attardèrent, secouant le corps de la jeune fille, comme une poupée de chiffons. Mais ils se lassèrent vite de ce jeu et la laissèrent tandis qu'elle sombrait dans la mort.

Ce dont témoignent les démons c'est qu'avec toute sa cruauté le vieux système était encore humain et comportait des récompenses et des remèdes humains. Il y avait le péché et il y avait les démons mais il y avait l'absolution pour celui-là et l'exorcisme pour ceux-ci. Les nouveaux démons, venus à présent des cauchemars de ce siècle terrible, sont hors du cosmos humain. «Vous pouvez prier tant que vous voudrez, crier à l'aide, c'est inutile, les cieux sont sourds», disait Anneliese. Elle savait. Car tandis qu'elle clamait encore au secours vers les dieux de son monde, elle tomba victime des nouveaux démons de son temps. Et pour ceux-ci, point d'exorcisme.

BIBLIOGRAPHIE

Anisimov, A.F. 1963. La Tente Chamanique des Evenks et l'Origine du Rite Chamaniste. In : *: Studies in Siberian Shamanism*, édit. Henry N. Michael, pp. 84-123. Toronto : University of Toronto Press.

d'Aquili, Eugene G. 1978. Les Bases Neurobiologiques du Mythe et des Concepts de Divinité. *Zygon* 13 : 257-75.

Bourguignon, Erika, édit. 1973. *La religion, les Etats de conscience altérés et les changements sociaux.* Colombus, Ohio : Ohio State University Press.

Bourgùignon, 1976. *La Possession.* San Francisco : Chandler and Sharp.

Bourguignon, 1979. Anthropo'ogie psychologique : Une Introduction à la Nature humaine et aux Différences culturelles. New York : Holt, Rinehart and Winston.

Büttner, Wilhelm. 1974. Schippach et Barbara Weigand. In : *Fränkischer Hauskalender und Carıtaskalender*, pp. 3-21. Würzburg : n.p.

Cohen, Denise et Marks, Frances M. 1975. Le Syndrome de Gilles de la Tourette traité par Conditionnement opératoire. *British J. Psychatry* 126:315.

Diószegi, Vilmos, 1958. *A sámánhit emlékei a magyar népi muveltségben.* Budapest : Akadémiai Kiadó.

Goodman, Felicitas D. 1972 *Le Parler en Langues : Une Etude transculturelle de la Glossolalie* Chicago : University of Chicago Press.

Goodman, 1973. Glossolalie et Hallucination dans les Congrégations Pentecôtistes. *Psychiatria Clinica* 6:97-103.

Goodman, 1974. Troubles dans l'Eglise apostolique : Un culte de bouleversement à base de transes au Yucatán. In : *Transe, Guérison et Hallucination : Trois Recherches sur l'Expérience religieuse,* pp. 227-364. New-York : John Wiley.

Goodman, 1980. Le Déclenchement de l'Etat de Conscience Altéré comme événements de groupe : Un nouveau cas au Yucatán. *Confinia Psychiatrica* 23 : 26-34.

Gopi, Krishna. 1971. *Kundalini · L'énergie évolutrice chez l'Homme.* Boulder, Colo., and London : Shambhala.

Haag Herbert, 1978. *Abschied vom Teufel.* Einsiedeln : Benziger.

Haag Herbert, Elliger, Katharina, Bernhard Lang, et Meinrad Limbeck. 1974. *Teufelsglaube.* Tübingen : Katzmann.

Jungnitz, I., H.-M. Fink, A. Jans et J. Lunkenheimer, 1978. *Materialien zur Exorzismusfrage (Fall Klingenberg).* Mainz : Bischofliches Ordinariat, Abteilung öffentlichkeitsarbeit.

Kiesler, Berta Maria. 1965. *Padre Pio.* Salzburg : Erzbischöfliches Ordinariat.

La Barre, Weston. 1970. *La Danse des Fantômes : Les Origines de la Religion.* Garden City, New York : Doubleday and Co.

Lame Deer John Fire, et Richard Erdoes. 1972. *Lame Deer : Chercheur de Visions.* New York : Simon and Schuster.

Lex, Barbara. 1975. Aspects Physiologiques de la Transe rituelle. *J. Les états de conscience altérés 2 : 109-22.*

Lex, 1978. *Bases Neurologiques des Mouvements de Revitalisation.* Zygon 113 : 276-312.

Di Maria, S. n.d. *La Mère de Dieu à San Damiano ?* Hauteville/Bulle, Suisse : Parvis.

Neihardt, John G. 1961. *Black Elk parle.* Lincoln, Nebr : University of Nebraska Press.

Ornstein, Robert. 1972. *La Psychologie de l'état de conscience* San Francisco : W.H. Freeman.

Pattison, E. Mansell. 1973. Chapitre 21 : Exorcisme et Psychothérapie. In : *Systèmes Religieux et Psychothérapie*, pp. 284 95. Springfield, III, : C.C. Thomas.

Pfeiffer, Wolfgang M. 1971. *Psychologie Transculturelle* Stuttgart : Thieme.

1976. *Rites de l'Eglise Catholique, révisés par le Second Concile Œcuménique du Vatican* (orig. publiés comme *Rituale Romanum*, 1614). New York : Pueblo.

Rodewyk, Adolf. 1975. *Possédes par Satan*, trad. Martin Ebon. New York : Doubleday and Co (orig. publié en Allemagne sous le titre *Dämonische Besessenheit.* 1963. Aschaffenburg : Pattloch).

Walsh, Roger, 1980. Les Disciplines de l'Etat de Conscience et les Sciences du Comportement : Questions de Comparaison et Appréciation. *Am. J. Psychiatry* 137 : 663 73.

Womack, Sheila. 1979. Une analyse des effets thérapeutiques d'une Eglise Pentecôtiste sur l'Alcoolisme et la Toxicomanie. Manuscrit non publié.

Womack, 1979. De la Coprolalie à la Glossolalie : Un lien possible entre le syndrome de Gilles de la Tourette et le parler en langues. Manuscrit non publié.

A PROPOS DE L'AUTEUR

Felicitas D. Goodman est née en Hongrie et a fait ses études en Transylvanie. C'est à la suite de son immigration aux U.S.A. qu'elle prit conscience de l'infestation de sa province d'origine par les vampires. Elle a reçu une formation de traductrice et d'interprète à l'Université de Heidelberg et a travaillé pendant plusieurs décennies comme traductrice scientifique multilingue et rédactrice de résumés. Cela n'était pas très lucratif ni très stimulant. Aussi, à un âge ou d'autres commencent à songer à se retirer dans un pavillon au bord de la mer, elle retourna en faculté à l'Université d'Etat de l'Ohio pour y apprendre du nouveau. Son premier choix fut la linguistique, où elle acquit un *master's degree* en 1968. Portée au début à croire que cette science, pour être valable, devait être rébarbative – ce que la linguistique n'a pas exactement démenti — elle fut enchantée de découvrir l'anthropologie. Là apparemment cet axiome n'avait pas encore cours. Ce fut le coup de foudre, spécialement après qu'elle ait été autorisée à porter un intérêt longtemps caressé sur le comportement religieux. Après avoir achevé des recherches à Mexico City et au Yucatán, elle a écrit un ouvrage au sujet du parler en langues. Elle a ensuite encore disserté d'un autre aspect du comportement religieux, savoir les cultes à crises et reçut son doctorat en 1971. De 1968 à 1979, elle enseigna la linguistique et l'anthropologie à l'Université de Denison. Depuis cette époque elle s'est consacrée à la rédaction a plein temps et à la recherche, tout en enseignant l'anthropologie et les religions comparées pendant l'été à l'Institut Cuyamungue, dans le Comté de Santa Fe, Nouveau Mexique.

Comme à côté, elle a egalement «accumulé» quatre enfants qui, à leur tour, lui ont donné à ce jour cinq petits-enfants.

NOTE DU TRADUCTEUR

La présente traduction a été réalisée d'après l'édition en américain (épuisée) de l'ouvrage de Madame Felicitas D. Goodman, publié en 1981. Il n'y a pas eu d'édition plus récente, à notre connaissance. Il en résulte, le lecteur le remarquera, certaines informations déjà «datées», mais, par respect pour l'original, nous ne nous sommes permis aucune retouche actualisante.

Nous signalerons cependant, en ce qui concerne les développements de Madame Goodman au sujet du Parler en langues, la citation suivante d'un ouvrage du Père Francis A. Sullivan, s.j., intitulé *Charisms and Charismatic Renewal - A Biblical and Theological Study*. Version originale américaine, 1982, Servant Book, Ann Arbor, Michigan 48107, USA. Version française, Editions du Lion de Juda, 1988, Collection Chemin Neuf - Pneumathèque, sous le titre : Charismes et Renouveau charismatique. Une étude biblique et théologique.

Texte de la citation (pp. 225-228 de l'édition française) :

Un bon résumé de l'état actuel du débat chez les observateurs scientifiques de la glossolalie nous est donné par O'Connell et Bryant :

> «Il existe toutes sortes d'accessoires théoriques et de déductions supposées que la plupart des auteurs surajoutent au phénomène, le plus souvent par l'usage inapproprié et perturbateur de données et de raisonnements scientifiques. Un exemple de ce genre de déductions est que la glossolalie soit nécessairement un état de conscience altéré, un dédoublement

hyper-stimulé, une transe, un comportement que le sujet lui même ne perçoit pas sans rétro-action. Le partisan le plus récent de cette théorie est Goodman (F.D. Goodman, *Speaking in Tongues, A Cross Cultural Study of Glossolalia*, Univ. of Chicago Press, Chicago London, 1972). En guise de commentaire, Samarin remarque simplement : en fait un état de conscience altéré accompagne rarement la glossolalie chez les chrétiens (W.J. Samarin *Variations and Variables in Religious Glossolalia*, Language in Society 1, 1972, p. 123). Hine est d'accord avec Samarin sur ce point (D.C. O'Connell and E.T. Bryant, *Some Psychological Reflections on Glossolalia*, Rev, for Rel. 31, 1972, p. 975).»

Virginia Hine faisait partie d'une équipe de recherche qui a effectué une étude anthropologique du mouvement pentecôtiste sous la direction du Dr Luther Gerlach de l'Université du Minnesota. Elle rapporte les resultats de ses recherches sur l'état mental des glossolalistes dans les termes suivants :

«La glossolalie dans un contexte pentecôtiste est parfois associée à un état mental altéré, accompagné d'un certain degré de dédoublement ou de transe. Elle entraîne quelquefois une activité motrice involontaire ou, rarement, une perte de conscience totale. Ces comportements s'observent le plus fréquemment au cours de la première expérience de glossolalie elle-même généralement associée au «baptême de l'Esprit-Saint», etat subjectif où le sujet se sent rempli ou possédé par l'Esprit-Saint. L'usage ultérieur du «don des langues» est le plus souvent indépendant de tout état mental altéré ou de comportement de transe. *(Pentecostal Glossolalia,* note 17, p. 212).»

William Samarin a formulé son avis sur la question dans le passage suivant de son livre : *Tongues of Men and Angels (Les langues des hommes et des anges) :*

«Nous sommes parvenus aux mêmes conclusions séparément, mais nous serions d'accord pour dire que l'acquisition de la glossolalie charismatique ou pentecôtiste est *parfois* associée à un *certain* degré d altération de l'état de conscience,

que cela entraîne *quelquefois* une activité motrice involontaire ou *rarement* une perte de conscience totale, et qu'en tout cas l'usage ultérieur de la glossolalie (c'est-à-dire après l'expression initiale) est *le plus souvent indépendant* de tout phénomène de dédoublement.»

Ici, il serait facile, mais ne semble guère nécessaire, de multiplier les témoignages de ceux qui parlent eux-mêmes en langues et ont aussi vu beaucoup d'autres le faire. Ces témoins indiquent que l'emploi de ce don ne s'accompagne pas habituellement d'extase ou de transe. Bien au contraire, ils savent qu'ils peuvent exercer un contrôle conscient au sens où, une fois ce don reçu, ils peuvent choisir de s'en servir ou pas en toutes circonstances. Ils peuvent commencer ou s'arrêter à volonté. Ils décident s'ils vont s'exprimer à voix haute ou en silence, s'ils vont parler ou chanter, etc. Pour ne citer qu'un seul auteur, L. Christenson :

«L'idée selon laquelle une personne qui parle en langues part dans une sorte d'extase religieuse où elle perd le contrôle de ses émotions et de sa personne, est en contradiction avec l'expérience réelle. La personne qui exerce ce don est parfaitement capable de conserver le plein contrôle d'elle-même et de ses émotions. (*Speaking in Tongues,* voir note 26).»

Il nous semble que les remarques ainsi faites par les chercheurs cités par le Père Sullivan sont à étendre à toutes les considérations développées par Madame Goodman au sujet de la possession démoniaque, dans le dernier chapitre de son ouvrage. Nous pouvons en effet dire de ces considérations que s'y retrouvent tout à fait ce «surajout d'accessoires théoriques et de déductions supposées» et cet «usage inapproprié et perturbateur de données et de raisonnements scientifiques», dont parlent O'Connell et Bryant.

Madame Goodman, dans un souci très sérieux de faire œuvre de science objective, et avec une honnêteté et une rigueur remarquables, situe la possession démoniaque dans la catégorie des états de conscience altérés (RASC) et relève divers symptômes

de phénomènes psycho-biologiques et de modifications de la chimie du cerveau qui, selon elle, ont induit les comportements aberrants et les souffrances terribles d'Anneliese Michel. Il en résulte, pour le lecteur, une impression assez ambigüe : au départ du livre de Madame Goodman, l'auteur semblait s'apprêter à démontrer, face à un certain scientisme des médecins et spécialistes qui ont eu Anneliese comme patiente ou qui sont intervenus au cours du procès, la réalité du phénomène de possession démoniaque, en contestant la validité des divers diagnostics de ces médecins et spécialistes, et le lecteur chrétien s'attendait à une conclusion nette et claire sur l'invasion de la personne d'Anneliese par de véritables êtres maléfiques, invisibles. Au lieu de cela, la démarche, très honorable, cela ne se discute pas, de Madame Goodman, semble aboutir à attribuer les tourments subis par Anneliese aux effets de troubles psycho-somatiques, anormaux certes mais naturels, exagérés et aggravés par des traitements inadaptés ou malencontreux. Les «démons» auxquels semble croire Madame Goodman ne seraient que les reflets, à travers la personnalité perturbée d'Anneliese, de ses maux physiques exceptionnels, que les hommes de l'art non seulement n'ont pas su guérir, mais ont encore rendus pires et même mortels, par des interventions mal venues, dans un cas qui ne relevait pas de la médecine telle qu'ils la comprenaient (excluant toute «réalité séparée», inaccessible à leurs moyens d'investigation). Notre auteur accorde à l'exorcisme catholique en particulier, et à des rites de délivrance des esprits mauvais pratiqués dans diverses religions, une valeur de remèdes efficaces à la possession démoniaque ; elle paraît estimer même que, si le travail du Père Renz n'avait pas été entravé par la médecine athée (ou agnostique) pratiquée sur Anneliese, il aurait sans doute réussi dans sa mission. La jeune fille serait en réalité morte des effets secondaires du traitement inconsidéré et imprudent au Tegretol. Mais certains exemples donnés par Madame Goodman (sa jeune étudiante ; Gopi Krishna) donnent à penser que, pour elle, l'exorcisme catholique n'est pas différent des «remèdes» qui ont réussi dans ces différents cas. A la suivre dans cette voie, la possession à laquelle répond l'exorcisme du *Rituale Romanum* n'est qu'une maladie de la personnalité, se manifestant par des symptô-

mes violents, voire effrayants. Si la psychiatrie clinique, mise en œuvre par les médecins d'Anneliese, a échoué, la psychiatrie trans-culturelle aurait pu réussir (cf. la guérison de la jeune indienne Maria par le docteur Pattison, avec le concours de vieilles femmes de la tribu, au moyen d'un exorcisme traditionnel). L'épilogue, qui évoque deux catégories de «démons», présentés comme témoins d'une «réalité séparée», n'en laisse pas moins le lecteur catholique sur sa faim, dans la mesure où précisément Madame Goodman reprend une parole d'Anneliese, prononcée dans un moment de grand désarroi, sur le mutisme des cieux.

Pouvions-nous, catholiques, demander à une scientifique de traiter son sujet autrement, c'est-à-dire en débordant sur la théologie mystique ? Evidemment non et c'est là que git le «défaut» de cet ouvrage, «défaut» inévitable car, pour nous, il n'est pas plus possible de ramener à des phénomènes scientifiquement explicables les manifestations de la possession démoniaque que les miracles de Lourdes par exemple. Dans la mesure où l'on affecte, sous couvert d'authenticité scientifique, d'écarter les données de la théologie catholique, toutes les explications fournies sur la base de théories scientifiques (par définition révisables à mesure des progrès des recherches et des découvertes) seront sujettes à caution. N'y échappe pas l'hypothèse qu'avec beaucoup d'humilité Madame Goodman déclare formuler.

Il nous reste à lui rendre hommage et à la remercier pour le travail de ré-information qu'elle a réalisé, à partir du dossier d'un des avocats des prévenus (Frau Thora), des notes et enregistrements du Père Renz et des témoignages des parents et amis d'Anneliese. Elle a rétabli la vérité des faits, malmenés par une conjonction de présentations hostiles, tendancieuses et par conséquent déformantes. A cet égard, son livre rend justice à la famille Michel et aux prêtres exorcistes et c'est beaucoup.

Quant à nous, croyants qui n'avons pas versé dans la doctrine frelatée et délétère de théologiens tels que le Père Herbert Haag («Adieu au démon»), les chapitres si passionnants, si poignants, où l'auteur nous raconte les sévices subis par Anneliese et les séances d'exorcisme, suffisent à nous confirmer dans la foi, réaffirmée tant par le Pape Paul VI que par le Pape Jean-Paul II,

en la réalité du mal personnifié en Satan et ses hordes infernales. La campagne qui a conduit à la condamnation des parents d'Anneliese et des Père Alt et Renz, la manière aussi dont le procès a été instruit par la Cour d'Aschaffenburg, sont également pour nous des preuves de ce que les puissances des ténèbres (Ep 6, 12) sont à même de susciter pour nuire aux enfants de Dieu, qui essayent d'être fidèles à leur foi.

Quelques réserves que nous puissions risquer au sujet de l'ouvrage de Madame Goodman, nous pouvons considérer celui-ci comme un document de valeur, qu'il importe de faire connaître, dans la mesure où, précisément, la tendance représentée par l'ouvrage du Père Herbert Haag s'est malicieusement manifestée au sein de l'Eglise. On voit bien, si l'on n'est pas prévenu, que les maux qui se sont acharnés contre Anneliese Michel n'étaient pas de ce monde. L'enquête de Madame Goodman nous permet même de conclure qu'en l'affaire, Satan a méchamment combiné son action avec celle de praticiens incroyants pour venir à bout de sa jeune victime : ce que, selon le Père Rodewyk, la possession elle-même ne saurait faire (entraîner la mort du sujet), l'art approximatif de médecins imprudents ou manquant de rigueur l'a provoqué, procurant ainsi au démon l'aubaine d'un démenti aux prêtres exorcistes et à la science théologique comme à l'expérience de leur éminent conseiller. La perversité de l'Ennemi sait faire flèche de tout bois et l'incroyance ambiante de notre siècle lui assure partie belle.

Nous ne devons à aucun prix relâcher la vigilance à laquelle saint Pierre nous appelle dans sa première lettre (1 P 5, 8) :

«Soyez sobre, veillez. Votre partie adverse, le diable, comme un lion rugissant, rôde, cherchant qui dévorer.»